This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 05751572 2

LA JOVEN LITERATURA

HISPANOAMERICANA

PARIS

Imprenta y Librería Armand Colin.

MANUEL UGARTE

LA JOVEN LITERATURA HISPANOAMERICANA

ANTOLOGÍA DE PROSISTAS Y POETAS

PARIS
LIBRERÍA ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1906

Derechos de traducción y reproducción reservados.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
376102
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1907 L

ADVERTENCIA

Nuestro propósito al publicar este pequeño libro es frecer un cuadro generál de la literatura sudame- .cana *reciente* para hacerla conocer de propios y xtraños. Todas las Antologías han concedido hasta hora una atención á nuestro juicio exagerada á los rígenes y se han negado á hablarnos de los escritores ›venes, que son quizá los únicos que merecen una tención especial, porque la verdadera actividad de ıs letras en la América Española data de ellos. De hí que sólo figuren en este libro los escritores de ıenos de cuarenta años, salvo dos ó tres excepciones ue nos han parecido indispensables dado el mérito e los autores ó su influencia sobre la generación :tual.

No todos los escritores solicitados por nuestra cir- ılar han respondido como hubiéramos deseado. De ıí que falten algunos [1], que otros tengan una repre- ıtación insuficiente, que éstos vayan sin datos bio-

1. En una próxima edición añadiremos extractos de la obra Jesús Semprun (Venezuela), Martínez Vigil (Uruguay), Alfredo López (Argentina), etc.

gráficos y que aquéllos en fin figuren con obras que quizá no los caracterizan completamente. Pero la distancia y la dificultad de obtener los documentos indispensables han sido gran obstáculo á la realización de nuestros deseos. En próximas ediciones subsanaremos las deficiencias que se advierten y completaremos la obra, sea añadiendo nuevos capítulos para los que no figuran en ella aún, sea mejorando la representación de algunos países, sea intercalando datos ó páginas que puedan acentuar la fisionomía intelectual de los escritores.

Al emprender esta obra, que es la primera en su género y que viene á llenar un vacío que se hacía sentir, oscilamos entre la idea de reducirla á una veintena de nombres culminantes, ó ensancharla hasta acoger á todos los jóvenes de cierta reputación y de cierto mérito. Pero en atención á que antes de los cuarenta años los hombres valen más por lo que prometen que por lo que realizan, hemos preferido abrir las puertas á todos aquellos que gozan en su país de renombre naciente, aunque pueda haber desigualdad ó desproporción en las vecindades. No ignoramos que al decidir la publicación de esta pequeña antología nos exponemos á algunas censuras. Pero hay trabajos que es necesario acometer resueltamente, atendiendo más al bien general que á las propias conveniencias.

La necesidad de respetar las susceptibilidades de todos los lectores y de mantener una alta imparcialidad, nos ha impuesto la dolorosa obligación de eliminar de dos ó tres composiciones algunas palabras ó frases que hubieran podido parecer fuera de lugar en un libro destinado particularmente á la juventud de las escuelas. Pero estas contadas y ligerísimas supre-

siones, que no comprometen nunca el estilo ó la integridad del pensamiento, tienen que redundar en beneficio de todos, porque al asegurar á la Antología una circulación más grande, dan á cada autor un público más matizado y más vasto.

Con lo dicho basta para dejar entender que no pretendemos presentar un documento irreprochable. Sólo hemos querido agrupar los nombres de los nuevos escritores sudamericanos en un libro manuable que pueda entrar al liceo y á la biblioteca. Los lectores y autores — con los cuales quedamos en comunicación permanente y á quienes agradeceremos todo dato, observación ó consejo que pueda contribuír á mejorar ó completar la obra, — sabrán disculpar, teniendo en cuenta la sinceridad de nuestro esfuerzo, las deficiencias que hallen en esta primera edición. Compuesta con el mayor deseo de imparcialidad y aspirando á ser una síntesis del reciente movimiento intelectual en la América del Sur, ella no alcanzará su forma definitiva hasta que los mismos escritores sudamericanos y el público en general se la hayan dado con su colaboración inteligente.

PREFACIO

Nuestra generación está lanzando en la América del Sur ideas definitivas que se propagarán después y acabarán por formar la conciencia de la región. Una cosecha de hombres resueltos se ha apoderado de la vida y se apresta á darle rumbos. Ha surgido una juventud fundamentalmente emancipada y con personalidad, que no entiende continuar el gesto de los antepasados, sino ensayar el propio. La prehistoria de aquellas naciones ha concluído. Empieza á realizarse el porvenir...

Y si al salir del caos en que nos debatíamos hasta hace poco y al entrar en la evolución, camino de la obra, tenemos los hispanoamericanos el derecho de inquirir cuales serán las bases de la vida nueva en lo que se relaciona con la política; también tenemos el deber de preguntarnos cuales son los antecedentes del gran movimiento intelectual que se diseña y por que trances ha pasado la concepción social y artística que se impone.

Es lo que vamos á ensayar, brevemente, sin multiplicar las citas y sin recurrir á erudiciones de diccio-

U

virreyes, á una vida subalterna, hecha de silenciosos acatamientos. Centinelas de la inmovilidad, los delegados del monarca se aplicaban á extinguir todas las chispas que podían producir un resplandor ó despertar á los hombres de su letargo. La vida intelectual incipiente, refugiada en el claustro de los conventos, se reducía á comentarios teológicos y á la lectura de los clásicos que, como Fray Luis de León, no ofrecían ningún peligro. Los hombres que por entonces gobernaban á España, creían que para afianzar la dominación y mantener en las colonias una docilidad sin límites, convenía envolverlas en un arco iris de sombra. Los libros traían según ellos un fermento nocivo que interesaba evitar. De ahí que al romper los viejos moldes y conquistar la independencia, inaugúrase, por así decirlo, la América del Sur su vida inteligente.

Pero esta vida no fué un desborde imperioso hacia un fin preconcebido que la tiranía administrativa había tratado de ocultar, como el que determinaría ahora en Rusia, por ejemplo, la desaparición de los censores y el establecimiento de un régimen republicano, sino una simple curiosidad deshilachada, incongrüente y diversa en sus propósitos, cuando los tenía.

Es innegable que la Revolución de 1789, la declaración de los derechos del hombre, y las nuevas audacias que habían cambiado la faz del mundo, hallaban una inevitable repercusión en las tierras jóvenes, presas de un movimiento emancipador que, aunque cauteloso y moderado como obra que era de la clase pudiente y conservadora del país, resultaba después de todo una rebelión contra lo establecido. Hasta América tenían que llegar también los resplandores del gran incendio que devoraba á la Europa.

LA JOVEN LITERATURA

HISPANOAMERICANA

una parte insuficiente como bajo el gobierno de los Adelantados. El horizonte cobró, si queréis, una amplitud nacional nueva. Pero siguió adoleciendo de parecidos vicios.

La cultura española, unilateral y basada en la teología, no podía suscitar las cosechas de pensamiento y de audacia que el continente, conmovido aún por el sacudimiento administrativo y ebrio de juventud creadora, tenía el derecho de esperar en aquellas tierras vírgenes que abrían al sol sus promesas de porvenir. Mientras la América del Sur siguió siendo una colonia intelectual de España, la literatura se redujo á un ejercicio alternado de poesías inocentemente amatorias y de elegías pesadas y huecas. Los devaneos retóricos de la juventud empezaban en Fray Luis de León y acababan en Argensola. Fué una época estéril en que todo cuanto se escribió tuvo un matiz elemental, declamatorio y pueril de deber de clase de literatura. Pero esos andadores literarios sirvieron para vigorizar el carácter y afianzar el dominio de una lengua que debíamos modificar y flexibilizar después, hasta darle la vivacidad nerviosa, la sabia brevedad, y la armonía sutil que hoy la distingue de la que se emplea comunmente en España.

La influencia española fué á la vez nociva y favorable. Nociva, porque nos retuvo demasiado tiempo en lo que podríamos llamar el « retoricismo », en la vana literatura ceremoniosa y artificial de las epístolas y los juegos florales; favorable, porque además de una lengua rica y sonora, susceptible de ser modificada hasta la perfección, nos dió la exhuberancia del gesto y las raíces inapreciables del siglo de oro. Lejos de carecer de obras maestras y de reducirse al *Quijote* como algunos han afirmado con demasiada precipi-

tación, la literatura española tiene un siglo XVI que puede competir con las épocas más brillantes de los otros países. Y ese pasado glorioso y tentador no ha podido menos que ofrecer una base propicia para edificar nuestro arte de avanzada que, aunque atrevido y moderno, exigía para su equilibrio, la presencia mental de antecedentes robustos y graves, un tanto pesados y somnolentos, pero indiscutiblemente sólidos.

III. — LA INFLUENCIA FRANCESA.

Si la influencia española fué un punto de partida, la influencia francesa fué un punto de contacto donde se encendió el porvenir.

Se puede decir que Francia realizó la conquista de América con sus libros. Los pueblos impacientes de vida, que se alejaban de la vieja España como una bandada de adolescentes de una reunión de abuelas, encontraron en el espíritu cautivante y primaveral de la nación de Enrique IV la expresión de la audacia, de la ironía, de la precisión, de la incredulidad y del fuego que los consumía interiormente. Por una coincidencia difícil de explicar, dado el alejamiento y la falta de intercambio, el pensamiento francés traducía casi todos los matices nacientes del alma sudamerícana y se superponía tan exactamente á sus anhelos, que en determinados casos parecía nacido en la región y elaborado por ella. Francia era la libertad política, religiosa, financiera y hasta gramatical; Francia era la vida triunfante, sin prohibiciones ni cortapisas; Francia era el deseo confuso de avanzar, ganando terreno á la noche hasta las cimas más altas que podía concebir el espíritu humano. La América del Sur se dió intelectualmente

á Francia con la ingenuidad de una virgen, se convirtió en su discípulo respetuoso, la imitó hasta en sus errores y, desde lejos, modestamente, consciente de su pequeñez, ató su destino al de aquella nación portentosa que parecía reunir todas las excelencias y realizar todos los sueños.

Esta adhesión incondicional fué á la vez un báculo y una orientación para emprender la marcha hacia la plena vida. Ella le permitió llegar hasta el progreso sin tropezones y reservar para más tarde, cuando pudo existir por sí misma y trabajar en persona la vida independiente que comenzaba á entrever, las fuerzas creadoras y las facultades de juicio acumuladas durante ese comercio.

Francia fué el tutor intelectual de los nuevos países y ellos le deben tantas cosas por el resplandor de ideas con que los calentó durante la primera juventud, que á nadie puede extrañar que hayan perdonado el desdén y la coquetería de la madre orgullosa, inclinada á ignorar el amor de la colonia intelectual nacida espontáneamente del otro lado del océano.

Los beneficios de la influencia francesa fueron, como los de la influencia española, y como todo en la vida, buenos y malos.

La intelectualidad sudamericana cobró una flexibilidad, una amplitud, una frescura, un atrevimiento, una independencia y sobre todo una atrayente novedad de estilo que, aun en aquellas épocas en que la producción literaria era insuficiente y elemental, anuncia la concisión, la brevedad, el matiz y la fuerza de hoy.

El buen gusto, el sentido de la oportunidad, la elegancia y la sutileza para descubrir círculos concéntricos interiores, son características que sólo ofrece la literatura francesa. Transportadas á nuestros países,

renovaron la sangre de la literatura española, diluyéron su pesadez, podaron sus floraciones excesivas y transformaron su aspecto, como una mujer delicada metamorfosea en *boudoir* propicio á la galantería el frío salón vetusto de un castillo con historia. Á esto hay que añadir, como factores excelentes, la claridad en las ideas; la rapidez para tocar y poner á la luz la línea buscada; la lógica ordenación del discurso; el doble sentido crítico que nos hace leer nuestra obra con los ojos del público, adelantándonos á sus objeciones; la seguridad en el rasgo; y sobre todo el método, que hace del arte francés, continuador de Grecia, un conjunto armónico donde, sin excluír la sinceridad, todo se corresponde ceñido por simetrías estudiadas. Ello contribuyó á emancipar, refrescar y modernizar los procedimientos y á remover y sacar á la superficie las reservas ignoradas que dormían en el fondo de nuestra mentalidad, todavía inconsciente de sí misma. Francia entró como una muchacha alegre, abriendo todas las ventanas á la esplendidez del sol. Y su tutela, que se prolonga hasta ahora, — con menor intensidad porque la personalidad de la región se va acumulando progresivamente, — ha sido y es aún tan decisiva, tan indiscutible, tan fundamental, que puede decirse que nuestra literatura moderna está inspirada directamente de Francia.

Pero esa influencia, que ha hecho florecer tantas rosas, ha tenido también sus efectos perniciosos.

Francia es una nación que ha pasado del catolicismo á la plena libertad filosófica sin transiciones y que ha perdido por ende esos puntos de apoyo que pueden ser útiles todavía á los que no se han libertado interiormente. Ahora bien, con ayuda de los especuladores literarios que halagan los apetitos, esta

falta de censura superior, — que en ciudades completamente emancipadas será la gloria y la felicidad del hombre, — ha determinado una vida sexual febril, enfermiza, llena de artificialismos y perversiones y un eclipse, probablemente pasajero, de la moral eterna, que no hay que confundir con la moral admitida. Los pueblos que se han despojado de lo maravilloso y han atenuado la divinidad sin renunciar á sus fundamentos originales, transformándola en conciencia, tienen cierta austeridad de costumbres que Francia, como todos los países de extrema civilización roídos por el epicurismo y por los malos retores, se está complaciendo ahora en desdeñar. De ahí que su arte, maravilloso y atrayente como ninguno, tome con frecuencia el matiz de una nerviosa amoralidad que se da sin reserva á todos los caprichos, y se ríe en general de las ideas fundamentales y necesarias que son la armazón de los grandes pueblos. Á igual distancia de la moral tan absurda como exigua que nos ciñe y de la salvaje libertad de los que pretenden sacrificar la humanidad á sus instintos, hay un grupo de bases durables, un conjunto de axiomas fuertes que serán en el porvenir la espina dorsal de las mentalidades nuevas, desligadas de la superstición y los prejuicios, pero obedientes al mentor de adentro que clasifica el bien y el mal. Esa licencia de una parte de la literatura parisiense, ha ejercido una presión enojosa sobre nuestra intelectualidad naciente que, como guía que será del pueblo de mañana, debe llevar en sí los gérmenes y los elementos de una conciencia nacional depurada y vigorosa.

IV. — OTRAS INFLUENCIAS.

osta abierta á todas las naciones y á todos los hom-
; del mundo, la América del Sur no podía limitarse
:cuchar la oda española y la balada francesa. Más
nas, en otro plano, borradas si queréis por la
ma, se aperciben otras influencias que, si no han
) decisivas, han contribuído por lo menos á retocar
mos perfiles y á dar matiz al conjunto. Primero la
ratura inglesa, más tarde la italiana y después,
ndo entramos de lleno en el movimiento universal,
as las otras han dejado en el iris de nuestros
ıponentes su lágrima de ideal. De ahí nace la diver-
ıd de notas y de tendencias. Pero no hablemos del
) de hoy antes de saber de donde arranca, y reanu-
ıos el hilo de nuestra sucinta exposición.

V. — LOS ESCRITORES DE LA REVOLUCIÓN.

a independencia sudamericana dió nacimiento á
literatura ocasional que sólo tiene un interés
órico. Los que prepararon el estallido mediante
ideraciones generales y desenvolvimientos pru-
es que escapaban á la vigilancia de la autoridad,
s que á raíz y después del triunfo trataron de
;irlo y darle fines mediante discursos, proclamas,
sajes ó declaraciones, no tomaban seguramente
uma pensando en la inmortalidad del arte y en
ıntologías. Las aventuras excepcionales de que
teatro aquellos países y la precipitación con que
bían los hombres sitiados por los acontecimientos

y solicitados por la acción, no permitían cuidar la galanuras del estilo ni releer dos veces la mism página. Si algo hay entre lo que por entonces s escribió que merezca salir de la sombra, si alguna páginas alcanzan un valor relativo, sólo lo tienen p la sinceridad, por el fuego y por la fresca ingenuida que las anima. Pero las órdenes de los cabildos, l abjuraciones de los generales y los discursos de l tribunos están llenos de supervivencias de la literatu oficial de los virreyes y son, con pocas excepcione documentos declamatorios é incompletos. Para u reminiscencia de la virtud de Roma (« un ciudada ni ebrio ni dormido debe tener inspiraciones contra felicidad de su patria ») hubo cien del orgullo y de verbosidad de la antigua metrópoli. Y no podí ocurrir las cosas de otra suerte, porque todo sisten nuevo se forma con trozos del que suplanta y en Am rica estaban todavía muy á flor de recuerdo las pec liaridades y las fórmulas del coloniaje para que fue posible substituírlas bruscamente por otras impro sadas.

Los mismos cantos de lucha fueron en gene páginas vacilantes, de un patriotismo estridente y un orgullo desproporcionado á la importancia de l pequeñas naciones que los esgrimían. También verdad que si las estrofas rodaban con demasia estruendo, si las arrogancias decían más de lo q era dado mantener y si las figuras retóricas se prese taban un tanto orladas de espuma y de relumbrón, culpa no era toda de los poetas locales, sino del rom ticismo que ya apuntaba en Europa.

De cualquier modo, la época revolucionaria no di la literatura, — porque estas cosas han de ser vis universalmente y porque las reputaciones sólo c

servan su prestigio cuando lejos de ser hechas por comparación con las nulidades del terruño, pueden vivir equiparadas á lo bueno de los otros países — la época revolucionaria, decimos, no dió á la literatura ninguna obra durable. No negamos que en la revuelta actividad de aquel período flota más de una página elocuente y llena de vida, pero son rápidas excepciones intermitentes que se ahogan entre las palabrerías de la época. Y sin amenguar la importancia del gran sacudimiento histórico, ni parecer desdeñar á los hombres que nos dieron con la libertad la posibilidad de forjarnos una patria, podemos decir que de todo ello entrará mucho en la historia, pero no quedará nada en la literatura.

VI. — LA INTELECTUALIDAD AHOGADA POR LAS REVOLUCIONES.

Desmelenadas, sedientas de acción, con el ímpetu de quien reçupera la libertad después de una esclavitud larga, aquellas sociedades, demasiado precoces para ser reflexivas, demasiado ardientes para ser justas, se lanzaron en tropel á explorar lo desconocido.

No hacemos historia, ni pretendemos estudiar en las breves líneas de un prefacio las agitaciones pavorosas y rudimentarias en que se ahogaron las energías nacionales durante esas épocas que podríamos llamar : la dictadura de la sombra. De nuestra juventud meditativa y documentada han de salir los sociólogos que hagan el proceso y estudien los detalles de esa revolución, que hizo de América el vórtice de todos los conflictos embrionarios. Pero, ¿cómo trazar sucin-

tamente el cuadro de la intelectualidad sudamericana y apuntar los orígenes y los antecedentes del movimiento actual, sin echar una ojeada sobre incendio donde se abrazaron varias generaciones y en donde forjó el Siegfried de nuestra nacionalidad su propia espada? Esta introducción sería incompleta si no dejásemos entrever las zonas dolorosas por que tuvo que atravesar el espíritu hispanoamericano antes de posesionarse de sí mismo y de salir á la luz.

Abandonad á un adolescente en plena selva, en mitad de la noche; poned á su alcance las iras, las ansias, las debilidades, los heroísmos, el amor y la locura; hacedle oír todas las voces; abrid las puertas de la generosidad, del interés, del valor y del miedo; y tendréis una pálida imagen de lo que fué durante largos años la América del Sur después de la independencia. En éstos el sacrificio, en aquéllos el deseo de mandar, en otros la preocupación generosa de los destinos de la patria, todo concurría á hacer de cada hombre un fermento de motín que daba nacimiento á avalanchas irreconciliables. La aldea por sus fueros, la provincia por sus ambiciones, la pequeña patria por sus desconfianzas y la región entera por su inquietud y sus antagonismos múltiples, eran un tejido espeso de luchas pequeñas ó grandes, pero todas confusas, incongruentes, vacías y — consideradas serenamente, desde la imparcialidad de nuestra generación, — culpables. Aquí una insurrección de campanario, allá una rivalidad entre dos jefes, más lejos un conflicto de instituciones, á la derecha una guerra nacional entre lo que pretendían ser dos patrias, á la izquierda una civil entre lo que pretendían ser dos gobiernos, hoy una batalla, mañana una ejecución, y todos los días sangre,

violencia y exterminio; la vida era un vértigo de demencias agitadas en ciudades de gobierno inseguro y en países de límites inciertos que se modificaban y se transformaban ora en un sentido, ora en otro, dejando á los hombres en la situación desconcertante de una hoja en medio del huracán. La fuerza lo dominaba y lo dirigía todo, sin atender á las débiles voces de protesta que debieron hacerse oír, pero que ahogó el ruido de la pólvora y el fragor de los combates. La vida pertenecía á los más hoscos, á los más violentos, como la fruta, la mujer ó la choza pertenecían á los más fuertes en las selvas obscuras de las edades primitivas. Porque peor que el salvajismo de las costumbres es salvajismo de los instintos; y los hombres que vestían á la europea, que habían estudiado en muchos casos en las universidades más célebres, que eran cultos y afables en la vida interior y que tenían las necesidades materiales y los gustos finos de cualquier civilizado, se abandonaban á vehemencias tan incomprensibles, á atropellos tan confusos, á violencias tan bastas, á un hervidero tan destructor y tan estéril de energías rotas, de debilidades triunfantes y de instintos imperiosos, que se hubiera dicho que en el fondo de cada uno, vestida de aspiraciones, transportada al reino interior, pero implacable y odiosa como siempre, resurgía y alzaba las fauces la horrible bestia ancestral.

Pero si todas las pesadillas tienen fin, ¿cómo no había de tenerlo aquella que enloquecía y ensangrentaba á la mitad de un continente?

VII. — LAS PRIMERAS LUCES.

Hay hombres que son como una mano que indica un camino.

En la América del Sur, atormentada y revuelta por el hervidero destructor y al propio tiempo fecundo de todo lo que empieza á nacer; en aquella vasta llanura de pueblos agrietados por pasiones violentas que hallaban campo fecundo en el inevitable desorden creado por el movimiento emancipador; contrastando con el apresuramiento, las ambiciones subalternas y la falta de preparación de los caudillos, comenzaron á encenderse grandes hogueras de razón que moderaron el pánico de la inmensa multitud acampada en la noche y la hicieron vislumbrar los rumbos hacia los cuales tenía que encaminarse.

De la rebelión confusa surgieron las conciencias que debían dirigirla serenamente hacia los puertos presentidos. Entre el clamoreo de las querellas y el fragor de las armas borrachas de destrucción, apareció el *labarum* de la nueva vida. Las esperanzas inseguras, los anhelos interiores, las aspiraciones inconscientes y flotantes cuajaron en un molde definitivo. Y en una docena de nombres se sintetizó el despertar de la raza, el gesto seguro que le debía conquistar los derechos finales de nación y el capítulo en la historia. La primera etapa de la revolución, la que creó una tierra libre, había concluído y empezaba la segunda, la que debía darnos una sociedad organizada.

Calmado el tiroteo de las guerrillas, contenido el ímpetu devastador que arrebataba á los hombres, conquistada la paz transitoria que daba tregua á la

incertidumbre y á la inquietud de las ciudades, afirmada la nacionalidad por las instituciones, trazado en fin el perfil de la patria durable, la intelectualidad comenzó á brillar en la quietud, como brilla la luna en las noches apacibles. Á las conmociones de la época terciaria, había sucedido una atmósfera propicia y un suelo seguro. Asomaba una vida normal...

No todos esos benefactores de la región han alcanzado la fama que merecen. Ha sido necesario que algunos escritores extranjeros nos campaneen sus glorias (como ha hecho recientemente D. Miguel de Unamuno con Sarmiento), para que empecemos á concederles en nuestros panteones obstruídos por dioses falsos, el lugar que legítimamente les corresponde. Pero los espíritus se impusieron antes que las inmortalidades; y todo el movimiento de renovación, toda la vida fundamentalmente *nuestra*, toma origen en esos cerebros altos, en esos escultores de mundos, que como el primer hilo de agua que nace de las cumbres, cobra caudal, se ensancha y se convierte en río, despertaron á las regiones, fueron el primer torrero y descubieron la llave de oro del porvenir.

Fuera de la literatura, que podríamos llamar política y social, fuera de los discursos parlamentarios, de las polémicas periodísticas, de los folletos de circunstancia y de los libros graves en que se trataba de aplicar al continente las conquistas administrativas y sociales de Europa, aparecieron otras formas esencialmente artísticas. La poesía, la novela y la historia empezaron á dar sus primeros grandes brotes. Fué como una iluminación de la raza. El arte inmortal, la razón y la belleza se alzaron por sobre las iras y por sobre los apetitos, como banderas de parlamento.... Si la modalidad primera reapareció intermitente-

mente, fué como esos recuerdos an cercanos que se convierten en imagen. Los cataclismos geológicos de la época en que la América del Sur había sido un mundo en formación, lleno de monstruos que se entredevoraban, habían pasado para siempre; y, tímida aun, con hondos desfallecimientos y mudas perplejidades, pero abierta de sus destinos, comenzaba á surgir la segunda patria.

VIII. — LA LITERATURA DE IMITACIÓN

Cuando empezó á imitar á Quintana y á Zorrilla, que imitaban á su vez á Víctor Hugo y á Lamartine, la América del Sur había cambiado de aspecto. Aunque no habían desaparecido sus peculiaridades revoltosas, comenzaba á asentarse y á tomar, bajo la presión de los hombres nuevos que trataban de conducirla, su verdadera forma de continente organizado.

Este período, que llamaremos de imitación directa, en contraposición al actual que es de imitación aplicada, no ha dejado ninguna obra fundamental que pueda salvar los límites de la región en que fué concebida. Suscitó poetas y prosistas de mérito, dió nacimiento á algunos libros ingeniosos que perdurarán como antecedente en las literaturas locales y ocuparán un puesto de honor en las grandes antologías, pero ni reveló uno de esos hombres-reyes que se imponen en medio de la universalidad de su época, ni dió lugar á uno de esos grandes movimientos homogéneos que valen por su conjunto y por la simultaneidad de sensación que exteriorizan.

El mal no estaba precisamente en imitar, sino en imitar sin fuerza para acercarse al modelo y robarle

un poco de su alma. Además los hombres no tomaban la pluma con la ambición y el pensamiento fijos en el mundo, sino con el pequeño orgullo despierto á los posibles comentarios del círculo ó de la aldea. De ahí que sus obras (aun las que por su índole eran de interés general y de espíritu superior) dejen entrever no sé que timidez de provinciano que, antes de arriesgar un saludo, pasa revista á las objeciones de sus convecinos. Negaban expresión, callaban, escondían, consideraban como inexistentes todos los sentimientos, imágenes, ideas ó expresiones que no estaban sancionados por el ambiente local. Vestían pensamientos á la moda, pero no ensayaban sinceridades. La literatura era además un traje de domingo que muchos llevaban intermitentemente y que ninguno adoptaba en definitiva. Lujo y adorno de diletantes más ó menos felices y bien dotados, sólo resultaba en general un *à coté* socorrido, un talento de sociedad y un « yo también sé hacer eso » que atraía las miradas de las hermosas. De ahí que nuestro pasado literario sea tan superficialmente impersonal. Exceptuando algunas obras rarísimas que fueron como el primer balbuceo de lo que empezamos á decir hoy, toda la literatura parece haber sido escrita como lujo, para llenar las páginas de un álbum y hacer buena figura en un torneo social. Los escritores, — no diremos los profesionales, porque la palabra parece llevar en sí cierto sentido de especulación que no traduce á nuestro pensamiento, — los escritores que no son más que escritores, resultan en Sud América una novedad de nuestro siglo.

Por otra parte, los hombres que, al « cultivar las bellas letras », como por entonces se decía, dieron nacimiento á la literatura de imitación de que venimos

hablando, no tenían ideas muy claras sobre la obra que se proponían realizar.

Imitadores en lo que se refiere á los procedimientos, los gustos y los clisés, eran independientes, quizá á pesar de ellos mismos y á menudo por falta de conocimiento, en lo que respecta á la lengua. Si escribían en mal castellano, no era con el fin de renovar el idioma, sino porque no sabían hacerlo mejor. Pero ese ataque al « purismo » y esa guerra declarada involuntariamente á los vetustos moldes académicos, fué el primer paso dado en favor de lo que podemos llamar nuestra emancipación lingüística. Ya he tenido ocasión de decir[1] lo que ocurre con el castellano y el

1. « El « casticismo » ó para ser más exacto, el « academicismo », es sólo una manifestación de la enfermedad que roe á España, porque, si bien se mira, el apego á los viejos procedimientos literarios y á la antigua manera de expresión sólo es una forma del espíritu conservador. La lengua está desde hace algún tiempo estancada, inmóvil; no evoluciona con la época y se anemia más y más todos los días. Se van borrando palabras por desuso y no se reponen. El idioma resulta ser como un jarro que pierde el agua por las rajaduras del tiempo, pero que no recupera la que pierde, porque nadie vierte agua nueva en él. De suerte que si alguien no lo remedia, llegará un instante en que será tan pobre, que tendremos que hablar como ciertas tribus salvajes, con clisés aproximativos. El purismo hace tales estragos, que un español deja á menudo de decir una idea, sacrifica un pensamiento, porque no encuentra en sus recuerdos una fórmula clásica en que verterlo. Hay muchísimas ideas y objetos que no tienen palabras que los traduzcan con precisión y rapidez en español. *Boudoir*, *prélèvement*, *chalet*, *enhardir*, etc., carecen de equivalente. Muchas veces hay que dar un rodeo y servirse de numerosas palabras para indicar una cosa que se dice en dos sílabas en francés ó en inglés. Otras hay que emplear expresiones absurdas como *mechero de gas* para designar el pico de luz de un sistema de alumbrado que ha hecho casualmente innecesaria la mecha. Para ser breves, muchos escritores jóvenes se han visto obligados á adoptar voces que no contiene el diccionario, como *bulevar*, etc. Porque, después de todo, no es lo

peligro que le amenaza si persistimos en detenerlo en un momento de su evolución.

De ahí que la indolencia para consultar el diccionario de que dieron testimonio aquellos escritores, haya sido de resultados excelentes para la literatura sudamericana. Nuestra generación ha venido á completar á sabiendas esa obra, renovando el lenguaje, aligerando el estilo y modernizando los medios de expresión hasta ponerlos en consonancia con la época. Pero no es posible olvidar que los que más trabajaron en favor de la reforma fueron los escritores de imitación que, ignorantes á menudo de las reglas sancionadas, las suplían á su antojo, y á veces con muy buen tino, iniciando por insuficiencia una evolución que debía completarse por convencimiento.

IX. — LOS PRIMEROS « PERSONALES » Y LA CONFUSIÓN DE TENDENCIAS

La ausencia de color personal hacía que todos los escritores sudamericanos se confundieran en un parentesco gris. Pero las emociones inciertas de un alma de transición no consiguen nunca engendrar otra cosa; y aquellos hombres no podían empeñarse en hacerse una originalidad antes de que la originalidad brotara del medio.

Por otra parte, no había en América la intensidad y el empuje sostenido de producción que nos maravilla en Europa. Los autores, fuere á causa de la des-

propio que las ideas estén al servicio del lenguaje, sino el lenguaje al servicio de las ideas. »

VISIONES DE ESPAÑA,
Sempere y Cía, editores, Valencia.

preocupación nativa, fuere por falta de editor[1], fuere porque se sentían desanimados ante la indiferencia del medio, dormitaban en la inacción y componían sus mejores libros imaginariamente. No vamos á repetir el clásico lamento sobre el triste estado en que yacían por entonces las especulaciones artísticas. En ciertos siglos de la literatura española no fué posible hacer sonetos sin estrambote, y de determinadas épocas de la nuestra parece locura hablar sin desatar llantos largos sobre la situación en que estuvo.... Tengamos el optimismo de los que están seguros del porvenir... ¿Fué ese abandono tan completo como algunos afirman? Es indiscutible que el

1. Esto de los editores es uno de los impedimentos con que tienen que luchar por ahora los autores sudamericanos. Los que han llegado á cierta notoriedad los encuentran fácilmente en Europa, pero los demás se ven obligados á pagar sus propias ediciones. Causa extrañeza en Francia y en España que en ciudades de la importancia de Buenos Aires, Santiago ó Montevideo no haya todavía un editor ilustrado capaz de reunir y popularizar á los jóvenes. No hablamos de un librero que haga *semblant* de editar, sino de un verdadero especulador que adquiera realmente las obras y dispute el mercado á las casas exportadoras de Barcelona y de Madrid. Quien intente esa empresa y la conduzca con decisión lleva ganada una fortuna. Porque siendo cosa probada que la inmensa mayoría de lo que se imprime en Barcelona y en Madrid se vende en América, y resultando el consumo americano la principal base de vida de las casas editoriales de la península, no hay razón para que pierda dinero el industrial que elabore en el Nuevo Mundo el artículo que nos vemos obligados á traer del viejo. Intentar la aventura sería triunfar, — á condición de no ofrecer los volúmenes churriguerescamente, llenos de esos cromos y alegorías que parecen hechas con el fin de desanimar al cliente y hacerle renunciar al propósito de adquirirlos. Porque los empresarios, de belleza son á menudo enemigos de la belleza; y cuando no pueden quitar ó lacerar la que hay en las páginas, tratan de envolverla por lo menos en una encuendernación de mal gusto para hacerse perdonar lo que imponen de excelente con lo que dan de mediano.

arte no ocupó en nuestras preocupaciones todo el lugar que hubiera sido de desear. Pero la apatía intelectual de esos años no es tampoco tan inexplicable como se ha dicho.

Según Remy de Gourmont, « cuanto más trabaja el escritor menos apto se encuentra para hacer buena figura en las diversas manifestaciones de la actividad humana ». Quizá debido á ese detalle no se trabajó más en América. No todos los cerebros pueden uncirse á una actividad ininterrumpida, sin caer en ese abatimiento y en esa neurastenia que son tan comunes entre los trabajadores intelectuales. Ahora bien, como en los países del nuevo mundo se apreciaba y se aprecia más la actitud enérgica y la agilidad en la conversación que los artículos y los libros, muchos prefirieron á la satisfacción modesta de escribir obras difíciles, esa satisfacción más brillante de hacer « buena figura en las diversas manifestaciones de la actividad humana ». Porque el lector que coge desdeñosamente un volumen y lee algunas líneas pensando en otra cosa, no se da cuenta siempre de la labor que ellas suponen. El público concibe que un labrador tropiece le fatiga al volver á su hogar después de diez horas le trabajo, pero juzga ridículo que un escritor tenga os ojos huecos y la atención ausente después de extraerse el jugo de treinta páginas.

Es por eso que la producción fué insegura en América. Amenazados ó temerosos, todos trataron de conservar esa movilidad de espíritu y esa aptitud para comerciar con sus semejantes que se entorpecen casi siempre con la producción y con el estudio.

Sin embargo, así que se modificó un tanto la atmósfera social, no tardaron en aparecer los primeros « personales ». En los países en que sólo se abrían

los periódicos para saber cuantas habían sido
timas del último crimen, quien sería el futur
dente y donde estallaría la próxima revolución
un vivo interés por el movimiento literario u
y los hombres comenzaron á apasionarse po
los problemas que conmovían á Europa. De ahí
verdaderos intérpretes regionales de los ens
las aspiraciones del siglo, sólo había la dista
una conformación cerebral. La tierra estaba
vida. Sólo faltaban los talentos que debían a
y reunir sus palpitantes gérmenes para hace
recer al sol.

Entonces, como en una casa donde se abre
las salidas y se arremolinan todos los vientos,
una confusión de tendencias que los años deb
mar y reunir después en una sola. Unos fuer
nasianos, otros fueron griegos, otros persisti
el romanticismo y otros por fin se hicieron
ciosos, pensando que la ironía y la elegancia
samiento ganan al brotar de la pluma de u
dario, como ciertos encajes cobran mayor valo
aplicados sobre una tela obscura.

Dado que España había perdido la hegemon
lectual después de haber perdido la hegemon
tica, y dado que todo contribuía á acentuar la
ción hacia Francia, la América del Sur tenía qu
por la misma desorientación que trabajaba por
ces á este país. En arte como en política, hay n
tos en que lo establecido se desmorona y anu
derrumbe irremediable, sin que nadie pueda
brir aún en beneficio de quienes se consumará
moción, ni de que cementerios del pasado ó
cunas del porvenir vendrá lo que debe substi
ser á su vez verdad pasajera.

X. — LOS SIMBOLISTAS Y LOS DECADENTES REFLEJADOS EN AMÉRICA.

Las extrañas escuelas literarias que, nacidas en un momento de cansancio, abrieron en Francia una era de renovación, removieron las sensaciones y el estilo, generalizaron una mentalidad nueva aunque un tanto enfermiza, y dejaron de su paso ruidoso una estela de luz y de sombra, un armorial de talentos estimulados artificialmente y una influencia insegura que, si ha contribuído á determinar la libertad y la audacia de ahora, detuvo en cierto momento la circulación normal de la vida, se reflejaron del otro lado del océano con todos sus errores y todas sus excelencias, dando nacimiento á una literatura especial que, exagerada por el meridionalismo de la región, reinó durante largos años en medio del asombro de un público poco preparado para los rebuscamientos y para las perversiones.

La aparición del simbolismo y del decadentismo es el acontecimiento más notable y en cierto modo más feliz de la historia literaria de sudamérica. Es el punto que marca nuestra completa anexión intelectual á Europa. Es el verdadero origen de *nuestra* literatura. Y si se pueden condenar sus excesos, sus preciosismos y sus aberraciones morales, nadie puede negar su eficacia transformadora, ni desconocer su influencia sobre el desenvolvimiento posterior de la intelectualidad del continente. Esas escuelas, cuyos rebuscamientos exquísitos y cuyas delicadezas morbosas parecían estar en contradicción con el espíritu del país, sacudieron el porvenir dentro de las almas,

despertaron deseos y sensaciones nuevas, depuraron el gusto, alejándolo de la vulgaridad que había imperado hasta entonces, hicieron entrever sinuosidades y bellezas de estilo y de expresión que no se habían sospechado, y abrieron un campo vastísimo á la inquietud confusamente creadora que brotaba como una reacción del osario de las revoluciones.

El movimiento, en sí, despojado de las jactancias, los excesos y los arrebatos á que dió lugar, reducido á la esencia de lo que fué en su orígen, no podía resultar más que benéfico, porque marcaba la desaparición definitiva de las supervivencias españolas y el advenimiento tangible de una conciencia literaria regional, suscitando al propio tiempo una floración de independencias coordinadas que, por distintos caminos, cada una según su entender, concurrían á crear una literatura nueva.

Los « decadentes » como se les llamó al principio con desprecio y con admiración después, determinaron la actividad literaria más intensa y más rica en resultados que se haya hecho sentir en la América del Sur. Con ellos cobró la lengua un empuje, un matiz, una precisión y una novedad que la transformaron completamente; con ellos descubrió el pensamiento, hasta entonces estancado en los lugares comunes de la retórica, innumerables filones de belleza inexplotada; con ellos se abrió sobretodo la era del individualismo literario y se consumó la emancipación del estilo.

Seríamos injustos é ingratos con nuestros predecesores si no reconociéramos que si ha podido nacer nuestra literatura de hoy y si se abre paso y se impone, es porque ellos nos prepararon el camino y nos entregaron en el dintel de nuestra vida consciente todas

sus conquistas realizadas y todas las armas que habían conseguido forjar. Descendientes de ellos por orden cronológico y por filiación intelectual, pero separados de su obra por otra evolución y por nuevos ideales, nos complacemos en repetir aquí la admiración que nos inspira el movimiento que encabezaron y que desvió después.

Gutiérrez Nájera, Julián del Casal, José Martí, y Rubén Darío — este último sobretodo, — fueron los primeros introductores en la América del Sur de las tendencias que representaban en Francia Verlaine, Moreas, Mallarmé y Rimbaud, inspirados á su vez contradictoria y confusamente en Baudelaire, Banville y el marqués de Sade. No haremos notar, porque salta á los ojos, lo que tenía de artificial el intento. Implantar en un continente joven, desbordante de salud y de savia, el producto de la fatiga de una civilización secular, era tratar de envejecer á un niño. De ahí que de este discutido empuje no retengamos nosotros más que la libertad de lenguaje, la delicadeza de expresión y las audacias de factura, sin aceptar, ni con mucho, su enfermiza orientación moral y sus tendencias disolventes.

La excelencia de la revolución residió sobretodo en la asombrosa floración de talentos vigorosos y originales á que dió lugar. Si algunos se entregaron á la docilidad y al renunciamiento de las imitaciones, muchos supieron aprovechar la libertad y hacerse con ella y dentro de ella una vida propia. Antes que imitar á los imitadores, valía más ir á consultar los modelos en que aquellos se inspiraban. Y los poetas originales comenzaron á surgir al fin, armados con armas nuevas.

Más tarde, cuando después de una dictadura brillante y fugaz, el decadentismo y el simbolismo mu-

rieron en Francia, lo natural era que perecieran también en América. Sin embargo, algunos creyeron darles nueva vida exagerándolos. Todas las mediocridades impotentes disfrazadas de genios enemigos del vulgo; todos los escapados de la clínica; todos los *poseurs*; todos los malvados y todos los anémicos, se lanzaron en tropel y se repartieron, en una orgía de vanidades, de inconsciencias, de ignorancias y de instintos, los trozos multicolores del traje abandonado. Como los que adoptan las modas de desecho para maravillar á las merceras de lejanos villorrios de provincia, se enorgullecieron con lo que desdeñaban los primeros propietarios. Llevaron al paroxismo los defectos de las difuntas escuelas. Se crearon un lenguaje grotesco; adoptaron los sentimientos, las pasiones y los vicios más incomprensibles; renunciaron á la razón y á la bondad como á cosas vulgares; y, encerrados entre muros de pesadilla, persistieron en divagar sus incoherencias....

Pero la salud de los fuertes se sobrepone á la intoxicación.

Del decadentismo y del simbolismo, que no tuvieron nada que ver con estas excentricidades póstumas, la literatura sudamericana se había asimilado lo que convenía, y, sujeta al movimiento, como todo lo que vive, levantaba la proa hacia otros horizontes, abandonando á los retardatarios y á los enfermos, bajo cielos obscuros, en las playas muertas.

XI. — EL ESTADO ACTUAL.

Un estilo conceptuoso y ágil, que sin dejar de ser moderno y caprichoso, encuentra medio de ser castizo y acompasado y que parece un llano de Castilla

rejuvenecido por las flores de París; un idioma que sólo conserva de Cervantes lo que Flaubert permite; una sabia elasticidad de forma que se ajusta á todas las situaciones y serpentea reposadamente con el ritmo de lo equilibrado y de lo estable; una libertad de giros y de vocabulario que se enriquece todos los días sin romper con los principios esenciales de la gramática, pero sin dejarse tiranizar por ella : tal es una de las características, la principal quizá, de nuestra literatura reciente.

(Estas audacias han merecido las censuras de algunos escritores españoles. Pero no puede ser intangible una lengua que contiene millares de voces árabes y latinas. Proscribir las formas extranjeras, cerrar las puertas del castellano á todo lo moderno, sería suicidarse. Es verdad que las palabras *campanadas*, *campear*, *canas*, *cañavera*, *carinegro*, *cartear*, *cencerrada*, *cimentar*, *desenconar* y cien otras son genuinamente españolas y no tienen traducción inmediata en francés. Pero en cambío de ellas hay en aquel idioma más de mil que no se pueden trasladar castizamente al castellano. Los puristas nos dicen : imitemos á Cervantes. Pero Cervantes, si existiera hoy, ¿escribiría como escribió en su siglo? Los verdaderos escritores, que se han reído siempre de todos los arrendajos de la gramática, no pueden subordinar su empuje á los caprichos de una Academia que aborrece cuanto lleva el sello de una personalidad vigorosa. Claro está que para tener talento no basta escribir en mal castellano, hacer contorsiones con el estilo y crear palabras inútiles para expresar cosas que ya tienen representación en la lengua. Pero el mejor mérito del que escribe consiste en saber discernir libremente cuales son las innovaciones

necesarias y cuales las inútiles, en alcanzar esa difícil serenidad de juicio que nos permite ver, como desde una altura, por encima de las modas y de los apasionamientos del instante, las formas claras y precisas de la belleza inmortal.)

La segunda característica es la preocupación por las cuestiones sociales.

(Se me dirá que si se hacen afirmaciones es por la parte negativa que ellas contienen y que el socialismo de muchos significa hostilidad á lo existente sin adelantar acatamiento á lo por venir. Se me observará que sólo aman en él la hostilidad que opone á la burguesía... Pero no es discreto prejuzgar las intenciones y los que depreciaran un acto argumentando el origen, serían como los que negaran la utilidad de la lluvia porque ésta es producto del vapor y el vapor no puede servir para rejuvenecer los campos. Por lo demás, las certidumbres son á menudo la osamenta de los espíritus. Y no es verosímil que la literatura se resienta de las serenas audacias del ciudadano. Antes bien, la prosa cobra mayor denuedo, porque un hombre acciona con más seguridad cuando siente bajo sus pies una base firme que cuando tiene que guardar el equilibrio sobre un oscilante hilo de plata. Llamenos aparte á cualquiera de esos escritores y aunque le asediemos con argumentos, nunca le haremos confesar su error. No porque ignoren el valor de las palabras, desconozcan la inevitable imperfección de los hombres y se obstinen en su frase como los políticos á ras de tierra, sino porque entienden que al obrar así encontraron el desenlace de su obra. Del ramillete de ensueños surgió la ansiada afirmación. Poco importa que ciertas concepciones radicales no concuerden con las de la mayoría. Siempre que la violencia esté en las ideas y

no en las palabras, caben dentro de la literatura. Sin contar con que hasta los arrebatos más vivos y las audacias peores estarían justificadas por la injusticia reinante, por la maldad que nos ahoga, por el limo de arbitrariedades y de torpezas que arrastra en su corriente nuestra pobre humanidad. Confieso que los volúmenes en que cada página es un gesto de desafío componen una literarura correntosa y desigual que no es la que más simpatías me inspira porque trae más pasión que reflexión, pero no es posible negar belleza á esas grandes valentías del estilo. Hay temperamentos estridentes que han abierto para la ironía sangrienta y la recia arremetida. Si á veces son injustos ó caen en el error, hay que tener en cuenta al excusarlos la precipitación y la violenta ingenuidad con que escriben. Son almas excesivas que tienen que verlo todo en tinta roja.)

La tercer característica es el culto de los grandes autores, substituído á la admiración por los incompletos y los frustrados.

(Durante largo tiempo la juventud sudamericana, á imitación de la francesa, fué hostil á todos los talentos vigorosos que se apoderan del gran público realizando una obra vasta y dominadora. Los únicos que merecían su atención y sus elogios eran los miniaturistas, los unilaterales, los exquísitos que, para esconder quizá su falta de concepción general, se refugiaban en rarezas y en detalles. El gesto amplio que empieza á cobrar la literatura hispanoamericana y el vigor normal que anuncia su robustez creciente, marcan el fin de los diletantismos y la madurez de una fuerza que se posee á sí misma y empieza á esculpir en mármol.)

La cuarta característica es la tendencia á utilizar

como elemento de arte *europeo* los asuntos nacionales.

(Muchos escritores sueñan en unir al espíritu de las diversas peculiaridades modernistas algo de esa extraña y melancólica modalidad de expresión que surge del silencio de nuestras inmensas llanuras y del rodar espumoso de nuestra vida heterogénea. Á mi juicio, en arte no caben naciones, sino temperamentos. Soy enemigo de las literaturas estrechamente locales porque los hombres de hoy se saludan por encima de las fronteras y el arte es universal y eterno. Pero todos los asuntos cuadran dentro de él. Y no hay razón para que teniendo á nuestro alcance filones inexplotados, perspectivas inexpresadas y caracteres nuevos, vamos á buscar sistemáticamente nuestros personajes, nuestras pasiones y nuestros panoramas fuera del país, dejando sin voz á todo el torrente de vida y de naturaleza que bulle en torno de nosotros. El poeta se siente atraído por las grandes extensiones de la Pampa, donde el sol pende de la línea del horizonte como una linterna roja, donde el galope del caballo despierta sombras en la planicie y donde mientras la noche avanza como un espectro de lo desconocido, parece surgir la voz de las razas exterminadas en nombre de la civilización. La naturaleza llora mejor que los ojos y un paisaje hace sufrir á veces más que un dolor personal, porque éste representa un sufrimiento limitado y aquél una angustia infinita. De ahí que los silencios de la Pampa inspiren una sensación nueva que los escritores no han traducido aún completamente. Y de ahí que ese estremecimiento del paisaje, así como las costumbres típicas y todo lo que hay de impresionante en el alma y en la fisonomía de la región, merezcan el comentario de los poetas que, sin renunciar al arte

universal y sin caer en localismos estrechos, están tratando de incorporar á la literatura común las modalidades, el ambiente y los tipos de su país.)

Estas cuatro características, — perfeccionamiento del estilo, — interés por las luchas sociales, — orientación hacia la literatura normal -- y regionalismo inteligente, — bastan para definir un movimiento y crear un gran grupo con fisonomía propia. Por eso hemos creído necesario, — aunque no todos coinciden en la totalidad de estas afirmaciones, y cada cual tiene sus preferencias y su matiz personal, — por eso hemos creído necesario, decimos, reunir en una pequeña antología el pensamiento colectivo, — múltiple en sus detalles, pero armónico y concordante en las grandes líneas, — de la generación que triunfa. No podían detenernos falsos orgullos, ni amedrentarnos posibles suceptibilidades de preeminencia. Desdeñamos las armas pueriles de silencio que sólo consiguen hacer resaltar las proporciones de los escritores, como la montaña se destaca á causa del vacío que la circunda, y á nuestro entender, obreros como somos de un gran trabajo colectivo, todos debemos fraternizar en una especie de comunismo de las ideas. Además, los fines por que luchamos están por encima de los hombres y de las pasiones del momento. Porque hasta en la modestia, no exenta de orgullo, con que hemos ido á buscar á cada cual á su retiro para traer fragmentos de su pensar á esta obra común, edificada con el alma de todos, hay un indicio de lo que caracteriza á la juventud de hoy, más atenta á la bondad de la obra que á los detalles del propio encumbramiento.

XII. — LA OBRA DE LOS JÓVENES Y EL PORVENIR

Al conquistar nuestro derecho á entrar en el concierto de las naciones ilustradas y á fundirnos en la humanidad pensante, podemos decir que nos hemos hecho una bandera con la pluma. Otros forjaron la nacionalidad geográfica, otros nos dieron nuestros límites, otros prestaron forma material al anhelo confuso de vivir que trabajaba á las antiguas colonias; pero la verdadera patria moral, la verdadera mentalidad activa, la que amalgama, la que se difunde, la que concilia las voluntades, esa la hemos creado nosotros. Con la materia prima de saber, recibida de Europa, hemos conseguido fabricar productos que llevan nuestro sello, que sitúan un país, que repican un alma nueva. En una generación ha florecido una historia, y la savia contenida, que trabajó en la obscuridad durante un siglo, ha venido á estallar y á abrir sus brotes de porvenir en la comarca atormentada. Del hervidero confuso de la gestación se ha desprendido la vida triunfante. Las incertidumbres juveniles se han trocado en paso seguro. El clamoreo se ha convertido en voz. Y ya nadie puede poner en duda que ha nacido un país y que hemos vencido los tres obstáculos capitales : tener una tierra libre, una sociedad organizada y una intelectualidad activa.

Fraccionada arbitrariamente en naciones pequeñas, desmigajada en provincias autónomas que el buen sentido acabará por reunir, mal cohesionada aun, con la inestabilidad y los defectos de lo que acaba de salir del molde, la América del Sur empieza á dejarse elevar hacia sus destinos. Nuestra vida social ha sufrido una

gran transformación y ello ha dado nacimiento á otros principios directores. En vez de amotinarnos para derribar gobiernos, empezamos á reunirnos para abrir canales, iniciar ferrocarriles, crear bibliotecas y dirigir la vida. Los prejuicios sociales se atenúan, los partidos se orientan hacia las discusiones de principios y hasta la educación, antes irracional y limitada, empieza á alcanzar la amplitud que conviene á un pueblo que surge. El diletantismo de retores, la ignorancia de nuestros propios destinos, la afición á los adornos, la necia vanidad que nos llevaba á aprender latín antes de saber geografía, está cesando de oponerse al progreso. No diré que todo reside en la educación y que se pueden manufacturar los caracteres, pero está fuera de duda que cabe modificarlos, sometiéndolos á una gimnasia de la voluntad. Y ésa es la obra que estamos emprendiendo.

Empujadas por una generación resuelta, que ha aprendido cuanto hace la superioridad de la vida de Europa y que tanto en las ciencias como en el arte empieza á dar la medida de sus esperanzas, las pequeñas repúblicas de la América del Sur consuman hoy una evolución en muchos puntos parecida á la que realizó el Japón recientemente. Las ironías clásicas con que Europa nos saluda desde hace tanto tiempo, dejarán de tener aplicación muy pronto. Se acerca para ella el instante de rectificar sus ideas preconcebidas, porque con una alma nueva, empieza á nacer un pueblo consciente de su valer y de sus destinos.

Reunida y confederada por la razón y por las exigencias mismas de su defensa nacional, despojada de los últimos residuos del caudillaje, elevada por la justicia, por el orden y por la libertad, la América del Sur, donde se han confundido todas las nacionali-

dades y todas las razas, será bien pronto una síntesis del hervidero humano y la expresión triunfante de su conjunto. Y las bellas letras, vigorizadas por la salud y la alegría creadora del medio, cobrarán un empuje tan definitivo, que no es difícil entrever el advenimiento de una gran literatura inesperada y original que, por su expresión moderna y por sus particularidades nativas, conquistará un puesto á parte entre las del mundo civilizado.

Bien sé que faltan aún las obras definitivas y no ignoro que nuestro optimismo pudiera parecer aventurado y paradojal; pero ¿de qué nos serviría ser artistas, es decir, centinelas avanzados, si no supiéramos presentir los florecimientos próximos? Todo está maduro, no diré en la América del Sur, porque las pequeñas repúblicas no han progresado paralelamente, pero sí en ciertas regiones de la América del Sur, para facilitar el triunfo de grandes energías removedoras de verdad y de ensueño. Se diría que el continente tiende el oído acechando las voces que no dejarán de resonar. Se siente en derredor como un recogimiento ansioso de pueblo que aguarda á los que deben traducir y revelar sus inclinaciones hondas y sus ímpetus inexpresados. Y como los hombres excepcionales no son más que un producto del medio, que los da á luz para llenar una necesidad colectiva, no es locura vaticinar que surgirán muy pronto las fuerzas nuevas que deben responder al llamado de la multitud y servir de voz á los que no la tienen.

La efervescencia intelectual, la curiosidad artística, las mismas recientes realizaciones parciales, llenas de atrevimiento y de vigor feliz, nos dan la seguridad de un movimiento triunfante y definitivo que hará surgir de pronto un remolino de luz. Todo ello habrá sido

preparado ó iniciado por nuestra generación, que ya presenta el núcleo brillante y victorioso que podemos estudiar en esta pequeña antología. Pero en el dintel de nuestros veinte y nueve años, maleables y en formación como estamos aún, no debemos sacar de ello una vanidad que sería pueril y prematura. La obra concluída no es más que un escalón para ver más lejos y ensanchar las proporciones de la siguiente. Mientras no hayamos conquistado á nuestros países su puesto en la literatura universal, mientras no hayamos dado á nuestra región su título y sus insignias de creadora de belleza reconocida por todos, mientras no hayamos impuesto en Europa con una modalidad nueva un nombre luminoso, estará todo por hacer. Y aun después de haber domado así el éxito y de haber alcanzado en difíciles batallas lo que parecía imposible, el mérito, si le hay, será de la colectividad que nos formó y no de nosotros mismos, que el hombre sólo vale por el medio que representa y por su aptitud para perseguir la gloria de las inmolaciones altas.

MANUEL UGARTE.

París, Junio de 1905.

LA

JOVEN LITERATURA

HISPANOAMERICANA

Cumplimos con el grato deber de expresar aquí nuestro agradecimiento hacia varios de nuestros colegas, editores españoles y franceses, que han tenido á bien facilitar nuestra empresa autorizándonos á hacer figurar en esta antología algunos extractos de obras que han publicado de autores hispanoamericanos.

Son :

Señora **V. de C. Bouret**, de París, editora de *Vislumbres*, por PIMENTEL CORONEL; *La desposada de una sombra*, por Abraham Z. LÓPEZ PENHA; *Villabrava*, por Miguel Eduardo PARDO; *Florilegios*, por Juan TABLADA; *Alba roja*, por J. M. VARGAS VILA; y de las obras poéticas de los Señores Luis G. URBINA y Francisco CONTRERAS V.

Señores **Garnier Hermanos** de París, editores de *La Rusia actual*, por Enrique GÓMEZ CARRILLO; *La epopeya del Pacífico*, por D. José S. CHOCANO; *Las Minas*, por S. Diego DUBLÉ URRUTIA; *Ideas é Impresiones*, por Pedro César DOMINICI; *El Hombre y la Historia*, por José GIL FORTOUL.

Señor **D. Daniel Jorro**, de Madrid, editor de *La Educación*, por Carlos Octavio BUNGE.

Señor **D. Manuel Maucci**, de Barcelona, editor de una *Antología de Poetas Argentinos*.

LOS EDITORES

LA JOVEN LITERATURA

HISPANOAMERICANA

MARTÍN. C. ALDAO

(ARGENTINA)

(Nació en Santa Fé en 1879.)

Diana, oración y silencio.

En Dennehy.

El cuartelero golpea sobre las carpas :
— ¡Arriba! ¡Pronto, que van á tocar diana!
De adentro se responde en tonos diversos : unos con el
'a vamos » lastimero, otros con el ronquido supremo,
os con la palabrota cargada de impotencia. Después,
as las carpas ofrecen el mismo cuadro : asoman los
esos « tamangones », luego las piernas, que el dril pro-
e, luego el capote azul, luego el kepí. Por fin, esa masa
orme evoluciona, y el triste dueño se muestra erguido
e la « madre naturaleza »...
Iucho antes de las cinco. El cielo viste tintes obscuros;
luna, al recostarse en occidente, adquiere el color de
ta muerta; un velo opaco envuelve las estrellas. En el
o, densa neblina esfuma todas las líneas.
os círculos de camaradas se establecen. « Buenos días »
ables, « buenos días » también acompañados del ter-

minacho irrepetible. Espontáneamente la selección se hace, y las charlas oportunas recomienzan. ¡Oh! lo de siempre : alguien que cuenta un día más, alguien que refiere en detalle las vulgaridades de su noche, alguien que induce, alguien que deduce, alguien que repite su cantilena eterna : el fastidio soberano que lo mina...

Pasan los momentos, y vagas claridades esbozan los objetos. Sobre la vida, que ya rebulle en todo el campamento, se cierne algo semejante á un lívido crepúsculo, y por oriente avanza, suave, el matiz rosa...

De súbito, en un extremo, resuena un clarín alegre, uno solo. Y ese clarín despierta otros clarines. Los sonidos se unen, se propagan, cunden por todos los ámbitos, — la loca fanfarria de las « bandas lisas », la eterna diana, que impregna los corazones de un regocijo desbordante.

En un segundo, la formación. Cada compañía delante de sus carpas. Todos de capote, enfundadas las armas. La máquina humana rígida, en línea recta. La individualidad maltrecha, pero ¡no importa! — en el espíritu y en los sentidos, una turbación deliciosa é inexplicable...

Diez minutos. En seguida, el « ¡Rompan filas! », que alguien reputa la única voz de mando posible de tolerar, y la tropa corre á las carpas, á dejar las armas.

La luz de la mañana ha llegado, plena. Las brumas se rasgan, y, fugitivas, se condensan momentáneamente en occidente. El sol, que ha interrumpido un instante con su disco rojo la línea del horizonte, se eleva poco á poco majestuoso y, sobre el llano dilatado, un cielo encantador extiende la diafanidad de sus gasas doradas y celestes...

Ya la mirada distingue netamente los hombres y las cosas. El campamento exhíbese brillante, fuertes las tintas, precisos los contornos. Y es una embriaguez de la mirada... Hacia el norte, hileras interminables de carpas blancas y plomizas, interrumpen transversalmente el verde claro de los campos. Por otro lado, en vaga eminencia, se destacan, sobre el azul del cielo, el barrio del comercio, madera y zinc, y el mirador de la Comandancia, blanco, cuadrado, vulgar. Y detrás, se presiente el llano inmensu-

rable, salpicado de raras estanzuelas y escasos ranchos solitarios. Y en los espacios vacíos, bandadas de gaviotas, de aves salvajes, impelidas en su vuelo por la gran ráfaga de la alegría matinal, que descendiendo á la tierra, infunde alientos hasta en las almas postradas por la faena diaria...

Distribuído el café, viene la ingrata tarea de limpiar las armas. Á las siete comenzará la labor ruda...

ANTONIO R. ÁLVAREZ

(VENEZUELA)

(Nació en Caracas en 1875).

Idilio Rojo.

Cuanto más se aproximaba al zenit, mayor intensidad cobraba la tórrida llama del sol. Sofocante ya á esa hora, la temperatura se hacía intolerable después de mediodía.

Un fuerte hálito de horno soplaba á tierra de las aguas del mar, y á la distancia, el fino raso de las aguas despedía blancas y ardientes fulguraciones de metales en ignición. Bajo los cielos incendiados, la ola parecía ser de mercurio. Sumergidas en esa iluminación vivísima, las lonas de los barcos resplandecían.

Por fortuna para los bañistas, á muy pocos pasos de la playa, un bosque milenario y umbroso cubría las faldas de la próxima montaña.

Árboles corpulentos de rugosos troncos formidables abrían en vertiginosas alturas los mil hercúleos brazos de sus ramajes frondosos. Cargados de savia, su potente vitalidad parecía delirar en el loco y desesperado abrazo que las ramas se daban bajo el sol. Y como un voluptuoso en el fragante seno de una bella, el sol, ebrio de lujuria, se amodorraba en la eterna primavera de las copas musi-

cales. Su vibrante y finísima lluvia de áureos rayos, no atravesaba el luciente terciopelo de las frondas. Así eran de tupidas, espesas y opulentas.

Y en la discreta penumbra que invadía la selva, con dulce y vagoroso vuelo de nube, resbalaba un mundo de alados rumores, de voces suavísimas, de palpitaciones misteriosas, de voces augustas y arcanas. . . . . .

Sentada junto á él, una de sus manos entre las manos del amante, ella se miraba al espejo de las aguas, dormidas á sus pies. Se miraba y lo miraba en el cristal del claro remanso azul. Estaba como fascinada en la muda contemplación de los bellos cuerpos inmóviles. Su reposo, empero, casi augusto, oloroso á poesía, no era sino el reposo de la línea entre las rosas y los nardos de la forma triunfante. Interiormente, bien al contrario. Pendiendo su destino de una breve palabra de sus labios, su alma debatíase, luchaba.

La onda cristalina, en tanto, perezosa y mansa, serena y rítmica, continuaba por el bosque su peregrinación de siglos, rumbo á la mar.

De pronto, quitó los ojos del remanso y se volvió á él.

Herméticos los labios, largo rato estuvo contemplándolo.

Emocionada, amorosa, doliente casi, al fin le dijo con voz apenas perceptible :

— ¿Me amas mucho?.....

— ¿Por ventura lo dudas?

— ¿Más que á las otras?

— ¿Cuáles otras?

— Las que antes de ahora quisiste.

— Infinitamente más.

— ¡Mentira!... ¡Eso es mentira!...

— ¿En qué te fundas?

— En lo que ahora me pediste...

— Y qué ¿no eres tú mujer como ellas?, le respondió con acento imperioso, seguro ya de su victoria.

Azorada, desconcertada, la pobrecita no halló que contestar... Presa de una turbación profunda, toda ruborizada

rémula, ya le fué imposible resistir ni defenderse. Viéndola temblar, me acordé de las cándidas palomas sorprendas por los pájaros de presa.....

SANTIAGO ARGÜELLO

(NICARAGUA)

ció en León en 1872. Autor de *Primeras Ráfagas*, *Siluetas Literarias* *El poema de la locura*, etc.).

Aguárdame.

En la comba más distante
de la noche se ve arder.
Lucerito trepidante,
como un ala agonizante
que ya va á desfallecer.

Desgreñada nube blanca,
ora tórnase en el anca
de un corcel que, en ansia suma,
impetuoso y vivo arranca,
como, al aire, leve pluma,
con aliento colosal;
ó es serpiente hecha de espuma,
que se escurre entre la bruma,
ó es dragón hiperboreal.

¿Por qué tiemblas, lucerito?
¿Ves acaso de algún rito,
pavorosa procesión?
¿Por qué un punto no estás quedo?
Lucerito, ¿tienes miedo
de la sierpe y del dragón?

Ya las nubes se deshacen....
Unas mueren y otras nacen....
Ya minúsculas, ya enormes,
van rodando, proteiformes,
en un loco andar sin fin.

Y cual telas arrancadas
de banderas desgarradas,
en el viento los cortejos
van perdiéndose á lo lejos,
de la noche en el confín.....

¡Oh lucero rutilante!
¿Tú eres ala de diamante
de un cocuyo de cristal?
¿De la bóveda tranquila,
lunarcito que cintila
en el rostro nocturnal?

¿Eres piedra soñadora
que allí el pecho condecora
de la Noche-Emperatriz?
¿Hay perfume en los secretos
de tus pétalos inquietos,
argentina flor de lis?....

No te engrías, pequeñuelo.
Negra envidia no hay en mí.
¡Oropéndola del cielo,
tembloroso luceruelo,
yo también he estado allí!

Tú eras flor, yo mariposa.
Cada estrella era una rosa
de la noche en el jardín.
Yo sorbía la aromosa,
la divina luz que exhalas,
y en los pliegues de sus alas
me arropaba un querubín.

¡Cómo pasa el tiempo breve,
luminosa flor de nieve!
En la sombra en que me pierdo,
se apenumbra mi recuerdo
de una grata indecisión....

Sólo sé que se hechizaba
con tu angélico donaire
mi celeste adoración;
sólo sé que te besaba
cual se besan en el aire
la corola y el gorrión.

En tu lumbre cristalina
á beber mil veces fuí;
y ebrio ya de luz divina,
florecita diamantina,
en tu seno me adormí.

Algún día, esplendorosa,
¿de tu hermana mariposa
tu memoria se acordó?
¿No has pensado en aquel beso
que en tu ardiente seno preso
tantas veces se adurmió?

Si te miro parpadeando,
como un pájaro temblando
en la rama, el expirar,
¿es acaso mi embeleso,
que al recuerdo de aquel beso
van tus ojos á llorar?....

Si me olvidas, lucerito,
al retorno del proscrito,
¡qué de penas no tendrá!....
¡No me olvides, viva rosa,
que tu hermana mariposa
para ti renacerá!

LEONARDO A. BAZZANO

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires).

El café concierto.

Avanzaba la hora. Murmullo de colmena gigante se levantaba en la sala, cuya atmósfera se iba cargando con el humo de tanto cigarro. Chocaban las copas sobre el mármol de las mesas, repercutían carcajadas sonoras, vibrantes, — proyectiles que disparaba el jolgorio en sus ansias de desenfreno, — y, de tarde en tarde, algún silbido prolongado ó grito en falsete traducía la impaciencia del público. Después las carcajadas se multiplicaban y se multiplicaban también los gritos y silbidos. Entonces se agitaba la campanilla, indicando que debía levantarse el telón. Y empezaba á subir, no sin algún contratiempo, la vieja y pintarrajeada cortina, emparchada de anuncios. Y la gran fiera se calmaba.

Allá, en el escenario, de pobre decorado, casi siempre invariable, aparecía una cantante : mademoiselle Brillaire, ó Tina Foletti ó Carmencita, todas célebres entre la juventud *farrista* y entre los viejos viciosos. Se saludaba á la *chanteuse* con una ruidosa ovación, en la cual había tantos aplausos como silbidos. La *diva* iniciaba su número, tranquila, dulcemente, y á poco los espectadores empezaban á corearla, uniendo sus voces, ya broncas, ya blandas ó melífluas, lanzando notas que desgarraban el tímpano. Eran vanos los heroicos esfuerzos del bombo y de los platillos para apagar aquel rugido antifilarmónico, ensordecedor. Nadie oía á nadie. Cada uno se escuchaba á sí mismo. La cantante esperaba á que callara el público para continuar ella. En tanto se paseaba en el escenario, dirigiendo miradas traviesas á diestra y siniestra, suplicando

silencio; á veces improvisaba un gesto graciosamente obsceno y entonces los espectadores la aplaudían de verdad. La gran fiera lúbrica se sometía y arqueaba el lomo para sentir la suave caricia de la mano sonrosada.

Aquella noche la sala estaba aún más bulliciosa que de costumbre. Al terminar el penúltimo número de la primera parte, hubo como un desborde de nerviosidad é impaciencia. De todos los grupos, de todas las localidades, partían voces, frases que llevaban una pregunta ó envolvían una respuesta. — ¿Ahora la Mevrille, eh? — Si. Sale la Mevrille. — ¿De dónde sale esta señorita Mevrille? Y el nombre de la cantante misteriosa surgía aquí y allá, subía, distendíase, y á poco llenaba toda la sala, inquieta, anhelosa. — ¿Saldrá? — ¿No nos harán el cuento del tío? — Ché, ¿será como el retrato? — No te *apures*. ¡Qué calor con tanto frío! Y alguna carcajada sonora celebraba la frase.

En ese instante de animación penetraba á la sala Julián del Garril, joven como de veinticuatro años de edad, alto, seco, musculoso, en cuyo rostro moreno brillaban dos pupilas de azabache. Usaba bigote, con las guías vueltas hacia arriba. En su traje se advertía cierto abandono. Cuando entró, varias camareras volvieron la cabeza para contemplarle. Algunas le saludaron con una sonrisa. Él tomó asiento, con aire de preocupado, que era su aspecto habitual. Pidió una copa, encendió un cigarrillo y clavó sus negras pupilas en el escenario. La orquesta empezaba un aire sencillo, pero dulcemente melancólico. En ese instante entró á la escena, andando lentamente, una rubia delgada, flexible, vestida con un holgado traje, que resbalaba sobre los flancos. Un sombrero, de anchas alas, sujetado en la parte posterior de la cabeza, servíale como de marco al blanco y sonrosado rostro. Así, vista de pronto, semejaba una de esas delicadas muñequitas que se exhiben en los escaparates de los grandes bazares. Al llegar frente al público inclinó su hermosa cabeza blonda, sonriendo. Aquella sonrisa iluminó un segundo la expresión del rostro frío, melancólico, casi duro de la rubia extraña. El público correspondió á su saludo con largo aplauso.

Ella sonrió otra vez. Luego levantó sus brazos blancos y gruesos, apoyó sobre su cabeza las extremidades de los índices, para que se destacaran sus manos principescas, y empezó su canción, monótona, triste, dolorosa, que hablaba de vaguedades impregnadas de exotismo. Eran notas largas, semejantes á extraños quejidos; notas que nacían vigorosas, que iban en descenso, que se apagaban después lentamente. Parecía que huyeran todas, unas tras otras, sin prisa, hacia allá, hacia el boulevard bullicioso, deslumbrante de luces, pletórico de placeres, desbordante de voluptuosidad. Mensajeras de esa hija de la aventura, quizá llevaran un tierno mensaje para el amante ingrato, quizá el gemido de una protesta dolorosa.

. . . . . .

MANUEL BERNÁRDEZ

(URUGUAY)

Nació en 1867. Ha colaborado en diarios de Montevideo y Buenos Aires. Miguel Cané escribió á propósito de su libro *De Buenos-Aires al Iguazú*: « Traza usted algunos cuadros al pasar, sin pretensión, de soslayo, con mano ligera y hábil, que son joyas de arte. El primer pintor argentino que con fuerza y emoción, lleve á la tela el cuadro que usted traza de las matronas correntinas, volviendo del cautiverio y al desembarcar, ante los alaridos de júbilo de padres, hijos, hermanos, del pueblo entero, « sin hablar, sin besar á los suyos, entre el azorado pasmo de la gente », marchando en silencio, atravesando así media ciudad... « llegan por fin al templo humilde, entran, se postran, puesta la frenta contra las losas y después de una breve plegaria de gracias, se alzan libertadas por fin y caen delirantes de dicha en brazos de los suyos, aclamadas por el pueblo que comprende la terrible grandeza del sufrimiento de aquellas almas que acaban de cumplir una promesa »... El artista, le repito, que rinda con vigor y emoción ese desembarco, puede acaso dejar una página perenne. »

La maravilla de América.

De mañanita, con un día de lindísimo sol, salimos de lo de Poujade, en una pintoresca cabalgata, para los grandes saltos. Ibamos en cuatro mulas y una yegüita entrepelada, y

además un reflexivo mulo tordillo con el carguero. Formaban la comitiva el teniente Carvalho, jefe de la colonia brasileña, los señores Sandalio Rodríguez y Alejandro Gauna, el teniente Insaurralde del 12 de línea, y el que escribe, — y además iban á pie, cerrando la marcha, de pata en el suelo y arreando el carguero, Regúnaga, conscripto del 12 y asistente de Insaurralde, y un pardito marinero de la subprefectura de Posadas, designado para nuestro servicio por el atencioso capitán Flores, comandante del punto, — un muchacho honrado y sin pereza, el pardito — cocinero, ordenanza, mayordomo, — un servidor eximio, de cuyo nombre tan luego parece cosa del diablo que no haya podido acordarme. Lo cito en desagravio.

Como unos dos kilómetros se va por una picada ancha y cómoda, por donde transitan las alzaprimas con las enormes vigas de cedro recién labradas, que trabajosamente van acarreándose al plano inclinado de la barranca, desde donde han de dejarse resbalar precipitadas hasta el agua para construír con ellas las enormes jangadas que llegan á contener hasta ochenta mil pesos de la preciosa madera. Después se entra á una media picada por donde se cae al arroyo San Juan que pasa rumoroso entre la selva cerrada. No recuerdo ni en subterráneo, ni en montaña, ni en santuario, ni en pampa, ni en noche, un silencio tan hondo, tan solemne y tan vasto como el de aquella selva. Ni un crujido de ramas, ni un trote de alimaña, ni un aleteo, ni un canto de pájaro. Y sin embargo, se siente, no puedo decir cómo, pero se siente el resuello, la palpitación de una vida potente; se adivina detrás de esa maleza agresiva, entre esos troncos secos, en los cruces sensuales del ramaje, en el misterio de las frondas cómplices, el monstruoso festín de las raíces parásitas, el pululamiento febril de millones de seres ardientes que nacen, se aman y mueren en la inmensa maraña incógnita — tálamo genésico de una procreación incansable, que se vibra toda, inagotablemente, en el espasmo de un amor infinito. Acaba por pesar en el ánimo y oprimir el pecho, como bajo la presión de una obscura amenaza, aquel silencio obstinado

del monte. Ni ecos se levantan, cuando se alza la voz : se experimenta una sensación molesta de vacío, un recelo indeciso de agresiones traidoras, de celadas — y acaban las conversaciones por languidecer, por bajarse las voces, por extinguirse al fin, dominando en los hombres el inmenso silencio de las cosas. De pronto, vadeado el San Juan, entramos en una verdadera selva de helechos arborescentes, què van á abrir su regio quitasol á diez metros de altura. Hay allí, formando un gracioso bosque de columnatas cimbreantes, millares de esos espléndidos vegetales, que los monteadores cortan y destruyen con encono porque dicen que son criaderos de garrapatas. Las orquídeas y los filodendros extienden por todas partes sus gráciles varas florales y sus hojas viciosas, — estos últimos, encaramados en vertiginosas alturas de cuarenta metros, llegan á anular el follaje de los árboles que invaden, y dueños del campo se esponjan al sol, dejando caer hasta el suelo, formando como stores en las picadas, sus larguísimas raíces, por donde los barbudos carayás se entretienen en marinar, ágiles como grumetes.

Á todo esto, por un claro del bosque, notamos con alarma que el cielo venía rápidamente entoldándose. Una tormenta nos perseguía silenciosamente. ¡Y mis fotografías! Poujade nos había dicho : « será muy raro que lleguen sin agua... De todas las expediciones que he acompañado, sólo dos ó tres han visto las cataratas con sol ».

¡Pues señor! Después de tantos días, de tantas ilusiones, de tantas ansias, no ver la maravilla en plenitud, sería una catástrofe. Había que llegar. Echamos el carguero por delante y agachados sobre las monturas apuramos el trote, chicoteados por ramas hostiles que parecían aprovecharse de nuestro apuro para flagelarnos sin misericordia. Al poco rato noté que me había distanciado del grupo. Grité y me contestaron á lo lejos : « Se nos ha caído el carguero, siga no más por la picada ». Pero era que la picada no se veía, borrada, devorada por la vegetación, que invade todos los claros, creciendo á saltos. Resolví confiarme á la yegua que me había tocado en lote

por recomendación de una criollita que tiene el amigo Poujade en su ranchada para ayudarlo en las necesidades sentimentales de la vida. Me había dicho ella : « aquel que allastá es mi montao ». Y yo creyendo que era caballo, pensé : « éste ha de ser bueno » y lo elegí. Pero no tuve que arrepentirme, porque la yegüita supo, por su sagacidad, valentía y firmeza de patas, hacer honor á su sexo. Le aflojé la rienda y enderezó á la maleza. ¡Así me judiaron las ortigas, los tacuarembós, los ñapindas! Pero adelanté rápidamente, estirando el pescuezo, poniendo el oído, ávido por sentir el estruendo inminente de las cataratas. El corazón, de ansioso, se me quería salir. Me habían dicho que á dos leguas de distancia se oía el rumor como un trueno distante.

Anduve una hora. Sofrené. Escuché con toda el alma; me bajé, apliqué el oído al suelo. Nada : ni un rumor; el mismo silencio pesado y amenazador de la selva circunstante. ¡Si me habría perdido! Ya iban á ser las once : hacía tres horas que andábamos. ¿Cómo podía ser? Una perplejidad angustiosa me embargó. ¡Y aquella tormenta que se venía! Monté de nuevo y castigué con furia á la yegua, que entre el áspero malezal se lanzó bravamente al galope. Anduve, tironeado y sacudido, otro rato mortal. De pronto sentí que el terreno subía y mejoraba un poco la picada. Miré : á la derecha, por entre el denso verdor de las ramazones, me pareció ver, aun á alguna distancia, no sé que cosa blanca, inmensa y temblorosa, como un monstruoso témpano en deshielo, que, silenciosamente, se movía. Pretendí sujetar — pero la yegua enardecida continuó su galope y ya no ví nada. ¿Será?... ¡Pero no puede! ¡Cómo no iba á sentir ningún ruido! Ignoraba que, según el estado de la atmósfera, se oye el estruendo de las cataratas á gran distancia ó no se oye hasta estar sobre ellas. Lo oí de repente, tartáreo, abrumador, tonitronante, y entreví á la vez casi claramente entre los árboles las primeras cascadas. Un poco más : ¡ahí están!

¡Gran Dios! ¡Cómo es visible la obra de tu mano! Senté á la yegua sobre los *jarretes* de un bárbaro tirón y sentí

que ante aquella belleza poderosa, soberana, infinita, inesperada, ni sospechada siquiera á pesar de la intensa expectativa, el corazón se me exaltaba y crecía — algo de la gran fuerza universal entraba en él — y lágrimas de gratitud, llanto de fuerza, expresión de un sentimiento inenarrable, de una cosa inaudita y recóndita que la lengua no sabe decir, yo no sé, pero lágrimas de hombre me llenaron los ojos.

Aquellos no eran, sin embargo, los saltos más grandes. Eran como el prólogo, la desmesurada overtura, como los heraldos de la maravilla. Á mí me parecieron insuperables, suma y término de la grandeza posible. Pero simplemente eran bellos al lado de los otros, que mi cabalgadura, sin que yo me diese cuenta, pasando por su voluntad ó su costumbre á otra picada, puso de improviso á mis ojos atónitos.

El sol, misericordioso, salió breves minutos para mí, y ví á mis pies el grandioso semicírculo en que brama y se despeña una muchedumbre de cataratas, que no se muestran á la mirada avara sino púdicamente, veladas por una gasa de pálido celeste, en que el sol pone á veces bullonados de rosa. Aquella vasta zona de cascadas apacenta los ojos, sacia el alma de emoción y la levanta, y la lleva, como con alas, á regiones excelsas. ¡No se puede decir lo que hay allí! Las aguas, que ya vienen hostigadas, corriendo en frenesí sobre un plano vastísimo, llegan á la ceja inmensa y se deslizan al vacío, ó chocan, antes de saltar, en enormes peñascos, y rebotan, y en los aires hacen juegos atléticos que la luz colorea con mágicos cambiantes. Efusiones de plata, chorros ingentes, surtidores sonoros que saltan en arco, anchos desbordamientos de aguas plomizas que pesadamente se desploman con un mugido sordo, y al estrellarse en la roca aplanada y fortísima, se deshacen en gigantescas nubes de vapor, de un blanco inmaculado cuando surgen flotantes del hervoroso abismo y luego teñidas de rosa, teñidas de carmín, de violeta traslúcido, ó hechas como de polvo de oro por el mágico sol. Y detrás de este amontonamiento de saltos, y á la izquierda, y á la

recha, cerca y lejos, arriba, abajo, allá en las alturas, aquí los pies, trenzándose á pechadas con las rocas que, nque aguantan, retiemblan, otros, y otros, y otros saltos, briendo una superficie de cuatro mil metros : unos con slizamientos de culebra, otros con fieros brincos de guar, unos obscuros, resbalando en silencio, otros vistomente empenachados de espuma, todos corren en vértigo al llegar á la arista de los altos y negros paredones, erden pie y ruedan al fatal é infinito derrumbe, y allá ajo, reventados, deshechos, rugientes, siguen su curso rastrando en girones su túnica de encaje, mientras del o al otro extremo del inmenso anfiteatro de cascadas, tre aquel estruendoso dislocamiento de violencias, sobre uel paroxismo, cien arco-iris se tienden como puentes paz.

. . . . . .

FELIPE TORCUATO BLACK

(ARGENTINA)

La Gleba.

Mirad, ¡esa es la cumbre!, dijo el Sabio.
Es preciso llegar hasta esa cumbre...
Yo lo he visto y lo sé. Calló su labio,
Y avanzó la resuelta muchedumbre...

¡Deteneos aquí! rugió el tirano :
Á nadie, más que á mí, deis obediencia...
Lo he resuelto y lo impongo. Alzó la mano,
Y la turba abjuró de su conciencia...

¡Venid hermanos! dijo un sacerdote :
Adorad estas santas maravillas...

Dios lo manda. Alzó en alto un monigote
Y el rebaño se puso de rodillas...

Y aquel hato de imbéciles seguía
Á la primera voz, al primer mito,
Á la más leve admonición. Un día
Se detuvo de pronto. Estalló un grito

De un hombre de la turba : ¡de su entraña...!
Y habló un jirón de voluntad inopia.
¡Parecía aquel hombre una montaña
Con corazón y con conciencia propia!

« Basta de sumisión : no haya más leyes
« Que las que dicta la conciencia humana.
« Apartad á los ritos y á los reyes :
« Sea vuestra voluntad la soberana... »

. . . . . .

Fué el despertar. Cesaron los gemidos
Que eran consuelo del montón. Entonces
Repercutió, como canción de heridos,
La vibración salvaje de los bronces...

Y la gleba rugió. Con la siniestra
Indignación, quemando sus mejillas,
Alzó la frente y levantó su diestra,...
¡Y comenzó el labor de las cuchillas!

RUFINO BLANCO FOMBONA

(VENEZUELA)

Nació en Caracas en 1874. Algunos de sus libros han sido traducidos francés, como *Contes Américains.* Autor de *Mas allá de los horizon Cuentos de Poeta*, etc. Actualmente es gobernador del Alto Amazonas.

Bloemenvelden.

Llegaba de Inglaterra, en cuyo cielo todavía flotab brumas. El invierno, vencido á saetazos por un sol de p mavera, volaba en alas de una cuadriga de nubes, vola

llevándose el manto gris, la corona de perlas opacas, todas su plutoniana realeza vencida.

En su rápida fuga por el cielo había dejado caer, pocos días antes, un harapo de su manto roto, y un racimo de perlas de su corona. Por eso la tierra, días atrás, estuvo envuelta en una sombra; por eso la tierra, en el jocundo abril, apereció escarchada con las perlas del invierno.

En Holanda triunfaba con más pompa la primavera. Los prados de Haarlem florecían maravillosamente. Desde la ventanilla del vagón me sentí deslumbrado. Aquella campiña, poco antes, era un sudario de nieve; ahora la llanura florida radiaba.

Flores surgían de la llanura, como del misterio de una inmensa crisálida un vuelo de mariposas. La sonrisa de las flores iluminaba la tierra, como si la tierra fuese una fragua de arco-iris.

Por tercera vez, en pocos días, me arrastraba la intensa voluptuosidad de los ojos; por tercera vez iba á admirar aquellos prados que hicieron la gloria de Huysum. Los había visto solo; luego en compañía de un poeta y de la amada Musa de ese poeta; ahora los miraba en dulce compañía de mujeres.

Es muy beneficioso contemplar paísajes; leer libros; ver esculturas, lienzos; hacer viajes — en sociedad con alguien, ya que solos se nos escapan muchas veces matices y detalles de las cosas; pero es doblemente útil hacer las mismas excursiones á las ideas y á los países, — ó contemplar las mismas obras y los mismos horizontes con seres de temperamento, condición y carácter de semejantes.

Más de que pueden estudiarse las distintas impresiones que la misma causa produce en distintas almas; más del noble y secreto placer de encontrar la razón de las diversas impresiones anímicas, se agranda en uno la inteligencia de las cosas, nuestros ojos aprenden á ver más y mejor, y del fondo del propio ser se levantan á la vida sensaciones é ideas que llevábamos en nosotros, sin saberlo.

Así los bloemenvelden, que vale decir campos de flores, produjeron en mí distintas sensaciones.

Mi primera impresión fué un deslumbramiento. Lo colores me embriagaron como un vino generoso; dentr de mi alma cantó la luz.

La vez segunda, y gracias al poeta, comprendí correla ciones y misteriosos paralelos entre bardos y pintores; po que influye más el color en los pintores del Norte que e los poetas, lo contrario acaso de lo que pasa en el Sur.

La tercera vez...

Por la angosta calleja rústica, bajo la cúpula de un verd muy claro, en el claro día de primavera, pasa nuestr faetón lleno de orgullo, dando al viento sonoras charlas.

Canales, paralelos al camino, se duermen á la sombr de los castaños copudos.

De cuando en cuando un aliento de céfiro produce esca lofríos sobre el agua; corre por las serenas linfas escal de temblores, y crespa la superficie de los canales enjutos

Desde la avenida, por los intercolumnios de árboles como desde un palco de coliseo, se mira y se admira l sabana llena de flores y de sol. La llanura es un mar d olas blancas, de olas azules, de olas carmesíes, de ola doradas. Pero no, no es mar, sino más bien un cielo d constelaciones color de crema, color de rosa, color d púrpura. Las flores, sin un arbusto, sin tallo casi, parec que brotan de la tierra como las espumas brotan de l onda.

Á la vista de aquel prado recordé, si bien de un modo vago y confuso, unos versos de Shelley muy conocidos.

Los ojos alcanzan por donde quiera aquellos cuadros de acintos, de tulipanes, de narcisos, cuadros de simetría perfecta, cuyos matices, casados con la maestría de un pintor, adulan y regalan el gusto.

Los del coche traducíamos de un modo ingenuo nuestra ingenua admiración.

—Hermosísimo.

—Precioso.

La muchacha de mi lado, parisiense de Holanda, más fresca y más hermosa y más fragante que la admirada campiña, ilustraba mi curiosidad.

s padres, los abuelos de esos hortelanos no han
unca otra cosa. Ellos mismos no saben sino plantar
ıar flores.
en invierno?
invierno trabajan y preparan la tierra, plantan
illas, las preservan de la helada, las celan con
ahora, en primavera — ya usted ve, — las admi-
hacen admirar y luego las venden.
presaba á mi dulce compañera como creía magní-
pesar de la tradición, del buen gusto innato, de la
ɔeriencia, — aquella gracia exquisita de cultivo
ısforma á los humildes floricultores en estetas.
ıedio de mi peroración me interrumpió á mis
ɜ la más joven, aunque no la más hermosa de mis
eras.
re, mire.
ué?
bandera española.
aja de narcisos de un amarillo violento, en medio
andas de jacintos de púrpura, fingían una orgullosa,
ida bandera de España.
aquel mismo suelo de Haarlem, cuotrocientos
rás, aquella misma bandera flotaba para los ojos
ses como signo de horror; á su sombra rodaron en
rte doce mil españoles, y la ciudad, rendida, fué
lada. La púpura de las alas de esa bandera, allí se
en su propia sangre y en la ajena. Verdugos de
álido asesino que la historia conoce por Felipe II,
io talionario y encendido de los sitiados, jugaban
ɔta, de campo á campo, con cabezas de víctimas.
ia en aquel tiempo era la Fuerza; y la Fuerza, como
s, tiende á la expansión.
nes son del tiempo y no de España, cantó el poeta; pero
ıenes no fueron sólo del tiempo, como no fueron
España. Los crímenes de la Fuerza son de la Fuerza
son efecto irremediable, fatal. Un terremoto no
o ni es malo; es terrible. La guerra es una forma
er terrible de la naturaleza. Pueden cambiar los

tiempos, pero no cambiar los estragos de las conquistas. No fué más cruel la España de los siglos XV y XVI cuando hacía tabla rasa de la civilización indígena de América y diezmaba la flor de los imperios, que la Inglaterra de ahora ametrallando á los Derviches, sometiendo á los Ashantis, crucificando á Boers, bebiéndose la mitad de la sangre y de las lágrimas que han vertido los hombres en el siglo XIX.

Ved lo que pasa en China, en la aurora del siglo XX. Una gavilla de pueblos se echa encima de otro pueblo, en nombre de la civilización; y luego de atar los gavilleros al vencido, luego de clavarlo en cruz, registran los bolsillos del expirante y lo despojan de su dinero. Orgullosos países, enemigos ó rivales, como Francia y Alemania, como Rusia é Inglaterra; grandes naciones que se dicen la cuna de la libertad, como los Estados Unidos, se juntan, se apandillan en el negro propósito de someter y pillar á un pobre diablo de pueblo.

En nombre del progreso, los hijos de Europa, con el auxilio de yanquis y japoneses, en el Extremo Oriente saquean palacios; en nombre del comercio arruinan las poblaciones; en nombre de la moral — esposas, madres, vírgenes, — son pasto de la lujuria soldadesca; en nombre del cristianismo se destruyen los venerables templos de venerables divinidades aborígenes; en nombre de la civilización decretan la muerte de los príncipes, y los héroes dan al fuego los manuscritos seculares de la historia de China; y el odio arrasa lo que la codicia desprecia.

Por donde se mira como es buena, santa obra, el destruír á los fuertes : el reducirlos á una impotencia relativa, á objeto de que pierdan su instinto de acometividad.

El veneno, el puñal, la dinamita son loables, como son loables todos los medios conocidos de destrucción, y los que yazgan en la conciencia de futuros descubridores, para destruír esas grandes unidades de pueblos, agresivas y feroces, como Inglaterra, Francia, Rusia, Alemania, los Estados Unidos.

Algo decía yo de esto á mis amables compañeras de campo, si bien no de manera tan ceñuda. Oyéndome se espantaron, ó fingieron espantarse, los risueños abriles de las jóvenes.

— Usted es un anarquista, un nihilista, un loco. Pero usted no puede pensar así; eso es *blague*.

—¡ Ah! usted es un *poseur*. Quiere que lo tengamos por un hombre terrible; pero un hombre que se ríe como usted se ríe, enseñando la blancura de los dientes y la blancura del alma, no puede ser un malvado; no puede, no puede ser.

La poca sinceridad de los escritores, pensé, y de todo el mundo en general, contribuye á que dudemos de los pensamientos más probos, y contribuye, además, á que dudemos de que un hombre puede traducir en actos muchas de sus ideas.

Por eso mis amigas imaginaban que yo no era sincero al expresarme; ó por lo menos que había un feliz divorcio entre la ferocidad de mis ideas y la cultura de mi educación. Después de todo ignoro si estaban en lo justo.

Cuanto á los holandeses, no han olvidado la historia de su guerra con España : ahí está en los museos, escrita en colores, para todas las edades. Presentes á la memoria de las generaciones, ahí están los episodios de aquella liza de pueblos distanciados por la historia, por la geografía, por la raza, por la religión. El duque de Alba es aquí un personaje de actualidad.

Pero guardar un rencor semejante al través de los siglos, conservar un odio histórico con tal celo, es virtud exclusivamente holandesa.

— Ustedes los españoles, dice á mis espaldas la señora, la madre de las chicas, ustedes los españoles...

Pero no concluye la frase... Su sonrisa me parece inoportuna é imbécil; y yo pienso al ver aquella osa que ha pasado diez años en París, en la frase del divino Heine : *Lutecia pulidora de osos*.

Heine debió de referirse á los osos en agraz.

— Ustedes los españoles...

Y al decir esto la señora me regalaba con una sonrisa de coquetería, completamente nacional.

Á mí me entraron deseos de darle un puntapié en el estómago; de ese modo vertería, pensé, toda su pasmada sonrisa burda.

En medio del campo encontramos un café restaurant. Tomamos unas copas de Oporto; pero se convino que almorzaríamos en Haarlem, á objeto de visitar el Museo de la provincia.

—¿ Usted lo conoce? — me interrogaron.

— Sí.

Es un Museo muy pobre; apenas hay obras de Frans Hals.

— Si usted supiera, señorita, yo soy un entusiasta admirador de Frans Hals. Yo reconocería un Frans Hals entre mil cuadros : sin ir más lejos, eso me acaba de suceder en Londres. Creo que Frans Hals puede llamarse pintor insigne en la patria de Rembrandt. La expresión de regocijo de sus cabezas, la admirable y radiosa vida de sus tipos, el alma de sus figuras producen honda, sana, sincera necesidad de admiración. En ese pintor es altísimo el poeta. En el gran lienzo de Van der Helst : *Banquete de milicianos*, maravilloso de toda maravilla, admira uno la delicadeza del detalle, la robustez del conjunto, la verdad de la obra, y sobre todo aquel mosaico de hermosuras diminutas, adquiridas á paciencia, que armonizan, engrandecen, avaloran la hermosura, majestuosa y serena, del cuadro. Pero Frans Hals, con ser detallista y pintor de la verdad, ilumina la realidad, la forma precisa y elegante, con una luz interna que pone á sus cabezas, ya en la sonrisa, ya en los ojos, ya en la blancura de la frente. Frans Hals tiene adivinaciones de almas. Él nimba sus cabezas de yo no sé que halo de poesía, reflejo de la vida mental del sujeto á quien pinta.

Nuestro coche radiaba y perfumaba con luces y fragangancias de jacintos, tulipanes y narcisos. Á cada paso, de los bordes del camino, salían muchachas campesinas, las *manos llenas* de flores; y era casi deber, algo como tributo

de visitante, complacer los abriles rústicos y harapientos de todas las floreras.

La muchacha, mi vecina de asiento, colmada de manojos de jacintos, y con su traje de primavera, radiaba de hermosura. En su diestra iba empuñando, como el cetro de Flora, un manojo de jacintos blancos.

Yo le pedí el manojo, hundí la cara en la pulpa de nieve de los jacintos, aspiré hasta embriagarme el aroma, y como si fuese el manojo una mano de mujer, me puse á sembrar de besos aquella blancura fragante.

Eso me produjo placer físico, sensación de bienestar, como si mi cuerpo se hundiera en una piscina virtuosa, de virtud mágica. Al propio tiempo vibró mi alma; hasta pensé que la nacían alas; algo como la bondad me llenó el pecho; una dulzura generosa apoderábase de mí. En aquel momento, yo amaba algo, sin duda. Ese algo, en aquel momento, me hubiera impedido cometer una villanía.

Mi compañera, viéndome besar y respirar las flores, se inclinó hacia mí para decirme, con acento que yo no le conocía :

— Usted es un voluptuoso.

— Amo lo que fulgura — le repuse, — lo que aroma, lo que embriaga, como las joyas, como las flores, como los besos. Amo todo lo que seduce. Por eso la amo á usted.

Inclinándose de nuevo sobre mí, ella sonrió á mi frase con una sonrisa maliciosa, y dijo :

— Me está usted haciendo una declaración... en familia.

Los jardines luminosos, el cielo radiante, el aroma de los jacintos, el vino de Oporto, y la primavera y la charla tenían la culpa, al unísono, de que á las puertas de nuestros corazones llamasen, aquel instante, la poesía, la voluptuosidad, la juventud, el amor.

Mi reputación de auriga, no muy bien cimentada, sufrió un terrible descalabro con la aparición súbita de una porera. Asustóse uno de los caballos del tiro; yo fustigué con rabia á la bestia y con rabia partió á correr el tronco por el estrecho callejón, sin que mis fuerzas alcanzasen detenerlo. Luego de un buen espacio de carrera, peligro-

sísima por la estrechez de la vía, salimos fortunosos de la aventura, ya que ningún vehículo ni obstáculo encontramos.

Del pánico repuestas, confesaban las muchachas la mentira de no haberse turbado; y mientras la venerable osa me declaraba inadmisible automedonte, de las frescas gargantas partía, vibrando en los aires, la alegre música de un coro de risas.

— Confiéselo usted mismo — insistía la rubicunda osa mayor, — confiéselo, no sabe usted guiar.

— Señora, yo soy capaz de conducir los caballos del Sol.

CARLOS OCTAVIO BUNGE

(ARGENTINA)

El más alto fin de la educación, « sugerir ideales »

En el alma de cada uno, y en el alma de todos, los ideales son astros que nos guían, como á los reyes magos, hacia la meta de nuestros destinos. Son aquellos sentimientos dominantes que dan unidad á nuestros actos, sinceridad á nuestras empresas y ruta á nuestras vidas. Navegantes ó náufragos de los mares de la miseria humana, ¿qué mejores dones podríamos apetecer de la educación, que una estrella polar que, á través de las tormentas, nos señale, directa ó indirectamente, el rumbo hacia los puertos?

Aunque no se me oculta que esos ideales nacen con el hombre y son producto, ante todo, de su herencia psíquica, creo que también la educación puede « formarlos ». La educación, ya que no es parte á *crear*, puede *encauzar* las remotas *aspiraciones*, designándoles fines concretos : ello es lo que llamo *sugerir ideales*.

El hombre obra siempre bajo la influencia, fausta ó

infausta, de sus ideales, positivos ó negativos. Podrán ser el hambre y el amor, ó sean, el individuo y la especie, los dos únicos resortes primitivos de su psicología; pero esa psicología, afinada y refinada en millones de generaciones, transformando en su evolución sus primeros instintos, presenta hoy en el hombre civilizado, sobre todo en *l'élite*, infinitas facultades de alta sensibilidad. Dar á esas facultades bellos objetivos de eficaz utilidad para la felicidad de todos y cada uno, es el fin de la *sugestión de ideales*.

Para *sugerir ideales*, nada más eficaz que el hogar. Por esto, el hogar es irreemplazable. Por esto, la educación que se recibe en la casa paterna es, en importancia como en tiempo, la primera. Ningún poder mayor de sugestión que el de los padres, en los tiernos años de la infancia. ¡La madre no sugestiona, fascina!... Una Blanca de Castilla forma un San Luis, rey de Francia; una Lady Byron hace la desgracia de un Lord Byron...

Las ideas cambian más que los sentimientos; la inteligencia del hombre no es la inteligencia del niño; pero el corazón del hombre es el corazón del niño. Si el campo del progreso presenta como sus últimas capas las fértiles llanuras de aluvión del movimiento económico, y si sus estratificaciones-bases inmediatas son la alta cultura, su primer cimiento geológico es el hogar. El primer cimiento del hogar es el corazón del hombre, ¡y el corazón del hombre es el corazón del niño!....

Para formar el corazón del niño, después del hogar está la escuela. La escuela es una segunda madre. Es una *concomitante* de la acción del hogar. Pueden aún reemplazar á los padres, como Cirineo á Jesús en la cuesta del Calvario... Pues si la instrucción pública no interviene tan directamente como los padres á formar el corazón de sus educandos, indirectamente lo puede... Puede intervenir en los hogares *del futuro*, tendiendo á arraigar en el alma de los jóvenes el ideal del hogar... Sugiriendo el ideal del hogar... ¿Cuáles hechos demostrarían mejor que éstos la trascendencia de aquella rama de la pedagogía que llamo sugerimiento ó « sugestión de ideales »?

Un ideal es un deseo. « Querer es poder », dice un refrán castellano. « Querer es hacer », dice, con tanta mayor energía, energía germánica, un refrán alemán : *wollen ist machen!* Luego, sugestionar ideales es — *preparar hechos.*

Los ideales que deben sugerirse á la juventud son : *abstractos* y *concretos.* Abstractos, las nociones de *ética* y *estética*; concretos, los modelos de *individuo, patria* y *progreso...*

¿Cómo sugerirlos?... ¿Hay quien lo ignore? El ejemplo, siempre el ejemplo, en todos los detalles de la vida, en la conducta de los mayores, en la crítica, en la anécdota, en el cuento, obrando como una continua gota de agua sobre la sensibilidad y la memoria del niño, acaba por dejar en su espíritu un hondo rastro : el concepto del bien y del mal. Repítasele y demuéstresele hasta el cansancio, en todas las ocasiones, en todos los momentos, ya directa, ya indirectamente, que entre un hombre bueno y un hombre malo media un abismo : ¡el de la felicidad! Conocido el bien, el niño terminará por amar el bien, es decir, por poseer el ideal del bien... Y cuídese de que ninguna autoridad alabe ó se jacte en su presencia de triunfos del desenfreno, del juego, del fraude, en fin, del vicio, porque ello puede sugerirle *contra-ideales* que encarnen en su vida la tentación y el mal. Armésele poderosamente en su imaginación á su Ángel Bueno, para que cuando, allá en los páramos de su alma, le trabe batalla su Ángel Malo, aquél lo venza y lo derrumbe en la sombra con su espada de fuego...

MARCIAL CABRERA GUERRA

(CHILE)

(Periodista y literato. Redactor de *la Ley*, *El Heraldo* y *Pluma y Lápiz*. Arturo Ambrogi escribió de él : « Tiene como el pobre Juan de la *Leyenda* de Daudet el cerebro de oro y va arrojándolo, desperdiciándolo con gracia en sus gacetillas « en sol literario » de *la Ley*. Como cuentista tiene páginas encantadoras ».)

Perfil de mujer.

Ella era así. Tenía el supremo poder de la belleza, que prosterna á porfía cuanto palpita en ti, ¡naturaleza!

Desde el altivo trono de su soberbia de mujer hermosa, recibía, en irónico abandono, la ofrenda del mortal para la Diosa.

No era la de ella la belleza fatua de la mujer sin expresión y seca, de la mujer estatua y la mujer muñeca.

Ella era carne viva y palpitante bajo la ansia intuitiva del deseo, — virginidad en flor exuberante, para entreabrirse al sol del gineceo.

Sobre su frente pálida y extensa había irradiaciones de alboradas; y entre los rizos de su negra trenza la atracción de las sombras encantadas.

Había en su pupila soñadora algo del llamamiento, algo del ruego; y en sus labios vibraba la sonora música de los ósculos de fuego.

Cuando marchaba la gentil coqueta con su porte triunfal de soberana, ¡estrangulaba el pálido poeta en la garganta el vitor y el hosanna!

Para aquella mujer todo era poco; ninguno digno de besar su huella. — Y el trágico poeta, vuelto loco, la vió, la quiso, y se mató por ella.

En la sepultación de Pedro R. González.

Y hemos llegado al término del viaje.
Dime, ahora, tú, — que me llamaste hermano —

si no es la vida un ominoso ultraje
entre el tropel del loberío humano.
Tú lo puedes decir, tú que le diste,
en el instante del final reposo,
su compendio, tan trágico y tan triste,
en un grito de angustia y de sollozo.

La púrpura del genio fué una carga
para tus hombros débiles. Con ella
quisiste hacer más honda y más amarga
la senda ensangrentada de tu huella;
hasta el fatal extremo de que un día,
para cumplir, por fin, tu último anhelo,
aquel *Quiero dormir*, fuiste á la fría
sala de un hospital, sin sol ni cielo,
donde tu cuerpo flácil, — y aterido
tanto como tu espíritu, — no encuentra
tibiezas dulces ni calor de nido
¡sino el Dolor, que por sus puertas entra!

¿Y á qué seguir? Ya te dirán los otros
que no te quedas solo, que aquí á diario
con sus afectos velarán tu sueño...
¡Y tú viste muy bien como nosotros
fuimos indiferentes al Calvario
que trepabas, cayendo bajo el leño!
Tú debiste romper al primer paso,
contra la primer roca del camino,
esa lira fatal con que el Destino
como que quiso entorpecer tu brazo.
¡Y entonces, — y con ser altivo y necio
y burlador y audaz, — fiar á tu suerte
para asentar un trono firme y recio
y triunfar en la Nada y en la Muerte!

No lo quisiste ser y esa es tu gloria,
oh gran Poeta-Mártir, débil lirio,
que hoy quedas, al través de nuestra historia,
¡inmortal en el Arte y el Martirio!

Inmortal, en verdad; aunque parece
que en este recio estruendo de la vida
el ajeno dolor nos estremece
con una imperceptible sacudida;
y al « *resquiescat in pace* »
parece que en cada alma, bronca ó leda,
hay una voz infame que gritase :
« ¡Salgamos á vivir! ¡El muerto ahí queda! »

JOSÉ LUIS CANTILO

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1870.)

Don Juan de Garay.

Noble, generoso, audaz, valiente y desinteresado : su gura destaca vigorosamente y su nombre se impone á la ımortalidad, acentuado por méritos y virtudes que exalırían su efigie en todos los tiempos y en las más trascenentales situaciones históricas de la humanidad.

Fué superior á su tiempo. Tuvo, como todos los conuistadores españoles, el temerario arrojo, la proverbial idalguía, el desprecio de la vida y la sublime ambición ɜ la gloria; pero tuvo, por sobre todo ello, la intachable ombría de bien, la honradez acrisolada, la modestia sinɜra y la dulzura, propias de otras épocas y otros teatros, ı excelso amor por sus semejantes, inaudita energía en s horas de prueba y serenidad y firmeza en los días de ınanza.

Dotado de un perfecto equilibrio, su obra forma el mejor destal á su extraordinaria actuación. Como otros héroes, minó á sangre y fuego, mas combatió para civilizar. Fué ción y pensamiento. No le guiaron pasiones malsanas, ó

intereses bastardos; no conoció la codicia, ni el doblez, ni la crueldad.

La estela de su vida, es progreso y aurora de futuras grandezas. No hay una mancha, una debilidad ó un desfallecimiento que obliguen el silencio ó la atenuación del historiador.

Los documentos de la época, torpemente redactados, y los relatos de los historiadores primitivos, ingenuos ó malevolentes, salvan, con rara unanimidad, las líneas de su persona.

Ningún guerrero más digno de elogio : ni aun aquellos que actuaron en comarcas más importantes, y sojuzgaron pueblos de cultura más avanzada. Está exento del cargo socorrido y frecuente de haber destruído monumentos preciosos y aniquilado civilizaciones superiores. Tuvo la fortuna de actuar en una zona donde todo era rudimentario.

Oriundo de las provincias vascas, en las cuales naciera en 1528, su juventud no ofrece particularidades dignas de mención; recibió la instrucción propia de los tiempos, y seguramente, desde edad temprana, oyó referencias maravillosas del nuevo continente descubierto por Cristóbal Colón.

España tenía puestos sus ojos en América : las tierras de aquende el Atlántico, tierras de promisión, atraían valiosas expediciones y las referencias deslumbradoras de los primeros conquistadores, despertaban avidez y curiosidad en toda la península.

Las inclinaciones de Garay quedaron patentizadas á poco de cumplir doce años, y su intenso deseo fué, desde entonces, conocer las prodigiosas comarcas lejanas, pobladas de fantásticas visiones y conquistar honores en la lucha desigual y heroica que tanta fama diera á otros intrépidos exploradores de lo desconocido.

Cedía á impulsos de su temperamento, á inspiraciones de su inteligencia y al ambiente de la época. No se habían cumplido cincuenta años de la colosal empresa y la orientación del reino estaba netamente definida : la gloria, la

riqueza, los honores, el bienestar, debían buscarse y se buscaban en el nuevo mundo, vasto mundo lejano, misterioso y pródigo, embellecido por la locura de la conquista.

Garay no podía escapar á la influencia del medio. Él, como otros jóvenes animosos, aguijoneados por el anhelo de alcanzar fama en la edad de las grandes esperanzas, había escuchado las narraciones seductoras de los guerreros que regresaban cargados de botín, enceguecidos por el brillo de la naturaleza estupenda, y maravillados por los tesoros de que exhibían palpables pruebas, abundantes en los países remotos, conquistados á medias.

Todo el reino, dominado por la fiebre de la aventura, efectuaba una evolución lenta, pero profunda, hacia la conquista, y monarcas y vasallos coincidían en el propósito de subyugar el magno imperio de occidente, para asegurar su dominación y robustecer á la metrópoli con sus fabulosas riquezas.

Garay era joven, inteligente y fuerte. Su determinación no puede ni debe atribuírse, como en otros casos, al espíritu aventurero. Si las tendencias de la época imprimieron este carácter á su decisión, su obra demuestra que vino á América nutrido de sabios consejos, animado por altos ideales, apto para cumplir una misión gloriosa.

El futuro fundador de Buenos Aires, el más bello de sus títulos á la consideración de españoles y argentinos, partió de España en 1543, pobre y desconocido. No era, como otros conquistadores, un navegante avezado, un guerrero famoso, un noble cargado de títulos y honores; no traía mando de expediciones imponentes, ni pidió anticipadamente compensaciones exhorbitantes. Vino, casi niño, bajo la dirección y el amparo de su tío don Pedro Ortiz de Zárate.

Cumplió su destino con la modestia que caracterizó toda su vida. Ascendió lentamente, por el propio esfuerzo. Se impuso día por día, hora por hora, luchando heroicamente en el campo de batalla, realizando proezas pálidamente descriptas en estas páginas, cuando la saña del salvaje le obligó á ella; benigno, laborioso, reposado y previsor en

la tarea obscura pero fecunda del gobierno, realizado sin contralor, en tierras desconocidas, con precarios elementos, venciendo dificultades que se antojan quiméricas, ¡tan extraordinarias son y tan insuperables parecen!

Cuando se examina la actuación de este hombre excepcional y se analizan las múltiples cualidades que lo destacaron entre los hombres de su tiempo, la más sincera admiración domina el espíritu y todo elogio parece mezquino.

Creemos que el gobernante supera al guerrero. Nos fundamos para formular este juicio en los ejemplos admirables que ofrecieron sin excepción los conquistadores enviados por la madre patria á este continente. El valor fué rasgo característico de todos ellos, y no se registran en la historia ni más grandes ni más gloriosas empresas que las llevadas á cabo en el inmenso territorio comprendido entre el imperio de los aztecas y el Río de la Plata.

Garay fué héroe asombroso, al par de los más afamados y temerarios, pero no es únicamente bajo este aspecto que su nombre ha llegado á nuestro tiempo. Otros guerreros tuvieron una figuración más prominente, en razón de la escena; éste fué valeroso y audaz, como los más valerosos y los más audaces, pero con un objetivo elevado, con una purísima ambición, con un firme y hermoso propósito cumplido en los últimos años de su azarosa vida, tan grande y tan trascendental, que á pesar de su fin prematuro y de no constituír lo realizado sino parte de la obra que hubiera podido llevar á cabo, ¡la aureola de la inmortalidad corona su figura con inextinguible nimbo de luz!

Desde Buenos Aires, populosa metrópoli sudamericana, segunda ciudad latina del mundo, orgullo de una nación fuerte y rica, cerebro y corazón de la patria, indestructible pedestal de la gloria de Garay, evocamos la augusta efigie de su fundador y la ofrecemos á la admiración de los contemporáneos.

Él la soñó grande y altiva y emprendedora; él la concibió generosa y fuerte; él la imaginó invencible ¡y todo ello fué en tres siglos de incesante acción, durante los cuales irradió civilización y libertad!

RUBÉN M. CAMPOS

(MÉJICO)

El Abrazo de año nuevo.

Había en el hogar que abrigó mi infancia, bajo cuyas alas me acogí como un polluelo abandonado en la noche de la vida, una anciana que había sido hermosa en su juventud, que había brillado entre la garzonía de los buenos tiempos de Santa-Ana, y había sido cortejada por brillantes jóvenes que ahora sorbían su rapé en las frescas mañanas de invierno, rodeados de sus nietos.

Recuerdo, vagamente, que Rosalía, á quien nosotros llamábamos la madrina Rosa, tenía una sonrisa de luz en sus ojos aun hermosos, y una trenza de nieve que hacía palidecer de envidia á las muchachas.

Pero la pobre no tenía más.... ¡ah, sí! poseía un tesoro, un amuleto sagrado que quitaba de su corazón los pesares como un sueño bienhechor. Todos los años, Rosa ponía su « Nacimiento »; paramentaba su portal de Belén, donde acostaba un Niño Dios adorablemente hermoso, *El Niño Dios de Rayas*, que, en lejanos tiempos, había sido el patrono y el encanto del rico mineral guanajuatense.

Era un Dios niño esculpido maravillosamente por un artista ignorado, en una actitud de supremo consuelo; cuando lo cogíamos en brazos, como á los niños pequeños, su bracito ebúrneo rodeaba nuestro cuello, aprisionándonos en un abrazo que nuestra infantil imaginación tenía por celestial. Ese Dios niño era la única joya de la madrina Rosa, y por eso, como una prueba augusta de su cariño, todos los días primeros del año nos llamaba, á nosotros los niños nada más, á los de corazón puro y alma límpida, y bajando al Niño Dios de su lecho de pajas, lo ponía en nuestros brazos, sellaba nuestra alianza con él por medio de esta encantadora caricia y, luego, nos daba

un puñado de caramelos y azucarillos, con el orgullo de habernos hecho dichosos por todo el año....

Los tiempos volaron, mi corazón se abrió al amor y al mal, mi espíritu se ennegreció con la nublazón horrible de la duda, mis esperanzas tendieron el vuelo....

Y con el alma enferma emigré á otras regiones, y perdí los últimos destellos de amor que había salvado.

Después de diez años torné al hogar querido y lo hallé triste, porque las pasiones habían despertado en los corazones que yo había dejado niños.

Volví á huír, acaso para siempre; la lucha me llamaba con gritos fatídicos y atronadores, ¡y yo cerré mi corazón á las viejas afecciones y desaparecí....!

— Cuando pases por Guanajuato, haz una visita á la madrina Rosa.

Prometí hacerlo y, apenas llegué á la orgullosa ciudad, corrí por una callejuela de Tepetapa, pregunté, inquirí, y con el corazón palpitante llamé á una puertecita humilde. Entré, y en la única pieza que era alcoba y sala, hallé á Rosalía, la garrida muchacha de los tiempos de Santa-Ana; pero, ¡en qué estado!

Sus piernas estaban baldadas; su cabellera blanca había desaparecido casi, y sólo era un copo de nieve sobre su cabeza venerable. Apenas se acordó de mí y, después de platicar un poco de los tiempos que habían huído, me despedí haciéndola un pequeño regalo..... Su corazón se abrió á cariños apagados y muertos, bien se veía esto en sus ojos que brillaban de alegría, y no hallando cómo obsequiarme, volvió los ojos y señalando un pequeño altar de Belén, me dijo gozosamente :

— ¿Te acuerdas?

¡Oh, sí! Allí estaba el *Niño Dios de Rayas*, en su lécho de pajas, con sus ojos pensativos y su bracito pidiendo un cuello amigo para estrecharlo....

La anciana se arrastró penosamente, lo bajó con su mano trémula y, haciendo que me inclinara, lo puso en mis brazos.....

Entonces sentí algo inexplicable en mi corazón; un pai-

saje que aparecía al volar las brumas que se habían acumulado sobre mi alma.... algo que me sacudía hasta lo más hondo de mi ser, y me derrumbaba al golpe formidable de lo invisible....

El paisaje de mi niñez apareció radiante y vivido y, al sentir el abrazo sagrado que tantas veces me había dado la felicidad, una voz dulcísima arrullaba en mi alma con arrullo de palomas :

— Tú eras bueno y eras humilde, no eras ambicioso, ni la maldad te había manchado.... ¿ Por qué te has olvidado de mí?.... Ya ves que siempre, en cualquier momento de tu vida, soy tu amigo, porque mi inocencia no sabe nada de lo que me has ofendido.... tu corazón es un abrevadero de pesares, porque te ha faltado mi abrazo de año nuevo.... ¡ ya ves cómo la única felicidad consiste en volver á ser niño !....

CIRO B. CEBALLOS

(MÉJICO)

Instantánea.

Así el cuadro : Un cielo invernizo, anodino y opaco, con turbio blancor de grumos de humo; el espacio silente, torvo, sin trinos de aves, sin claridades límpidas, sin rayos de sol; una familia de palomas tiritando sobre la torre de la vieja capilla; en la plazuela, alfombrada de cieno, con negruras vibrantes de alquitrán, las casucas del barrio plebeyo, ostentando en sus pustulosos muros grandes manchones obscuros, huellas de un torrencial aguacero, extinto ya; adherida á los cimientos una greca de granizo no licuada aún, extendida opulentamente, con todo el orgullo de las cosas blancas, extendida como un anchuroso encaje de Malinas que fimbriase la falda de una mendiga, y la luz,

una luz mortecina, dorando lo que podía; un charquito do naufragaba un barquichuelo de papel de periódico que fabricó un parvulillo desnudo é incircunciso, una piedra humeante, un vidrio chorreado, un baldosín roto ó el pelaje atigrado de un felino que aventuraba pasos cautelosos por el suelo tortuoso y desigual. , ...

Por allí el tugurio.

. . . . . .

Como los pequeños metían boruca insoportable, el señor Juan despertó sobresaltado de su letargo.

¡El día nuevo! ¿Qué era para el señor Juan? ¡Un escalón más al descenso incesante hacia el hoyo, otra patética escena agregada al drama elegíaco de su vida!

Limpió su rostro lo mejor que pudo, vistió su vieja osamenta con andrajos, y aturdido por el atiplado vocerío de los harapiezos que pedían pan, buscó á tientas el nudoso báculo, llamó al perro amigo, y claudicante y pesaroso se lanzó al acaso.

La compasiva estanquera dióle á crédito un billete de lotería, con cuya venta podría obtener unas cuantas piezas de cobre.

Casi alegre instalóse cerca de una iglesia concurrida : allí, confundido entre falsos indigentes y ladronzuelos de baja estofa, cada vez que oía rumor de pasos, extendía la sarmentosa diestra ofreciendo su mercancía :

— ¡Veinte mil pesos para hoy!

¡Ninguno compraba! Las señoras caritativas pasaban de largo, sin mirarle siquiera; alguna que otra jugadora fanática se detenía un instante, estudiaba el número, ajaba el sutil papel, sumaba trabajosamente las cifras, abría el grasiento portamoneda y después de embromar un buen rato marchábase impasible :

— ¡No me gusta ese número!

. . . . . .

Transcurrían las horas, pasaban violentas, fugitivas, implacables, aproximábase el momento del sorteo, el señor Juan se sentía desfallecido por el hambre, pensaba con el *corazón* oprimido en los nietezuelos abandonados en el

tugurio, y para olvidar el sufrimiento torturante que le embargaba, ofrecía el billete con suplicante y gemebunda voz :

— ¡Veinte mil pesos para hoy!

Llegó un pillastrín, tomó el papel de la temblona mano que lo vendía, y después de cambiarlo por otro inútil, que devolvió al cuitado, se largó tarareando alegremente.

El señor Juan sentía morirse, sus piernas vacilaban, sudaba copiosamente, y los síntomas de un vahido producido por su excesiva debilidad, le llenaban de terror.

Levantaba la velluda mano y llorando como una mujer exhibía su mercancía.

Una beata, entapujada y jibosa, que salía del templo acariciando las cuentas de la camándula, acaso atormentada por un remordimiento ó deseosa de ganar una indulgencia que atenuara el saldo de sus culpas, sintió piedad por el desvalido, detúvose ante él, tomó el billete, estornudó, calóse las obscuras gafas con chocante parsimonia, y luego de observarlo con prolijidad, dijo :

— ¡Es falso!

Y por su descomunal bocaza, bigotuda y tumefacta, se escapó un torrente de insultos y recriminaciones.

Atraído por los ruidosos aspavientos de la vieja llegó un municipal, se informó del caso, y entonces el señor Juan, á golpes, empellones y bastonazos, seguido de una caterva de pilletes que silbaban y vociferaban, fué llevado á la Inspección de Policía, ¡acusado de ladrón y escamoteador!

Protestaba su inocencia, pedía perdón por el delito que no había cometido, imploraba, sollozando, la piedad de sus verdugos.... ¡y todos reían y se burlaban sangrientamente!

. . . . . .

El billete fué vendido.

Obtuvo el premio.

Lo compró un rico avaro.

¿Por qué el billete fué vendido.....?

¿Por qué obtuvo el premio ...?

¿Por qué lo compró un rico avaro....?

TULIO M. CESTERO

(SANTO DOMINGO)

De Sevres.

En un pasillo del teatro, una noche de velada lírica, dos sombras errantes se saludaron.

— Maestro Ronsard.

— Maestro Watteau.

Y mientras desleía la orquesta las notas de una sinfonía, las dos sombras sostuvieron este coloquio.

(Ronsard.) — Mi caro pintor, estoy hechizado : en mi alma canta un madrigal; mas las rimas como enantes no alcanzan á traducir mi emoción : es una cabeza que saluda como una rosa que se inclina; una boca que se enarca para que brote una risa que es un raudal de oro; y es un pie fino que, al compás del minueto, deshace sobre el tapíz las notas como perlas; es algo suave y fugaz, casto y dulce, un perfume, un lampo. Busco ansioso á Gautier y Banville, para que ellos acorran al viejo maestro que ya no acierta á expresar sus emociones.

(Watteau.) — Y yo, amado poeta, voy en peregrinación al templo del Vinci á elevar una plegaria para ganar la merced de pintar un encantador paisaje para un país de abanico : es una adorable marquesita, una pastora deliciosa, que á pesar de la falda estrecha y los rectos pliegues del traje moderno, conserva la gracia de las líneas y la amplia elegancia de los ritmos del minueto; mas, para pintarla, necesito las suavidades evocatrices de los pétalos del nardo y de las notas de la Viola de Amor; es mi modelo soñado para superar la *Bailadora del cesto blanco* de Fragonard.

(R.) — Corro en busca de Gautier y Banville.

(W.) — Voy al Vinci.

En este instante pasaba : escucha, me dijeron ambos maestros á la vez. ¿Quién es esa marquesita que en esta

che nos ha dado el raro encanto de la gracia de la Corte
Rey Sol y de la alegría de las fiestas pastoriles con que
ría Antonieta poblara el *Petit-Trianon?*
yo, que como ellos rebosaba entusiasmo, al cinto la
ada é inclinado el blanco penacho de mi abuelo lírico,
gascón poeta y cadete, repuse :
– Maestros, no es una marquesa, es un capullo; turba
no una flor, zumba y pica cual una abeja del Himeto;
una figulina de Sevres que ha florecido en quince primeras y se llama Myrtho.

FRANCISCO CONTRERAS

(CHILE)

lació en 1877. Autor de *Esmaltinas* y otros libros. En el prefacio de su
na *Raúl* dice : « El *snobismo*, la complicación, el llamado *modern style*
noda, en fin, resultado es también de la sociedad actual, puesto que
moda no es más que un efecto del medio ambiente, ya que para ser
ó menos duradera necesita entrañar el *espíritu del siglo*, el Viento
ental de Schopenhauer. ¿Se me dirá que propiedad del talento es
ccionar contra el medio, como contra el atavismo? En arte, la mayor
te de las veces, no; pues si ello se hace posible en la lírica, en la
ela sería, es por cierto inadmisible. Además una literatura que no refle-
su propio medio, así sea ideológico, resultaría artificiosa, falsa, des-
vista de interés. ¿No os parecería ridículo un arte eglógico en la
ada Bizancio, ó un arte decadente en el robusto Siglo de Pericles? »).

¡Ésta es mi ofrenda!

Yo te daría. por que recuerdes,
Por que recuerdes mis sueños rojos,
Una culebra de escamas verdes,
De escamas verdes, como tus ojos.

Y prendería, cuando me muerdes,
Cuando me muerdes en tus enojos,
Sobre tus gracias que nunca pierdes,
Que nunca pierdes, rubios abrojos.

¡Ésta es mi ofrenda!... Si no te gusta
Si no te gusta y aun te asusta,
Siempre rïente mi alma celebra.
Que tus pupilas y tus cabellos,
Y tus cabellos de ígneos destellos,
Son los abrojos y la culebra...

Las Crisantemas.

En desmesuradas yemas,
Sobre los tallos entecos
En los parterres ya secos,
Se esponjan las crisantemas.
Flores raras, son emblemas
Del arte de nuevos ecos,
Amante de orlas y flecos
Y de rarezas supremas.
Exóticas y hieráticas,
Como princesas asiáticas,
Pues que son raras, son bellas.
Prendidas entre los rasos
Ó abiertas sobre los vasos
Como monstruosas estrellas.

Peregrino del Arte...

A bordo.

Peregrino del arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la mano, la fe en el pecho ardiente.
Bajo el puente oscilante del raudo trasatlántico,
El mar alza en la sombra como un salvaje cántico;
La luna, que se eleva tras lívido celaje,
Tiende un cendal de perlas sobre el trémulo oleaje,
Y la sirena alígera de la brisa marina
Canta en mi oído una canción triste y divina.

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la diestra, la fe en el alma ardiente.

Á mi espalda el miraje de la nativa tierra
Con su fértil campiña y su nevada sierra :
La ciudad en un nido de bosques frescos, grandes,
Bajo el dosel de plata de los mágicos Andes;
El hogar entre rosas en la heredad florida,
Y la madre dejada, y la novia perdida...

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la mano, la fe en el pecho ardiente.

Ante mí la amenaza del porvenir arcano;
El mar que en las tinieblas alza un cántico insano;
El horizonte mudo, mudo como una esfinge;
La luna que en la niebla un llanto eterno finge;
Y el soplo de la brisa golpeada de destellos,
Que estremece las jarcias y azota mis cabellos.

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la diestra, la fe en el alma ardiente.

¿Será mi afán fecundo? ¿Realizaré mi ensueño?
¿Me dará la Victoria su laurel halagüeño?
¿Conquistaré, en mi ruta, la áurea forma suprema
Para el mundo flotante que me obsede y me quema?
¿Conseguiré, tras todos aunque en porción escasa,
Donar un haz de luz á mi patria y mi raza?

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la mano, la fe en el pecho ardiente.

¿Ó tras esfuerzo vano, tras ensueño deshecho,
Sólo hallaré el vacío del deseo satisfecho?
¿La desilusión trágica, el dolor desmedido
Del amante no amado, del apóstol no oído?
¿El fin, en una frase, de todo visionario :
El desencanto eterno y el eterno Calvario?

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la diestra, la fe en el pecho ardiente.

Inmóvil sobre el puente del raudo transatlántico,
El mar me envia el trueno de un salvaje cántico;
La luna, que muequea en la penumbra ingrata,

Me envuelve en la tristeza de su llanto de plata,
Y la sirena alígera de la brisa marina
Canta en mi alma una canción triste y divina.

Peregrino del Arte, voy al soñado Oriente,
El acero en la mano, la fe en el pecho ardiente.

F. MICHEL DE CHAMPOURCIN

(FILIPINAS)

(Nació en Manila en 1879. Hijo de un español y de una filipina. Colabora en *El Liberal* de Barcelona.)

Noches de baile.

... Después de haberme estado gargarizando toda la mañana de cuantas palabras en *on*, en *un* y en *euse* (que, según parece, son las más difíciles de pronunciar para un gaznate semiasiático), se me ocurrían en la lengua de nuestros vecinos del Norte, esta noche decidí ir al baile *paré et masqué* que el Comité de las Escuelas gratuitas francesas tiene la recomendable costumbre de dar todos los años en nuestro mejor teatro, para allegar fondos á una caja que las constantes necesidades de la filantrópica Sociedad se encargan de anemiar con mayor rapidez de lo que el bueno de su Consejo administrativo quisiera.

¡Cómo! — dirás tú. — ¿es posible que quien parecía haber renunciado definitivamente al incómodo aunque carnavalesco deporte practicado por algunos imbéciles (entre los cuales te contabas cuando tenías veinte años y, por lo visto, te cuentas aún) de irse á encuadrar, de once á cuatro de la madrugada, en cuantos salones son accesibles para todo individuo que dispone de un frac que parezca medio decente, de unos guantes cuya blancura no se haga demasiado sospechosa bajo las crudezas del arco voltaico,

y de una chistera cuyos tradicionales « ocho reflejos » no hayan sido del todo borrados por percances de una noche algo accidentada? ¿Cómo es posible — volverás á decir — que ahora hayas reincidido en la vulgar y no siempre inofensiva tentación de aprisionarte en una de esas prendas ridículamente estrechas con que, bajo pretexto de elegancia, la tacañería de nuestros sastres se esmera en agravar irremediable caducidad de nuestros cuerpos?... ¿Á qué erversos instintos, á qué enfermedad volitiva, á qué evaión de alma y de conciencia has podido ceder y, sobre do, á qué insensata aventura aspirabas cuando te has jado llevar á un baile de máscaras?...

Y, en previsión de la acostumbrada letanía de mis decepnes, te apresurarás á añadir : ¿Acaso no estabas plenante convencido de la inutilidad de todo esfuerzo para contrar algo que fuera verdaderamente inédito ó impreto? ¿Acaso no sabías que á esos bailes sólo acuden mues de las llamadas « de placer », pero que en realidad proporcionan ninguno porque sus mercenarios amores án sujetos á tarifas que necesitan ser ajustadas y debaas por adelantado, como si se tratara de la factura de colmado?... ¡Qué necio eres!...

Hélas! mon ami, lo mismo que las desgracias, nuestras bilidades tampoco ocurren nunca solas y porque, dos s antes, había tenido la complacencia de asistir al baile un amigo y dejarme seducir por el encantador y repulo misterio de los disfraces, yendo á admirarlos en un rco de alto gusto y de suprema elegancia, hoy me ha tado saber que se celebraba otro para que, inmediatante, me sintiera poseído del devorante anhelo de revivir beatitudes del pasado jueves.

. . . . . .

JOSÉ S. CHOCANO

(PERÚ)

Nació en Lima en 1867. Autor de *Iras Santas* y *En la aldea*. Un escritor argentino ha dicho de él últimamente : « Ningún poeta americano después de Andrade ha lanzado estrofas de tanto color y tanto brillo como las que contiene este poema (*La epopeya del Morro*) que, para terminar con el mismo aliento avasallador con que empieza, nos muestra al pabellón nacional flotando sobre los despojos del héroe *como una llamarada hecha bandera* ».)

« La epopeya del Pacífico »

Los Estados Unidos, como argolla de bronce,
contra un clavo sujetan de la América un pie;
y la América debe, si pretende ser libre,
imitarles primero, é iguarlarles después.
Imitemos ¡oh Musa! las crujientes estrofas
que en el Norte se arrastran con la gracia de un tren
y que giren las rimas como ruedas veloces
y que caígan los versos como varas de riel.

Desconfiemos del Ogro de los ojos azules,
cuando quiera robarnos el calor del hogar
y con pieles de búfalo un tapiz nos regale
y lo clave con discos de sonoro metal :
pero nada es el verle, si imitarle no quieren
los que ignoran, gastándose en belígero afán
que el trabajo no es culpa de un Edén ya perdido,
sino el único medio de volverlo á gozar.

Pero nadie se duela de futuras conquistas :
nuestras selvas no saben de una raza mejor,
nuestros Andes no saben lo que importa ser blanco,
nuestros ríos no saben lo que vale un sajón;
y así el día en que un pueblo de otra raza se atreva
á explorar nuestras patrias, dará un grito de horror,
¡porque el miasma, la fiebre, el reptil y el pantano
le hundirán en la tierra bajo el fuego del sol!

No, por eso, la raza de los blondos cabellos
romperá al fin el Istmo; lo tendrán que romper
veinte mil antillanos de cabezas obscuras,
que hervirán, en las brechas, cual sombrío tropel.
Raza de las Pirámides, raza de los asombros;
faro en Alejandría, Templo en Jerusalem;
¡raza que exprimió sangre sobre el romano circo,
y que exprimió sudores sobre el canal de Suez!

Cuando rompan el nudo que Natura ha formado,
cuando entreabran las fauces del sediento canal,
cuando al golpe de vara de un Moisés en las rocas
solemnemente arrójese uno contra otro mar,
en el épico instante que señale el encuentro,
un aplauso de júbilo ambos mares darán,
que resuene en los aires á manera de un brindis
como chocan dos vasos de sonoro cristal...

Bajo el clima benigno de su diáfano cielo,
duerme Payta en el norte de mi amado Perú :
hasta él ese aplauso llegará; y ese aplauso
vibrará en sus oídos como voz de virtud.
Payta, libre al comercio, será escala postrera
de las naves que hiendan el Pacífico Sur;
y las naves que emigren hasta el Asia, en su puerto
hallarán un minuto de reposo y salud.

En la Punta Fariña, que señala el extremo
con que avanza la América hacia el Asia, un fanal,
como estrella de magos en columna rebelde,
á manera de un índice una luz tenderá;
y á ese Faro las naves que el vapor estimula
de Occidente y Oriente, Sur y Norte, vendrán,
como iban al Faro que elevó Alejandría
los alados veleros de la Clásica Edad...

Cuando luego de Payta, como enérgico impulso,
amazónica margen solicite el carril,
y el Pacífico se una con el épico Río,
y galopen los trenes sacudiendo la crin,

rendirán nuestros bosques sus mejores tributos
á las naves que lleguen hasta el puerto feliz;
y el Canal será el golpe que abrir le haga las manos
y le quite las llaves del Gran Río al Brasil.

!Oh la turba que, entonces, de los puertos vibrantes
de la Europa Latina llegará á esa región!
Barcelona, Havre, Génova, en millares de manos
mirarán los pañuelos sacudiendo un adiós...
¡Y el latino que sienta del vivaz Mediodía
ese Sol en la sangre parecido á este Sol,
poblará nuestros bosques y vendrá desde Europa
por el proprio camino que le alista el sajón!

Vierte ¡oh Musa! tus cantos como linfas que corren
y que fingen corriendo milagroso Jordán,
donde América pueda refrescar sus fatigas
redimir sus pecados, sus miserias lavar :
y después que en el baño quede exenta de culpa,
enjugarse las aguas y envolverse quizás
entre sábanas puras, que se tiendan al viento
como blancas banderas de Trabajo y de Paz...

DAVID. M. CHUMACEIRO

(COSTA RICA)

(Nació en Curazao, posesión holandesa, en 1878. Autor de *Crisálidas* y *Adelfas*.)

En el Mar.

Fué una tarde. Pocos años desde entonces han corrid
Fué una tarde fría y pálida, en el ronco, viejo mar,
En el mar siniestro y pérfido, en el mar enfurecido,
Allá lejos,
Allá lejos,
Á los últimos reflejos de la luz crepuscular.

nis brazos apoyada dulcemente su cabeza,
›eza soñadora, de cabellos como el sol,
el alma de ventura con mi carga de belleza,
Yo creía,
Yo creía,
ıella tarde fría, en lo eterno del amor.

ensaba aquella tarde, no pensaba en mi ventura,
.irla entre mis brazos, ¡ay! que muere, que es fugaz
to, como todo lo de humana criatura,
Que inconstante,
Que inconstante,
:nte ama un instante, breve hora nada más.

emplando el horizonte, de oro y púrpura vestido,
ıplando el ancho vaso de brillantes del azur,
ı mía, cielo mío! — yo la dije — no el olvido
Temas triste,
Temas triste,
olvido nunca existe si se ama. Dílo tú.

l olvido nunca llega si se ama tiernamente,
dora cual te adora mi sincero corazón.
· olvido, bienamado, para el alma que bien siente,
Dijo ella,
Dijo ella,
su frente bella..... ¡Y besé su boca en flor!

:spués vino el olvido. Después vino el ave negra
ágica y odiosa, ¿por qué presto vino así?
luz brillante y suave del amor mi alma no alegra.
Ya voy solo,
Ya voy solo,
ıialdad triste de polo dentro el pecho juvenil.

M. PIMENTEL CORONEL

(COLOMBIA)

Notre-Dame.

Penetré mudo en tus soberbias naves
que en sus eternas notas de granito
elevan su plegaria al Infinito
por todos los horrores que tú sabes.

Hugo me dió las misteriosas llaves
con que huroneó tu historia: miré escrito
su ANANKE de pasión y de delito,
en sus borrosos caracteres graves.

Vi al negro resplandor de su sotana
de *Claudio Frollo* la silueta impía;
Cuasimodo tocaba su Campana;
Esmeralda admiraba tu Santuario;
y una vieja, su vieja letanía
contaba soñolienta en su rosario.

LUIS F. COTARDO

(CHILE)

(Nació en 1880. Se ordenó de sacerdote en 1903.
Es director de *El País* de Concepción.)

Á una golondrina.

¡Solitaria golondrina
Que, el ala envuelta en el velo
De la niebla matutina,
Dejas la parda colina,
Buscando el azul del cielo!

¿No escuchas que cuanto existe
Canta un himno en notas santas
Al que al alba rosas viste?
¿Por qué entonces vuelas triste?
¿Por qué en los aires no cantas?

¿Te alejas, sintiendo angustia,
Al mirar que se avecina
Con sus chales de neblina
La estación helada y mustia?...
— Si eres ave peregrina

Que, atravesando la mar
En busca de un sol de estío,
Vas por acaso á anidar
En el pobre caserío
Donde blanquea mi hogar,

Tus alas tiende hacia el techo
Bajo el cual, humilde habita,
Del santuario de mi pecho
La flor, ¡mi madre bendita!
Allí un nido hallarás hecho,

Un nido de blandas plumas,
Que teje á las golondrinas
Un ángel de gracias sumas,
Cuando se alejan las brumas
De las montañas andinas.

¡Tú misma, tú misma acaso,
Con alegres compañeras
Has en otras primaveras
Anidado en el regazo
De esas blandas plumas...! Eras

Tú tal vez la que solías,
Á las lumbres matinales,
Entre las yedras sombrías,
Cantando tus alegrías
Aletear en mis cristales...

—¡Oh mi balcón que se emboza
En perfumado ramaje,
Á cuya penumbra hojosa
Te posabas, silenciosa,
Esponjando tu plumaje;

Ó escondida en la espesura
De las viejas pasionarias,
Confiabas al aura pura
Tus canciones de ternura,
¡Tan dulces como plegarias!

. . . . . .

¡Feliz tú!... ¡feliz que, cuando
En busca de amor y abrigo
Á mi hogar llegues cantando,
Hallarás tu amigo bando,
Hallarás tu techo amigo!

¡Si volara yo á tu lado!...
Tú verás, ahora desierto,
Aquel cuarto en que he soñado
Tantas veces, embriagado
Con las ráfagas del huerto;

Del huerto en que florecía
Aquel blanco rosalito,
Que ahora la madre mía
Con dulce melancolía
Y con amor infinito,

Riega siempre que el sol posa
Su frente en la mar sombría;
Procurando así piadosa
Tener siempre alguna rosa
Para la Virgen María.

— Mientras besaba mi frente,
Llorando, al partir me dijo,
Muy triste, muy dulcemente :
« Sé bueno, sé un santo, hijo;
« Tenme en tus rezos presente »

« ¡Yo, con amor maternal,
« Siempre del altar al pie
« De tu madre Virginal,
« Mi oración perfumaré
« Con rosas de tu rosal »!...

¡Es tan buena y me ama tanto!
Cada carta suya, escrita
En hoja que empapó el llanto,
Me trae una flor marchita
Que exhala un perfume santo...

— « Por ti, me dice, hijo mío,
« Siempre rezo, siempre rezo,
¡Y á cada flor que te envío
« De mi huerto, le confío
Una lágrima y un beso! » —

*
* *

¡Vuela, vuela, golondrina!
Llega á la blanca ventana
Donde la yedra camina
Tejiendo agreste cortina
Sobre la cabeza cana

De mi madre... Allí está ella,
Siempre que, velada en tul
De claridad casta y bella,
— Nenúfar de un lago azul —
Brota la primera estrella.

¡En esa ventana blanca,
Con palabras armoniosas
Que al cielo el amor arranca,
Me dijo, risueña y franca,
Tantas cosas, tantas cosas!

. . . . . .

RUBÉN DARÍO

(NICARAGUA)

(Nació en León en 1864. Autor de *Primeras notas*, *Abrojos*, *Azul*, *Rimas*, *Los Raros* y *Prosas profanas*. « Rubén Darío, — dice D. Justo Sierra, — se ha creado una lengua poética enteramente suya. Quiero decir que la domina al grado que parece su creador, que parece el inventor de su modo de hacer versos; y ese instrumento es un orquestrión : clarín, flauta, cimbalo, arpa, violín y lira, todo lo pulsa por igual. No sé si alguno haya dudado jamás de que este poeta fuese capaz de cincelar su estrofa en mármol clásico como Leconte de Lisle y Núñez de Arce, ó en bronce como Hugo y Díaz Mirón, ó en arcilla de Tanagra como Campoamor y Banville; muestras de su destreza de escultor ha dado no para olvidadas; pero es músico y es músico wagneriano. »)

Á Roosevelt.

Es con voz de la Biblia ó verso de Walt Witman
Que habría que llegar hasta ti, ¡cazador!
Primitivo y moderno, sencillo y complicado
Con un algo de Wáshington y mucho de Nemrod.
Eres los Estados Unidos,
Eres el futuro invasor
De la América ingenua que tiene sangre indígena
Que aun reza á Jesucristo y aun habla en español.

Eres soberbio y fuerte ejemplar de tu raza;
Eres culto, eres hábil; te opones á Tolstoy.
Y domando caballos ó asesinando tigres,
Eres un Alejandro Nabucodonosor.
(Eres un profesor de Energía
Como dicen los locos de hoy.)

Crees que la vida es incendio,
Que el progreso es erupción;
Que en donde pones la bala
El porvenir pones.

No.
Los Estados Unidos son potentes y grandes.

Cuando ellos se estremecen hay un hondo temblor
Que pasa por las vértebras enormes de los Andes.
Si clamáis se oye como el rugir de un león.
Ya Hugo á Grant lo dijo : Las estrellas son vuestras.
(Apenas brilla alzándose el argentino sol
Y la estrella chilena se levanta...) Sois ricos
Juntáis al culto de Hércules el culto de Mamnon;
Y alumbrando el camino de la fácil conquista
La Libertad levanta su antorcha en Nueva York.

Mas la América nuestra que tenía poetas
Desde los viejos tiempos de Netzhualcoyolt,
Qúe ha guardado las huellas de los pies del gran Baco
Que el alfabeto pánico en un tiempo aprendió;
Que consultó los astros, que conoció la atlántida
Cuyo nombre nos llega resonando en Platón
Que desde los remotos momentos de su vida
Vive de luz, de fuego, de perfume y de amor,
La América del grande Moctezuma, del Inca,
La América fragante de Cristóbal Colón,
La América católica, la América española,
La América en que dijo el noble Guatemoc :
« Yo no estoy en un lecho de rosas »; esa América
Que tiembla de huracanes y que vive de amor;
Hombres de ojos sajones y alma bárbara, vive
Y sueña. Y ama, y vibra; y es la hija del Sol.
Tened cuidado. ¡Vive la América española!
Hay mil cachorros sueltos del león español.
Se necesitaría, Roosevelt, ser Dios mismo,
El Riflero terrible y el fuerte Cazador,
Para poder tenernos en vuestras férreas garras.

Y, pues contáis con todo, falta una cosa : ¡Dios!

Un soneto á Cervantes.

Horas de pesadumbre y de tristeza
Paso en mi soledad. Pero Cervantes

Es buen amigo. Endulza mis instantes
Ásperos y reposa mi cabeza.

Él es la vida y la naturaleza
Regala un yelmo de oros y diamantes
Á mis sueños errantes.
Es para mí : Suspira, ríe y reza.

Cristiano y amoroso caballero
Parla como un arroyo cristalino.
Así le admiro y quiero,

Viendo como el destino
Hace que regocije al mundo entero
La tristeza inmortal de ser divino.

Madrigal exaltado.

¡Dies iræ, dies illa!
Solvet seclum in favilla
Cuando quema esa pupila.

La tierra se vuelve loca,
El cielo á la tierra invoca
Cuando sonríe esa boca.

Tiemblan los lirios tempranos
Y los árboles lozanos
Al contacto de esas manos.

El bosque se encuentra estrecho
Al egipán en acecho
Cuando respira ese pecho.

Sobre los senderos, es
Como una fiesta después
Que se han sentido esos pies

Y el sol, sultán de orgullosas
Rosas, dice á sus hermosas

Cuando en primavera están :
¡ Rosas, rosas, dadme rosas
Para Adela Villagrán!

Letanía de nuestro señor don Quijote.

Rey de los hidalgos, señor de los tristes
Que fuerzas alientas y que ensueños vistes,
Coronado de áureo yelmo de ilusión;
Que nadie ha podido vencer todavía
Por la adarga al brazo, toda fantasía.
Y la lanza en ristre, toda corazón.

Noble peregrino de los peregrinos
Que sacrificaste todos los caminos
Con el paso augusto de tu heroicidad,
Contra las certezas, contra las conciencias
Y contra las leyes y contra las ciencias,
Contra la mentira, contra la verdad...

¡Caballero errante de los caballeros,
Barón de Varones, príncipe de fieros,
Par entre los pares, maestro, salud!
¡Salud, porque juzgo que hoy muy poca tienes,
Entre los aplausos ó entre los desdenes,
Y entre las coronas y los parabienes
Y las tonterías de la multitud!

¡Tú para quien pocas fueron las victorias
Antiguas y para quien clásicas glorias
Serían apenas de ley y razón,
Soportas elogios, memorias, discursos,
Resistes certámenes, tarjetas, concursos,
Y, teniendo á Orfeo, tienes á orfeón!

Escucha, divino Rolando del sueño,
Á un enamorado de tu Clavileño
Y cuyo Pegaso relincha hacia ti;

Escucha los versos de estas letanías,
Hechas con las cosas de todos los días
Y con otras que en lo misterioso vi.

¡Ruega por nosotros, hambrientos de vida,
Con el alma á tientas, con la fe perdida,
Llenos de congojas y faltos de sol,
Por advenedizas almas de manga ancha,
Que ridiculizan el ser de la Mancha,
El ser generoso y el ser español!

¿Ruega por nosotros que necesitamos
Las mágicas rosas, los sublimes ramos
De laurel! *Pro nobis ora*, gran señor.
(Tiembla la floresta de laurel del mundo
Y antes que tu hermano vago, Segismundo,
El pálido Hamlet te ofrece una flor.)

Ruega generoso, piadoso, orgulloso;
Ruega casto, puro, celeste, animoso;
Por nos intercede, suplica por nos,
Pues casi ya estamos sin savia, sin brote
Sin alma, sin vida, sin luz, sin Quijote,
Sin pies y sin alas, sin Sancho y sin Dios.

De tantas tristezas, de dolores tantos,
De los superhombres de Nietzsche, de cantos
Afonos, recetas que firma un doctor,
De las epidemias, de horribles blasfemias
De las Academias
Líbranos, señor.

De rudos malsines
Falsos paladines
Y espíritus finos y blandos y ruines
Del hampa que sacia
Su canallocracia
Con burlar la gloria, la vida, el honor,
Del puñal con gracia,
¡*Líbranos* señor!

Noble peregrino de los peregrinos,
Que santificaste todos los caminos
Con el paso augusto de tu heroicidad,
Contra las certezas, contra las consciencias
Y contra las leyes y contra las ciencias,
Contra la mentira, contra la verdad...

¡Ora por nosotros, señor de los tristes,
Que de fuerza alientas y de ensueños vistes,
Coronado de áureo yelmo de ilusión;
Que nadie ha podido vencer todavía
Por la adarga al brazo, toda fantasía,
Y la lanza en ristre, toda corazón!

Á Phocas el campesino.

Phocas el campesino, hijo mío, que tienes
En apenas escasos meses de vida tantos
Dolores en tus ojos que esperan tantos llantos
Por el fatal pensar que revelan tus sienes...

Tarda en venir á este dolor á donde vienes,
Á este mundo terrible en duelos y en espantos;
Duerme bajo los ángeles, sueña bajo los santos,
Que ya tendrás la vida para que te envenenes...

Sueña, hijo mío, todavía y cuando crezcas,
Perdóname el fatal don de darte la vida
Que yo hubiera querido de azul y rosas frescas;
Pues tú eres la crisálida de mi alma enternecida,
Y te he de ver en medio del triunfo que merezcas
Renovando el fulgor de mi psique abolida.

LEOPOLDO DÍAZ

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1868.)

El Ánfora.

Cincela, orfebre amigo, una ánfora de oro
Para encerrar la roja púrpura de la viña,
Que posea la gracia de un dáctilo sonoro
Y que el alegre pámpano de Anacreonte ciña.

Una ánfora que tenga las curvas de una niña
Y evoque del ensueño el singular tesoro :
Cincela, orfebre, el ánfora con la doble ansa de oro,
Para encerrar la roja sangre que da la viña...

Despertará la flauta viejas mitologías
Y bajo los laureles, en blancas teorías,
Desfilarán las vírgenes de la tierra de Paros;

¡Y junto al mar de Mirtos, bajo el azur del cielo,
Como un alción, el himno levantará su vuelo
En alas de los versos magníficos y raros!

La Tumba de Anacreón.

En la tumba del lírico cantor de los amores
El cincel inspirado grabó un bajo-relieve :
Una danza de ninfas coronadas de flores,
Con los senos erguidos, como lotos de nieve.

Rosales florecidos mezclaban sus rumores
Á la callada ronda, sutilísima y leve,
Y dos sátiros, llenos de lúbricos ardores,
Miraban de las ninfas el pie ligero y breve.

Y cuando misteriosa, la noche, descendía,
Un genio de las selvas, con lánguida armonía,
Su dulce flauta rústica iba á tocar en ella.
Y el caminante, absorto, creyendo que soñaba,
Al escuchar el canto crepuscular, dudaba
Si era la voz de Apolo, ó el himno de una estrella.

Tristeza de Egipán.

¿Ama el alegre sátiro á la blanca sirena?
Bajo un mirto en flor duerme el Egipán robusto,
Agítase con ritmo pletórico su busto
Mientras el son distante de una siringa suena.

La onda, mansa y límpida, lame la rubia arena
Ó en las erguidas rocas alza su canto adusto;
Caprichosa y terrible hija del mar augusto,
La onda es himno bronco ó suave cantilena.

Con su diadema de algas y su veste de espumas
Llega la ondina pálida del reino de las brumas,
La ondina de ojos verdes, que al sátiro enamora.

Y el Egipán, abriendo sus ojos asombrados
Escala los agrestes peñascos erizados,
Y en su rústico pífano sus desencantos llora.

JOAQUÍN DÍAZ GÁRCEZ

(CHILE)

(Nació en Santiago en 1877. Bajo el seudónimo de *Ángel Pino* ha colaborado en *El Chileno*, en *El Mercurio* y en los principales diarios de su país.)

Una ciudad muerta.

Es indudable que la fantasía tiene en la vida moderna constante ejercicio. La noticia, esa especie de golondrina

que viene cabalgando por el hilo de cobre, es como la columna de vapor que se escapa silbando por la válvula entreabierta: sorprende, despierta y también atemoriza; pero en todo caso despierta.

La noticia suele presentarse grave y cejijunta como un fraile cartujo, con la parda capucha calada, y las manos metidas en la suelta y plegada manga. Otras veces pasa rápida como una figura carnavalesca, con careta de raso y flores rojas en el pelo. Otras veces es una mancha de sangre. Y otras... una bailarina que pasa haciendo piruetas sobre la punta de los pies con el pollerín de gasa flameando como una banderola impalpable.

Y en fin, en este desfile diario, suele también pasar la evocación histórica, vestida, como hoy, de negro luto.

Pompeya ha vuelto á hundirse. La ciudad de Saint Pierre en la Martinica acaba de perecer sepultada bajo las cenizas y la lava de un volcán.

Saint Pierre vivía absolutamente confiada, al pie de un faldeo. Los viejos habían visto siempre impasibles esa cima que hoy ha sido coronada por un penacho de humo sulfuroso y rojas llamaradas, acostumbrándose á creer que las entrañas de ese cerro estaban muertas y ateridas como las de una momia.

Hubo una ciudad que en tiempos antiguos se edificó sobre un bosque talado. Para edificar una casa se echaban al suelo los árboles, y se afianzaban las vigas de los cimientos sobre los troncos razados á flor de tierra. Con el tiempo, la ciudad se hizo grande, populosa, enorme. En vez del bosque verde, se alzó una verdadera selva de chimeneas que humeaban día y noche.

Pero un día la tierra sobre que había sido edificada, palpitó con un soplo de vida. Los troncos sintieron correr por su médula aun no muerta, un jugo vigoroso que hizo brotar en todas partes la primera yema del retoño. Las ramas asomaron en las calles, sobre los techos, bajo los cimientos. Horadaron los troncos con desconocida fuerza los muros, asomaron por las ventanas, cruzaron como extrañas colgaduras las alcobas silenciosas, hicieron par-

tirse la costra de los cimientos y abatieron al suelo en montón de escombros las soberbias construcciones.

¡Era el bosque que había reconquistado sus dominios!

Saint Pierre fué construída sobre lava. Pero nadie podía decir á los audaces pobladores:

— ¡Alto ahí! Este anfiteatro está cercado por el fuego. Debajo de esta costra palpitan las entrañas de un volcán. En las noches silenciosas se siente la trepidación sorda del fuego, que se agita como un mar de oleadas rojas. No edifiquéis aquí la ciudad, porque todo esto es solamente la cerradura que aprisiona este volcán silente y clandestino.

Pero nadie pudo hablar, y el cerro florecía en todas las primaveras y se secaba en todos los inviernos, siguiendo la rotación del tiempo, y las mujeres iban á recoger en su falda ciertas florecitas rojas que parecían chispas de fuego y que eran consideradas como símbolo del amor cuando eran en realidad frutos del odio.

Las entrañas del Mont-Pelé seguían agitándose y el mar de fuego subiendo hasta su garganta.

Un día todo aquello se estremece y una larga columna de humo sube al cielo. Fué el primer anuncio de la catástrofe.

En seguida vino lo que nuestros lectores verán en la relación que el cable ha paseado hoy por el mundo. Primero una ola de fuego lo incendió todo, y en seguida una sábana de ceniza descendió sobre las ruinas como un sudario fúnebre.

He ahí una ciudad que ha muerto en pocas horas.

Desde hoy irán allí los turistas y con musulmana indiferencia recojerán ceniza, y rocas vulcánicas para llevar á los museos.

Y entretanto Mont-Pelée volverá á florecer en la primavera.

Pero ya no habrá mujeres que vayan á cortar las flores rojas.

MANUEL DÍAZ RODRÍGUEZ

(VENEZUELA)

(Nació en Caracas en 1868).

Cantaba el ruiseñor.

Todos van, vienen, se reposan, pelean, ríen, lloran, se entregan á las ocupaciones más prosaicas de la vida corriente, sudan vulgaridad y de vulgaridad se nutren. Y de todos ellos, ninguno sabe que lleva por dentro misteriosos jardines ignorados.

No lo saben.

Ya es un mercader, quizás el más ruín de los mercaderes : vende, compra, trafica, sobre todo presta con usura, defrauda, se alimenta de impureza, respira impureza, el rubio del oro le deja en las uñas un reflejo de sangre, y el blanco de la plata le deja en los dedos la más pura sal de muchos ojos. Y sin embargo, dentro de ese mercader, sórdida máquina de ruina, algo muy blanco hay, como un lirio que albea y perfuma dentro de una vasija fea y tosca; sin embargo, detrás de la pieza de oro que hace las veces de corazón en el más ruín de los mercaderes, como detrás de una verja, hay un camino por donde se va hacia algo que á lo lejos albea y perfuma como un jardín todo blanco.

Y él no lo sabe.

Ya es un político, tal vez el más vil de los políticos (infamia, falacia, perfidia, todo lepra) que, por sobre intrigas, en medio de intrigas, llevando el hilo de su propia intriga en las manos, marcha derecha ó sesgadamente al único fin de su vida pública : la traición más grande y provechosa. Y sin embargo, detrás del repliegue más rico en lazos traicioneros, detrás de la obscura y siniestra doblez que hace las veces de corazón en el más vil de los políticos, hay un camino por donde se va á un *paraje deleitoso* en donde el agua duerme, bajo arbustos

en flor, con la franca transparencia de un ojo claro de niño. Y el sueño del agua parece anegar todas las cosas. Porque sobre todas las cosas hay algo húmedo, tierno, transparente, y que brilla..... Como el rocío de todo un jardín cuando el alba despunta.

Y él no lo sabe.

Ya es una mujer egoísta y coqueta, la más trivial de las coquetas. Parece probarlo y saborearlo todo. Prueba y saborea con los labios, con las manos, con los ojos, con todas las partes de su cuerpo. Y con el alma, lo mismo : *flirta*. Saborea amores como todo lo demás, muy superficialmente, como si saborease pétalos con el filo de los labios. Y sin embargo, detrás de la entraña que, semejante á una perversa boca cruel, hace las veces de corazón en la más trivial de las coquetas, hay un camino en cuyo fondo se ve subir el resplandor de una rosa que arde. Tal vez no es una, sino muchas rosas..... Muchas rosas que arden. Es tal vez la fiebre de todo un jardín que se consume en un ansia infinita de sol.

Y ella no lo sabe.

Así, todos van, vienen, pelean, trafican, ríen, lloran, sudan vulgaridad y de vulgaridad se nutren y prosperan. De todos ellos, ninguno sabe que lleva por dentro maravillosos jardines ignorados.

Pero, sucede que llega el Poeta y dice, con suma sencillez :

cantaba el ruiseñor

y entonces, todos lo saben.

Desde ese punto, creen que siempre lo han sabido. En verdad, lo han presentido, si acaso, alguna vez rara : sólo que por sí mismos no podían hallar la palabra fina capaz de contener el matiz fino, que por sí mismos no podían crear la figura frágil digna de contener el sentimiento frágil, ni mucho menos conocían el secreto de condensar toda una Primavera en un gajo de flores.

Pero, cuando el Poeta llega y dice, con suma sencillez :

cantaba el ruiseñor

entonces, todos poseen el secreto. Entonces, en cada de ellos hay una primavera latente que, desentumecid un lampo, rompe en música y surge en un gran sc Entonces, cada uno de ellos ve dentro de sí su pr jardín..... ó sus jardines, porque hay hombres afo nados que llevan muchos jardines por dentro. Las fl del jardín pueden ser todas blancas, ó todas purpúr Á veces, como en el cuento de Altenberg, hay dos jard gemelos, uno junto á otro, y mientras en uno de ello hay sino claveles blancos, como fragante nieve en flor el otro no hay sino claveles rojos como rubíes fragar Las flores, también pueden ser todas azules. Tambié vario color. Á veces el jardín tiene sed; otras, abund agua. Y el agua, ó más bien el alma diáfana del agu desliza bajo la tierra del jardín, prometiéndole una fl cada germen, ó salta á la superficie y corre cantando c una indiscreta, cuando no se deja vencer de la tibieza aire y se queda dormida en la hondura del pozo. E jardín hay altos árboles : pueden ser palmas ó tilos, se el trópico abrase ó el norte hiele. Pero cualesquiera s los árboles, palmas ó tilos, en cada jardín hay siem escondido entre las hojas, un ruiseñor que espera la l inminente del canto. Y siempre, sobre cada jardín ca claro de luna, blandamente, suavemente, como un l plácido sobre las cosas, ó turbador, embrujador, pe trando las cosas como una sutil fiebre divina.

Todo, porque el Poeta llega y dice, con suma sencill

cantaba el ruiseñor.

EUGENIO DÍAZ ROMERO

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1877. Dirigió el *Mercurio de América* y ejerce actualmente las letras hispanoamericanas en el *Mercure de France*. Ha colaborado en *La Nación* y *El País* de Buenos Aires. Autor de *Pasos en el silencio*.)

La palabra futura.

La gran voz de los montes milenarios resuena
invocando á los pueblos heroicos á la arena
ganada por torrentes de proficuos sudores.
El clamor de florestas se alza entre los albores
y anuncian la divina proclamación del día.
El lejano horizonte brotará una armonía
y llenará los cielos todos del Universo
y pondrá un ritmo nuevo en el ritmo del verso.
Es una aurora cuyos resplandores abarcan
el orbe y cuyo límite los viajeros no marcan;
es aurora que sangra como un brazo homicida
al transponer las cumbres áridas de la Vida.

El Tiempo, venerable y viejo peregrino,
ha abierto en el silencio de la Noche un camino
y baña el Sol naciente y el Crepúsculo dora.
El Tiempo ha preparado en la bruma una aurora
cuyos destellos tienen esplendores de fuego.
La tierra se ha impregnado de un saludable riego.
Se ha escuchado que brisas terriblemente huraña
han en los árboles conmociones extrañas.
La tierra se ha llenado de admirables cosechas.
Se ha abierto en sus entrañas gigantescas las brechas
por donde el alma augusta del poeta vislumbra
el cielo luminoso y una vaga penumbra,
entre cuyo misterio, que el porvenir enciende,
la Fe, sus estandartes de redención extiende.

La Noche, que es la duda porque se enluta el cielo,
De un coro de palomas ha contemplado el vuelo.
La selva, el mar, el viento, la nube, el horizonte,
Todo lo gigantesco, — la llanura y el monte —
Han visto que un espectro surgía del abismo;
Que el espectro luchaba por salir de sí mismo;
Que la mies en el antro de la tierra germina;
Que una nave, armoniosa como un harpa, encamina
Su marcha vencedora hacia el azul distante;
Que una voz ha sonado anunciando el instante
En que todos los pueblos, de pie sobre la gloria,
Alcen un mismo canto de gracia y de victoria;
Que la dicha en el alma de los seres se esconde
Como un astro lejano en el cielo, de donde
Descienden los perfumes de las blancas estrellas;
Que la tierra está llena de dolorosas huellas;
Que tras de la blancura hay un sangriento rastro;
Que por sobre las cumbres ha despuntado un astro;
Que hay frentes fatigadas como lámparas mustias
Que hay en las almas pobres sollozantes angustias;
Que hay lúgubres harapos en mansiones fastuosas;
Que hay lechos impregnados de heliotropos y rosas;
Que hay cunas virginales ausentes de cariño;
Que hay almohadones persas sobre pieles de armiño;
Que hay tristezas de siglos en ciertos corazones;
Que hay vidas solitarias, huérfanas de ilusiones;
Que no siempre los labios dulcemente sonríen;
Que hay quejas que en el aire de la noche deslíen
Congojas más amargas que el aullar de los perros;
Que hay ojos en las cimas ásperas de los cerros
En señal de una grande luminosa esperanza
Que sobre el horizonte á distinguir se alcanza;
Que la noche ha traído generosos mensajes
Envueltos en los pliegues amplios de sus encajes;
Que el alma de los pueblos se ha agotado de pena
Al ver como es de larga y fuerte la cadena
Puesta sobre sus sienes á manera de un yugo;
Que aun existe el tirano, que aun existe el verdugo;

Que aun hay sobre la tierra sacrificios enormes,
Tinieblas, conmociones de rebaños informes,
Brazos que se levantan empuñando banderas
Hinchadas por el viento libre de las praderas;
Que á pesar del sudario y luto de los siglos,
Del vasto hacinamiento de luchas y vestiglos,
Del rojo panorama que la Historia describe,
De la piedra en que el hombre sus conquistas inscribe
Mostrando á las edades futuras sus ejemplos,
Así sus ornamentos portentosos los templos,
De todo lo que el hombre creador ha formado,
De todo lo que el hombre destructor ha volcado,
Angustiosos gemidos, como de un tren de guerra,
Se alzan sobre el divino aroma de la tierra.
Todo eso ha vislumbrado ó visto el elemento.
Todo eso ha sorprendido como un gran pensamiento
El alma de los pueblos en su existencia grave.
Todo eso ha flotado — como un hálito suave
Ó fulgurante — dentro de lo que ellos construyen.
Las horas de la Historia sucédense y no huyen
Del todo, sin grabarse inextinguiblemente.
El Tiempo es erudito. Diríase una frente
Sobre la que los años han nevado sus canas;
Un libro que nos habla de las luchas humanas,
De espasmos, de delirios, de sueños y grandezas,
De guerras fratricidas é insólitas tristezas;
Un libro en cuyas hojas toda la ciencia cabe,
Que ha trazado los rumbos á la futura nave,
Que ejecuta y medita como un hombre inspirado,
Que muestra á las naciones un camino surcado
Por benéficas mieses y saludables voces:
Como la tierra el Tiempo necesita las hoces
Que abran nuevos caminos y nuevos derroteros
Y preparen los frutos buenos y verdaderos.

. . . . . .

PEDRO CÉSAR DOMINICI

(VENEZUELA)

(Vargas Vila ha dicho de él : « Pedro César Dominici, nos ha dado el más bello poema ático, el solo de que pueda enorgullecerse nuestra América, tan miserablemente mistificada por la quincalleria sentimental de un seudo-intelectualismo vocinglero y la crítica deplorable de los alabarderos de la Envidia ».)

Las inconstantes.

LA OLA

Allá viene la ola, la pérfida, la hija caprichosa del viejo ebrio; se estremece, es frágil como la nube, nerviosa como su hermana la mujer. Viene rizada con su blanca blonda de espumas, cantando la canción del náufrago, y bromeando y riendo se tiende negligentemente sobre la playa y besa la arena; pero el anciano hecho de sal se enfurece y la llama con su voz ronca; ella, atemorizada, se retira melancólicamente y se aleja suspirando hacia otras playas, mientras que el viejo gruñe y siente celos.

Allá va la ola, la pérfida, la hija caprichosa del viejo ebrio; ya olvidó la orilla que besó al nacer el día. Se oculta el sol, y ella sigue su marcha, bromeando y riendo, con sus cadencias melodiosas, relampagueando plata, á otra costa de cerros muy verdes, donde hay caracoles, conchas, grandes peñas, moluscos que duermen.

LA NUBE

Se despereza voluptuosamente bajo la arcada del misterio ; ella ha creado el país de los sueños, es la encargada de hacer variar el panorama místico; creó las sombras y creó el amor, es la etérea errante, la bohemia mágica. Forma el alba, se mancha de carmín, se envuelve en peplos de oro luminoso, se tiñe de rubio. Es un velo de novia,

luego una flecha, un león, un haz de espigas, un destello, una corona de laureles, un manto funerario; y se pierde, lejos, muy lejos, vaporosa, pálida, para aparecer en otras regiones salpicada de luz, sangrienta, tormentosa, vestida de negro.

Reina del aire, tú fecundas la madre tierra, tú adornas el traje blanco de la aurora, tú traes la alegoría á la leyenda bíblica que formó el cielo y divinizó el color azul, tú eres sagrada porque vives en la altura, tú eres diosa porque eres adorada; pero eres variable, eres deleznable. Simbolizas lo ideal, eres la ironía.

LA MUJER

Hermosura y nervios, belleza, desdén, orgullo. Eres frágil porque te enamoras de un perfume, de una flor, de una piel teñida.

Eres frágil porque tus cabellos ondulan á merced del viento, porque tus ojos jamás descansan, porque tu vaho es la brisa del pudor convertida en voluptuosidad, el mareo de una virginidad fogosa, la huella silenciosa del misterio.

El amor es tu hoguera; allí te incendias. El amor es tu altar; allí está tu cáliz. El amor es tu crepúsculo; allí están tus esplendores y tus sombras.

Tú vives del recuerdo; eres la frívola adorable, la nodriza divina que reparte la ambrosía y da el brebaje á los profanos del santo himeneo.

Tú purificas ó corrompes. Eres ángel, eres estatua, eres esfinge.

LA MUCHEDUMBRE

La carne hecha mármol, la masa inconsciente é histérica; un ronquido de beodo que acompaña las pantomimas de un payaso, glorificando lo que ayer despreció. La entusiasma la voz potente de un tribuno ó el sonido seco de un cuerno; se embriaga con la música y con la

pólvora; es un tejido enorme de nervios excitados por la impresión del momento, dominados por la mueca exagerada de un saltimbanquí. Destroza por un símbolo, arroja incienso y flores ante la espuma criminal de un lago de sangre. Desaparece la idea de humanidad ante un personalismo pasajero. Es un titán que se convierte en niño.

La animación de la fiebre, la voluntad en el decaimiento de las grandes crisis, el vértigo enervante de las agrupaciones; y después, nada, decepción; caen los falsos ídolos, y la misma masa que los elevó se alza poderosa para aplastarlos. Es la ola humana; tiene la ironía de la nube y los caprichos de la mujer.

D. DUBLÉ URRUTIA

(CHILE)

(Nació en Santiago en 1877. Autor de *Veinte Años* y *Del mar á la montaña.*)

Las minas.

I

Ante el eterno y vago rumor de las mareas
australes, bajo un cielo que enormes chimeneas
mantienen siempre oscuro y en la ribera en donde
bajo las verdes ondas el Nahuelbuta esconde
sus ya domadas cuestas occidentales, medra
la tierra en cuyo seno vive el carbón de piedra
bajo nacientes bosques de resinosos pinos
exóticos, en hondos filones submarinos,
y hasta en el fondo mismo del mar, de cuyas aguas
lo extraen los rastrillos para encender las fraguas
y los fogones pobres.
Cuando los estivales

meses la costa alegran, llegan los temporales
para aquel mar; los vientos del sur sobre las rocas
empujan las oladas rugientes y las locas
espumas, levantando su risueña blancura
hasta los mismos árboles, sobre la tinta oscura
de los ramajes, posan su lividez de nieve.
Luego viene el invierno. Llega la niebla. Llueve,
y alto, sobre los verdes cerros de la ribera
pasan las ventolinas sin que la más ligera
ondulación enturbie los trémulos cristales
del mar. Entonces bajan las lianas invernales
á acariciar su imagen sobre las aguas. Chilla
la pálida gaviota pescando por la orilla,
y en la tranquila borda de algún lanchón posados
meditan, largamente, los cuervos enlutados,
mientras que allá en la altura cruzan con vuelo lento
las nubes, en rebaños, arreadas por el viento.
Pero ni el sol, ni el aire, ni las heladas brumas
de los meses de invierno, ni el mar con sus espumas
blanquísimas sonríen para los pobladores
de aquellas tierras hartas de brisas y de flores;
hombres descoloridos y adolescentes, viejos
antes de tiempo, viven en aquel mundo, lejos
de toda luz, en lo hondo de las oscuras minas,
á rastras y arañando sin fe, con sus felinas
uñas, la virgen roca donde el carbón se encierra...
rasgando, tristemente, los senos insalubres
de esta fecunda madre que se llama la tierra,
¡madre con tantos hijos y con tan pocas ubres!...

. . . . . .

JUAN PABLO ECHAGÜE

(ARGENTINA)

(Nació en San Juan en 1877. Ha colaborado en *La Nación*, *El P Diario*, *El Tiempo*, *El Heraldo*, *Sarmiento* y los principales diarios tinos. Ricardo Olivera le juzga así : « Articulos de critica, publica *El País* y en *El Tiempo*, fijaron la atención de nuestros circulos i tuales sobre este audaz decidor de sinceridades que usa ironías ag expone juicios de severidad excesiva, aqui donde todas las criticas el mismo sabor de azúcar. En la *Revista Nacional*, *Caras y Careta Gladiador* ha publicado novelas cortas, leyendas, tradiciones, todas temas de su provincia y en un estilo trabajado con gusto é impr de la suave poesía de las sierras natales. Para su nombre están pr á sonar las vísperas de la celebridad. »

El retrato.

Mi amigo el poeta se moría; el mal era irremed Sordamente, á la manera del gusano que roe las ent del árbol, había venido minando su antes vigoroso nismo. Y ahora, el joven fuerte de otro tiempo, el v semblante reflejo de audacias y energías, el cuerpo músculos que hacía pensar en los antiguos héroes, hab trocado en una ruina viviente, en un anciano de vei cinco años. Sólo los ojos negros, de agudo mirar, se alumbrando desde el fondo de sus cavernas, bajo la a frente pensadora. Y era algo que infundía no s secretas inquietudes, ese destello cálido de las pupila tando desde las hundidas cuencas é iluminando la d cración del rostro, cuya piel se distendía amarillenta los huesos faciales.

Aquel día me llamaba y fuí á verlo. Estábamos er naval. Bajo el entoldado multicolor de los trapos ten en sartas atravesando las calzadas, movíase la multitu zigs-zags y ondulaciones de serpiente. Y el vasto zu formado de chillidos, de cascabeleos, de trompetada rodar de millares de vehículos, se levantaba á los condensándose en un solo y bronco rumor de temp que avanza.

Mientras caminaba entre el estrépito de las calles, pensaba en mi amigo, y visiones melancólicas desfilaban en la mente á su recuerdo. Eran, primero, los días plácidos de nuestra niñez en el rincón nativo, cuando juntos despertamos al mundo; los sueños de la adolescencia, las luchas comunes más tarde, lanzados ya en los entreveros del recio batallar; la carcajada y la lágrima de la plena juventud, las eperanzas y los desalientos, la lenta ascensión á fuerza de puños y la caída aplastadora para recomenzar otra y otra vez... Unidos principíamos; unidos llegábamos á igual altura de la existencia, tras el largo combatir unidos. Y ahora, él se moría...

La turba enloquecida lanzaba bestiales alaridos; en el espacio las serpentinas entrecruzábanse con policromos vivóreos; risas, cantos, un vaivén frenético de seres pintarrajeados : vida y placer en todas partes. Y entre tanto allá, en el abandono de su cuarto solitario, mi amigo el poeta se moría...

Sentado en un sillón ante la abierta ventana, perdida la mirada en las lejanías del crepúsculo, su silueta tenía perfiles de fantasma frente á los tintes rosados de la tarde. Y algo de funerario había en aquella cara lívida y huesosa, algo evocador de visiones sepulcrales entrevistas durante lejanas pesadillas. Habló mi amigo el poeta, habló... habló... Sus palabras brotaban gemebundas como lamentos, tristes como suspiros, sonoras como imprecaciones. Y yo, comprendiendo que la catástrofe final se aproximaba, escuchábalo con el alma acongojada, estrangulando los sollozos...

—

.... Había sido en los comienzos de la enfermedad, una noche que se retiró malo á su habitación. Recordaba que, ya acostado, en completa quietud, permaneció insomne largas horas de sufrimiento, con los ojos muy abiertos, fijos en el retrato colgado de la pared, frente al lecho. Aun estaba en el sitio de siempre ese retrato, un óleo de factura magistral que reproducía cierta bellísima mujer en traje

de baile. ¿Quién era? Lo ignorábamos. Sabíamos solamente que el cuadro se encontraba allí cuando mi amigo alquiló el departamento y aunque después indagamos su origen, nada claro averiguamos. Quedó, pues, en el cuarto la efigie. Y suspendida del muro dentro de ancho marco dorado, esplendorosa de juventud y de belleza, mirábanos sonriente desde lo alto con sus inmensos ojos azulinos.

¡Oh aquella noche! ¡cómo la recordaba ahora mi amigo! Parpadeaba el gas en una tenue lucecita á medio apagar dentro de la bomba biselada; penumbras multiformes, penumbras densas como nubes, penumbras animadas, se estiraban á lo largo de las paredes, se arrastraban en el piso, se agazapaban tras los muebles, se arrinconaban en los ángulos del cuarto, cual si tomasen posiciones para dar una carga de tinieblas... En el aire, una infinita rotación de discos plomizos girando vertiginosamente á millones entre la sombra, mientras su cerebro ardía con rojas llamaradas y en la frente, batida por el martilleo de las sienes, sentía punzazos de agujetas invisibles.

De pronto, el retrato se había movido. ¡Si! él, mi amigo el poeta, lo vió. Fué primero una agitación apenas perceptible, algo como un estremecimiento; luego una inclinación, la figura empezó despacio... despacio á destacarse del marco, á corporizar sus contornos, á vivir, en fin, y descendiendo desde lo alto, la mujer de los ojos azulinos avanzó suavemente hasta su lecho... Roce de sedas, el contacto de una mano aterciopelada que le apartó el cabello posándose en la incendiada frente, remolinos de perfumes delicados como caricias, un busto femenino inclinado hacia él, los dos inmensos ojos contemplándolo cerca, muy cerca, y un beso... un dulcísimo beso fresco como gota de rocío sobre sus labios resecados...

¡Nada en la tierra es comparable á la sensación de alivio que él experimentó entonces! Sentada allí, junto al lecho, ella lo miraba. Y él recordó que la conocía. Era la misma, sí, la misma encarnación del ideal que él buscara en vano, la misma que soñara, la misma á quien amanaba virtualmente: el ser intangible que desesperó de hallar jamás.

¡La había encontrado al fin!; estaba solo y ella venía á acompañarlo; enfermo y lo velaba; doliente y mitigaba su mal; ¡la había encontrado! y á su presencia sentía que en lo íntimo del alma revivían las muertas esperanzas de ventura.

No se hablaron. De vez en cuando ella, solícita, estiraba la colcha ó arreglaba el almohadón del enfermo. Y este sentía un bienestar supremo que emanaba de su amada, un especie de flúido que les trasmitiera el contacto de su mano y la fragancia de su aliento. Fué adormeciéndose por grados. Se creía mecido blandamente en un espacio ignoto, poblado de efluvios y de brisas aromáticas. Los inmensos ojos azulinos lo miraban cariñosos. Y el columpio seguía moviéndose en hondas combas adormecedoras....

—

Noche á noche volvió la visita en adelante. Cuando bullicio y movimiento se habían extinguido; cuando se acallaban los ecos de afuera y el silencio se expandía como una onda de paz sobre el dormido mundo; cuando la luz semiapagada abandonaba el campo á las sombras; cuando invadían éstas la estancia cual bandadas de monstruosos murciélagos que se persiguiesen entre sí batiendo, en pesados revuelos sus alas membranosas, mi amigo veía surgir de la pintada tela la silueta humanizada del retrato. Iba como la vez primera á sentarse al lado del lecho. Y permanecía allí largas horas felices hasta que él se adormecía en un éxtasis. Sentía que la había amado siempre, aun antes de contemplar su imagen viva. La había amado en la infancia como un misterio, en la adolescencia como una esperanza, como un ideal en la juventud. Y la amaba ahora como á la esencia misma de su vida, como á su salud que por ella y para ella iba sin duda á recobrar.

— Pero ¿sabes? anoche no ha venido. Cuando pasó la hora de costumbre sin que ella se moviese de su marco, una augustia horrible se apoderó de mi alma. ¡Ah! nunca amante alguno deseó con más vehemencia la llegada de su amada. Su imagen estaba á mi frente. Esperé... esperé.

Amaneció. Por las rendijas de la ventana filtráronse claridades blanquecinas. Y cuando el sol y el ruido invadieron la tierra, aun seguían mis ojos clavados en la imagen muerta....

Se revolvía en el sillón mi pobre amigo. Como el viento entre los intersticios de una tumba, silbaba en su garganta la fatiga. Sus manos de esqueleto accionaban temblando al hablar, mientras los ojos, aquellos ojos de loco, cuya mirada semejaba el centelleo de un diamante negro, dirigíanse hacia mi con tenaz fijeza :

— Oye, continuó, esta noche vendrá, estoy seguro; ella sabe que su ausencia es mi muerte, y quiere que viva. Voy á hablarla; voy á describirle los padecimientos que me torturan cuando no está, voy á suplicarle que se quede, que no se vaya más ¡por Dios! Accederá puesto que me ama; yo sanaré pronto gracias á ella, y seremos felices. Tú verás... tú verás...

Me quedé á la cabecera del enfermo cuando, llegada la noche, volvió al lecho. Á lo lejos, la enorme ciudad se divertía festejando el carnaval. Un confuso murmullo de enjambre enfurecido vibraba en los aires; sonaban tamboriles y cornetas, poniendo notas estridentes de música bárbara entre la ronca sinfonía que acompañaba la zambra. Dentro del cuarto de mi amigo, yo velaba.

De repente se irguió éste sobre los almohadones. La mirada extraviada, rocando la voz, un estertor en la respiración, volvióse hacia mí :

— Ella no viene — dijo — ha pasado la hora, me abandona. No viene y se ha llevado mi vida, no viene y sólo esperaba en ella, no viene y sufro, no viene y en cada momento que se va, se va también un soplo de mi existencia; no viene y quiero vivir, no viene... no viene... ¡no viene..!

Suspendido del muro, á nuestro frente, inmóvil, el retrato sonreía. Mirábalo mi amigo reconcentrando en las pupilas saltadas su ser entero, espiando ansioso, anhelante, el movimiento que anunciaría la transformación. El retrato sonreía inmóvil al frente. Una súplica fervorosa en

la que había algo de invocación y de plegaria surgió sollozando de su pecho; lo llamó, lo imploró, quiso arrastrarse fuera de la cama para ir á tocarlo. Descolgué el cuadro y se lo alcancé. La seca y tendida tela redobló como el parche de un tambor bajo sus dedos trémulos. Estalló en llantos. Y oculta la cara entre las almohadas, lloró... lloró... ¡Penumbras de las noches de ventura! ¡murciélagos de alas membranosas! ¡discos que giráis entre las sombras! ella no viene... ¡Crujir de sedas, suave mano que acariciastes su cabello, perfumes, columpios de adormecedoras combas, besos, dulcísimos besos, frescos como gotas de rocio! ¿dónde, dónde estáis? ¡Ella no viene...!

—

....Fué esa madrugada. Murió mi amigo el poeta. Los rayos de una luz blanca, blanca como su alma, entraron por la ventana y fueron á acariciarle la yerta frente. Los labios entreabiertos parecían repetir aún : ¡ella no viene! Y un payaso que pasaba por la calle de vuelta del baile, iba tañendo un triángulo. Tocaba á muerto...

CARLOS A. ENCINA

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires.)

La libertad.

Por senderos de luces se encamina
El noble y avanzado pensamiento
Que da forma al soberbio movimiento
Y al alma de los pueblos ilumina.

El trono es impotente, derrumbado
El pedestal divino que le alzara,

El fraudulento pacto con la tiara
Se parece á un gigante maniatado.

El derecho es la escuela de los hombres
Y la verdad su lábaro fulgente,
La evolución es su arma prominente
Que salva errores destruyendo nombres.

¡Fetiche, fraile, rey, anacronismos
De las bárbaras épocas pasadas,
Mostráis á las atónitas miradas
De la ruda ignorancia, los abismos!

LUIS ESCARZOLO TRAVIESO

(URUGUAY)

(Eduardo Ferreira nos dice su carácter. « Por más que la forma composiciones de Escarzolo parezca un remedo de la fórmula poéti sacrifica la claridad del pensamiento á los giros más raros y extrava de la frase, ella trasluce una independencia de criterio que hace nables — si cabe perdón en materia de buen gusto — ciertos de tismos que asaltan al lector á la vuelta de algunas páginas. »)

Marina.

El sol declina. Tibios, sus fulgores
Derraman oro sobre el mar dormido,
Y el remo, cadencioso en su chasquido,
Arrebata á las aguas mil colores.

Entre sombras y rojos resplandores
Se aleja la ciudad. El Cerro, erguido
Sobre un fondo de cielo ya encendido,
Ciñe un traje de nieblas y vapores.

Y en la calma profunda de la tarde,
Mientras la arena de la playa arde
Simulando un incendio allá en la orilla,

Tejiendo y destejiendo suave estela,
Que quiebran los reflejos de una vela,
Serena se desliza la barquilla.

ÁNGEL DE ESTRADA (HIJO)

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1869.)

Rodas.

Miró, más alto que las peñas todas,
El Coloso los mares á distancia;
Y á su sombra de rey de la arrogancia,
Cantada por marinos y rapsodas,

Por ser ilustre entre las islas, Rodas
Buscó la fe, la fuerza, la elegancia,
Y las espuelas de oro de la Francia
Ligó á su nombre en inmortales bodas.

Hoy le hace el sol con su postrera arista
Cascos de argento, torres de amatista,
Lises, gules, coronas señoriales;
Y evocando, al pasar, su amor divino,
Yo, caballero de la Cruz, ¡me inclino
Ante esas armas del espacio ideales!

Calma.

La estatua inmóvil al silencio inspira
Y en torno vierte su fulgor de diosa,
Tan muda como el agua misteriosa
De la profunda fuente en que se mira.

Luchando el alma, en su dolor aspira
Á esos silencios para ser dichosa,

Y augustamente entre los dos reposa
Con noble gesto de callada lira.

Nívea nube en la fuente se refleja
Y más inmóvil á la linfa deja
Al cruzar por el diáfano paisaje
De alma, fuente y estatua, con anhelo
De darle á aquel espejo su mensaje
De la feliz serenidad del cielo.

Un cigarrillo.

Ha venido del Cairo, de la tierra de los faraones, sombreada por tumbas de califas, cubierta á estas horas de hombres de diversas razas, en torno de ingleses turistas, de cónsul inglés y de gendarmes egipcios con uniformes de *policemans*. Ha venido... pero es menester encenderlo, en esta Buenos Aires, separada del lugar de su cuna por varios mares. El rubio tabaco, comprimido en su papel con perfume, da su espiral de humo, su bocanada de vida. ¿Exageración? no creáis : la palabra « vida » está bien puesta. Al través de las suaves ondulaciones de la azulada blancura, surge una Isis misteriosa. Sobre su nimbo se levanta el templo de File. El calor abrumador de la atmósfera se torna frescura entre los muros, cual si el poder del rito evocado fuera el de producir esa delicia de ambiente en la penumbra. Aprovechando del reposo y de la soledad, enciendo un cigarrillo, y en la puerta, traído por el resplandor del fósforo, aparece un árabe, que en mal inglés, me grita : « Es prohibido fumar ». Tentado estoy de decirle que esa ley no es de aquella divinidad, puesto que los iniciadores de su culto no conocieron el tabaco. Pero enmudezco, dejando el tema para Mark Twain, á quien se lo regalo de buena gana, si le interesa... Así, la bocanada de humo es de vida; pues los recuerdos son una de sus formas más encantadoras, ya que matan el instante que pasa, prestándole una luz que lo desvulgariza. Fumador impenitente, falté al respeto á la diosa que iban á visi-

tar las peregrinaciones desde los santuarios griegos... Pero pienso, ahora, que pude muy bien serle agradable. ¿No era ella la clave de todas las leyes y, por tanto, el signo de las armonías que rigen las relaciones de las cosas, al develar sus arcanos? Y este humo, ¿no parece, ingenioso y penetrante, iluminar los pensamientos más sutiles? ¿No tiene, de vez en cuando, hasta algo del reloj, que hace, con su acento, como visibles los minutos impalpables? Con cierta rabia deploro no encontrarme frente al guardián y gritarle convencido : « Animal, el cigarrillo, para la inteligente Isis, es un verdadero incensario... »

Mi gabinete, en tanto, está lleno de humo. Hay fajas tirantes que convierte el sol en bastidores, donde cada nueva espiral entra silenciosa, tejiendo arabescos que al girar sobre sí mismos crean matices. Y son tan delicados los leves volteos de las girándulas, desenvolviendo sus intangibles visos, que la palabra, si desea expresarlos, antójase entre ellos pesada como una araña que se empeñase en hilar con los transparentes, erráticos velos. Posadas en la mesa están las pruebas de un libro : *Formas y Espíritus*. Las veo al través del humo; son de un confidente íntimo que empieza á no pertenecerme, inspirando ya la melancólica inquietud de toda despedida. Compañero en diversas partes del mundo de tantas horas, tristes ó alegres, va á partir; y mañana, en una vidriera, producirá al autor la extraña sensación de una virgen que, caminando por un salón, se viese de pronto desnuda en un espejo. Eso es fruto del pudor del alma que se libra, al infiltrarse en las páginas, disfrazándose con ropajes distintos y que se ve expuesta así, al correr sola, á estrechar la mano culta del caballero ó á sentir el bofetón de la chusma. ¡Pobres libros! Dar tantas inquietudes para vivir efímeros; se creen hechos por varios siglos de amor y sufrimiento, concentrados en una mente, y se desvanecen en un instante como el humo del cigarrillo. Sin embargo, su destino no es terrible; al fin y al cabo, la muerte anónima es una atenta forma del olvido. En cam-

bio, los inmortales pagan su gloria con algo de callejero que entristece. Hasta los más grandes.

Cuando en los discursos de ciertos políticos, á quienes el sufragio popular, con sus encantos, dió tribuna, se cita á Homero, Aquiles pierde su virtud milagrosa y sangra, en vez del talón, del pecho. Horacio soñó levantar un monumento más duradero que el bronce, y lo consiguió sin duda. Oid los comentarios de ciertos profesores, y la admiración de ciertos literatos, y ¡pobre Horacio!, ó fué un poeta lamentable, ó es una víctima ilustre. Y desde griegos y romanos acontece lo mismo. ¡Oh Shakespeare, Racine, Cervantes!... Y las traducciones. Pensad en las traducciones. ¡Horrible cosa sería la inmortalidad si los que la gozan se levantaran y con la clarovidencia de la muerte les fuera dado leer extrañas lenguas!... Hay otros libros que no tienen más vida que la del autor, muriendo con él, y esos pueden tener la esperanza de una humilde gloria. Perdido un volumen, que vive sólo *físicamente*, en la balumba de las bibliotecas, cae á veces en las manos de un lector curioso. Si un rasgo, si una sensación despiertan en él algo de lo sentido en la viva realidad, ó con la luz del ensueño quizas se pregunte : «¿ quién fué este hombre? » Tratad de que vuestro espíritu, al que no le será posible decir gracias al amable desconocido, sepa al menos responder con las páginas, que fué un hombre que grabó en su escudo como divisa : « por el bien, la verdad y la belleza... » El cigarrillo me quema los dedos; lo había olvidado. Quiere indicarme que hay otros libros, que son un simple transporte, y que, fuego dentro del alma, no dejan en la red de las palabras sino estéril ceniza. Gracias, muchas gracias, si á los míos se refiere.

Pongo lo que resta del importuno en el marco de la ventana. Parece la cola de un gusano de fuego que se devora á sí mismo; ya está concluído; un soplo leve, y el polvo se dispersa, menos feliz que el de los faraones y califas, guardado en su país nativo bajo monumentos de piedra.

Mas en el gabinete sobrevive aún el humo, flotante es-

, emanación del pobre cuerpo, consumido y disuelto.
éis filosofar? Os paso la pluma... Yo, en tanto, veo
as fajas, brillantes en el sol, terminan; que los
scos volubles, irisados, son sólo un recuerdo, y que
lve los últimos volúmenes de la biblioteca una masa
en lo más alto, al hacerse homogénea, pierde en un
niforme su blancura. El armazón, cubierto con los
ples formatos de las encuadernaciones más diversas,
he del pensamiento que lucha en pos de nuevas for-
para engañarse á sí mismo sobre su variedad, redu-
ose al fin á enseñar « que es nuevo lo viejo olvidado »,
por corona esa nube sin matiz, como el tedio. Que
ran de par en par los cristales, y entre á torrentes
e y salga al espacio el humo encarcelado. Todos los
es del iris, concertándose en esas encuadernaciones,
icen una monotonía desesperante; el espíritu embe-
en la letra, no puede quitar á lo impreso su abruma-
liento de hastío. Por el ventanal resplandece el cielo,
ente, infinito, dominador, y acomete el deseo de fu-
como un cigarillo, y de sentir en sus divinas boca-
azules algo que nos acerque á Dios, transformando
isterio en sol del alma. Y antes de encender, para se-
en mis divagaciones, otro más humilde, compañero
ecién fumado, perdón, ¡oh vosotros que dormis en los
tes, impecables maestros del buen decir, perdón por
ormidad de la última imagen!

DIEGO FERNÁNDEZ ESPIRO

(ARGENTINA)

Luzbel.

No es el ángel rebelde condenado
A la eterna expiación de su delito,

Es el soberbio criminal maldito
Que en la tiniebla se revuelve airado.

Demoniaco fantasma del pecado,
Lanza en las sombras estridente grito
Y cruza sobre el piélago infinito
En la heroica actitud del renegado.

Bello y altivo y orgulloso y fuerte
Invade con satánica alegría
Los obscuros dominios de la muerte,

Su flamígera espada centellea,
La cólera celeste desafía
Y en los umbrales del Edén bravea.

Cristo.

Su vida fué un relámpago. Su historia,
Grabada en el martirio de su suerte,
Se derramó en la sangre de su muerte
Para llenar el mundo de su gloria.

Á través de los siglos su memoria
Guía á la humanidad, que osada y fuerte
Lucha como Él, que triunfador inerte
Sobre la cruz clavaba la victoria.

Apóstol de la fe noble y severo,
Más grande en su inmortal filosofía
Que Sócrates famoso y justiciero,

La libertad su genio iluminaba
Cuando al hombre del hombre redimía
Y la augusta verdad le revelaba.

Suicida.

¿Fatalidad?... Vencido en la pelea,
Fuera en el mundo su derrota gloria,

Y su heroica caída una victoria
De su amarga y anónima odisea.

De aquel noble soldado de la idea,
Que con sus triunfos ilustró su historia,
Apenas si conserva la memoria
Un cadáver que flota en la marea.

Sintió las alas y ensayó su vuelo;
Estaba su alma en la grandeza ungida;
Le abrió el amor esplendoroso el cielo;

Y audaz, altivo, luchador y fuerte...
¡Halló, al salir del sueño de la vida,
La realidad del sueño de la muerte!

ALEJANDRO FERNÁNDEZ GARCÍA

(VENEZUELA)

ció en 1880. Pedro Emilio Coll ha dicho de él : « Alejandro Fernández ı ha educado su imaginación con la lectura de los artistas que unen ico colorido una sonora orquestación verbal. Las sensaciones al pasar ı espíritu conquistan una diadema y un manto real, y salen en luminosas despidiendo músicas y colores de sus ritmos. Creyérase ıy en sus venas sangre de Incas y que por el influjo del arte trata arse un vasto imperio ideal. »)

Una imagen.

la tarde cálida de junio, el Sol prende en el cielo los nticos jardines crepusculares, los desfallecientes ıes, sembrados de violetas pálidas, de rosas exangües grades lirios sangrientos...
desde el cielo, que parece una grande agua azul, vil y profunda, callada y muerta, en donde abren sus as cambiantes las ninfeas del crepúsculo, baja á la una luz extraña que lo invade todo, que lo penetra y la calle brilla y resplandece inundada por la gran lad crepuscular.

Son las seis de la tarde. Monótonamente el reloj de la Catedral lo ha dicho en su vieja lengua de bronce. Y á esa hora, de los grandes almacenes huyen los empleados del comercio, las cigarreras salen de sus fábricas, grupos de colegiales atraviesan, deshojando al viento las frescas rosas de sus risas; la calle se llena de vida intensa, se oyen mil voces, se escuchan mil ruidos; el timbre argentino de una bicicleta que cruza, veloz; el áspero estrépito de un coche que pasa, rápido; los vendedores de periódicos que gritan á pleno pulmón. Y entre tanto ruido, tanto bullicio, tanta luz, en el largo crepúsculo de junio, también pasas tú ¡oh pilluelo desarrapado, flacucho, raquítico, enfermizo, con el vestido hecho girones, casi desnudo y con los pies descalzos!...

Yo te veo caminar, indiferente, por la acera llena de luz, entre la muchedumbre apresurada, mirándolo todo, curioseándolo todo, con tus alegres ojillos vivaces, hambriento quizás, friolento tal vez, llevando al extremo de un palo, quien sabe en donde recogido, un andrajo á guisa de bandera, y silbando con todas tus fuerzas nuestro orgulloso himno nacional. Yo te contemplo largo rato, caminar entre los transeuntes, y perderte á lo lejos, hacia el final de la calle luminosa, flameando, lleno de orgullo, tu trofeo de gloria, y ¡oh pilluelo vagabundo! ¡estabas épico!

Y me quedé meditando, llena el alma de profunda tristeza, porque en ti ví la imagen de la patria, ¡oh pilluelo diabólico y perverso, oh pilluelo malévolo y burlón! que hiciste una bandera con un sucio andrajo, y que silbabas el himno nacional, el gran himno, con los labios enfermos, hambrientos y marchitos.....

RICARDO FERNÁNDEZ GUARDIA

(COSTA RICA)

Un alma.

La llamábamos « Tía Juana ». Era una viejecita enjuta y pequeña, de raza india casi pura, que andaba ligero y menudito con un ruido de ropas muy almidonadas. Había nacido en Ujarraz donde vivió hasta la muerte de su madre, ocurrida poco antes de la despoblación de este lugar insalubre, decretada en 1833 por D. José Rafael de Gallegos. Huérfana también de padre, sin protección de parientes ni de amigos, las autoridades tuvieron que buscarle acomodo, y así le cupo en suerte ir á parar á casa de una tía de mi madre, señora principal y rica que la tomó bajo su amparo.

Podría tener á la sazón catorce años, pero nadie la hubiera dado más de diez, tan chiquitina y flacucha era. Bien que fea, su fisonomía abierta y la mirada dulcísima de sus ojos negros predisponían á su favor. Mi tía, naturalmente bondadosa, pronto la tuvo cariño, viéndola tan infeliz y desvalida, y á su vez la indita, aunque algo zahareña como todos los de su raza, se mostraba con ella muy reconocida. Cierta gracia insinuante de animalito salvaje que tenía le ganaba todas las voluntades, de modo que habiendo llegado la última, vino á ser la predilecta entre las cuatro entregadas [1] de que se componía la servidumbre femenil de la casa. Muy rezadora por temperamento, esta circunstancia acabó de conquistarle la benevolencia de mi tía, señora en

1. *Entregados* llamanos en Costa Rica á los niños del pueblo que por cualquier motivo confían las autoridades á familias respetables, para que los eduquen, mantengan y vistan hasta su mayor edad, á trueque de los servicios que prestan en la casa. La entrega, que antes era muy frecuente, es rara hoy en día.

extremo devota y dada á prácticas religiosas, que rezaba todas las noches el rosario antes del chocolate, en medio de la familia reunida con este piadoso fin.

Á la sombra de aquella casa patriarcal fué creciendo la pequeña Juana, no sólo de cuerpo, sino también en virtudes hasta llegar á ser una especie de santita. Su fervor se traducía en interminables oraciones que mascullaba al paso que atendía á sus quehaceres, y para ella no había felicidad como ir á la iglesia. Otro efecto de su ardiente celo religioso era la aversión que le inspiraban los hombres, en quienes veía otras tantas encarnaciones del espíritu maligno y añagazas del pecado. Su castidad arisca se sublevaba á la menor insinuación, se ofendía de una simple sonrisa. Con su venida á la casa terminaron las bromitas y retozos de las entregadas con los criados, lo que al principio le atrajo enemistades en la servidumbre; pero como era tan servicial y tan buena, acabó por ser querida y respetada de todos.

Pasaron años. Sus compañeras fueron una tras otra desamparando la casa, la una porque encontró marido, la otra para ir á buscarse la vida en otro lado; ella sola continuó sirviendo á mi tía con una fidelidad canina, hasta la muerte de la buena señora. Cuando aconteció esta desgracia, no quiso por nada de este mundo separarse de la familia, bien que su ama la había legado haber de sobra para vivir independiente.

Tal como yo la recuerdo era ya muy vieja. Vivía en casa de otra de mis tías, hermana de mi madre, más como una parienta querida que en calidad de criada. En realidad ya no lo era, porque no tenía más obligaciones que las que ella misma quería imponerse, limitándose éstas á vigilar el servicio y mantener el orden, para lo cual su presencia era bastante, tales eran el respeto y el afecto que le profesaba la servidumbre, que dió en llamarla cariñosamente « Tía Juana », nombre que no tardó en generalizarse.

La viejecita se vivía las horas muertas en la iglesia rezando, barriendo y comadreando, porque la pobre había concluído por ingresar en el batallón augusto de las beatas

y ratas de iglesia. Á las cinco de la mañana se iba para misa, oyendo unas cuantas seguidas hasta la hora del desayuno; y como el templo estaba cercano, el día entero se lo pasaba en idas y venidas hasta el toque de oraciones, después del cual el sacristán cerraba las puertas. Volvía entonces á casa y aun me parece verla en un rincón obscuro de la cocina, sentada sobre una canoa [1] con su sarta de escapularios resaltando sobre la piel morena y arrugada del pecho, que descubría el escote del traje. Á la hora de la cena ella misma preparaba su chocolate, batiéndolo cuidadosamente con un clis clas producido por el choque de una sortijita de oro y carey contra el mango del molinillo. Después se sentaba con la jícara entre las piernas y lentamente saboreaba la bebida, interrumpiéndose á ratos para reprender á las muchachas cuando no hacían las cosas como Dios manda, porque no las toleraba frangolladas, gustándole mucho primor en todo.

Yo nunca fuí persona de su agrado. En primer lugar por mi sexo, con el cual jamás pudo reconciliarse; después á causa de mi precoz impiedad, que la escandalizaba sobre manera. Una picardía que le hice acabó de perderme en su ánimo. Entre las numerosas imágenes que adornaban su cuarto, la viejecita reverenciaba muy en particular un san Antonio de talla, recuerdo de mi tía y muy milagroso, según fama, pues no había objeto perdido que no pareciese en cuanto le encendían una candela. El santo, obra de un artista ingenuo, habitaba en una urna de hojalata con portezuela de vidrio. Allí lo fuí á buscar un día para ponerle sobre la tonsurada cabeza un cucurucho de papel azul, que le daba cierto airecito de astrólogo ó de nigromante. Cuando Tía Juana echó de ver el atentado, ¡fuego de Dios! la que se armó. Las sospechas cayeron desde luego sobre mí, pues ¿cuál otro era capaz de semejante irreverencia? En muchos días no pude volver á casa de mi tía, justamente encolerizada por esta infernal travesura; y á fe que

1. Especie de arca muy grande de madera, que servia antiguamente para guardar víveres.

tenía razón la señora, porque debo confesar que era yo un niño muy enrevesado.

Por más que lo procuré, no me fué posible evitar las consecuencias de mi perversidad. Apenas se encontró conmigo la propietaria del santo, me puso verde en una sujerigonza salvajina que le servía de idioma, único resabio que le quedaba del tiempo que vivió entre los indios sus hermanos : « Esto es lo que sacan con esta mentada *cevilación* [1], que los muchachos sean herejes y no respeten las cosas santas... *Agorita* mesmo te *reclarás*, *gu sos* cristiano, *gu sos* judío [2]... »; y por el estilo. Aquello fué tremendo, la viejecita echaba fuego y la reprobación de mi conducta era unánime.

En lo sucesivo tuve muchas veces ocasión de arrepentirme de haber provocado las iras de Tía Juana. Jamás me perdonó el desacato para con el gran santo portugués y me lo hizo expiar duramente excluyéndome de las golosinas y primores que solía hacer á menudo, aunque para ser verídico debo confesar que casi siempre lograba yo burlar su vigilancia.

El misticismo de la viejecita fué creciendo cada vez más con la avanzada edad. Durante sus largos rezos nocturnos comenzó á tener extrañas alucinaciones. Una noche sintió pasos muy quedos cerca de su cama; luego un aliento helado sobre el rostro, al par que una voz sepulcral murmuraba en las tinieblas : « ¡Qué frío tengo! » Encendió la vela creyendo que sería la criada que en el mismo cuarto dormía; pero al ver á ésta reposando tranquila, se puso á rezar con toda calma por el ánima cuya visita acababa de recibir.

La pureza de su alma, la bondad de su corazón le impidieron caer en los aborrecibles defectos de la gente mojigata. No gustaba de murmuraciones ni de chismes y jamás tomó parte á favor ni en contra de las distintas camarillas

1. Civilización.
2. Ahora mismo lo tienes que declarar, ó eres cristiano ó eres judío.

que se disputaban con ensañamiento el predominio de la sacristía. Era una beata del tercero ó cuarto orden, muy sincera y humildita, siempre dispuesta á obedecer sin réplica los mandatos de las de alta categoría, casi todas señoras muy autoritarias y gazmoñas, que hacían y deshacían á su antojo.

Era frecuente encontrarla en la calle llevando y trayendo floreros y candelabros para adornar los altares, y en vísperas de las grandes fiestas no volvía á salir de la iglesia ni para comer, afanada como una hormiga en los preparativos de la solemnidad. Pero así gozaba después, extasiándose en la contemplación del churrigueresco hacinamiento de muselinas, flores de mano y papel dorado. Se le figuraba estar delante de un pedacito de gloria, pues no de otra manera concebía su candor la bienaventuranza eterna. Para ella el cielo era algo así como un altar inmenso y resplandeciente de luces, cundido de oro, de pedrerías, de flores y gasas, con millares de angelitos tocando violín.

Una gran pasión vino á endulzar los últimos años de su vida, pasión mística que le procuraba goces inefables. Hasta el día en que nació este sentimiento en el misterio de su alma, nunca había mostrado preferencia por ninguno de los clérigos que servían la parroquia; antes bien juzgaba con severidad las de sus compañeras, que eran motivo de rivalidades y discordias entre partidarias del uno ó del otro padre. Pero sucedió que insensiblemente se fué encariñando con uno de ellos que la mimaba mucho y le oía resignado los nimios escrúpulos de su conciencia.

Lo que al principio no fué más que simpatía, llegó á ser amor vehemente, pero sublime de pureza. Toda la ternura de esposa y de madre, reconcentrada en el corazón de la viejecita, brotó de pronto como una fuente impetuosa, inudándolo de felicidad. Aquel hombre, que para ella no lo era, fué objeto de una adoración sin límites y reverenciado casi como un dios. Tía Juana conoció los más ideales refinamientos del amor místico, y en alas de la pasión se remontó á un mundo superior, todo poblado de visiones

encantadoras. Su aspecto, su ademán, todo en ella denunciaba la completa enajenación del ánimo y su mirada se perdía en dulcísimas lejanías, llenas de ensueños peregrinos. En un ser concentró todos sus anhelos, todas las vagas aspiraciones de su alma candorosa y primitiva, complaciéndose en adornarlo con las perfecciones y bellezas que en la suya propia se anidaban. Poco á poco fué alcanzando á un estado de arrobamiento vecino del éxtasis, y cuando recibía la sagrada comunión de manos de su adorado, se anonadaba en una nirvana deleitosa, que no podría compararse con ninguno de los placeres accesibles á los comunes mortales.

Era divertido verla seguir con mirada atenta y solícita las vueltas que el padre daba dentro de la iglesia, para acudir á la menor señal de que sus servicios eran necesarios. Permanecía largas horas arrodajada en un tapiz, herencia de mi tía, esperando que terminase la confesión de los fieles, porque ella siempre se quedaba de última, para tener tiempo de escudriñar los más ocultos repliegues de su conciencia, en busca de algún pecadillo olvidado que poder llevar al tribunal de la penitencia; y es dable sospechar que más de una vez le suministré yo el deseado pretexto. Otros ratos felices eran las tertulias en la sacristía. Disimulada en un rincón, con el rebozo echado por la cabeza, gozaba oyendo el discreteo del padre con las beatas de importancia. Cuando éste predicaba, era todavía mayor el placer; y aunque las más de las veces no entendía los complicados conceptos de la plática, el eco de la voz amada era suficiente para llenarla de placer.

Tía Juana era demasiado creyente para tener miedo á la muerte. Al llegarle su turno la esperó con serenidad, que luego se trocó en alegría en el momento de entrar el viático. Por última vez vió al padre con sus ojos mortales ya empañados; y cuando éste salió, después de darle el supremo consuelo de la Religión, no quiso abrirlos más y expiró con la sonrisa en los labios.

FABIO FIALLO

(VENEZUELA)

En el atrio.

Deslumbradora de hermosura y gracia,
en el atrio del templo apareció,
y todos á su paso se inclinaron,
menos yo.
Como enjambre de alegres mariposas
volaron los elogios en redor :
un homenaje le rindieron todos,
menos yo.

Y tranquilo después, indiferente,
á su morada cada cual volvió,
é indiferentes viven y tranquilos
todos ¡ay! menos yo.

Rima profana.

La blanca niña que adoro
lleva al templo su oración;
y, como un piano sonoro,
suena el piso bajo el oro
de su empinado tacón.
Sugestiva y elegante,
toca apenas con su guante
el agua de bautizar,
y queda el agua fragante,
con fragancia de azahar.

Luego ante el ara se inclina,
donde un Cristo de marfil
que el fondo obscuro ilumina,
muestra la gracia divina
de su divino perfil.

Mirándola, así, de hinojos,
siento invencibles antojos
de interrumpir su oración,
y darla un beso en los ojos
que estalle en su corazón.

PEDRO PABLO FIGUEROA

(CHILE)

(Nacido en Copiapó en 1857. Autor de *Fiebre Azul*, *Los héroe pueblo*, *Diccionario Biográfico de Chile*. La baronesa de Wilson ha dic él : « Joven todavía, con vigor y varonil entereza para el trabajo ideas que se renuevan diariamente; con una memoria inmejorable, augurarse que sus principios y sus aspiraciones tendrán aún vasto es para enriquecer con más amplio tesoro de producciones el Parnaso ch y el periodismo, que ha sido uno de los principales escenarios pa inteligencia y al que debe el pedestal de su reputación.

Los Homeros de la Risa

La alegría comunicativa del talento espiritual es sien risueña, bajo los ardores del trópico ó los hielos polare *Una hora de sol hace bendecir todo el día*, ha dicho S Prudhomme. La sonrisa de la luz alegra el alma más s bría. Así la risa del chiste disipa las melancolías de la v como la alegría de las claridades, de los espacios y los h zontes borra las brumas de la naturaleza.

El alma de la vida está en todas partes, en los seres las plantas, en las flores, en el aire, en los rumores, en arenas del mar y del desierto, hasta en las rocas, por en todo hay gérmenes de amor.

La alegría nació con la luz.

Al crear Dios el universo, el primer rayo que alumbr tierra y los espacios infinitos, disipando las sombras caos, comunicó un sello de risueña esperanza á la na raleza.

Fué la sonrisa de la vida que precedió al despertar de los mundos, al rumor sonoro de los mares y á la música melodiosa de todas las armonías del orbe.

Los horizontes se tiñeron de tintes sonrados y las sensaciones brotaron en los organismos, desde la piedra de la montaña, de la semilla al árbol y la flor, del germen al espíritu del hombre, desde el átomo á los astros, envolviendo en claridades de risueñas ilusiones la creación entera.

Dios, que dejó agitarse su inmenso espíritu en los destellos del día luminoso, poniendo en el sol esa colosal mariposa de fuego que cubre con sus alas maravillosas á los astros, el alma de su poder sin límites, dió á la humanidad ese risueño encanto de su amor.

La aurora es la alegre sonrisa de la mañana, tan dulce, tan suave, tan hermosa como la vaga expresión de dicha que se dibuja en los labios en flor del niño en la cuna.

La alegre sonrisa de la fuerza la puso en el vigor del hombre y la de la belleza seductura en la fascinación de la mujer, que domina por el encanto de su ternura.

Es la risa la miel olorosa de los frutos exquisitos con cuya dulzura se mitiga el amargo acíbar del dolor.

La brisa ríe rumorosa en los bosques y en los valles, coronando las cumbres de alegres notas.

También ríe el abismo, negro y tenebroso, como el corazón desventurado, con la risa satánica del vértigo ó la mueca fría de la muerte.

Reír, es, á veces, llorar á carcajadas, pero la risa es entonces azulada nube caprichosa que en sus pliegues lleva oculto el rayo y el estallido de la tempestad del alma.

La risa se convierte en anatema ó maldición cuando la arrebata la desesperación del fondo del corazón, lacerado por el desengaño.

Atenua, amortigua, suaviza las rudas luchas del espíritu y del pensamiento, traduciéndose en irónicas fantasías ó en chistes epigramáticos que disfrazan las desgarradoras explosiones del pesar, de las decepciones ó de las derrotas.

El vencido que ríe es todavía fuerte para la venganza, para la reparación, para la revancha ó la justicia.

Sin la risa, es decir sin el valor, la cruel realidad de la existencia devoraría al hombre, aniquilaría la paz social, destruiría el orden en el mundo.

Esto no es, por cierto, dignificar la burla mordaz, ni hacer la apoteosis del sarcasmo que es el escarnio de la risa.

No : la risa noble, que se inspira en un pensamiento humano, es distinta de la que hiere como el puñal, con la sangrienta lanceta del áspid ponzoñoso.

La risa irónica, sin piedad para la víctima elegida, envenena como la espina de la flor maldita.

La risa alegre, espiritual, que nace en el picante choque de dos ideas diversas, opuestas ó falsas, es la que se comunica y se hace picardía ó comedia.

La risa de la sátira suele terminar en tragedia.

También la risa tiene su epopeya, cuando la inspira la victoria, que siempre brilla gozoso el triunfador.

En Homero la risa es la burla de los dioses.

Momo es un dios Arlequín en el Olimpo mitológico.

Mercurio es también un dios alegre, es la risa en movimiento y con alas en los pies y en la cabeza.

Aristófanes es el risueño que se ensaña implacable en el martirio del genio de Sócrates.

En *Las Nubes*, comedia sangrienta, precursora de las traiciones de la historia, consumó el holocausto del sabio y heroico maestro de Platón, el divino rival de Jesús en el genio.

La risa dolorosa de Hugo Fóscolo, en su novela *Jacobo Ortiz*, que inspiró á Goethe el meláncolico *Werther*, es la herencia de una aspiración sin ideales.

Los símbolos antiguos, que evoca la humanidad dolorida, como Edipo, la Esfinje, Prometeo, en los cuales se ha sintetizado la eterna lucha del hombre con el destino, sombrío é inmutable, han sido creados por el genio en una hora de satánica ironía ó de acerba carcajada de terrible infortunio.

Hércules ríe al desgarrar con sus brazos de hierro las fauces del león.

Así el hombre ríe cuando vence á un adversario formidable.

Juvenal, Lucrecio, Marcial, Horacio, ríen en medio del placer de las bacanales romanas.

Los deleites mundanos les arrancaban las risotadas histéricas de las saturnales del vicio.

Acaso Tácito sonrió, con adusto seño, al describir las liviandades de Mesalina en sus *Anales*, porque señalaba el final de la orgía de aquella vida de perpetuo festín pasional.

Los risueños intelectuales de la poesía, de la novela, del drama, del poema, que hicieron de la sátira, del epígrama, de la ironía un arma de combate y de propaganda, dieron al chiste, á la caricatura, — en prosa — verso — ó lámina, á la burla festiva el escozor de la picada de la abeja ó de la víbora venenosa.

Así Cervantes, Voltaire, Rabelais, Swift, Le Sage, Quevedo, Larra, trasformaron la risa espiritual y donairosa, hija del genio y del arte, en la lisa del pensamiento, vibrante, conmovedora, para caracterizar un estado de alma, un período social, en un momento histórico, las extravagancias humanas ó los crímenes de los reyes y de los hombres vulgares.

. . . . . .

EMILIO FRUGONI

(URUGUAY)

Á un luchador.

Hacia la gloria, luchador, camina.
No te infunda el ataque un desaliento.
¡Tú sabes bien cómo creció la encina
sin que pudiese detenerla el viento!

No temas del furor la saña loca,
ni de la multitud la fuerza suma.
Las olas que combaten á la roca,
caen á sus pies deshechas en espuma.

Demuestra que tu pecho el amor siente,
al desplegar las alas de tu anhelo.
Las ondas tumultuosas del torrente
también reflejan el azul del cielo.

Que cada herida del dolor provoque
un destello vivaz en tu alma pura.
Cuando cae el martillo sobre el bloque,
desparrama fulgor la piedra obscura.

Y entonces el espíritu, forjado
en el yunque de todos los dolores,
será como el diamante que, tallado,
se transforma en un haz de resplandores.

Hacia la altura, luchador, camina,
porque en el valle se corrompe todo.
No olvides que « la gota cristalina
si llega al suelo, se convierte en lodo. »

Y si has de caer, cae altanero.
La enseña de la luz salven tus brazos.
¡Seméjate al acero,
que ilumina la lucha con chispazos!

VÍCTOR FRENCH MATHEU

(ARGENTINA)

Las campanillas.

Como alegres modistillas
vestidas de azul y grana,

se asoman las campanillas
lindas, frescas, y sencillas,
por la entreabierta ventana.

Son mis novias — y me quieren
tanto que, cuando se mueren
cediendo á la ley divina,
para mortaja prefieren
los pliegues de mi cortina.

. . . . . .

ALBERTO I. GACHE

(ARGENTINA)

De cómo eran considerados los abogados por el muy ilustre cabildo y vecinos de Buenos Ayres en 1613.

Cuentan las crónicas que á fines de 1613 no ganaban para cerotes y desinquietudes los pacíficos é inofensivos habitantes de la ciudad de la Santísima Trinidad de Buenos Aires, pues, cuando no eran las hormigas y ratones y otras sabandijas y alimañas, que grave daño hacían en sembrados, casas y vituallas, era el sabihondo y acicalador barbero del pueblo, Andrés Navarro, cirujano y flebótomo, quien amenazaba, soberbio, con marcharse á otras tierras y dejar barbados hasta el ombligo y melenudos hasta un palmo por debajo del hueso occipital, á los hombres todos de la naciente villa, hoy emporio y orgullo de las Américas, en cuyos casos se reunía solemnemente el Cabildo para acordar las medidas necesarias reclamadas en las instancias que se le presentaban sobre asuntos tan trascendentales y que tanta desazón causaban. Mas, el susto mayúsculo recibiólo la población el día que se tuvo noticia cierta de que en breve arribarían á la ciudad, donde sen-

370102

tarían muy orondos sus reales, tres abogados diplomados en la coronada villa, que se habían concertado " en venir á este pueblo con ánimo de que haya pleitos para ganar plata con que volverse á existir en él ". De sobra tenían, y para dar y prestar, con el de igual clase, don Diego Pérez, letrado asalariado por el Cabildo, que era como luz en eso de hacer costas y percibir honorarios, el cual letrado les traía ya un tantico cargados y embrollados con sus marañas y añagazas y letra menuda.

Justamente alarmados con tan extraordinario anuncio, reuniéronse los más pudientes vecinos con el fin de pedir al Cabildo no permitiese la entrada á enredadores y embusteros de tal calaña — que esa era la fama de que gozaban antaño en las remotas Indias Occidentales los hombres de toga — pues hallaríanse en consecuencia expuestos, con la presencia de muñidores semejantes, á ver mermadas sus haciendas y á perder lo poco que ganaban á fuerza de puño y de sudar la gota gorda; y sabido era por entonces que existían ordenanzas del señor Virrey, D. Francisco de Toledo, " que manda que en asuntos de minas, fronteras y nuevas poblaciones, no haya abogados ".

Propúsose, por lo tanto, al Muy Ilustre Regidor, D. Miguel del Corro, como el hombre de más volumen y mayor caletre ó entendimiento, para obtener del Cabildo el rechazo de aquella epidemia, que en tal categoría entraban los dichos licenciados, y así fué dispuesto. D. Miguel del Corro era indudablemente persona de cacumen é influencia en la ciudad; dispensador de mercedes y favores, tenía ese don de gentes que tantas voluntades conquista, y era, en fin, algo así como ciertos caciques del día, que gozan de prebendas y tienen vara alta en las regiones de los poderosos y de las eminencias dadas al trapicheo y al manejo de la cosa pública, *rei publicæ*, que decían los romanos antiguos. Debía de ser muy letrado y no tener pepita en la lengua en razón de vérsele á menudo meter su cuchara en todos los asuntos relacionados con el Puerto de Santa María y sus alrededores; y habría sin duda alguna de disponer de mucho crédito y privanza, pues por acuerdo de

20 de mayo de 1613, resolvió el Cabildo, á su petición, prestarle diez y seis fanegas de trigo del *Pósito*, con fianza, ganga de que muy pocos vecinos disfrutaban, y que, según se ve, tal complacencia no dejaba bien parada la probidad y justicia del Cabildo, tratándose, como se trataba, de un Regidor que formaba parte de él.

Dióse el susodicho cabildante toda la prisa posible para poner en práctica lo muy razonable y justo que deseaban tales vecinos, y apercibióse á romper lanzas y venirse á las puñadas, si el caso llegaba, con Jueces Reales de la Real Hacienda, con Alcaldes ordinarios, Justicias mayores y con sus colegas y compinches los Regidores, por más pendencieros y hombres de espada y quítame allá esas pajas que fueran, pues que maestro era en eso de hacer y defender proposiciones, como que ya tenía bien ganada fama de desfacedor de entuertos, por sus raras condiciones de consejero sesudo y de altos alcances, cual ninguno venido de allende los mares desde veinte años atrás.

Entregóse aquella noche el Regidor á meditaciones y estudios profundos de reales ordenanzas, legajos, códigos y hasta libros de caballería, para dejar boquiabiertos y embobados con tanta sabiduría de prestado y logorrea campanuda, á los cabildantes, que al día siguiente, Dios mediante, se juntarían en las casas de su Ayuntamiento, para tomar deliberaciones acerca de la proposición grave y trascendental que haría el susodicho Corregidor en nombre de los muy leales vecinos que tantas desinquietudes pasaban con la amenaza de nuevos enredos de que serían causa los licenciados que venían de tierras lejanas á la pacífica ciudad de D. Juan de Garay.

Puntuales fueron á la citación que se les hiciera, y hubo Cabildo pleno aquel día, en razón, como queda dicho, de que el asunto que lo motivaba tenía pelos y prometía ser discutido por arriba y por abajo, desde todo punto de vista, pues que había calentado los ánimos y no se hablaba de otra cosa en la población. En este Cabildo memorable juntáronse el capitán Mateo León de Ayala, Justicia mayor; Francisco de Salas y Francisco de Manzanares, Alcaldes

ordinarios; el capitán Simón de Valdés, Tesorero; Tomás Ferrufino, Contador; Jueces oficiales reales de la Real Hacienda, Bernardo de León; depositario general, Felipe Navarro; el capitán Gonzalo de Carbaxal, Juan Quinteros y el susodicho Miguel del Corro, Regidores.

Pidió hacer uso de la palabra el tal vocero de los vecinos, y luego de habérsele concedido, arrellenóse en su asiento de vaqueta, compusóse el pecho, pasóse la mano por la frente, y paseando su mirada por la sala, dijo : que querían venir á abogar á la ciudad tres licenciados, y que como la experiencia ha demostrado el daño que de haber letrados ha sucedido, convenía al bien común, á la paz y quietud de la población por estas razones, por aquéllas y por las de más allá, que los dichos tres letrados, ni ninguno de ellos se admitieran ni se recibieran en la ciudad, despachándose un propio al camino con orden para que no entraran en ella, etc., etc.

Considerada esta proposición, usaron también de la palabra varios de los presentes, quitándole unos al diablo para ponerles á los letrados, mostrando todos conformidad en lo muy justo expresado y pedido por Del Corro y quedando desde luego acordado, se diera aviso á los dichos abogados, donde quiera que se les alcanzare, de no venir á la ciudad sin orden de S. M. el Señor Virrey ó Real Audiencia, todo lo cual fué cumplido.

Huelga agregar con cuánta refocilación y contentamiento fué recibido tan sesudo acuerdo por los tímidos é infantiles vecinos y muy especialmente por el abogado Pérez, del cual al principio de esta verídica crónica tengo hecha referencia, y quien, viéndose libre de toda competencia, fué su primer pensamiento subir su tarifa de honorarios y cargar en consecuencia la mano cuando se hiciera uso de sus luces en las discusiones y querellas de los habitantes de la ciudad, como que á la ocasión la pintan calva, y tonto es el que no se aprovecha de ella y saca la tripa de mal año.

MANUEL GÁLVEZ, HIJO

(ARGENTINA)

(Nació en Paraná en 1882. Se recibió de abogado en 1905. Ha dirigido durante dos años la revista *Ideas*.)

Vidriera.

Una lámpara arcaica daba su lumbre exigua.
La sala se teñía de palidez ambigua.
Tú estabas adorable como una estampa antigua.

Virgen de las que amparan las sagradas capillas,
Eras digna de excelsas joyas y maravillas
Y de que se ensalzara tu gloria de rodillas.

Tu mirar se extendía en vaga lontananza,
Y tu angélico rostro sufría la añoranza
De cantares de iglesia, pero á la vieja usanza.

Santa imagen como esas que exornan los cristales
De las semi-veladas ventanas ojivales
En los muros austeros de ancianas catedrales;

De tu vista se exhala plácido misticismo,
É igual que aquellas telas del prerrafaelismo,
Surges cual primitiva visión del cristianismo.

Era un sueño... Y quise prosternarme de hinojos,
Pero temí el reproche lánguido de tus ojos
Y que ahogasen tu sacra palidez los sonrojos...

ISAÍAS GAMBOA

(SAN SALVADOR)

(Nació en 1872, murió en 1904.)

El retrato.

Pintaba un gran artista la figura
De una mujer; pero en la boca había
Un rasgo que á su genio se escondía,
Que escapaba al pincel y á la pintura;

Una sonrisa de ideal belleza,
Que era como un destello de ternura
Perdido en una sombra de tristeza...

De repente el pintor, en la ansia loca
Del genio, que al crear se inmortaliza,
Con un golpe de luz trazó en la boca
La secreta expresión de la sonrisa...

Miró su obra el artista largo rato,
Con la muda ansiedad del embeleso...
Y después en un íntimo arrebato,
Acercóse frenético al retrato,
¡Y borró la sonrisa con un beso!...

Primavera.

— Ven á ver mis jardines,
Que con la primavera
Han abierto, bellísimas, las flores.
Ven » — repitió sonriendo placentera.
Y brillaban sus ojos seductores
Con una luz fantástica, indecisa,
Divina acentuación de su sonrisa.
Y la seguí turbado,

Por el sendero estrecho
De pétalos marchitos alfombrado.
Y al ver ante mis ojos su figura
Alta, gentil, espléndida, mi pecho
Latió con la ansiedad de la locura.

El sol de primavera
Desde un cielo sin mancha difundía
Vida y placer. La dulce niña era
Una gracia, un destello de aquel día;
Sus tempranos colores
Emulaban los tintes de las flores;
Y circulando entre ellas, recogía
Levemente la falda de su traje
Para no humedecerla en el ramaje.

— ¡Mira, mira! — clamaba :
¡Pensamientos, violetas! »
Y con manos inquietas
Las florecillas trémulas tronchaba
Para prenderlas en su núbil seno;
Y cuando estuvo ya de flores lleno,
— Son para ti — me dijo — todas... ¡toma! » —
Y me dió el ramo de embriagante aroma.

Yo aspiré su fragancia, su veneno,
Como el que en vago encanto se embelesa.
Ella, móvil, traviesa,
Siguió ante mí resplandeciente y loca.
Detúvose en un grupo de claveles
Y tomando uno de ellos en la boca,
Al juntar sus colores y sus mieles,
Virginal tentación provocativa,
Vi esos labios y pétalos tan rojos
Como una sola flor ardiente y viva,
Flor de pasión, que deslumbró mis ojos.

Sombría, muda, lenta,
La nube que el relámpago presagía
Condensaba en mi pecho la tormenta.

Yo estaba absorto en la atrayente magia,
En el encanto singular, risueño,
De la beldad que ante mis pasos iba.
Otra vez recogió la falda esquiva,
Y vi su pie, pequeño...
Le ví apenas, ligero como un sueño.
Pero entonces robóme el albedrío
La mano que la falda replegaba
Para evitar la lluvia de rocío.

¡Esa contemplación me fascinaba!
El talle fino de su forma esbelta,
Medio oculta entre ramas y corolas;
La cabellera suelta
Cual luminoso río
Que destrenzara bajo el sol sus olas
Sobredorando su caudal sombrío;
Las fugitivas líneas
De turjencias virgíneas;
El cuello blanco, pálido,
Entre crespas espumas
De cándidos encajes...
Alta nieve por cima de las brumas;
Los vívidos olajes
De sus mejillas... Y en el aire cálido,
Céfiros del edén, luz y rumores.

De repente perdióse entre las flores
La divina visión. ¿Fulgor extinto
Había sido, pues, en los ideales
De un sueño encantador? Con indecisa
Mirada la busqué. Y en los rosales
Oí claro, distinto,
El breve timbre de su alegre risa.

Corrí allá. Del sendero en una vuelta
La vi. Su larga cabellera suelta,
Como en las redes del amor quien ama,
Hallábase prendida

En una verde rama
De rosas florecida,
Que retuvo esa prenda tan querida.
— ¡Ven á mí! — me gritó, — que prisionera
Estoy en esta rama traicionera! »
Y el sonoro reír en el ambiente
Dilataba su nota placentera,
Más grata que el murmurio de la fuente.

Miré, sin acudir, la deliciosa
Escena encantadora en que veía
Á mi amada en las redes de una rosa.
Sintió inmenso placer el alma mía,
El goce espiritual, la emoción pura
Que idealiza y suspende el sentimiento
En la contemplación de la hermosura.
Entonces lisonjeóme el pensamiento
De que el primer amor de tal criatura
Lo despertó mi adoración por ella :
¡Inocente, feliz, sensible, bella!

Amable sugestión. Ansioso luego
Corrí al rosal, atento á su reclamo.
— ¡Suéltame! » — dijo, con amante ruego.
Y en las espinas del hirsuto ramo
Vi las áureas madejas enredadas,
De su opulenta cabellera blonda;
Una á una las hebras delicadas
Las liberté de la ominosa fronda,
Y en tanto que salvaba ese tesoro,
Era yo preso entre sus redes de oro.

— Ya — dijo; y diligente
Se puso en pie con infantil presteza,
Sonriendo tan dulce y tiernamente
Como era sólo dado á la belleza
De su divina boca tal encanto.
Y recogiendo en torno á su cabeza
El esparcido y vagaroso manto

De sus finos cabellos,
Una corona se formó con ellos.
— ¡Salve, reina! — exlcamé, cual si estuviera
Delante de la diosa Primavera.

Ella se irguió dichosa é inocente,
Adornado su pecho con las flores
De la rama falaz, cuyas espinas
Habían ofendido sus primores.
Llegamos á la orilla del torrente,
Y al contemplar las ondas cristalinas
Bordadas con espumas luminosas,
Lanzó á las aguas las abiertas rosas.
Enrojeció la límpida corriente
Bajo los tiernos pétalos, tan vivos
Como los labios de la amada mía.
Yo miraba con ojos pensativos
Las pobres flores, y ella, indiferente,
— ¡No volverán, no volverán! — decía.
. . . . . .

FEDERICO GANA Y GANA

(CHILE)

(Nació en Santiago en 1868. Pertenece al grupo de los que intentan utilizar las costumbres de la región y hacer arte nacional.)

Días de Campo.

UNA MAÑANA DE INVIERNO.

. . . . . .

Al dar vuelta un recodo, me vi detenido de improviso por una pequeña partida de hombres á caballo.

Era un entierro de pobres en descanso.

Reconocí á algunos inquilinos de las haciendas vecinas.

Permanecían casi todos inmóviles sobre sus flacos cabajos, espoleados y sudorosos.

En sus rostros tostados por el sol, bajo las gorras de godón azul ó los sombreros de anchas alas, vagaba una :presión de tristeza afectada, soñolienta, casi sonriente...

Observé sin dificultad que casi todos esos dolientes :uestres estaban ébrios; el acohol bebido durante la noche la madrugada, mientras se velaba el cadáver, los excitaba l vez á esa inconsciente melancolía.

Me acerqué á uno de ellos, un viejo de luenga barba gris, n *campañista* de uno de los fundos colindantes, y le preinté en voz baja :

— ¿Á quién llevan?

— Es á la Maiga, señor, la hija de don Manuel, el que ve en las « Tres Esquinas », me respondió, sacándose nta y respetuosamente su agujereado sombrero.

Dirigí la mirada á mi rededor y entonces ví sobre la tierra ›gra del camino unas angarillas sobre las que se amonnaba un bulto envuelto en una tela sucia y harapienta· ı la parte superior del cuerpo, que tal vez correspondía seno, había atada una pequeña crucesita blanca de adera de álamo; y á poca distancia, los angarilleros, sendos en el suelo, con las mangas arremangadas, fumaban anquilamente sus cigarrillos de hoja.

Contemplaba casi sin atrever á moverme, como entumedo de frío, las angarillas, el bulto negruzco, inmóvil, os hombres tan pobres...

La Margarita, la Maiga; y una imagen de mujer venía á ı memoria... Yo la había conocido en otro tiempo. Un ía nebuloso y frío como éste, en que, acompañado de lgunos amigos jóvenes y algres, iba de caza, me había etenido á beber una copa de aguardiente en la fonda onde vivía aquella muchacha.

Me parecía ver aún su enmarañada cabellera castaña, sus rgas trenzas, sus grandes ojos pardos inclinados ante las uscas galanterías de mis compañeros de caza, mientras la sostenía respetuosamente el platillo, esperando que biésemos, sonriéndose como avergonzada...

Miré una vez más hacia la tierra, y entonces advertí unos pequeños zapatos manchados de barro que sobresalían de la mortaja.

No sé si la calma de ese día de invierno ó el silencio de aquel cortejo campesino, me inclinaban á la contemplación; el hecho es que permanecí inmóvil sobre mi caballo observando minuciosamente los detalles de la escena.

En medio del círculo de jinetes, había dos individuos desmontados, con la cabeza descubierta, á poca distancia del cadáver.

El uno era don Manuelito, el propietario de la *chingana* de las « Tres Esquinas », á quien apodaban *el Peuco* en los alrededores, á causa de ciertas rapacerías antiguas y modernas. Era un viejecillo flacucho y encorvado, con ese aspecto sucio y miserable que se advierte generalmente en nuestros campesinos ancianos. Vestía una larga manta vieja y deshilachada, unos pantalones de mezcla muy cortos y unas botas embarradas. Su rostro escuálido y anguloso sus ojos pequeños, oblicuos y vivaces; sus cejas que se alzaban á cada instante con un movimiento nervioso y maquinal; su escasa barbilla gris y la dura contracción de sus delgados labios, le daban una expresión de malicia siniestra. Dirigía rápidas y penetrantes miradas en todas direcciones, como sobresaltado, como inquiriendo la causa de todo aquello; de cuando en cuando, pasaba lentamente su gruesa mano de trabajador por la cabeza amarrada con un pañuelo de rayas coloradas.

El otro individuo era un muchacho de elevada estatura, esbelto y desgarbado, de rostro muy moreno, y al parecer de unos veintidos á veintitres años.

Su traje de campesino, casi nuevo, la pequeña manta de colores resaltantes, el sombrero de pita, las grandes espuelas enchapadas en plata y un pañuelo de seda azul que llevaba anudado al cuello, formaban vivo contraste con la pobreza de la indumentaria de los otros dolientes. Permanecía inmóvil, con la cabeza inclinada y los brazos caídos. Sus ojos, enrojecidos y dilatados, fijos con persistente atención en el cadáver que tenía delante, brillaban

como ascuas bajo las cejas fruncidas. Su barba, un poco alargada, temblaba convulsivamente. Á su lado, una flaquísima yegua negra, con el cuello doblado hacia la tierra, parecía participar de la tristeza y el ensimismamiento de su jinete.

De pronto, el muchacho alzó bruscamente la cabeza, dirigió la mirada hacia un punto indefinido, y, lanzando un hondo suspiro, exclamó con voz fuerte :

— ¡Ya la Maiga no aposentará más por estas tierras!

Y luego, volviendo lentamente hacia el viejo su rostro contraído y que parecía animarse con una sonrisa, agregó con acento de dulce y dolorosa reconvención :

— Don Manuel, don Manuelito, si Ud. me hubiese escuchado cuando le hablé, esto no habría sucedido. Ud. se acordará de cuando fuí á su casa y le dije lo que había.

El viejo, al oír estas palabras, volvió violentamente la cabeza á otro lado, y dijo con tono breve y seco :

— Y qué sacas con venir á hablar de eso ahora.

El muchacho insistía dulcemente :

— Pues ahora es cuando hay que hablar, don Manuel, para que se sepan las cosas, ahora que es el último día... Ud. lo sabía muy bien que la Maiga y yo estábamos palabreados.

El viejo movió despreciativamente la cabeza, murmurando entre dientes :

— Á buen caballero le iba yo á entregar mi hija.

Y en seguida agregó, irónicamente, en voz alta :

— Ya que estás hablando tanto, ¿por qué no cuentas aquí cuanto tiempo estuviste en la cárcel?

Al escuchar esto, el muchacho le dirigió al viejo una mirada torva, cargada de contenido rencor, y le dijo con voz sorda y amenazadora :

— Don Manuel, don Manuel, no me venga á decir esas cosas...

De repente su vista, turbada por el alcohol y la cólera, me apercibió, y entonces, alzando violenta y descompasadamente los brazos, echando atrás la cabeza en ademán de súplica, avanzó hacia donde yo me encontraba, dando tras-

piés, enredado en las espuelas y gritándome á grandes voces con ese acento agudo y discordante del ebrio excitado por la pasión :

— ¡Mi señor, mi caballero, por favor, no se vaya, oíga, oígame, porque don Manuel me quiere avergonzar aquí, y yo voy á contarle á Ud. lo que ha hecho él!

Llegó cerca de mí, y apoyando pesadamente uno de sus brazos en el cuello de mi caballo, mientras accionaba con el otro, principió á hablarme con voz monótona y entrecortada :

— Mi caballero, — y ahí están todos para que atestiguen si no es cierto lo que digo, — cuando vivía mi padre fuí un día á ver á don Manuel, y le dije : Don Manuel, yo he palabreado á su hija de matrimonio, y vengo á saber si Ud. consiente. Y él me dijo que sí al principio; pero, después, como le llegaba gente á su casa y la Maiga les cantaba y como vió que también venían caballeros á gastar por ella, me dijo que no. Al poco tiempo supe que el negocio iba muy bien, porque los caballeros venían por la Maiga, y andaban detrás de ella con el consentimiento de don Manuel, que le pegaba á su hija porque no era condescendiente. Cuando me contaron que don Manuel la había entregado á un caballero por plata que recibió, y ya mi padre era muerto, la Maiga se quería venir conmigo, pero yo no quise nunca. Y ella sufría por mí, y me mandaba recados de que fuese á verla. Casi siempre la encontraba por el camino, muy elegante, y se sonreía, y como que quería hablarme; pero yo, que tenía partido el corazón, le picaba las espuelas á mi caballo, porque ella había andado en cosas que no podía aguantar. Después lo vendí todo y me puse á remoler por culpa de ella, hasta que le dí una puñalada á uno, y me metieron á la cárcel: y ahí he estado padeciendo, señor, y todo á causa de este hombre ¡que vendió á su hija y me ha hecho desgraciado! Y ahora, mi caballero, dígame si no tendré razón para avergonzar á este viejo delante de todo el mundo, ahora que vamos en este entierro á dejar á la Maiga, que se murió de pena porque yo no me acerqué á ella... ¡porque me quería!

minar, dejó caer violentamente la cabeza sobre el
e mi caballo, restregó con desesperación la frente
as crines y prorrumpió en un largo é inarticulado
de borracho...
arté suavemente, y me alejé al galope.

ENRIQUE GARCÍA VELLOSO

(ARGENTINA)

Caín.

DRAMA EN 3 ACTOS.

ACTO TERCERO

ESCENA I

— (*consolándola*). — ¡Basta señora, por Dios! Los
os no son para derramar lágrimas sino para enju-
Piense en su hija.
NILA. — Sí... Resignación... ¡resignación le pido al
o me animo á ver á Alcira. ¡Probrecita!
. — Se me partió el alma, hace un momento, cuando
ada furiosamente á su hija al cuerpo muerto de
Este asesinato es una injusticia de la suerte.
NILA. — ¡Qué espanto, Dios bendito!
— Valor..... valor.....
RIO. — (*saliendo de izquierda*). — Pronto, un peón
ta.
NILA. — ¿Qué pasa?
RIO. — Su hija que no vuelve en sí.
. — Ahí está Baldomero. ¡Baldomero! (*llamando.*)
MERO. — (*saliendo por el foro*) Señor.
RIO. — Al pueblo..... corriendo y traete esta receta.
MERO. — ¡Volando! (*vase.*)

PETRONILA. — ¡Mi hija se muere!

JUSTO. — No perdamos la entereza, Doña Petronila. Pe semos en hallar un rastro que nos indique quien es el as sino de Lucio.

PETRONILA. — Voy á ver á mi hija. Sacaré fuerzas d flaqueza. (*Se va.*)

GREGORIO. — (*á Justo*). — ¡Pobre Lucio! Al verle sobre l cama, bañado en sangre, al contemplar su cara llena d bondad, he ofendido al cielo protestando como hombre llorando como un niño.....

JUSTO. — ¿Está muy desfigurado?

GREGORIO. — No.

JUSTO. — ¿Y Casio?

GREGORIO. — Á los pies de la cama, pálido, muy pálido.. in derramar una lágrima. Parece Casio un muerto qu habla y Lucio un santo que duerme.

JUSTO. — ¿Y Gabriel?

GREGORIO. — Don Gabriel no hace más que contempla el puñal, como queriendo adivinar á quien ha pertenecido. Lo mira... lo remira...; interroga á la hoja acerada el nombre de su dueño. De rato en rato dice: ¡yo conozco este puñal!

ESCENA II

GABRIEL. — (*como contestando á Gregorio.*) ¡Y sé el nombre de su dueño!! (*trae el puñal en la mano.*)

GREGORIO. — }
JUSTO. — } ¿Sí? (*con ansia.*)

GABRIEL. — ¡Sí!! Lo he mirao... lo he mirao... he torturado mi cabeza hasta saber donde he visto este puñal, y de repente, como un relámpago, ha brillao en mi recuerdo el nombre de su dueño. ¡Este puñal es de Falucho!

GREGORIO. — ¿De Falucho?

GABRIEL. — De Falucho... que estaba junto al cadáver de Lucio...

JUSTO. — Habrá huído.

GREGORIO. — Busquémoslo... pronto.

JUSTO. — Si el recuerdo es verídico el dato no puede ser más convincente.

GREGORIO. — No hay que apresurarse.

GABRIEL. — Hay que buscarlo.

JUSTO. — Hace un momento le vi.

GABRIEL. — Si es él... Oh... con este mismo puñal, le parto el corazón.

GREGORIO. — ¡Don Gabriel! (*conteniéndolo*).

JUSTO. — No hay que decir locuras.

ESCENA III

TIJERETA. — Señor.

GABRIEL. — ¿Que hay?

TIJERETA. — Ha vuelto Genaro del pueblo y dice que el comisario y dos vigilantes vienen pisándole la sombra... Que ya han pasado la tranquera...

JUSTO. — No creí que viniera tan pronto.

GABRIEL. — Es muy buen amigo nuestro.

GREGORIO. — ¿Has visto á Falucho?

TIJERETA. — Está con Emilia, sentao al lao del jagüel.

GABRIEL. — ¡No ha huído!

GREGORIO. — Porque no es el asesino.

GABRIEL. — Decime... vos, que sós tan compinche de Falucho¿ conoces este cuchillo?

TIJERETA. — (*lo mira*). — Sí.... es de él...

GABRIEL. — ¡Lo ve amigo!

TIJERETA. — Pero este cuchillo, lo agarró Emilia y lo escondió. Decía que con este puñal se iba á matar, si Don Casio no la quería.

GREGORIO. — Lo mejor es hablar con Emilia.

GABRIEL. — Con los dos.

JUSTO. — Antes que llegue el comisario. Llamalos.

GABRIEL. — Pero sin decir una palabra de lo que has oído. (*vase Tijereta por el foro.*)

JUSTO. — Ahora lo sabremos todo.

GABRIEL. — Sí.

GREGORIO. — ¡Dios lo quiera!

JUSTO. — El puñal nos lo va á contar.

ESCENA IV

CASIO. — (*sorprendido*). — ¡Ellos! Necesito buscar á Emilia... Ese puñal va á perderme. [*á parte*]

JUSTO. — Casio.

GABRIEL. — ¿Ha recobrao el conocimiento Alcira?

CASIO. — Sí. Sería bueno que la sacasen á tomar un poco de aire.

JUSTO. — ¿Pues?

CASIO. — Hace un calor insoportable allí dentro. Yo me ahogaba. ¡Qué noche! Con permiso. Voy á pleno campo. Si hago falta, me llaman.

JUSTO. — Si, va á hacer falta dentro de un rato. Cuando llegue el comisario. Ya tenemos andao la mitad del camino. Se sabe de quien es el arma homicida.

CASIO. — ¿Si?

JUSTO. — De Falucho.

CASIO. — ¡Claro!

JUSTO. — De modo que Ud. cree...

CASIO. — Que el moreno es el asesino de mi pobre hermano. Yo me voy á tomar un poco de aire...

GABRIEL. — No se aleje mucho.

CASIO. — No. Al primer llamado soy con Uds. (*Vase.*)

JUSTO. — No deja de ser extraño el proceder de este hombre.

GABRIEL. — No le he oído una sola frase contra del asesino de su hermano.

GREGORIO. — La emoción, quizá.

JUSTO. — ¿Y Espina?

GABRIEL. — Ese por lo menos ha ayudado al Dr. Buchán cuando éste pretendía salvar á Lucio.

JUSTO. — Casio, en cambio, fué el último en aparecer, cuando todos nos desesperábamos ante la sangre de nuestro amigo.

ESCENA V

FALUCHO. — ¿Nos llaman?

GREGORIO. — Sí

JUSTO. — Acerquense.

GABRIEL. — Vos... acercate... más... ¿Conoces este puñal?

FALUCHO. — (*lo mira*) Sí; es mío.

EMILIA. — (*aparte*) ¡Oh!

JUSTO. — Con este puñal han matao á Lucio. Responde.

FALUCHO. — Yo... señor... no sé...

GABRIEL. — Dice Tijereta que este cuchillo lo ha tenido Emilia para matarse.

EMILIA. — Cierto.

GREGORIO. — ¿Á dónde lo dejaste?

GABRIEL. — No padre, no se meta Ud. en la averiguación. ¡Dejeme solo!

GREGORIO. — Yo.....

GABRIEL. — ¡Claro!

JUSTO. — Empieza por facilitarle la mentira para que diga que lo dejó sobre un mesa... tirao... Pero á mí no me vas á engañar... ¿oís?... Decí... decí prontito lo que has hecho con este cuchillo.

FALUCHO. — Dejeme hablar primero á mí.

JUSTO. — Primero á Emilia. Contesta sin asustarte. Decí la verdad.

EMILIA. — Yo... si... es cierto... que...

GABRIEL. — ¡No tartamudéis!...

EMILIA. — Si... el cuchillo lo tenía escondido para matarme. Pero esta noche, un ratito antes del crimen, don Casio me dijo que me quería y ya no quise más que vivir... vivir para él...

GREGORIO. — ¿Y...? (*con ansia*)

JUSTO. — No me la interrumpa!

GABRIEL. — ¿Y entonces?

EMILIA. — Entonces, don Casio, para evitar que me matase, me quitó el puñal.

TODOS. — ¡Oh!!

EMILIA. — Y se lo guardó.

JUSTO. — ¿Estás segura... este mismo?

EMILIA. — (*vacila*) ¿Este mismo?

GABRIEL. — Casio es el asesino de Lucio.

GREGORIO. — No...

JUSTO. — ¡Sí! ¡sí!

GABRIEL. — ¡Sí!!! ¡Casio es! ¡Con este mismo puñal voy á saciar mi vengenza! ¡Por mi hija! ¡Por el pobre muerto, por mí!!!

GREGORIO. — No.....

TODOS. — No..... [*deteniéndole.*]

FALUCHO. — ¡No! Usted no, Don Gabriel. Usted no debe salpicar sus canas con la sangre de ese infame. Yo no necesito vivir para nadie; dejeme el camino del presidio. Piense en sus viejos y en su esposa : á ellos se pertenece. Yo no estoy atado á nada. Deje para mí el grillete, deje para mí esa muerte. Yo le juro que todas mis desgracias van á convertirse en una gran alegría, cuando mi daga se hunda sin piedad en el pecho de esa hiena, que á usted lo dejó sin hijo, á mí sin cielo, á Emilia sin honra... Esa vida me pertenece. Hasta la voz del cielo me dice : ¡mata sin asco, bebe su sangre, partí su corazón!! (*con énfasis*)

GREGORIO. — No... no... (*confusión en los personajes.*)

ESCENA VI

COMISARIO. — ¿Qué pasa?

JUSTO. — El comisario.

GREGORIO. — Dios lo envía.

COMISARIO. — He sabido la tragedia que ha ocurrido y vengo á cumplir con mi deber. Ponganme en autos de todo. ¿Se sabe quien es el asesino?

GREGORIO. — Se presume.

JUSTO. — Se sabe.

GABRIEL. — Pasemos aquí dentro, señor comisario, y hablaremos mejor. (*señalando el cuarto de la derecha.*)

COMISARIO. — Vamos. Ustedes (*por los vigilantes*) no se me

alejen mucho. (*desaparacen los agentes.*) Quiero tomar declaración á todo el mundo. ¿Se ha notado la ausencia de algún peón?

GABRIEL. — No señor.

JUSTO. — Entren Uds. también. (*á Falucho y Emilia.*)

COMISARIO. — Hagamos las cosas con rapidez. [entran á la pieza de la derecha.)

EMILIA. — ¡Casio asesino! ¡Y yo su delatora! ¡Pobre hijo mío!

ESCENA VII

Aparece CASIO por el foro, muy demudado, con los ojos hundidos y una profunda palidez. Antes de hablar, mira por todos lados. Exterioriza la desesperación en el ademán y en la vacilación. Va á entrar á la pieza de la izquierda y se detiene.

CASIO. — No... allá no... no quiero ver su cuerpo, no quiero ver la sangre que vertí... ¡Qué tortura! Mi cabeza va á estallar. Su cadáver allí está. Mi conciencia es el sepulcro de esa muerte. Por todas partes me sigue su sombra... oígo su voz... ¿á dónde iré que su voz no me persiga? (*golpeándose el pecho*) Las sombras de la noche me hablan de Caín... ¡Siempre Caín! Caín á la luz del día... Caín dice el aire... Caín los hombres... ¡Caín él desde su tumba... ¡¡ Caín.... Caín!! (*Transición*) ¿Si confesando el crimen se descargase mi conciencia...? No.... confesar no... negar siempre... ¡siempre negar...! Emilia puede salvarme... El puñal de Falucho es mi delator... ¡Caín!... ¡Oh....! (*en una brusca transición*) ¡Fratricida! (*mesándose los cabellos.*) Huír... sí... huír... huír sin vacilación.... huír solo... ¡solo no! ¡Con la sombra..... huír con la sombra que dice Caín! Campo.... abre tu ancho espacio... Soledad, acógeme en tu seno.... hacia ti voy... con mi alma torturada y mi brazo criminal... (*va á irse por el foro y le detiene la presencia de Gregorio.*)

ALBERTO GHIRALDO

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1874.)

La voz del Hierro.

(VERSOS ESCRITOS PARA SER LEÍDOS EN UN MITIN PRO-PRESOS)

Como en los grandes días de batalla,
Como en los días de los grandes duelos,
Rodeando un estandarte de justicia
Y la bandera de su amor al viento,
Las huestes de la luz, las proletarias,
Se agitan hoy llamadas por un trueno.
— Que la voz del presidio ha resonado
En el jigante corazón del pueblo
Como un rudo dolor hecho tormenta,
Quizá mañana tempestad de fuego. —
El crimen es de muchos, los cobardes
Tienen la culpa de que sufra el pueblo,
Los que vacilan ante el bien y tienen
Para el mal, como un cómplice, el silencio.
No todos los pesares sepultados
Quedarán en la noche del misterio
Si para cada transgresión de arriba
Hubiera abajo algún rumor siniestro,
Si para cada infamia hubiera un rayo,
Para cada injusticia un escarmiento.

República en el nombre, factoria
En realidad la tierra de Moreno,
No hay en ella más ley que la ignorancia
Y tan sólo una fuerza : la del miedo.
Que de traición, de dolo y de mentira
Son amasijo los caciques nuevos,

Llevados al poder por la fortuna
Sostenidos allí por los protervos,
Que han cambiado las flechas por el mauser
Y de Catriel las hordas por ejércitos.
(¡Sombras de Moctezumas y Atahualpas
Yo no quiero insultaros en mi verso!)

¡El hombre juzga al hombre! En la comedia
Suele ser la sentencia un vilipendio;
Dáse el caso que un bárbaro borracho
Arroja en una cárcel al obrero
De la vida; los zánganos aplauden.
Los valientes, los ínclitos, los buenos,
Alzan su voz preñada de amenazas,
Amenazas tendidas á los vientos
Como si fueran gallardetes rojos
Clavados en la punta de un acero.

Y entonces, siendo justos, siendo fuertes,
En nombre de una fe, de un gran derecho
Van despertando amores que dormían,
Á romper el impávido silencio
Que rodea la tumba de los vivos
Más triste que la tumba de los muertos.
— Que la crueldad del hombre para el hombre
Es la eterna vergüenza de los tiempos,
Es el borrón más grande de la vida,
Es de todas las sombras el compendio. —

Invocando vindictas, sancionadas
Por la brutal estupidez del medio
El crimen se castiga con el crimen
¡Y también la inocencia de los buenos!
¿Quién sofoca las fuentes de la vida?
¿Quién hace ley del bárbaro tormento?
Hablan los vivos de sus tumbas; dicen :
— Esos que son tiranos de los pueblos.
Y contesta el cantor sonando á triunfo :
— ¡Contra la ley de los tiranos, hierro!

La Voz del que destruye.

Bajo el rojo pendón de la venganza
Trepemos á la cumbre de los odios
Y en medio á los sangrientos episodios
Esparzamos al aire la esperanza.

Seamos como el dolor : fuertes, fecundos;
Armémonos de todos los rencores
¡Pero abramos la flor de los amores
Sobre el desquicio loco de los mundos!

Al pasar.

— ¡Señor! ¡Por caridad! Y su voz era
La voz de la desgracia sollozante,
Esa voz que palpita en las gargantas
Como el canto fatídico del hambre.

Él subió al coche, recogió la manta,
Gritó al cochero, le indicó una calle :
¡Tascó el freno el bridón y partió rápido
Salpicando con barro al miserable!

PEDRO E. GIL

(CHILE)

(Nació en Valparaíso en 1875.)

María Rosa.

¿Qué inspirada fantasía
unió en tu nombre, en graciosa
y adorable compañía,
el símbolo de *María*
con el emblema de *Rosa?*

¿Fué intuición ó fué certeza
de que ibas, por tu ventura,
á ser por naturaleza,
María, por tu ternura,
Rosa, por tu gentileza?
Bien hizo quien, adivino,
te dió tu nombre galano,
porque en él se da la mano
cuanto tienes de divino
con cuanto tienes de humano.
Que acaso desde el Edén
mire la Flor de Belén
en tí su reproducción :
si es *María* ¿no es también
mística *Rosa* de Sión?
Mas, hermana de María,
no el parentesco te engría
que tienes allá en el cielo,
y sea tu simpatía,
de los que sufren, consuelo.
Yo sé de un alma, abatida
al rigor de sus *saudades*,
que en vano busca en la vida
otra alma compadecida
que alegre sus soledades.
Cual otro Garrick, provoca
la risa en las muchedumbres;
y en tanto, la explosión loca
á duras penas sofoca
de sus propias pesadumbres.
Cura tú esa alma, señora;
reanímala al soplo tibio
de la tuya soñadora,
y hazla sentir el alivio
de tu mano bienhechora...
¡Pobre alma! Ella necesita
de alguna mano bendita
el amoroso contacto.

¡Dáselo tú... y resucita,
nuevo Lázaro, en el acto!
Y no rechazarla intentes
si en tus ojos inocentes
con sed de amores abreva,
porque hallará en esas fuentes
nueva sangre y vida nueva.

. . . . . .

. . . . . .

¡Cuánto hechizo en la mañana
de tu riente juventud,
oh cándida rosa humana!
¿No sientes? Á tu ventana
ya templa Amor su laúd...
¡Y es que de todas las flores
del huerto humano primores,
acaso seas tú sola
la que aun no abre su corola
al gran sol de los amores!

JOSÉ GIL FORTOUL

(VENEZUELA)

Á un Joven que empieza á escribir.

(Nació en Barquisimeto en 1862. Autor de *Recuerdos de París*, *Julián*, *Filosofía constitucional*, *Filosofía penal*, *El humo de mi pipa*, *¿Idilio?*, *Pasiones*, *El hombre y la historia*, etc... Está publicando actualmente una historia constitucional de Venezuela en cuatro volúmenes.)

El libro en que usted ha coleccionado sus primeros ensayos, — versos, cuentos, artículos de polémica, análisis psicológicos, etc, — me ha causado vivo placer. Cuando se tiene ya alguna experiencia de la vida literaria y se conocen las alegrías y amarguras que la costumbre de escribir trae

, se adquiere instintivamente una simpatía cuasi
al por cuantos llegan al campo de las letras con
ilusiones y pocos desengaños. Duéleme, sin em-
no poder darle los consejos que con tan cariñosa
me pide. Lo mejor es que cada cual siga las natu-
endencias de su espíritu, tendencias que no se
an con observaciones de amigos, sino con las huellas
el alma van dejando la continua contradicción de
as, las diarias batallas de las pasiones y el deseo
de triunfar y subir.
asador, el artista, el poeta, no viven vida individual,
l obrero y el soldado, como el burgués egoísta y el
ata soberbio. Su vida es resultante directa del medio
en que se mueven; sus nervios repiten todas las
nes del mundo externo; su corazón es receptáculo
sentimientos diversos y contrarios que luchan á
con los sentimientos nativos; su cerebro es caja de
a, donde las ideas que quieren salir á luz, ganosas de
r cielos desconocidos, se sienten detenidas por las
ie entran en tropel, como enjambre de abejas locas
nen buscando el calor de un nido para entregarse
imeras orgías.
do de todas las batallas, profeta de todos los ideales;
rdugo y víctima á la vez en los dramas de la pasión,
a de la pluma es hoy Proteo que no sabe qué for-
ará mañana para continuar su viaje por las curvas
da. El imperio que cae, el pueblo que se subleva,
r que le ama y la mujer que le engaña, las carca-
la fiesta y el hipo de la agonía, el resplandor de
cios y las podredumbres de la miseria, van dejando
imborrables en el espejo de su ingenio, van arran-
del alma con el himno donde palpita la esperanza
, la elegia donde solloza la esperanza enferma.
nismo día, como en el cielo, la diana alegre cuando
l alba, la marcha fúnebre cuando se muere el sol.
omento de tranquilidad absoluta, ni una sola noche
sin ensueños.
dos los días algunos instantes de alegría loca, de

embriaguez de placeres. Pero esos instantes son efímeros. Con la sonrisa de la mujer amada puede confundirse la mueca del desdén; en cada mirada, — luz cargada de alma, como decía Balzac, — puede sospecharse el odio ó el engaño; en cada aplauso quizás vienen arteramente envueltas la lisonja y la ironía. Á veces quisiera uno gozar como las bestias, sin averiguar las causas del placer ni prever sus resultados lejanos. Así se evitaría la sed de lo desconocido y el frecuente disgusto de lo que se tiene á la mano...

... Cuando el ruido de los combates y la música de las fiestas se han apagado; cuando volvemos á la silenciosa soledad del gabinete de trabajo; cuando las miradas se fijan en la superficie del papel para iluminarla con los resplandores de la idea y las evocaciones del recuerdo; cuando el enjambre que habita el cerebro se despierta y la pluma empieza á correr con la rapidez del pensamiento, — entonces empiezan la fiebre que enrojece las mejillas y quema los labios, el dolor del alumbramiento difícil ó las torturas del aborto.

Hacer vibrar las frases como vibraron los nervios al recibir la impresión : cubrir con galas de novia la hermosa desnudez en que nacen los deseos; fijar todos los matices, todas las sonoridades fugitivas, todas las ondulaciones cuasi imperceptibles con que las ideas se presentan á la imaginación que las combina; en suma, ¡ crear! he ahí la suprema dicha y la suprema desesperación.

Cuando la frase bella no viene, ¡ qué horrible angustia! ¡Pero qué divina voluptuosidad cuando el pensamiento cae sobre el papel, vivo, caliente, con las palpitaciones de la carne virgen!

En la lucha con las dificultades de la forma, el ingenio realiza á menudo un verdadero milagro. Del nombre vulgar y oscuro que aparece por primera vez en las columnas de un diario ó en la carátula de un libro, el ingenio puede hacer algo real y prestigioso que atrae la atención, promueve simpatías y agrupa, como al pie de una bandera, las inteligencias unidas por analogías morales.

Es muy grande la influencia de los intereses positivos; es muy grande el valor de las cosas materiales; pero nada tan grande y tan hermoso como el prestigio que se adquiere pensando y convenciendo.

Cada chispa que se escapa del choque entre dos células cerebrales se difunde como luz que va á besar otros cerebros; cada emoción que nos conmueve en la gestación de las ideas se propaga como canto que va á despertar otras almas.

El gabinete donde trabaja el artista de la pluma es hoy más respetable y solemne que un santuario. Allí se concentran los ecos de la vida universal, los gritos del dolor, las carcajadas del placer, las eternas pasiones de los hombres y los nacientes ideales de los pueblos; y de allí parten, entre solares reflejos, la frase ardorosa que entusiasma, el verso donde vibran las divinas voluptuosidades, la maldición que condena, el aplauso que consagra, la voz de aliento para las primeras esperanzas y los misericordiosos consuelos para los últimos dolores. Y á medida que se difunde la luz y se propaga el canto, va formándose el único tesoro que no se pierde en el azar de la existencia, va formándose el nombre del artista, única aureola inextinguible, sola flor inmortal sobre la piedra del sepulcro. El alma es eso, ¡la vibración del cerebro propagada en actos y en palabras!

... Para llegar á la celebridad se abren dos vías: por la una van las almas tímidas, por la otra van las almas audaces.

Las almas tímidas vuelan tranquilas empujadas por las suaves brisas de la protección, elogiando á unos, disculpando á otros, sonriendo á todo el mundo, buscando siempre la dirección del templo donde se distribuyen coronas. Van acumulando día por día simpatías y honores; y cuando caen en la muerte, su memoria no es perseguida por el odio ni manchada por la envidia. Son como aquellos seres que la paleozoología nos muestra con órganos de reptil y órganos de ave.

Las almas potentes y audaces viven en un combate ruidoso donde á menudo mueren sin haber podido des-

cansar bajo ninguna palma. Si las circunstancias favorecen sus esfuerzos, triunfan de pronto y se imponen por derecho de conquista: si las circunstancias son adversas, tienen que esperar mucho tiempo en el sepulcro el sol de la gloria. Esas almas no saben mendigar protecciones, ni plegarse á convencionales costumbres, ni temer los ataques del odio, ni entristecerse por repetidas derrotas. Son los robles que se alzan soberbios en medio de las tempestades. Son las encarnaciones humanas del Satán mitológico, incansable en su lucha contra las cóleras del cielo, de pie siempre en el doloroso infierno de la vida. ¡Son los genios!...

Sin aconsejarle que cambie de tendencias, permítame expresar el deseo de aplaudir pronto en sus obras los esfuerzos de una de esas almas indomables.

ARTURO GIMÉNEZ PASTOR

(URUGUAY)

(Un notable crítico sudamericano, Eduardo Ferreyra, ha dicho de él: «La obra total de Giménez Pastor es un espejo donde se refleja fielmente su temperamento. Huérfana de unidad, de armonía, del rasgo peculiar que marca las creaciones fuertes y originales, tan pronto parece el lamento de un espíritu angustiado por el más melancólico romanticismo, como el estallido entusiasta del más ardiente apóstol de la escuela realista».)

Toda una juventud.

— Una gringuita, ché, que en Roma hubiera sido *boccato di cardinale* y que aquí va á ser bocado de este cura, si no se descompone el juego, dijo Felipe Contreras apurando su vaso con algo de la fruición premeditada é indiferente con que se disponía á saborear la presunta víctima que describiera por medio de aquella figura de verdadero *gourmet* del sensualismo.

Estaban tomando el « San Martín » en las mesas al aire libre de uno de los cafés de la Avenida de Mayo, y la con-

versación sobre mujeres había surgido como evocada por las insinuaciones cálidas de una plácida tarde de los últimos días de verano, que iba descendiendo con beatitud de suprema paz, en suave cadencia de tonalidades pálidas, sobre la calle agitada por el reflujo que determina la cesación del trabajo del día; los plátanos dormitaban ya en toda la extensión de la Avenida, invadidos por la silenciosa lasitud del crepúsculo, y el movimiento de los carruajes, activado por el regreso de los ocupados y por la afluencia de los paseantes en continuo ir y venir, llenaba el aire de impalpable polvillo estremecido por el sordo rumor de las ruedas sobre el asfalto.

Contreras, obligado á contestar expresivamente un saludo que le hicieran desde una *victoria* particular, había interrumpido el relato con el sorbo de *coktail*, y siguiendo con la vista el carruaje, insinuaba un principio de murmuración sobre el ocupante; pero Leopoldo Navarro, otro de los que rodeaban la mesa, cortó el nuevo tema, menos sabroso que el primitivo, diciendo luego de arrojar un huesecillo de aceituna :

— Entonces, ¿cosa fresca?

— ¿Cuál?... ¡Ah, sí! — respondió Contreras volviendo á su vaso y á su cuento. — Muy apetecible.

— ¿Y cuándo la palpitaste? — dijo á su vez Tomás Duhagón, el tercero de los cinco allí reunidos.

— Hombre.... fué una mañana bien temprano... ¡Casualidad!

— Al que madruga, Dios lo ayuda.

Contreras protestó de que él no madrugaba. Había visto á la « individua » allá, en la calle Ombú, volviendo, como á las siete, después de una noche de « parranda » en uno de los *restaurants* de Palermo. Ella estaba recibiendo el pan en la puerta de la casa, fresca como una lechuga recién lavadita, la naricilla graciosamente sonrosada por el frío de la ablución y húmedos los crespitos de la nuca. Hacía el refrigerante efecto de una manzana *frappé* en comida de verano; precisamente al pasar Contreras, ella disputaba con el panadero, que por no bajar del carro pre-

tendía que fuera á recoger el pan al estribo. Contreras, quien su « trajecito de batalla » daba libertad de acció aprovechó el momento, y arrancando de manos del bru del panadero la canasta, llevósela á la muchacha que, so prendida y confusa, cogió, después de corta vacilación, l panes, colorada hasta lo blanco de los ojos.

Bizarra situación fué aquélla, y con razón Felipe reía d buena gana, con su risa fuerte de hombre grande y mat rial, al recordarla. La florescencia poética del idilio surgí allí, ante el deslavado sol de la mañana que ilumina impú dicamente todos los prosaicos detalles del despertar de l ciudad, cuando los peones de la limpieza barren los des perdicios de Buenos Aires, y entre el pasar de las cocinera que van al mercado en busca de los materiales para e vulgar guisote ó vuelven de él con la canasta cargada, aso mando por los bordes la indiscreta cabeza de los ajo porros; detalles dignos del grupo principal, que formaban él con la panera de mimbre en la mano y ella con los pane en el regazo del delantal; un grupo bien poco académico pero que exhalaba poesía en el rubor y la frescura de ella y vigorosa realidad de vida joven en toda la figura de aque mocetón alto, grande y moreno, cuyos fuertes miembro tendían siempre á adoptar la posición de las moles de materia viva en reposo activo.

Después del encuentro, las relaciones habían seguido deslizándose como por carril. Para burlar la desconfianza de « el viejo », — Tito Araldi, antiguo inmigrante establecido con un pequeño taller de tornería, — Contreras, acogiéndose al exterior de su sencillo traje de « parranda, » resultó ser mayoral del tranvía á Belgrano, y hacía un me que entraba en la casa como pretendiente de Agustina.

La historia había parecido interesante por sus detalles á los de la mesa; declararon que tenía rasgos graciosos y celebraron de buena gana la situación de Felipe sosteniendo la canasta de pan en plena calle.

Entretanto iba anocheciendo rápidamente : los pretile y mansardas de los afiligranados edificios de la Avenida se recortaban en gris oscuro sobre el dorado cielo de poniente;

los focos eléctricos pestañearon sus primeros destellos violáceos, tendiendo pronto su doble línea de globos de luz blanca á lo largo de la calle; aquí y allá expandió de pronto el gas en vidrieras y tiendas, difundiéndose la luz artificial como un contagio; las linternas de los carruajes corrían ya la avenida de un extremo á otro.

Había decaído la conversación en la mesa de Contreras, Duhagón, Navarro y demás allí reunidos. Contreras se levantó primero, irguiendo ante el espejo del escaparate del café su gran cuerpo macizo que siempre descansaba sobre las piernas abiertas, piernas como columnas salomónicas, de robustas y salientes pantorrillas. Mientras Navarro pagaba el gasto, Felipe, ante el espejo, miraba con complacencia su negro bigote y su amplio pecho de atleta, más levantado aún por el bullón de la gran corbata clara.

. . . . . .

ENRIQUE GÓMEZ CARRILLO

(GUATEMALA)

(Nació en Guatemala. Vive en París desde 1890. Autor de *Tristes Idilios*, *Maravillas*, *Las mujeres de Zola*, *Bohemia sentimental* y *Entre encajes*, obra traducida al francés y al alemán de la cual ha escrito Max Nordau : « Este libro revela en usted uno de los más finos, de los más armoniosos instrumentos reproductores de belleza que existen actualmente en el mundo civilizado. »)

Paisajes rusos : En la frontera.

—¡ Wirballen!... ¡ La frontera!... ¡ Todo el mundo cambia de tren!...

Y á medida que la voz estentórea pasa ante los camarotes del Nord-express, una ligera inquietud apodérase de los viajeros. No hay uno solo que no tenga alguna aprensión. Y es que se han contado en el orbe entero tantísimas historias desagradables sobre las arbitrariedades de los funcionarios rusos, que nadie puede sentirse seguro. Ayer nada

menos, los periódicos ingleses y alemanes hablaban de dos periodistas detenidos en la frontera polaca y encarcelados durante tres días por haber tratado de introducir algunos paquetes de periódicos liberales.

¡ Wirballen!

Ya el tren se ha parado. En cada portezuela, dos cosacos. Dentro, una invasión de *nossilchtchik* que se apoderan de nuestras maletas y que se las llevan Dios sabe adonde, murmurando frases misteriosas. Nosotros vamos tras ellos. Al llegar á la puerta de la aduana, la palabra temida :

— ¡ Pasaporte!

Ya lo entregamos, y un empleado nos explica que es necesario esperar que sea examinado para que se autorice el registro de nuestro equipaje.

— Si está en regla — dice — es cosa de pocos minutos.

Y nosotros pensamos : ¿Pero si no lo está? ¿Si se les ocurre que falta una coma? ¿ Si se ha olvidado un sello? Y las anécdotas acuden en tropel á nuestra memoria : las anecdotas de franceses, que tienen necesidad de regresar por no haber pensado en un « visto » consular; las anécdotas de yanquis, que se quedan ocho días en la frontera esperando la traducción de sus pasaportes.

Icón, que ocupa el fondo de la inmensa sala, entre dos cirios enormes que arden y dos ramilletes que se hielan; santo Icón de la santa Rusia, tú que ayudas á Kuropatkin, tú que iluminas á los consejeros del zar, Icón vestido de telas de oro, Icón coronado de estrellas, ¡protégenos contra los funcionarios que examinan nuestros pasaportes!

La canción de la nieve.

... Y como las camas son excelentes, y como el cansancio es el más poderoso de los opios, nos levantamos cuando ya el sol lleva muchas horas de alumbrar la estepa. Y alumbrar no es un decir. El sol es pálido; pero es luminoso. No tiene forma; es como una custodia desdorada y maltrecha vista á través de lentes opacos. Tiene algo de

cómico. Su miseria aumenta la miseria del paisaje. Y sin embargo, su luz sutil lo ilumina todo, lo aclara todo, lo embellece todo. La nieve, á su caricia, cúbrese de puntos diamantinos.

¡ La nieve!

Vosotros, los que no habéis pasado por aquí, no tenéis idea de lo que esta palabra significa. La nieve es la divinidad terrible, la obsesión durable. Es el sudario que cubre la inmensa tierra muerta. Y es infinita y es todopoderosa. Más allá del horizonte, ella reina siempre. Ella es la que convierte los pinos en juguetes de porcelana, la que envuelve entre albos algodones los pajales; la que hace techos marmóreos á los altísimos haces de leña; la que le fabrica una corona al pozo; la que oculta la sordidez de los tejados.

¡ La nieve!

En donde mejor se ve su augusta y triste grandeza es en los inmensos espacios vacíos, sin plantas ni seres, en las llanuras fabulosas que se extienden á nuestra derecha. Ahí nada rompe su armonía. Ella sola orgullosa, va hasta el horizonte en ondulaciones voluptuosas y suprime hasta la idea de la vida vegetal. Su blancura se matiza de las más finas tintas, de los más tenues reflejos y se dora, y se ruboriza, y se platea, y cobra luces celestes, y llega á veces, en sus curvas más pronunciadas, á teñirse de misteriosas fosforencias violáceas.

¡ La nieve! ¡ La nieve!

¡ Cuán bella es! ¡ Pero cuán cruel! Los habitantes de la estepa se la representan convertida en dios, con la nariz encarnada y el manto blanco. Le llaman Moroz. Lo adoran con terror supersticioso y, lo mismo que los cartagineses á Baal, le ofrecen, en triste holocausto, sus pobres vidas sin alegría. Todos, en efecto, mueren por él; todos, hasta los osos pesados y rítmicos; todos, todos, hasta los pinos melancólicos y esbeltos.

San Petersburgo.

¡ San Petersburgo!... De un extremo al otro del Nord-express, el anuncio de la próxima llegada produce una sensación de placer y de inquietud. Las frentes se apoyan en los cristales de las ventanillas y la vista busca, á través de la nieve, allá, á lo lejos, el panorama de la ciudad. ¡San Petersburgo, San Petersburgo! Y poco á poco, en el espacio helado, bajo un cielo opaco, van surgiendo los edificios principales que ocupan las acrópolis. Y son cúpulas doradas, y son infinitos domos multicolores, de estilo bizantino, formando familias arquitectónicas, en las que los pequeños se acogen á la sombra de los grandes; domos variadísimos que, á veces, son cual un fruto maduro en la cima de un tallo, y, á veces, se abren en pétalos áureos, como inmensas flores asiáticas, como lotos monstruosos; domos que seducen y desconciertan, que se ocultan unos tras otros, que surgen de pronto, que dominan el paisaje y que, tutelares y caritativos, ponen en el ambiente de frío y de bruma un poco de luz, de capricho, de alegría. ¡San Petersburgo! Y vemos, ya cerca, en una plaza inmensa, en medio de edificios que aun no se precisan, la columna célebre, en cuyo remate se yergue el ángel de bronce. Vemos las torrecillas agudas del almirantazgo y del Volkovo, las cruces extrañas de cien iglesias, las columnatas, las estatuas... ¡San Petersburgo! Todo es grande en el panorama. Las calles no tienen fin y se pierden en el horizonte. El río helado, por el cual pasan enormes carretas, se ha convertido en una cantera de hielo. Los ojos no pueden cansarse de contemplarlo. Es lo más singular, lo más exótico que pueden imaginaciones meridionales figurarse. Barcos de tres palos están prisioneros en sus aguas; bajo sus puentes, los vendedores ambulantes han plantado tiendecillas de campaña y calientan el samovar; en todas direcciones los grupos de patinadores pasan rápidos y rítmicos. ¡San Petersburgo!

Los trineos.

Hemos aquí. Ninguna dificultad. Nadie nos ha pedido el asaporte al bajar del tren. Ningún funcionario de barbas irsutas nos ha interrogado. Los de la aduana, allá en la ·ontera, apenas entreabrieron nuestras maletas y sólo nos idieron nuestro « pass », cual ellos dicen, para ponerle n sello. Henos aquí, en nuestra troika sonora. ¿Por qué cultarnos á nosotros mismos la sensación que experimenamos? Como el poeta, vemos complacidos que aun podeios hallarnos « curiosos de todo y de todo admirados » enemos curiosidad de ver cómo anda este vehículo, bajo ancho, sin ruedas; tenemos curiosidad de saborear las aricias del aire helado; tenemos curiosidades de todas lases, infantiles y frívolas, alegres, con voluptuosidad. Así, n cuanto el mujik, de pantalón rojo y de abrigo peludo, mpuña las triples riendas, nos arropamos bien en los brigos de nutria aterciopelada, y esperamos. Hay algo e beato en nuestras almas. Ligeras esperanzas, ligeros emores nos animan. ¿Qué vamos á encontrar allá, al volver le aquella esquina; allá en donde comienza la ciudad fornidable y enigmática? ¿Asistiremos á un segundo acto le la tragedia? ¿Veremos levantarse el sol de púrpura? unto con estas graves preguntas, otras muy nimias icuden. ¿Será polar, será mortal el frío? ¿Será la vida muy ara? Y, ¿por qué negarlo? también nos preguntamos : , Serán bonitas las rusas; serán como aquellas que, en los ajos relieves del admirable Truketzkoi, se yerguen cual conos, ó como aquellas otras del pintor Widhopff, que ienen ojos glaucos y sonrisas de Yacon das?...

El campanilleo de los arneses ha interrumpido las soñaiones, un riendazo, una exclamación gutural del auriga, r henos aquí en plena realidad, resbalando rápidos sobre a nieve. Las calles van abriendo sus perspectivas ante uestro galope. Porque aquí el paso rocinante de los imones es desconocido. Todos los trineos corren dejando ubecillas de hielo en sus huellas, todos, desde el modesto

que guía un « izvochehik », hasta el señorial que, tirado por una cuadriga, lleva á los grandes duques de paseo. El nuestro es una troika, algo como un carro romano, con sus tres caballos enganchados en forma de abanico, con su cochero casi de pie, vocinglero y gesticulador, con sus arcos llenos de cascabeles y de campanillas que suenan, que alegran, que llenan la calle y que nos hacen repetir mentalmente los versos de Edgardo Poe :

Los trineos matutinos
con sus toques argentinos,
pasan locos entre risas...

Porque, en efecto, hay algo de locura alegre en este resbalar vertiginoso, que deja apenas entrever las tiendecillas bajas, en el fondo de las cuales, en pleno medio día, arden las lámparas de gas, y que da á los edificios que se encuentran formas alargadas y temblequeando. Hay locura sí; pero sobre todo hay, para nosotros los que venimos de muy lejos, sorpresa inquieta. ¡ Qué sensación tan penetrante! La nieve del suelo, cortada por los patines de acero, salta hasta nuestro rostro, mientras los copos, más suaves, vienen volando á posar sus alas albas en nuestros abrigos, en nuestras gorras. Todo es blanco. Los caballos llevan las crines empolvadas, como pelucas de marqueses Luis XV. En las barbas del mujik que conduce, el aliento se ha helado y forma estalactitas. Las riendas, á pesar de su perpetua sacudida, se llenan de puntos inmaculados. En las aceras nada sobresale. Los bancos, los kioscos, las vidrieras, todo es blanco, blanco. Y ante nosotros, en una anchura admirable, cual una gigantesca vía sacra de mármol nuevo, se extiende á pérdida de vista la Perspectiva.

Los trabajadores del hielo.

Después de unos cuantos días de temperatura primaveral, he aquí de nuevo el frío intenso y seco. En el horizonte resplandece con luces mortecinas de cirio un sol de forma fantasmagórica. El cielo está verde, deliciosamente verde,

como un lago, como un *Fjford* apacible, con suavidades sedosas en su matiz... Y metidos en nuestros abrigos vamos por las calles sin rumbo fijo, saboreando la cruel voluptuosidad del soplo polar que muerde el rostro y que con sutilezas de aguja, penetra por el cuello, por las mangas. Bajo nuestros pies, la nieve cruje vidriosa. Es la buena nieve que endurece las aguas de los canales y que convierte el Neva en mina de témpanos.

— ¿ Queréis venir? Es muy curioso.

Allá vamos, y apenas comenzamos á contemplar el espectáculo, una inmensa melancolía nos invade. Ante penas como éstas, se comprende la exaltación piadosa del alma rusa. Son infiernos helados los que el poeta tiene á la vista sin cesar. Y hay en esos trabajadores tal tristeza, tal abatimiento, tal miseria, que con sólo verlos toda dureza sentimental se funde. Metidos entre pieles sucias y peladas, con las manos enguantadas en sacos de lana, extraen la nieve en témpanos cuadrados. Al golpe de sus picos saltan, hirientes como cristales, duras como cristales, las heladas astillas. Á veces, en las rudas caras, entre los arreboles del frío, una mancha algo más encendida aparece : es sangre, sangre que se coagula, sangre que se endurece. Y el pobre trabajador, impasible, sin un gesto, sin una crispación, se detiene un punto. Siente la herida. Con un puñado de nieve se la lava. Luego, otra vez á la labor.

¡ Los trabajadores del hielo!

No comprende uno por qué el gobierno ruso se empeña aún, cuando quiere atormentar á alguién, en mandarlo á las minas de Siberia. Con hacerle cortar témpanos en el Neva, tendría bastante para saciar la más voraz venganza. Porque no hay entre las penas dantescas un jardín de suplicio comparable á esta blanca llanura.

PEDRO A. GONZÁLEZ

(CHILE)

(Murió en octubre de 1903. Victor Domingo Silva ha escrito sobre siguiente : « La poesía de González es, ante todo, una poesía nu harto sonora, harto potente, harto luminosa. Personalísima y una, t méritos sobrados para que se la califique de original. En un princ González fué considerado como un decadente, como un enfermizo, c un desequilibrado. Pero à medida que el criterio ha ido desprejuiciánd y educándose el gusto, á medida que la evolución se ha ido abriendo p nadie le ha negado el puesto que se merece, que nunca dejó merecerse. »)

La mujer.

El Hombre no está solo. No es el Hombre
un réprobo funesto
lanzado sobre un páramo profundo.
Está con él un ángel cuyo nombre
es la nota más bella.
Está con él un ángel en que ha puesto
todas sus armonías cada mundo;
todos sus resplandores, cada estrella.
Es la Mujer. Su ser es un poema
en que rima la nieve con la rosa;
el bucle temblador con la diadema
la virgen con la diosa.
Su ser es un misterio en que se abraza
con el recuerdo el rayo de la luna;
la eternidad, con la ilusión que pasa;
Dios, con el hombre; el cielo con la cuna.

Brota de su garganta
algo como un rumor de arpa sonora;
algo como una música que canta
entre rayos de aurora.
De su boca encendida y hechicera
roja como el cerezo,
más dulce que la miel de la palmera
brota la miel de un beso.

El dios de abajo, que no teme ni ama :
que audaz responde con su flecha al rayo,
y con su acento el huracán que brama;
el Dios de abajo, en cuyos ojos brilla
la cólera salvaje;
delante de ella, con febril desmayo,
dobla la frente, postra la rodilla
y le rinde homenaje.

Es que en su voz la excelsa Diosa encierra
algo que lo levanta
á un mundo más excelso que la tierra
que él holla con su planta.
Es que el gran Dios de abajo absorto siente,
cuando delante de ella está de hinojos,
rayos de eternidad sobre la frente.

Él oye entonces un murmullo vago
de algo infinito que en la sombra pasa;
de ósculo inflamador del astro al lago;
de hondo estremecimiento
de la yedra inmortal que al cedro abraza;
de audaz desgarramiento
de las entrañas de las rocas mudas
al choque de volcanes que se agitan
con sacudidas rudas;
de ensayos de alas que su vuelo tienden
en pos de las estrellas que palpitan;
de cantos de crepúsculos que flotan
en medio de las vastas soledades;
de sollozos de noches que se encienden
al temblor con que brotan
del abismo del tiempo las edades.

. . . . . .

JORGE GONZÁLEZ BASTIAS

(CHILE)

(Nació en Talca en 1879. Sus primeros trabajos aparecieron en *El* Colabora actualmente en la revista *Pluma y Lápiz*.)

En la aldea.

Aquella mañama de tanta tristeza
como en otros tiempos á la aldea fuí,
posar anhelaba mi pobre cabeza
sobre algo querido que fuese de allí.
Todo lo tenía presente en el alma :
las casas, los montes que había en redor;
alguna mirada que aun turba mi calma,
alguna primera sonrisa de amor...
Y crucé la calle desierta, sombría,
como un caminante que llega á dejar
entre algunos brazos su inmensa alegría,
sobre alguna piedra su inmenso pesar.
Estaba mi pueblo, sombrío, desierto,
y nadie siquiera mis pasos sintió.
¡Todo estaba mudo, todo estaba muerto!
¡Todo estaba, acaso, lo mismo que yo!

II

Anduve vagando, vagando á la diabla
por unos caminos de nunca acabar;
como en un naufragio, buscaba una tabla...
como en un incendio, corría al azar...
Sin fuerzas, rendido, tenderme á la sombra
quise, de algún árbol que tampoco hallé.
La tierra tan sólo tendía su alfombra
de musgos, de piedras, de que sé yo qué.
El panteón del pueblo no lejos veía

y quedeme un rato mirando hacia allá,
Mi padre tan bueno no lejos dormía,
dormía soñando conmigo ¡quizá!
Ni una crucecita su tumba marcaba
ni había tampoco sobre ella una flor,
¡pero mi recuerdo perenne allí estaba
como una perenne corona de amor!

III

Seguí caminando, ¡seguí caminando!...
Como un errabundo fantasma seguí,
¡Iría mi sangre regando, regando,
iría regando la tierra de allí!
Después brotarían adelfas acaso
de la sangre misma de mi corazón,
y acaso yo mismo — ligero mi paso —
¡iría con ellas á ornar el panteón!....
Al fin fatigado llegué á reclinarme
de una casa en ruinas junto al paredón.
Una pobre vieja pasó y al mirarme
perdióse ligera detrás del panteón.....
Para aquella vieja mi frente era extraña
¡Extraña! ¡y mis ojos se abrieron allí!
¡Aquellos esteros y aquella montaña
y aquellos caminos se acuerdan de mí!

IV

¡Caía la noche! La luna subía
partiendo los cielos como una segur:
la tierra á mi paso crugía, crugía
y ya me empujaban los vientos del sur...
Yo sé las historias de todas aquellas
quebradas profundas partidas en cruz,
y cuando muchacho conté esas estrellas
que ahora no pueden enviarme su luz...

Anduve vagando, vagando, vagando,
y cuando á la aldea de nuevo bajé.
con una trísteza lo mismo que cuando
de los cementerios se viene, pasé.
¡Pasé cabizbajo! ¡Mas, antes, mis ojos
miraron con honda, con santa emoción,
la vieja casita de negros cerrojos
que guarda los sueños de mi corazon!

FEDERICO GONZÁLEZ G.

(CHILE)

Colón.

Tendida al viento la gallarda vela,
en busca de la Atlántida soñada,
de Palos, á la luz de la alborada,
zarpa Colón en frágil carabela.

La sublime ambición que su alma anhela
— sacar un Nuevo Mundo de la nada —
¿verá atónito el siglo realizada?
¡Sólo confía el alma de Isabela!

Pasan los días. Hace estrago el hambre
en la tripulación; volver la prora
á España exige; el más allá le aterra.

Colón espera en Dios. Por fin, enjambre
de aves marinas, al rayar la aurora,
el aire cruza, y se oye un grito : — ¡Tierra! —

DARÍO HERRERA

(COLOMBIA)

La Zamacueca.

En Valparaíso, el 18 de septiembre. La ciudad, toda ornamentada con banderas y gallardetes, vibraba sonoramente en el regocijo de la fiesta nacional. La población entera se había echado á la calle, para aglomerarse en el malecón, frente á la bahía, donde los barcos de guerra y los mercantes, — engalanados también con las telas simbólicas del patriotismo cosmopolita, — simulaban arcos triunfales, flotantes y danzantes sobre el oleaje bravío. En el fondo, por encima de los techos de la ciudad comercial, asomaban las casas de los cerros, cual si se empinaran para atisbar á la muchedumbre del puerto. Las regatas de botes atraían á aquella concurrencia heterogénea. Y, en la omnicromia de su indumento, ondulaba compacta y vistosa bajo el sol primaveral, alto ya sobre la trasparencia del azul.

Con el inglés, Mr. Litchman, mi compañero de viaje desde Lima, presencié un rato las regatas. Los « rotos » de piel curtida, de pechos robustos y brazos musculosos, remaban vertiginosamente; y al impulso de los remos los botes, saltando, cabeceando, cortaban, con celeridad ardua, las olas convulsivas.

— ¿Hay bailes hoy en Playa Ancha? — me preguntó Litchman.

— Sí, durante toda la semana.

— Entonces, si le parece, vamos... Son más interesantes que las regatas... Estos hombres no saben remar...

Un coche pasaba, y subimos á él. Salvamos rápidamente las últimas casas del barrio sur, y seguimos por una calzada estrecha, elevada algunos metros sobre el mar. El sol llameaba como en pleno estío, y ante el incendio del

espacio, la llanura oceánica resplandecía ofuscante, refractando el fuego del astro. Al mismo tiempo, soplaba un viento marino, glacial por su frescura; y así el ambiente, dulcificado en su calor, amortecido en su frío, hacíase grato como un perfume. Á un lado, abajo, el agua reventaba, con hervores estruendosos, con sonoras turbulencias de espumas. Al otro, se alzaba, casi recto, el flanco del cerro, á cuya meseta nos dirigíamos; y lejos, en la raya luminosa del horizonte, se perdía gradualmante la silueta de un buque.

El coche llegó al término de la ruta plana, é inició luego el ascenso de la espiral laborada en el costado del cerro. Ya en la meseta, con amplitud de valle, apareció en toda su magnificencia el paisaje, prestigiosamente panorámico. Frente, el mar, enorme de extensión, todo rizado de olas, reverberante de sol; atrás la cordillera costeña, recortando sus cumbres níveas en la gran curva del firmamento; á la izquierda, próxima, la playa de arena rubia, y á la derecha, con su puerto constelado de naves, con su aspecto caprichoso, con su singular fisonomía, Valparaíso, alegre hasta por la misma asimetría de su conjunto, y radiante bajo el oro del sol.

En la meseta, al través de boscajes, vestidos por la resurrección vernal, aparecía una extraña agrupación de carpas, semejante al aduar de una tribu nómade. Detrás, dos hileras de casas de piedra constituían la edificación estable del paraje. Y de las carpas y de las casas volaban ritmos de músicas raras, cantares de voces discordantes, gritos, carcajadas : todo, en una polifonia estrepitosa. Cruzamos, con pasos elásticos, los boscajes : bajo los árboles renacientes encontrábamos parejas de mozos y de mozas, en agrestes idilios, ó bien familias completas, merendando á la sombra hospitalaria de algún toldo. Nos metimos por entre las carpas : alrededor de una, más grande, se apretaba la gente, en turba nutrida, aguardando su turno de baile. Penetramos. Dentro, la concurrencia no era menos espesa. Hombres, trajeados con pantalones y camisas de lana, de colores obscuros, y mujeres con telas de tintas

violentas, formaban ancha rueda, eslabonada por un piano viejo, ante el cual estaba el pianista. Junto al piano, un muchacho tocaba la guitarra y tres mujeres cantaban, llevando el compás con palmadas. En un ángulo de la sala levantábase el mostrador, cargado de botellas y vasos con bebidas, cuyos fermentos alcohólicos saturaban el recinto de emanaciones mareantes. Y en el centro de la rueda, sobre la alfombra tendida en el piso terroso, una pareja bailaba la zamacueca.

Jóvenes ambos, ofrecían notorio contraste. Era él un gañán de tez tostada, de mediana estatura, de cabello y barba negros : un perfecto ejemplar del « roto », mezcla de campesino y marinero. Con el sombrero de fieltro en una mano, y en la otra un pañuelo rojo, fornido y ágil, giraba zapateando en torno de ella. La muchacha, en cambio, parecía algo exótico en aquel sitio. Grácil y esbelta, bajo la borla de la cabellera broncínea destacábase su rostro, de admirable regularidad de rasgos. Tenía, lujo excéntrico, un vestido de seda amarilla; el busto envuelto por un pañolón chinesco, cuyas coloraciones rabiaban en la cruda luz, y en la mano un pañuelo también rojo. Muy blanca, la danza le encendía, con tonos carmíneos, las mejillas. En sus ojos garzos, circuídos de grandes ojeras azulosas, había ese brillo de potencia extraordinaria, ese ardor concentrado y húmedo, peculiares en ciertas histerias; y con la boca entreabierta y las ventanas de la nariz palpitantes, inhalaba ávidamente el aire, como si le fuera rebelde á los pulmones.

Bailaba, ajustando sus movimientos á los compases difíciles, cambiantes, de la música. Y su cuerpo, fino, flexible, se enarcaba, se estiraba, se encogía, se cimbraba, erguíase, vibraba, se retorcía, aceleraba las pasos, imprimíales lentitudes lánguidas, tenía contorsiones bruscas, actitudes epilépticas, gestos galvánicos; ó se mecía con balanceos muelles, adquiriendo posturas de languidez, de abandono, de desmayos absolutos. Y así, siempre serpentina, rebosante de voluptuosidad turbadora, de incitaciones perversas, voltejeaba ante los ojos como una fascinación demoniaca.

¿De qué altura social, por qué misteriosa pendiente descendió aquella hermosa criatura, de porte delicado, de apariencia aristocrática? ¿Qué lazos la unían, antiguos ó recientes, con su compañero de baile? ¿Era una degenerada nativa, á quien desequilibrios orgánicos aventaron lejos del hogar, en alguna loca aventura? ¿Ó la fatalidad la arrojó al abismo, convirtiéndola en la infeliz histérica, que ahora, en aquel recinto, daba tan extraña nota, siendo á la vez una curiosidad dolorosa y una provocación embriagante?

La voz del inglés me arrancó á estos pensamientos :

— Voy á bailar... me gusta mucho la zamacueca... y esa mujer también. Ayer bailé con ella.

Le miré : su semblante permanecía grave, y sus grandes ojos celtas contemplaban serenamente á la bailadora. Sacó un pañuelo escarlata, traído sin duda para el caso, y adelantó hasta el medio de la rueda. La pareja se detuvo : el « roto », cejijunto, hostil; la muchacha, ondulando sobre los pies inmóviles, sonriendo á Litchman, quien sin perder su gravedad, esbozaba ya un paso de la danza... Pero el suplantado, de un salto, se le colocó delante. Un puñal pequeño relucía en su mano.

— Hoy no dejo que me la quite... Acaso la traigo para que usted...

No pudo concluír la frase : el brazo de Litchman se alzó y tiendóse rápido, y un formidable mazazo retumbó en la frente del « roto ». Vaciló éste, tambaleóse y rodó por el suelo, con la cara bañada en sangre. La música y el canto enmudecieron; y la rueda espectante convirtióse en un grupo, arremolinado alrededor del caído. Ya Litchman, impasible siempre, estaba junto á mí y nos preparábamos para salir, cuando, agudo, brotó un grito del grupo. Hubo otro remolino disolvente, y apareció de nuevo la primitiva pareja de baile. El hombre se limpiaba con el pañuelo la sangre de la frente; la muchacha, rígida, como petrificada, como enclavada en el piso, no trataba de enjugar la ola purpúrea que le manaba de la mejilla. La herida debía de ser grande; pero desaparecía bajo la mancha roja, cada

más invasora. Y el « roto », con voz silbante como un
izo, le gritó á aquella faz despavorida y sangrienta :
Creías, pues, que sólo yo iba á quedar marcado...

JULIO HERRERA Y REISSIG

(URUGUAY)

Desolación absurda.

Noche de tenues suspiros
Platónicamente ilesos :
Vuelan bandadas de besos
Y parejas de suspiros;
Ebrios de amor los cefiros
Hinchan su leve plumón
Y los sauces en montón
Obseden los camalotes
Como torvos hugonotes
De una muda emigración.

Es la divina hora azul
En que cruza el meteoro,
Como metáfora de oro
Por un gran cerebro azul.
Una encantada Stambul
Surge de tu guardapelo
Y llevan su desconsuelo
Hacia vagos ostracismos
Floridos sonambulismos
Y adioses de terciopelo.

En este instante de esplín,
Mi cerebro es como un piano
Donde un aire Wagneriano
Toca el loco del esplín.
En el lírico festín

De la ontológica altura
Muestra la luna su dura
Calavera torva y seca
Y hace una rígida mueca
Con su mandíbula obscura.

El mar, como gran anciano
Lleno de arrugas y canas,
Junto á las playas lejanas
Tiene rezongos de anciano
Hay en acecho una mano
Dentro del tembladeral
Y la supersustancial
Vía láctea se me finge
La osamenta de una Esfinge
Dispersada en un erial.

Cantando la tartamuda
Frase de oro de una flauta,
Recorre el eco su pauta
De música tartamuda.
El entrecejo de Bhudda
Hinca el barranco sombrío;
Abre un bostezo de hastío
La perezosa campaña
Y el molino es una araña
Que se agita en el vacío.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

JOSÉ INGEGNIEROS

(ARGENTINA)

(Nació en Buenos Aires en 1877. Dirigió conjuntamente con Leopoldo Lugones una revista de ideas avanzadas, *La Montaña*. Autor de *La Simulación en la lucha por la vida*. Catedrático en la Universidad de Buenos Aires.)

La obra de Sicardi.

La crítica no ha encontrado todavía un adjetivo que pueda definir, precisamente, la extrañísima erupción de Arte y de Vida que es ese « Libro Extraño », cuya última lava ha volcado *Sicardi* en el molde tumultuoso de « Hacia la Justicia ». Pocos críticos han sabido ponderar su talento original. Muchos diletantes y criticastros confiesan que no le entienden; algunos, sin ser ironistas, declaran haberle entendido en demasía. La verdad es que un solo juicio no puede referirse á todo el escritor, que es genial por momentos y, tal cual vez, indefinido y hasta ingenuo. Al lado de psicologías palpitantes de intensa vida artística, que se dirían surgidas bajo un escarpelo miguelangelesco, se mueven algunas almas gelatinosas, figuran borradas, de contornos indecisos, cual si fueran muñecos de muestra industrial, descoloridos por las influencias atmosféricas. En muchas descripciones la paleta fantasista parece haber derrochado matices de una deslumbradora vividez. Gamas complejas de olores son percibidos incesantemente, como emanación vigorosa y fecunda de una naturaleza en pleno exceso de orgiástica vitalidad. Y en todas partes, momento tras momento, el oído alerta de *Sicardi* ausculta y analiza los complejos torbellinos de sonidos que, en algunas páginas, adquieren proporciones de ensordecedora avalancha de polifonías. Pero la intensidad de la sensación no es uniforme; como caídas entre las páginas hermosas, se descubren algunas pinceladas de modesto blanqueador que parece ocuparse de su tarea al acorde de vulgares sonoridades de organillo suburbano. Sicardi es desigual

como las almas complicadas que describe, desenfrenad
como sus chusmas en furor de rebeldía.

Sabe que la perfección, para cerebros como el suyo, e
« una gloriosa megalomanía ». Diríase el presentimient
inconsciente de que lo bueno y lo mediocre de su obra so
una resultante : en nuestro medio y en nuestro tiempo
Sicardi, siendo como es, no podía escribir un libro distint
del que ha escrito. Su obra es un exponente; tiene todo
los rastros del atavismo pampa y de la monotonera gaucha
todas las indecisiones del advenimiento burgués, todos lo
presentimientos de esa dolorosa conflagración social qu
entre nosotros comienza á mostrar los pródromos de s
incubación.

En el ciclo del « Libro Extraño » se refleja toda un
interpretación de nuestra vida nacional, vista desde e
momento presente. En su concepción encuentro á *Sicard*
parangonable con *Zola* en la suya de « Los Rougón »,
« Las Tres Villas » y « Los Evangelios ». *Sicardi* es *Zola* de
Buenos Aires; *Zola* es *Sicardi* de París. Conste que no lo
digo iguales. El genio — y esto ya va siendo cursi — es un
producto social, la síntesis científica, artística ó activa de
una época en un cerebro superior; de allí que la diferencia
entre el novelista de Buenos Aires y el de París equivalga
al desnivel no pequeño que existe entre la mentalidad de
uno y otro ambiente.

Zola supo reflejar en el cielo gigantesco de sus produc-
ciones todo el momento sociológico, moderno y contem-
poráneo de la civilización en cuyo seno vivió. Hubo en s
obra una parte de análisis destructivo y otra de recons
trucción positiva. En la primera la sociedad moderna fu
disecada con finísima intuición sociológica, analizándos
las condiciones determinantes de los diversos fenómeno
sociales. Y sobre ese escenario el artista demoledor hiz
mover y palpitar todos los tipos psicológicos que resbala
á las formas antisociales de la lucha por la vida, ya sea
los delincuentes pasionales como Teresa Raquín, ya l
amorales congénitos como Jacques Lantier. La segun
parte, que ha quedado incompleta, se inicia con las *Tr*

Villas, en que se estudian tres grandes fases de la vida contemporánea, continuándose en los *Evangelios*; éstos expresan una vasta profecía, edificada sobre los vicios y las miserias de la presente organización social, marcando rumbos, estimulando esfuerzos hacia una elevación del bienestar de las chusmas miserables. Y sobre el escenario de los *Evangelios*, actúan los personajes de regeneración, sanos, fecundos, laboriosos, justos, cuya biblia sintetizarse puede en las cuatro palabras simbólicas : Fecundidad, Trabajo, Verdad, Justicia.

Sicardi en la serie de su « Libro Extraño » ha procurado realizar una obra semejante. En su génesis y desarrollo el libro es una crítica de nuestra evolución sociológica y un análisis de la sociabilidad argentina presente; y no se diga que, con frecuencia, no la ha apuñaleado con sangrientas heridas, tan crueles, por lo menos, como las que asestara *Zola* en las más formidables páginas de « *L'Argent* », « *La Bestia Humana* », y « *L'Assommoir* ».

Todos los personajes de *Sicardi* son vividos y observados: se encadenan entre sí, nacen los unos de los otros, transmitiéndose sus virtudes, sus vicios, sus degeneraciones, en esa misma inviolable continuidad de la herencia psicológica que domina toda la grey humana movida por *Zola*. Y los recién venidos, los de « Hacia la Justicia », no escapan á la ley; Méndez, Germán, Goga, Lola, Elbio, son los descendientes espirituales de sus antepasados. Las más geniales figuras de Zola son hermanas de estos grandes tipos diseñados por Sicardi; Genaro, Paloche, Méndez, Germán, Dolores, pueden rastrearse en las páginas del maestro de Medan. Las figuras secundarias no escaparían al parangón detenido. El mismo Martín Errécar me parece primo carnal de Mateo; ambos están empeñados en la tarea de fabricar buenos hijos que sean los hombres modelos del porvenir.

Verdad es que, con Mateo, la suerte es más prolífica que con Martín; pero de ello, más que culpar á la buena intención de ambos, podría achacarse á la diversa fecundidad de sus esposas...,

El engranaje de herencia degenerativa de sus Rougón, *Zola* lo había estudiado en el libro científico de *Lucas*. *Sicardi*, más intuitivo que científico, lo ha desarrollado en sus personajes por simple ocurrencia ó adivinación consciente : « Así se consigna que la historia de las familias sea un libro sin páginas rotas, ni capítulos manchados, puesto que lo que escriben los hijos tiene siempre algo que fué del padre, la trama ó el estilo, y muchas cosas del alma. »

Eso dice de sus hombres. En otra parte agrega, hablando del libro : « un borbotón de palabras, de cuadros, de olores y de sonidos, una zinguizarra brutal de la mente calcinada como un volcán, un hervidero de escorias y de metales, un vértigo de creación en que fueron lanzadas al estadio cuatro familias de psicópatas, suicidas como Carlos Méndez, homicidas como Genaro, locos morales como Valverde, megalómanos, perseguidos y místicos como la familia de don Manuel de Paloche ».

Los personajes correspondientes á los evangélicos de Zola son los que surgen, pálidamente, en « *Hacia la justicia* », sobreviviendo á sus camaradas. El tronco es el de Martín Errécar; el matrimonio de Elbio y Angélica señala el rumbo para la sana y vigorosa progenie de los regeneradores.

Y si fuéramos á buscar la verosimilitud literaria de nuestro parangón, nos bastaría subrayar estas hermosas palabras del mismo *Sicardi*, que en otras manos serían un programa, la iniciación de una tendencia entre nosotros. « Tengo para mí que para llegar á la perfección, los poetas debieran tragar el humus de los campos, llenarse la boca del barro fecundo y escupirlo á chorros sobre las páginas. Así crearían la selva, la maleza, la covacha de la fiera y el nido, y debieran pedirle al éter los colores, á los astros las corolas luminosas y al océano el misterioso idioma de las mareas, el zumbar de las borrascas y la tranquila y solemne elocuencia de las calmas. De esa manera la estrofa estaría llena de la ansiosa vitalidad de la Naturaleza. Sería la verdad y sería lo digno. »

En suma, la obra de Sicardi involucra una concepción sintética de nuestro dinamismo sociológico, reflejando á todo un pueblo en las horas culminantes de su evolución; para el ambiente y el tiempo que vivimos es semejante á la obra de Zola. — Dicho sea sin olvidar que la analogía entre ambos escritores está subordinada á la desigualdad histórica y social de los ambientes, que han observado y en que han vivido.

GUILLERMO LABARCA HUBERTSON

(CHILE)

(Nació en Santiago en 1880. Tiene en preparación dos libros, una novela *Los Crepúsculos* y una colección de cuentos, *De la tierra*. « He procurado reunir en cada uno, — dice él mismo, — un trozo de vida campesina, considerando la vida del campo en mi país como un inagotable é inesperado venero artístico y estimando además que la naturaleza es la única fuente del arte y del sentimiento. »)

Vida de campo.

El paisaje era muy bonito y en verdad que el bueno y sencillote de Manuel había tenido acierto para construír su rancho de totora en la vecindad del Peñón.

El faldeo que se extendía delante de la casita se suavizaba para dar lugar al ancho cauce del río cubierto por tupidos bosques de culén y de carrizos, en cuyos huecos aparecían grandes piedras blanqueando al pleno sol de vacaciones. Al otro lado, y antes que comenzaran otra vez las colinas, una larga fila de álamos inmóviles rayaban con una recta línea verduzca el fondo negro de los cerros. Más cerca, el río, color de plata, corría serpenteando y mostraba á trechos la tersa superficie de algún raudal ó las rizadas olitas que originan los pedregales, hasta precipitarse en espumosa cascada desde lo alto de las rocas que forman la toma-toma del Peñón, con un ruido suave que semejaba lejanos rasgueos de guitarra.

Detrás estaba el corral, rodeado por una pirca de piedra, donde se encerraba por las noches el ganado que durante el día pastaba libremente en la montaña al cuidado de los perros vigilantes.

Allí fué, frente á la choza y sentado en el suelo mientras arreglaba unos correones sujetos por un extremo en un horcón de la quincha, donde me contó una tarde, todo avergonzado y á tropezones, que estaba de novio con la *Filumena*, la hija de *ño* José el capataz que vivía allá abajo, en el pueblo. ¡La quería como un diablo!...

Sólo podía verla los domingos, cuando iba á las casas á buscar el socorro, pero esperaba el tiempo de la trasquila no más para llevarla á que el señor cura les echase las bendiciones, porque *ño* José consentía... ya le había *hablao* ya.

Desde bien lejos llegaba el penetrante valido de las cabras y ovejas que se veían á la distancia como puntitos blancos trepando por las laderas de los cerros. Una perdiz cantaba en los rastrojos.

Entonces me expliqué los largos aprestos de toda la semana y lo bien plantado que había visto algunos domingos á Manuel.

Los albos pellejos de su montura no se sobrepasaban una línea; los correones, pulidos por él mismo, permanecían graciosamente arrolladitos en su sitio y un gran lazo trenzado cubría por completo las ancas de su caballo rabicano enfrenado de plata, al cual manejaba con destreza ayudado por sus enormes espuelas relucientes de puro limpias y cuyo alegre tin-tin era un remedo de todos los tintines que llevaba adentro.

Por cierto que todo esto y mucho más se merecía la *Filumena*, una donosa muchacha con dos ojos como dos luceros, picaresca y veleidosa como ella sola, que dejaba con la boca abierta á todos los *guainas* del lugar cuando bailaba una cueca bien zapateada en la fonda, con el patroncito de Popeta ó con otro cualquiera...

Antes que se acabaran las vacaciones, fuí á pasar una tarde con Manuel para despedirme y para comer

untos otra vez la merienda : leche de cabras, queso, frutas.

Me gustaba hacerlo hablar, que me contara historias en su pintoresco lenguaje campesino, pero ese día estaba preocupado, medio taciturno y de repente se le pasó el cuchillo con que fabricaba un *pegual* y se cortó un dedo.

— *Carai, iñor*! Esto pasa por *tar* pensando en otra cosa.

— ¿Y en qué piensas, Manuel?

Se puso colorado como un tomate y haciendo un esfuerzo concluyó por hablar.

— Le *iré*, patrón. *On Peirito, el hijo é la hacienda*, anda muy *atracao* á la *Filumena* y eso *nostá* bien ¿no es cierto, *pus*, patrón? Los ricos *eben* irse *pa* Santiago. ¿Por qué nos vienen á quitar las niñas, *pu*?

Yo traté de consolarlo y luego me despedí.

El cielo estaba azul; á lo lejos balaban placenteras las ovejas; una bandada de triles pasó gritando para ir á perderse en los carrizales y el Peñón parecía cantar una tonada muy alegre...

Cuando volví para las otras vacaciones, fuí á hacerle á Manuel mi acostumbrada visita. Lo encontré lo mismo que siempre, arreglando un correón sujeto á los horcones del rancho, muy tranquilo al parecer, un poco avejentado no más.

Tuvo mucho gusto en verme, según me dijo, y pronto trabamos animada conversación. Le pregunté por Filomena creyendo que ya sería su mujer.

El roto se puso pálido, se le hinchó el pecho y no estoy seguro si suspiró.

— Se *jué*, patrón. Se arrancó *pa* Santiago... *icen* que se la llevó *on Peirito*...

Y se quedó mirando, allá al otro lado, los álamos inmóviles y los cerros de Chanqueahue que empezaban á ensombrecer.

La conversación se acabó al punto.

El cielo estaba azul; en el corral, una oveja recién parida baló lastimeramente y el zumbido del Peñón semejaba una tonada triste...

BALDOMERO LILLO

(CHILE)

La Mina.

Sentado en la parte plana de una vagoneta á la que se habían quitado las maderas laterales, hacía de vez en cuando alguna observación á su subalterno que seguía tras el carro trabajosamente. Dos muchachos sin más traje que el pantalón de tela conducían el singular vehículo: el uno empujaba de atrás y el otro enganchado como un caballo tiraba de delante. Este último daba grandes muestras de cansancio: el cuerpo inundado de sudor y la expresión angustiosa de su semblante revelaban la fatiga de un esfuerzo muscular excesivo. Su pecho henchíase y deprimíase como un fuelle á impulso de su agitada respiración que se escapaba por la boca entreabierta apresurada y anhelante. Una especie de arnés de cuero oprimía su busto desnudo y de la faja que rodeaba su cintura partían dos cuerdas que se enganchaban á la parte delantera de la vagoneta.

Á la entrada de un pazadizo que conducía á las nuevas obras en explotación, el jefe cuya atención estaba fija en los revestimientos, dió la voz de alto y dirigiendo el foco de su linterna hacia arriba, comenzó á examinar las filtraciones de la roca, picando con una delgada varilla de hierro los maderos que sujetaban la techumbre. Algunas de esas vigas presentaban curvas amenazadoras y la varilla penetraba en ellas como en una cosa blanda y esponjosa. El capataz, con mirada inquieta, contemplaba en silencio aquel examen presintiendo una de aquellas tormentas que tan á menudo estallaban sobre su cabeza de subordinado humilde y rastrero hasta el servilismo.

— Acércate, ven acá. ¿Cuánto tiempo hace que se efectuó este revestimiento?

— Hará un mes, señor, contestó el atribulado capataz.

El ingeniero se volvió y dijo :

— ¡Un mes y ya los maderos están podridos! Eres un torpe que te dejas sorprender por los apuntaladores que colocan madera blanca en sitios como éste tan saturados de humedad. Vas á ocuparte en el acto de remediar este desperfecto antes que te haga pagar caro tu negligencia.

El azorado capataz retrocedió presuroso y desapareció en la oscuridad.

Mister Davis apoyó la punta de la vara en el desnudo torso del muchacho que tenía delante y el carro se movió, pero con lentitud, pues la pendiente hacía muy penoso el arrastre en aquel suelo blando y escurridizo. El de atrás ayudaba á su compañero con todas sus fuerzas, mas de pronto las ruedas dejaron de girar y la vagoneta se detuvo : de bruces en el lodo, asido con ambas manos á los rieles en actitud de arrastrar aún, yacía el más joven de los conductores. Á pesar de su valor la fatiga lo había vencido.

La voz del jefe á quien la perspectiva de tener que arrastrarse doblado en dos por aquel suelo encharcado y sucio, ponía fuera de sí, resonó colérica en la galería.

— ¡Canalla, haragán! gritó enfurecido.

Y la vara de hierro se alzó y cayó repetidas veces, produciendo un ruido sordo en aquel cuerpo inanimado.

Al sentir los golpes, el caído se incorporó sobre las rodillas y haciendo un esfuerzo se puso de pie. Había en sus ojos una expresión de rabia, de dolor y desesperación. Con nervioso movimiento se despojó de sus arreos de bestia de tiro y se arrimó á la pared donde quedó inmóvil.

Mister Davis que le observaba con atención descendió del carro y se le acercó con la varilla en alto diciendo :

— ¡Ah! con que te resistes, ¡espera!

Pero viendo que la víctima por toda defensa cruzaba sus brazos sobre la cabeza, se detuvo, quedó indeciso un momento y luego con voz tonante profirió :

— ¡Vete! ¡Fuera de aquí!

Y volviéndose al otro muchacho, que temblabla como la hoja en el árbol, le ordenó imperiosamente :

— Tú, sígueme.

Y encorvando su alta estatura continuó adelante por la lóbrega galería.

Después de despachar á toda prisa una cuadrilla de apuntaladores para que efectuasen en los revestimientos las reparaciones que tan duramente se le habían ordenado, el capataz se dirigió á esperar á su jefe á una pequeña plazoleta que lindaba con las nuevas obras en explotación, quedándose espantado al verlo aparecer, tras una larga espera, con la faz enrojecida, dando resoplidos de fatiga y salpicado de lodo de la cabeza á los pies. Fué tal su sorpresa que no dió un paso ni hizo un ademán para acercarse á su señor quien, dejándose caer pesadamente en unos trozos de madera, empezó á sacudir su traje y á enjugar con su fino pañuelo el copioso sudor que le inundaba el rostro.

El muchacho que llegaba, empujando el pequeño carro, le reveló en dos palabras lo sucedido. El capataz oyó la noticia con inquietud y dando á su fisonomía la expresión más consternada y trágica que supo, se acercó con ademán solícito á su superior; pero éste, comprendiendo que aquel incidente resultaba ridículo para su orgullo, había recobrado el gesto soberbio de supremo desdén que le era habitual y clavando en el semblante servil de su subordinado la mirada fría é implacable de sus grises pupilas, le preguntó con voz al parecer serena, pero en la que se trasparentaba cierta sorda irritación.

— ¿Tiene parientes ese muchacho?

— No, señor, respondió el interpelado, sólo tiene madre y tres hermanos pequeños : el padre murió aplastado por un derrumbe cuando empezaron los trabajos del nuevo chiflón. Era un buen obrero, añadió, tratando de atenuar la falta del hijo con el mérito del padre.

— Bueno, vas á dar orden inmediata para que esa mujer y sus hijos dejen ahora mismo la habitación. No quiero holgazanes aquí, terminó con amenazadora severidad.

Su acento no admitía réplica y el capataz doblando una rodilla en el húmedo suelo, tomó su libreta de apuntes y el

lápiz y trazó en ella, á la luz de su linterna, algunos renglones.

Mientras escribía, su imaginación se trasladó al cuarto de la viuda y de los huérfanos, y á pesar de que aquellos lanzamientos eran cosa frecuente y que como ejecutor de la justicia inapelable del amo la sensibilidad no era el punto vulnerable de su carácter, no pudo menos de experimentar cierta desazón por esa medida que iba á causar la ruina de aquel miserable hogar.

Terminado el escrito, arrancó la hoja y haciendo una señal al muchacho para que se acercara, se la entregó diciéndole :

— Llévalo afuera al mayordomo de cuartos.

Jefe y subalterno quedaron solos. En la plazoleta que servía de depósito de materiales, veíanse á la luz de las linternas, trozos de maderas de revestimientos, montones de rieles y mangos de piquetas, esparcidos en derredor de los negros muros en los cuales se dibujaban las aberturas, más negras aún, de siniestros pasadizos.

. . . . . .

ABRAHÁN Z. LÓPEZ-PENHA

(COLOMBIA)

(Nació en Curaçao en 1869.)

La desposada de una sombra.

(FRAGMENTO DE UN CAPÍTULO)

Me había alejado á cierta distancia del palco de Teresa, arrollado en parte por el torbellino de los bailadores, y también en parte voluntariamente, poseído de un vago temor de que aquellos irresistibles ojos adivinasen la inmensa fascinación que empezaban á ejercer sobre mí. No obstante, las veces que me era dable enfilar la vista

por algún claro que dejasen las parejas, abrigaba la seguridad de posar las miradas en el punto preciso en que ella estaba... Era á modo de una atracción ineluctable.

Figuróseme también muchas veces que sus ojos me espiaban; pero aquellas miradas ya húmedas y brillantes, ya frías é interrogadoras, eran tan rápidas, que no sabía cómo explicármelas. Además, ¿podría yo jurar me fueran dirigidas ó que siquiera se fijasen en mí?

¿Era posible fuera yo víctima inconsciente de un misterioso caso de hipnotismo? ¿Estaba realmente en pleno goce de mis facultades todas?... ¿Amaba?...

Cuanto más la miraba, más se me antojaba diferente de todas las mujeres que la rodeaban, distinta de todas cuantas hasta entonces había yo conocido.

¡La frente ideal, la ideal cabeza, la pureza glacial de aquella soberbia blancura! ¿Quién las pintará?

¡Sombra, ilusión, delirio, es decir: la vida toda!

¡Había hallado la esfinge de mi existencia! ¡Estaba allí, delante de mis ojos!

Revelóse de improviso á mis miradas, al modo de una poderosa manifestación de las grandes fuerzas arcanas é invisibles que nos rodean á manera de un océano para siempre insondable, y que, aun en la grosera y material envoltura que nos aprisiona, suelen estremecernos con una repentina intuición de lo ignoto, con un súbito escalofrío de lo infinito...

Su postrera mirada arrancó de mis labios la confesión de mi amor, grito involuntario que se me escapó á modo de rugido y vibró en mis oídos cual si alguno que no fuera yo mismo lo hubiera proferido, desvaneciéndose como un eco de íntimo dolor entre los sordos rumores de aquella fiesta.

Fué su última mirada. El palco que ella ocupaba un instante hacía, estaba vacío... Aquella fiesta ya nada significaba para mí.

Parte de la concurrencia había invadido el ambigú. Busqué con la vista á Luisa. Hallábase al lado de su familia. Al tropezar su mirada con la mía, hízeme seña de

que me aproximara y con una sencilla franqueza que me encantó.

— Doctor, me dijo, — sonriendo amablemente, — deseo que antes que Ud. se retire conozca á mi familia.

En seguida me presentó á su madre, doña Amelia, una señora muy bien conservada aún, cuyas maneras me agradaron por extremo. Su marido, el general Lerán, era persona para mí muy conocida de nombre. Me estrechó cordialmente la mano y me brindó con su amistad y con su casa.

— ¿Es posible haya adivinado Ud. que tenía yo prisa en retirarme? — me aventuré á preguntar á Luisa, en cuanto pude dirigirle aparte la palabra.

Titubeó en contestar; luego sonriendo, exclamó :

— Me perdonará Ud. la franqueza; pero me imaginé que luego se aburría.

Su ingenuidad, su misma sonrisa me animaron á proseguir.

— Ya que á Ud. le place distinguirme con una franqueza que me honra infinito, quisiera suplicarla continúe así hasta el fin. Confiese Ud. que la verdadera causa de su suposición es otra.

— Si Ud. así lo quiere, — replicó, echándose á reír, — por toda respuesta le manifestaré no me le imaginaba de una condición tan inflamable. ¡Ya me entiende Ud.! — Y me miró, gozándose en cierta turbación que por el pronto no fuí dueño de reprimir.

— ¿Ha adivinado Ud. entonces? — pregunté entre sorprendido y halagado de la confianza con que ingenuamente me brindaba.

— ¡Todo! — respondió ella con acento de real simpatía.

Incliné la cabeza en un silencio pensativo y confuso.

— ¿Verdad que á Ud. le parecerá todo esto muy extraño? — murmuré en tono de duda.

No pareció fijarse en la pregunta; antes prosiguió en tono de tierna admiración :

— ¡Cuánto la ama Ud.! — luego, como si hablara á solas consigo misma, añadió : — ¡Me alegro tanto!

— Y su alegría es para mí de excelente augurio. Temía se burlara Ud. de tan súbita pasión.

— ¡Cuán poco me conoce Ud.! Reconozco, en efecto, que se aparta algo de la norma común; que la mayoría no vacilaría en tacharla de novelesca; pero, viéndolo bien, no creo que el caso de Ud. sea el primero. Además, Teresa es libre; jamás ha aceptado galanteos de nadie, y es digna de Ud.

— ¡Me devuelve Ud. la vida! — exclamé con tal fervor que Luisa no pudo menos de sonreír.

— No debe Ud., olvidar que la fe salva — añadió.

— ¿Siempre?

— ¡Siempre!

Interrumpiónos Alex en aquel momento, reclamando para sí el próximo valse. Antes aproveché un instante, mientras él hablaba con doña Amelia, para dirigir á Luisa una pregunta que desde hacía rato me preocupaba.

— ¿Cree Ud. que *ella* ha adivinado?

— Estoy por afirmar que sí. Hasta me lleva á suponerlo su precipitada retirada del salón.

Vió mi asombro y agregó :

— ¡Ella es así! — Y, lanzándome una expresiva mirada, ya parecía se alejaba del brazo de Alex, cuando, deteniéndose con un ligero pretexto é inclinándose de suerte que yo solo la oyera, murmuró : — Se me pasaba decirle que la primera vez que puso ella los ojos en Ud., me pareció advertir que se inmutaba...

Y se alejó del brazo de Alex, dejándome confuso y perplejo.

Poco después me despedía del General y de su esposa, quienes tornaron á reiterarme los más amistosos ofrecimientos.

Á la salida del salón tropecé con Antonio. De paso nos estrechamos cordialmente la mano.

Ignoro por qué sospeché que á par de su prima estaba al corriente de mi secreto, ni por qué presentí que serían ellos al cabo los más fieles aliados con quienes había de *contar* en lo futuro.

AMÉRICO LUGO

(SANTO DOMINGO)

(Nació en Santo Domingo en 1870. Joaquín Alfán le ha llamado « el más genial y donoso de los prosadores dominicanos ». Autor de *Heliotropo*, *A punto largo*, etc.).

Lo que dejaron los Reyes Magos en la zapatilla de Helena.

Callados, muy quedo, besando apenas el suelo con su breve pie y extendidas las manos en la obscuridad, iban los Reyes Magos en busca de un virtuoso niño á premiarle con dulces y juguetes, cuando el delantero tropezó con el lecho en que reposaba Helena, dormida.

Olorosa como una flor, blanca como un cisne y dulce como un rondel, su cuello y su cabeza surgían del lino como gala de primavera en campo invernal. Ondeante el cabello, gentil hermano del oro de las minas profundas; sonriente la boca, cáliz codiciado por las más puras gotas de rocío, más que mujer parecía una celeste aparición.

Galantes, como cumple á reyes, los Magos detuvieron el paso á besar la mano de la hermosa, hermosa mano de nieve y rosas formada, que colgaba lánguidamente como fruto encantador que se inclina y aparta del árbol que lo sustenta.

— ¡Lástima grande que no cuente los años de la aurora! — exclamó Gaspar. — Nuestro fuero no se extiende á la mañana de la vida, por digna que ella sea de los homenajes del cielo.

— Su edad, sin embargo, — insinuó Melchor — no parece apartarse mucho del oriente. El candor del semblante y su inocente sueño lo revelan. Sentemos una excepción como gracia á su gracia, como dulzura á su dulzura. Démosle flores de fragancia suave, tan suave como su aliento, y miel tan dulce como la que su pecho acendra.

— ¿Queréis — preguntó el último de los Reyes Magos —

regar de estrellas el cielo, vestir de espuma el mar? cándida no necesita de candores, ni la hermosa de herr sura : toda la esplendidez del firmamento no aumenta un punto la riqueza de su ser. Sea el voto nuestra ofren consagrémosla á la felicidad y á la dicha.

Convinieron los demás en su parecer y, de rodillas, momento oraron. Y la oración cayó sobre una de las za tillas que Helena dejara, inadvertidamente, al pie del lec y que semejaba un pequeño lirio caído al suelo.

LEOPOLDO LUGONES

(ARGENTINA)

La voz contra la roca.

Es una gran columna de silencio y de ideas
en marcha.
El canto grave que entonan las mareas
respondiendo á los ritmos de los mundos lejanos;
el rumor que los bosques soberbiamente ancianos
dan, como si debajo de largas sepulturas
sintiéranse crujidos de enormes coyunturas;
las sordas evasiones de las razas, que arroja
el heroísmo nómade á la vendimia roja,
el *¡han!* de los supremos designios, que se escucha
en el postrer hachazo que acabará la lucha,
ya sea que se trate de un cedro ó de un gigante;
las torres que no alcanza con su talón triunfante
la horda, el trágico viento de las batallas :
todo
lo que es grande, ó solemne, ó heroico de algún modo,
— clamores de conquistas, rumores de mareas —
va en esa gran columna de silencio y de ideas
que el poeta ve alzarse desde las hondas grutas.
¡El sol es su vanguardia!

— Por las eternas rutas
accidentan la historia, van los pasos enormes.
ın largo desfile de tinieblas informes.
dominando aquella procesión tenebrosa,
ba se levanta como una húmeda rosa
›s pétalos caen en una lluvia de oro.
oeta apostrofa con su clarín sonoro
columna en marcha; lo que dice, resuena
o el flujo de bronce de una hornalla harto llena.
fuertes son sus alas, que aquel ser de ancho aliento
ce que en los hombros lleva amarrado el viento.
l gran luminoso y es el gran tenebroso.
ubia Primavera le elige por esposo.
: acuesta con todas las flores de las cimas;
lores le dan besos para que él les dé rimas.
›l le dora el pecho; Dios le sonríe — apenas
nada más sublime que esas sonrisas llenas
ivinidad, que hacen surgir sobre la obscura
:ta de los montes una inmensa blancura
ıcal. — Forja el hierro de su peto y su casco
ıciencia en los yunques de un ideal Damasco.
Silencio custodia la hoguera donde amasa
bronce y sombra el verbo que templará en la brasa.
ı de que los hombres alcancen con sus bocas
reja, enormemente sentado entre dos rocas
› un afable cóndor les escucha; y los hombres
ı que están á un mismo nivel, almas, y nombres,
›ezas. Los grandes hombres y las montañas
rzoso que siempre estén de pie. Extrañas
as voces del antro á la cumbre. La oruga
esconde entre las hierbas su imperceptible fuga,
águila y opina ; « ¡eres un ser monstruoso,
a! » — En cambio el águila no ve á la oruga. Hermoso
ino es el cielo porque es indiferente
nubes que le hacen mal. El cielo es la frente
os, sobre la eterna serenidad suspensa :
lo se llena de astros y sombra, es que Dios piensa.
lo se repite en las frentes radiosas.

No importa que ellas sean claras, ó misteriosas
ó formidables, siendo capaces del martirio,
¡no de la infamia! Tanto vale rasgar un lirio
como manchar un astro; el viejo Cosmos gime
por la flor y la estrella con un amor sublime
y total. ¡Grave enigma de amor! Esto consiste
en que el gran Ser no quiere que ninguno esté triste
y el dolor, ese fuego que exalta todo nombre
(Cristo sangriento, brilla; triste, suda como hombre.)
Es un heroico vino que ignora la tristeza.
¡Hombres! no escupáis nunca sobre una gran cabeza:
no seáis mancha cuando pudiérais ser herida,
el hierro sufre en el hondo de la fragua encendida,
pero hasta hoy nadie ha visto las lágrimas del hierro.

El poeta es el astro de su propio destierro.
Él tiene su cabeza junto á Dios, como todos,
pero su carne es fruto de los cósmicos lodos
de la vida. Su espíritu del mismo yugo es siervo,
pero en su frente brilla la integridad del Verbo.
Cada vez que una de esas columnas, que en la historia
trazan nuevos caminos de esfuerzo y de victoria,
emprende su jornada, dejando detrás de ella
rastros de lumbre como los pasos de una estrella,
noches siniestras, ecos de lúgubres clarines,
huracanes colgados de gigantescas crines
y montes descarnados como imponentes huesos:
uno de esos engendros del prodigio, uno de esos
harmoniosos doctores del Espíritu Santo,
alza sobre la cumbre de la noche su canto.
(La alondra y el sol tienen de común estos puntos:
que reinan en el cielo y se levantan juntos.)
El canto de esos grandes es como un tren de guerra
cuyas sonoras llantas surcan toda la tierra.
Cantan por sus heridas, ensangrentadas bocas
de trompeta que mueven el alma de las rocas
y de los mares. Hugo con su talón fatiga
los olímpicos potros de su imperial cuadriga;

y, como de un océano que el sol naciente dora,
de sus grandes cabellos se ve surgir la aurora.
Dante alumbra el abismo con su alma. Dante piensa.
Alza entre dos crepúsculos una portada inmensa,
y pasa transportando su empresa y sus escombros :
una carga de montes y noches en los hombros.
Whitman entona un canto serenamente noble.
Whitman es el glorioso trabajador del roble;
él adora la vida que erumpe en toda siembra
el grande amor que labra los flancos de la hembra;
y todo cuanto es fuerza, creación, universo,
posa sobre las vértebras enormes de su verso.
Homero es la pirámide sonora que sustenta
los talones de Júpiter, goznes de la tormenta;
es la boca de lumbre surgiendo del abismo.
Tan de cerca le ha hablado Dios, que él habla lo mismo.

Aquella gran columna se ha poblado de voces :

« Las cosechas proficuas esperan nuestras hoces.
Los metales, esclavos de inmutable obediencia,
trazan la ruta. El índice severo de la ciencia
señala el paraíso de la grandeza humana.
El yunque y el martillo, sí : mas no la campana.
La razón es el lábaro del ideal eterno;
la razón que no admite ni el cielo ni el infierno.
Dios es un viejo amo, desterrado monarca
que agoniza en la inmensa desolación de su arca.
— Substituír la noche por la aurora, y el falso
culto por la evidencia de la luz, y el cadalso
por el libro; ser astro, ser cumbre, ser progreso;
sentir sobre la frente la dicha como un beso
floral : prender al flanco de la tiniebla el rayo
cual flamífera espuela; contradecir el fallo
de los siglos; dar cimas á la conciencia augusta;
romper los viejos dogmas de la creencia injusta;
confiscar á la sombra su vasto calabozo;
anegar las tinieblas en un vasto alborozo;

deshacer para siempre las coronas de espinas;
sembrar modernas rosas sobre el altar en ruinas;
desencajar las claves del formidable techo
que encubre la sombría negación del derecho;
bautizar con vitales perfumes toda frente;
exprimir frescas uvas sobre el deseo ardiente;
desafiar las borrascas con la altivez de un cedro
secular; pedir cuentas á César como á Pedro
—«César que mata y Pedro que miente»; — alzar la manc
hasta la consagrada mejilla del tirano,
y con el mismo esfuerzo que inicie la venganza
ante el culto de muerte proclamar la Esperanza :
¡He aquí el nuevo dogma! Dios, lacerante yugo,
es el primer tirano y es el primer verdugo.
La libertad le niega, la ciencia le suprime :
la libertad que alumbra, la ciencia que redime.
¡Á destronarle, picas! ¡Guerra á Dios! ¡Muerte al mito!»

— Mas ¿con qué váis, entonces, á llenar lo infinito?

¡No! la fe es la suprema reveladora. El mundo
es un milagro eterno de fe. Lo que es fecundo,
ó luminoso, ó bello — amor, estrella, rosa —
certifica el imperio de una ley misteriosa
que combina la trama de los destinos, y hace
converger los esfuerzos de todo lo que nace
sobre un eterno foco que ejecuta y que piensa,
tal como el haz de músculos de una derecha inmensa.
La fe es una montaña llena de precipicios,
en sus cavernas moran las larvas de los vicios :
lo negro es lo monstruoso. Su cuesta es agria y dura.
En todas las montañas sólo la cima es pura.
La cima es el esfuerzo visible del abismo
que lucha en las tinieblas por salir de sí mismo.
El alma tiene una : Dios. Si el alma descuella
sobre su propio vuelo, se reconoce en ella.

Pueblo, sé poderoso, sé grande, sé fecundo;
ábrete nuevos cauces en este Nuevo Mundo,

y, como de un océano que el sol naciente dora,
de sus grandes cabellos se ve surgir la aurora.
Dante alumbra el abismo con su alma. Dante piensa.
Alza entre dos crepúsculos una portada inmensa,
y pasa transportando su empresa y sus escombros :
una carga de montes y noches en los hombros.
Whitman entona un canto serenamente noble.
Whitman es el glorioso trabajador del roble;
él adora la vida que erumpe en toda siembra
el grande amor que labra los flancos de la hembra;
y todo cuanto es fuerza, creación, universo,
posa sobre las vértebras enormes de su verso.
Homero es la pirámide sonora que sustenta
los talones de Júpiter, goznes de la tormenta;
es la boca de lumbre surgiendo del abismo.
Tan de cerca le ha hablado Dios, que él habla lo mismo.

Aquella gran columna se ha poblado de voces :

« Las cosechas proficuas esperan nuestras hoces.
Los metales, esclavos de inmutable obediencia,
trazan la ruta. El índice severo de la ciencia
señala el paraíso de la grandeza humana.
El yunque y el martillo, sí : mas no la campana.
La razón es el lábaro del ideal eterno;
la razón que no admite ni el cielo ni el infierno.
Dios es un viejo amo, desterrado monarca
que agoniza en la inmensa desolación de su arca.
— Substituír la noche por la aurora, y el falso
culto por la evidencia de la luz, y el cadalso
por el libro; ser astro, ser cumbre, ser progreso;
sentir sobre la frente la dicha como un beso
floral : prender al flanco de la tiniebla el rayo
cual flamífera espuela; contradecir el fallo
de los siglos; dar cimas á la conciencia augusta;
romper los viejos dogmas de la creencia injusta;
confiscar á la sombra su vasto calabozo;
anegar las tinieblas en un vasto alborozo;

Los siglos te desean, pero tu alma está obscura
todavía; la llama divina que fulgura
sobre el total esfuerzo de las razas, no brilla
en tu cabeza. El árbol duerme aún en la semilla;
mas la semilla en lo hondo del porvenir vegeta.
de ella surgirá este átomo, este sol :

¡Un poeta!

¿Un poeta? Es preciso, Dios no trabaja en vano.
Cuando sobre las cumbres del pensamiento humano
la noche se constela de lejanos fulgores,
cuando las grandes lenguas del viento dan rumores
inauditos, y cuando sobre esas cumbres flota
la inefable caricia de una harmonía ignota,
la luz presiente el astro, la fe presiente el alma.

Dios trabaja en el seno de una inmutable calma.
Pero las grandes voces : el trueno, el mar, el viento,
dicen las predicciones de aquel advenimiento.
— Yo escuché esas tres grandes voces; Dios ha querido
que esas tres grandes voces sonaran en mi oído.
Dios ha dicho palabras á la hoja de hierba.

Pueblo del Nuevo Mundo, tú eres la gran reserva
del Porvenir. Tu grave destino que medita
el vasto pensamiento de la sombra, palpita
como el feto de un astro futuro entre oleaje
de las causas divinas. Tu frente alta y salvaje
deja correr en olas pensamientos sombríos,
tal como una montaña madre de muchos ríos,
tus esperanzas, formas que en lo vago se mecen
llenando excelsitudes luminosas, parecen
una visión de torres bajo una alba dorada.
Allí está Dios. Su mano fraternal levantada
sobre el abismo enseña las proficuas cosechas.
En su mirada de oro vibran sublimes flechas.
Su seno es inefable. Su poder no fatiga
ni un pétalo de rosa, ni una antena de hormiga.

osotros los siniestros que le llamáis tirano,
osotros los campeones del ideal humano,
osotros los intérpretes austeros de la Vida,
osotros los apóstoles de la razón deicida,
s que queréis derecho, libertad, luz, aurora,
ara todo el que sufre, para todo el que llora,
ara todo el que piensa, para todo el que canta,
h! admirables rebeldes de la luz : si os espanta
ue Dios reine en sus cielos, que su grandeza impere
n todo lo que vive y en todo lo que muere,
ue su palabra, llena de celestes cariños,
ibra de bendiciones las cunas de los niños,
ue el trueno de su boca desarraigue los montes,
ue el fulgor de su gloria llene los horizontes,
ue el rayo de sus ojos omnipotentes vibre,
lejadle, por lo menos, que sea un hombre libre!...

— Los astros centelleaban de furores divinos,
daban fuertes sones, como un bosque de pinos
ameantes cabalgado por el huracán : sones
ue flotaban cual nubes sobre los escuadrones
e aquella gran columna blasfema. El mar oía,
ía la montaña, la selva, el antro, el día,
resintiendo un cercano temblor de cataclismo
nte esas formidables alarmas del abismo,
quellos sones eran las palabras de una ira
enebrosa que hablaba como el viento en la lira.
¡El alma está en peligro! » — clamaban. — Desde el cielo
aían sordas lágrimas de sangre y luz; el duelo
e las sombras pesaba sobre la tierra inerte
omo un árbol sobre una meditación de muerte.
a Cruz austral radiaba desde la enorme esfera
on sus cuatro flamígeros clavos, cual si quisiera
n sus terribles brazos crucificar al polo.
n medio de aquel trágico horror, yo estaba solo
ntre el pensamiento y la eternidad. Iba
ruzando con dantescos pasos la noche. Arriba
os astros continuaban levantando sus quejas

que ninguno sentía sonar en sus orejas.
Rugían como bestias luminosas, heridas
en el flanco, mas nadie sujetaba las bridas;
nadie alzaba los ojos para mirar aquellas
gigantes convulsiones de las locas estrellas;
nadie les preguntaba su divino secreto,
nadie urdía la clave de su largo alfabeto,
nadie seguía el curso sangriento de sus rastros...

Y decidí ponerme de parte de los astros.

M. MAGALLANES MOURE

(CHILE)

(Nació en 1878. Autor de *Facetas*. « La belleza me conmueve hasta el escalofrío, dice Magallanes Moure en una autobiografía, amo la Naturaleza. Maupassant nos advierte que decir « amo mucho » es menos que decir « amo ». Así, pues, amo la Naturaleza. Mi ideal artístico es la poesía naturalista. En mi breve labor literaria he creído seguir la senda que conduce á ese ideal. Me seduce la poesía de las cosas y del hombre, no en el carácter de « rey de la creación » sino en el de parte de la naturaleza. No me interesa más la belleza humana que la belleza vegetal; no me conmueve más el dolor humano que el dolor animal. La belleza femenina es para mí la más pura dentro de la naturaleza. Es decir, que está por cima de toda belleza. — Quizá me seduzca más esta poesía exterior por mis tendencias pictóricas ».)

El Estanque.

En el vacío estanque caía la cascada
del agua alegremente. Como una carcajada
en el alma de un niño, caía el agua adentro
del estanque y los chorros en incesante encuentro
daban los claros timbres de una cristalería
que rodara hecha trizas. La buena agua reía
llenando el ancho estanque, y según se elevaba
la onda temblorosa, en ella se ahogaba
la risa de los chorros, hasta que una vez lleno
el estanque durmióse dulcemente sereno.

Los grillos ensayaban sus ásperos acordes.
Y las flores silvestres, erguidas en los bordes
de aquel lago, velaban su sueño. Suavemente
la luz se desmayaba en la tarde silente.

Entonces desde el fondo del estanque dormido
surgió un débil murmullo, un rumor parecido
al murmullo de sedas que produce la brisa
cuando va á campo abierto : armonía indecisa
como la de un suspiro; música de un aroma,
perfume de una música que como incienso toma
vaguedades de ensueño.
Aquel rumor süave
que pudo ser el último gorjeo de algún ave
ó el remover del eco de alguna voz amada,
ó el rumorear del aire, ó el lenguaje de una hada,
fué llenando mi espíritu de una melancolía
dulce así como el lánguido desfallecer del día.

El estanque durmiendo su sueño misterioso
decía en un susurro : « ¡Oh tu amor delicioso
buena Agua! Amada mía, ¡cómo me has poseído
por entero! Al principio tus risas despertaron
en mi seno alegrías inmensas; agitaron
en mi seno los claros cascabeles de oro
de la suprema dicha : tu lenguaje sonoro
de voces cristalinas llenó mi ancho seno
con la divina música del amor grande y bueno.

Después, según tú ibas entrando en mí, tu risa
desfalleció; tu alegre voz se tornó sumisa
cual la voz de la esposa que ama. En mi ancho seno
tu alma clara durmióse con un dormir sereno
y mi ser poseído por tu ser trasparente
en un dulce desmayo sumióse lentamente... »

Los batracios ritmaban sus místicos acordes
y las flores silvestres, erguidas en los bordes

del estanque, guardaban aún en sus corolas
una débil luz húmeda. En sus ásperas violas
preludiaban los grillos la canción del crepúsculo.

Cayó sobre mi frente un insecto minúsculo
y ahuyentó mis sueños...
Me alejé silencioso
bajo los mudos árboles llevándome este hermoso
pensamiento en la mente : Como el Agua el Amor.
Como el estanque el hombre.

El Barco Viejo.

Allá en aquel paraje solitario del puerto
se mece el viejo barco á compás de las ondas
que tejen y destejen sus armiñadas blondas
en rededor del casco roñoso y entreabierto.

De la averiada proa cuelga un cable cubierto
de líquenes que ondulan cuando pasan las rondas
de los peces, clavando sus pupilas redondas
en el barco, que flota como un cetáceo muerto.

Y el barco que fué un barco de los que van á Europa,
y que era todo un barco de la proa á la popa,
ahora que está inválido y hecho un sucio pontón,

Sus amarras sacude, y rechina, y se queja
cuando ve que otro barco mar adentro se aleja,
mecido por las olas en blanda oscilación.

M. MÁRQUEZ STERLING

(CUBA)

utor de *Menudencias*, *Escarcha*, *Esbozos*, *Ideas* y *Sensaciones*, etc.
uel Pichardo juzga así su último libro, *Psicología Profana* : « Seguir
árquez Sterling en estas páginas, en las que el literato ha puesto
ues á las galeradas del repórter, es tener á la vista hombres, paisajes
cios que profundamente nos interesan. »)

Roosevelt.

altaban algunos segundos para las diez de la mañana
19 de Junio, cuando nos presentamos, el señor Quesa-
y yo, en la Casa Blanca. En una construcción reciente,
se extiende como un ala del suntuoso Palacio, con
ada independiente, tiene establecidas sus oficinas el
sidente Roosevelt. Se entra, á ellas, por una puerta
ueña, que parece una mancha roja en la pared de ala-
ro. Un portero de figura basta, vistiendo un uniforme
elegancia, nos franquea el paso. Cambia algunas pala-
s con el Ministro de Cuba y desaparece por el fondo,
ando nuestras tarjetas. Un instante después reaparece
os abre otra puerta que imita otra mancha roja, pero
rojo ligeramente atenuado tal vez por las sombras del
ueño saloncillo en que aguardamos. La sala á que se
conduce, por cortesía del Presidente, es la del Gabinete.
sentamos en un sofá de piel obscura, y yo observo
el sugestivo recinto en donde se resuelven tantos pro-
nas graves que afectan al mundo... No vi en él nada
so, nada extraordinario. Su sencillez, gallardamente
tera, me produjo una sensación de agrado que me sería
cil explicar. Casi toda la extensión de la sala está ocu-
a por una gran mesa de nogal y esta mesa es la que
pa el Gabinete para celebrar sus Consejos. Grandes y
odos sillones, también de piel obscura, la rodean, y en
espaldar ostentan una plaquilla que indica el siguiente
en : en una cabecera á un extremo se sienta el presi-

dente, y en la otra cabecera, al frente, el Secretario del Trabajo y del Comercio, Mr. Jeorge Courtelyon; á la derecha del Presidente, ocupan sus puestos el Secretario de estado, Mr. John Hay, el de Correos, Mr. Henry C. Payne, el de la Guerra, Mr. Taft, el del Interior, Mr. Hitchcock; á la izquierda, el Secretario de Hacienda, Mr. Shaw, el Fiscal General (que es á aquel Gobierno lo que al nuestro el Secretario de Justicia), Mr. Knox; el de Marina, Mr. Moody, y el de Agricultura, Mr. Wilson. Ningún adorno, ningún atributo, ninguna efigie gloriosa había en el Salón del Consejo; y á tanta modestia, ó despreocupación, ó sencillez, ó como quiera llamarle el lector, me pareció corresponder un alarde de grandeza y de poder; el modesto traje, la fisonomía indiferente, la sencillez como un plan de quien todo lo tiene y todo lo puede... Recorrí de nuevo con la vista aquella sala, y rectifiqué mi primera impresión: la sala del Gabinete era así naturalmente y estuve á punto de creer que no podría ser de otro modo. « Desde aquí, pensé, puede gobernarse el mundo, aunque aquellos tapices morados y azules se desprendan abatidos por el tiempo, cansados de oír, uno y otro día, los acuerdos de un gobierno que para las grandes naciones es una amenaza ó un cuidado. »

Engolfado yo en estos pensamientos, volví de ellos por el golpe brusco de una puerta blanca que en vez de abrirse corría, partiéndose por el centro. Cualquiera creería que un ayudante ó secretario, con toda ceremonia, vendría á franquearnos la oficina de Roosevelt. Pero, no; era el propio Presidente que, como en los teatros, surgía del fondo, sonriendo y abriendo los brazos. El jefe de una de las naciones más poderosas del mundo, no necesitaba embajadores, ni maestros de ceremonia dentro de su oficina ni en el salón de su Consejo. Es hombre de estatura más que regular, un poco grueso; camina con ligereza, y viste con la modestia de cualquier empleado subalterno de un departamento. Pantalón y levita claros, y un chaleco de color del dril que usan nuestros guajiros y que apenas convenía al aspecto armónico del vestido de un

esidente : mejor vestido que Roosevelt, y más cuidado
e él, recibe el Presidente Estrada Palma en nuestra
queña República. Nos estrechó las manos efusivamente :
Quesada con signos de franca, cordial y antigua amistad,
aí con una cortesanía con ribetes de campechana que es
seguro resultado de un estudio provechoso. Después de
rechar mi mano, me miró, clavó en mis ojos los suyos,
ndes y claruchos pero punzantes y fijos, como ojos que
ran y cavan... ¡Un periodista cubano! Casi era para
osevelt una sorpresa, y estoy por creer que le llamé yo
s la atención que él á mí. Á él se le ve en todas partes
. mí no se me ve en ninguna. Todo el mundo sabe quien
y como es el Presidente de los Estados Unidos; y, en
nbio, para Roosevelt era una novedad un periodista
bano, no sé si por que se figuraba que en Cuba no había
riodistas, ó por que consideraba mi audacia al enfren-
mele para interrogarle y para escribir un artículo sobre
persona y tal vez sobre sus ideas. Nos dijimos, como
be esperar el lector, cosas muy vulgares. Yo hice una
era protesta de que Roosevelt contaba en Cuba con sim-
tías por la parte que él ha tenido en nuestros asuntos
cionales; y Roosevelt me dijo lo que sin duda le dice á
lo cubano que le visita : « *I am a most sincere friend of
ba and take deep interest in her welfare.* » ¡Sí, ya lo sabía
que Mr. Roosevelt está muy interesado en nuestro
nestar y que es un sincero amigo de Cuba!... Pero no
r sabidas dejó de decirme él esas palabras con alguna
emnidad sacramental, pecando un poco de enfático. El
n hombre había colocado su pie derecho sobre el sofá,
n el lugar mismo en donde yo había permanecido sen-
lo momentos antes, coincidencia que no dejó de produ-
me un pasajero malestar... En los más pequeños é insig-
lcantes detalles de la vida, se simbolizan á veces estados
ánimo y recónditas ambiciones ó se profetizan grandes
ntecimientos para la historia.

Puesta su rodilla á buena altura, al hablar se golpeaba
ella, con una gran confianza envuelta en cierta mode-
ión que encubría á maravilla lo que tuviera de afectada.

Cuando pronunció la palabra *sincere*, se dió un gran golpe, y cuando dijo *welfare*, repitió el golpe y tomó del brazo á Quesada. El temperamento apasionado de Teodoro Roosevelt brilla en cuanto expresa alguna idea, y su alta posición le permite complacerlo con demostraciones expansivas. Una vez pronunciado su breve discurso, hace un movimiento con la cabeza, por el cual nos mira hacia arriba, y observa á su placer el efecto que ha producido y la huella que ha dejado en nuestro semblante. Todo esto significaba para mí que Roosevelt creía haberme dicho una gran cosa, y en efecto lo fué cuando lo dijo por primera vez en su vida política; y confieso también que me pareció adivinar, á través de aquellos lentes y de su risueña satisfacción, un poco de amor á su persona, una gran alegría de vivir, y una gran esperanza de ocupar un papel principalísimo, no en su pueblo, sino en la humanidad toda.

Fuí á responderle otra tontería de las que se le dicen á todo el mundo, pero no me dejó : « Su país y su pueblo, me dijo en riguroso inglés, han hecho progresos que me llenan de alegría. » Y esta frase dicha para halagarnos al Ministro y á mí, la impregnó de seriedad, casi convirtiéndola en solemne y decisiva. No hay duda que en este punto yo sé más que Roosevelt, y no podía aceptar sus palabras sino con gratitud, porque más que sinceras eran generosas. « La República ha realizado una obra digna de todo elogio, obra que es la mayor satisfacción del pueblo americano. »

Tiene Mr. Roosevelt un rostro simpático á pesar de lo toscas que son sus facciones; á través de ellas, no se advierte la rigidez del insensible McKinley, sino cierta dulzura que viene á iluminar sus ojos y su sonrisa, en el flúido que sube de su noble y grande corazón. Es muy expresivo, y cada palabra brota, con una ligera dificultad, de sus amplios labios, entre las contorsiones fisonómicas á que sus nervios le condenan; abre mucho la boca, arqueando los labios para decir ciertas palabras, y algunas, atravesadas en su garganta, brotan al fin como un grito, impulsadas por un estremecimiento casi inadvertido de su

donda cabeza. Las ideas que lanza con visible interés de e sean oídas é interpretadas en el acto, las corta, como etazos, por una necesidad no sé si de sus pulmones ó de pensamiento.

Me convenzo, desde luego, de que es imposible interrorle, porque desea hablar solo, decirlo todo como quiere cuando quiere. « Cuba, por el orden y el buen gobierno, liza una importante misión en el continente, trascental para las Repúblicas del Sur... » Y en este momento, yergue como para resistir al ímpetu de decir algunas as graves sobre el recuerdo súbito de pueblos desgrados de nuestra raza. Esta sospecha mía la ratifican unas palabras que no concluyen el concepto, pero que, n así, expresan mucho.

Si yo le hubiera preguntado, ¿y qué piensa Ud. de nezuela y de Colombia y de Santo Domingo? habría usado hacerme ninguna declaración, pero sus ojos, blados por ideas que los empañaban en la lucha de no... pararse, me hubieran dicho bastante. Entre las grandes as que pretende Roosevelt en la humanidad, figuran no principales las que afectan á esos países, no para tar la válvula del imperialismo, sino para desbordar por ellas tierras ideas, costumbres, virtudes que al cabo de chos lustros les dieran alguna semejanza con los pues sajones de América. La civilización, en el cauce de la ustria, impulsada por el genio de las ciencias físicas, esita extenderse, y el tiempo abrirá, para divisar otro izonte, la gran puerta que separa razas, costumbres y blos. Recuerdo sí, que quiso hablar del porvenir de las iones latinoamericanas y que al fin no dijo lo que yo eraba, arrepentido de su franqueza; y volvió, como a alejarse de pensamientos muy hondos, y tal vez peliosos, á regar con sus más bellas flores el tierno recuerdo Cuba que palpitaba en mi alma... Dió á estas palabras res de arco iris, cediendo al carácter personal de sus icios á mi patria, y no dejó de asustarme el presentinto de que, en la política de los norteamericanos, sevelt es una garantía de Cuba, garantía tan breve para

la historia como grande y poderosa para los problen planteados en el día.

Acostumbrado á la vaguedad del concepto en lab americanos, Roosevelt me pareció un espíritu más defini con todos los defectos y con todas las purezas de una in ginación exaltada sobre un corazón generoso. Pero, a así, no dejó de colocar sobre mi pensamiento algun piedras indecisas, que pesaron sobre él largo rato. « qué misión le reserva Norte América á Cuba en los pr blemas históricos de la América del Sur? ¿Qué signifi para Roosevelt la palabra *misión*, qué sentido concreto da cuando los conceptos tienen para la política nort americana una elasticidad que riñe con todos los dicci narios? » Algo me dijo, pero que equivalía á no haberm dicho nada : « Cuba es un ejemplo para otros pueblos; el ejemplo les aprovechará hasta librarles de perturb ciones y pobrezas... » Hojas éstas desprendidas adrede d un pensamiento capital, inmenso y poderoso, que esparci Roosevelt sobre mi espíritu para hacerlas brillar á mis oj dominándolas...

A. MAURET CAAMAÑO

(CHILE)

(Nació en 1879. Autor de *Alma*. Ha colaborado en *La Prensa* de Buenos Aires, el *Mercurio* de Valparaíso, etc.).

Confidencias.

Esta loca pasión me causa miedo;
pues, á tu lado, de placer me ofusco;
te quisiera olvidar... pero no puedo,
y te amo siempre, y con afán te busco.

¡Cómo contemplo, en mi fervor amante,
de tu mirar divino á los destellos,

la dulce palidez de tu semblante
bajo la obscuridad de tus cabellos!

¡Cómo soñando el alma se consume
de una emoción al inefable goce!
¡Cuánta embriaguez oculta tu perfume!
¡Cómo electriza tu divino roce...!

Pasas... y el ruiseñor de cantar cesa,
te dan su aroma las fragantes flores,
en un rayo de luz el sol te besa
y te murmura el aura sus amores.

Pasas... y al punto por besar tus huellas,
se inclina tierno y dócil el ramaje;
te llaman desde el cielo las estrellas
y el mar suspende su rumor salvaje.

Pasas.... y el alma de embriaguez se queja,
y te acaricia con delicia extraña
en el perfume que tu aliento deja,
en la luz y en el aire que te baña.

Pasas... y se desprenden por doquiera
efluvios mil de música y olores;
va contigo la alegre primavera,
lo que soñe, infeliz, en mis amores.

Cuando pasas, de amor embebecido
me deja el fuego que en tus ojos brilla;
el corazón suspende su latido,
¡y el alma temblorosa se arrodilla!

De estío.

La púrpura triunfal de un sol de fuego
recama el palio azul... En la arboleda,
las moradas campánulas de seda
abren su broche y languidecen luego.
Con ardiente y sensual desasosiego

al fragante abedul la vid se enreda;
y con voz triste, temblorosa y queda,
canta su pena el infeliz labriego.
Salta el ágil lagarto la pircada
y su brillante piel tornasolada
finge un zig-zag de caprichosa luz;
Vibra un rumor de notas cristalinas...
y disfrutan su amor dos golondrinas
en la discreta fronda de un sauz.

RAÚL MONTERO BUSTAMANTE

(URUGUAY)

(Nació en Montevideo en 1881. « No cursé estudios univers conocí jamás la disciplina del método, — escribe de sí mismo; - la vida intelectual á la buena de Dios, tal vez sin desearlo y sir llevado por irresistibles tendencias atávicas y por una modalidac tica de mi carácter. » Publicó sus primeros versos en 1898. revista *Vida Moderna*.)

Nocturno.

Lúgubremente camina bajo la noche angustiada
Como una visión sombría del pais de los Ensueños;
Lleva la frente agobiada
Bajo el peso de sus sueños

Lúgubremente camina á la luz agonizante
De una luna blanca y fría, fría y blanca como un m
Y su sombra delirante
Se extiende sobre el desierto.

Lúgubremente camina viajero de extraños lares,
Por la llanura que agitan los negros presentimient
Con su carga de pesares,
De lágrimas y lamentos.

Lúgubremente camina, camina lúgubremente
Doblegado bajo el peso de cien muertos ideales,

Yo lo miro tristemente
Partir, desde mis cristales.

's mi espíritu que huye epiléptico y sonámbulo
ıacer su excursión eterna al país de los Ensueños,
Es mi espíritu noctámbulo
Que va en busca de sus sueños.

Simbolismo.

Una noche fría llena de misterio,
Una luz extraña que se agita y anda,
La llanura incierta llena de ansiedades
Y una sombra errante que aterida pasa.
En el cielo gimen ayes lastimosos,
Notas lamentables de expresión errática
De una sinfonía blanca de Beethoven
Que insinúa apenas una orquesta extraña.
Llueven incesantes pétalos de flores,
Que en la sombra brillan como tenues llamas,
Impalpables corren, lúgubres murciélagos
Persiguiendo acaso, restos de esperanzas.

. . . . . .

Y la luz ignota
Que se agita y anda,
Sigue vacilando su camino incierto,
Sigue temblorosa su agonía larga.
Y la sombra errante
Que aterida pasa,
Corre sin descanso
Traz la luz extraña.
Y es la sombra triste, vaga é impalpable
Que camina, mi alma,
Y es la luz que tiembla, que agoniza y tiembla
Mi última esperanza.

ANTONIO MONTEAVARO

(ARGENTINA)

(Nació en Entre Rios á fines de 1877. Actualmente es redactor de *El Diario* de Buenos Aires. Tiene en preparación un libro titulado « Algunos ». De él ha dicho el Dr Ingegnieros : « Monteavaro tiene características intelectuales que dan relieve personal á cuanto escribe. Su cerebro es ágil, como su estilo. Las palabras chisporrotean bajo su pluma como una risueña pirotecnia, dando á la frase el relieve de lo pintoresco y la amabilidad de la gracia ».)

Diego Fernández Espiro.

La bacía de barbero refulgiendo al sol sobre su áspera cabeza, lanzón en diestra, al brazo la rodela, altiva la mirada y con voz enfática, el hidalgo de la lira se presenta á las justas gayas para imponer sus voluntades.

Lo dice él mismo en su soneto al caballero de la Triste Figura : « soy el Quijote del siglo XIX ». Pero no desface entuertos ni persigue malandrines, así como tampoco se barruntan risas ofensivas á la alta misión del fuerte gentilhombre. En su fiera actitud andantesca prima el enderezamiento de las cosas maltrechas, en honra y prez de amplios ideales.

Palabras altisonantes destilan sus labios, como cuadra al noble linaje de su señorío. Y he ahí porque el arcaico poeta cruza el siglo de refinamientos y neurosis, á la manera del famoso manchego, entre señores burlones y zafia grey. No se le comprende : está desplazado.

Veinte años contaba cuando su péñola flamante ejercitóse en hemistisquios robustos, cantando á la hermosura de las damas, á la nobleza de los caracteres, al triunfo de la justicia, á la prepotencia del amor. La edad precipitóse velozmente, pero el trovador persistió en sus acentos broncíneos, sin plegarse al siglo, permaneciendo inmutable en sus prístinos ideales

« La edad que es lavandera de bigotes
« Con la jabonadura de los años... »

ıgún el ingenioso decir de Don Francisco de Quevedo, nblanqueció levemente su arrogante mostacho, pero ınca pudo penetrar en su alma siempre joven, ya retarıda en ese jardín de Armida donde duerme la priavera.

Con todos sus actos y pensamientos, Fernández Espiro ira hacia atrás. Diríase un caballero de Alarcón ó Rojas n donaires en sus discreteos de corte y campanudos conptos en los conflictos morales. Grande de España, se bre ante el rey; de abolengo inmaculado, mantiene ıpio su blasón; caballero acorre al débil, vence á los yanes, desprecia á los mercaderes. Y todo solemnemente, n la prosopopeya castellana de un Ruy Blas.

Un día estaba en un café, entre varios amigos, diciendo s versos. De la mesa vecina, un joven tarambana comenzó molestarlo. Diego, volviendo la cabeza, miró fijamente al ovocador, y como éste se fingiera distraído, continuó el citado. El calavera insistió en sus gracejos arrojando al eta una pelotilla de pan. Fernández Espiro se irguió lmosamente, extrajo de un bolsillo sus lentes montados oro, los acaballó en la nariz y, siempre tranquilo, alzó ı revólver á la altura de los anteojos apuntando sobre el solente. Junto con el gesto, sin olvidar su empaque parnononioso, le dijo :

— Si no se retira inmediatamente le quemo los sesos.

El otro se retiró y Fernández Espiro, guardando pausamente revólver y lentes, prosiguió declamando sus versos n un arrastre de sílabas peculiar en él que prolonga el lor de los vocablos.

La actitud digna, majestuosa, es la que más conviene á temperamento de hombre de pergaminos. Antojánsele ımas linajudas, como al buen Don Quijano, las doncellas ıe frisan en dueñas quintañonas. Las modistas son sus ıquesas, las planchadoras sus dulcineas, las fámulas sus nicientas.

Durante un tiempo conocí á « la marquesa », una camaıra de café-concierto, gordita, baja, muy pizpireta, á la ıe concediera la ejecutoria de nobleza por su peinado

rococó, muy semejante al que usaban las damiselas de la época Pompadour.

Era cosa corriente hablar de la marquesa sin percatarse de su dudosa aristocracia.

— Anoche vi á la marquesa.

— ¿Si? ¿Y qué dice?.

— Nada. Quiere desollar á Diego porque no le hace más versos.

— ¡Pobre marquesa!

Ese espejismo, que — por simpatía — Fernández Espiro trasmite á sus amigos, quizá le haya obstaculizado sus triunfos en la lucha por la vida. Garrido mancebo, con todos los prestigios de un poeta lírico, de inteligencia positiva y trato pomposo, ha encontrado más de una oportunidad para asegurarse una independencia sin penurias. Pero, de pronto, una ilusión poética seducía su espíritu y se lanzaba á campo á traviesa para alcanzarla, olvidando la ventaja práctica, perdiendo en mariposeos el provecho de una situación espectable.

La despreocupación más absoluta en cuanto atañe á la existencia ordenada y tranquila constituye el fondo de su carácter. Aventuras suyas podrían narrarse que exceden en pintorescas galas á los más picantes lances de entremeses. Cierta vez salió de su casa en dirección al centro de Buenos Aires.

— Vengo luego, dijo á su familia.

Se acordó de tornar, recién al año siguiente. En el camino había encontrado á *Mimí*, una griseta de veras, con quien pasó meses encantadores que hacían empalidecer por sus episodios á todo cuanto soñara la fantasía juguetona de Henry Murger.

Es que en ese nido de locos pajaritos, un elemento raro le daba extrañas gentilezas. El poeta no era un bohemio parisiense sino un rígido castellano. Los besos de los amantes tenían sabor antiguo y la mísera bohardilla se revestía con el fausto de las solariegas moradas. Al penetrar el visitante en el zaquizamí, veía con la imaginación una fila de lacayos empolvados en reverencia respetuosa,

mientras creía oír al rico-home la frase de cortés bienvenida :

— Entrad, digno amigo. Mi mansión se complace en hospedaros.

Y cuando frente á la mesa el visitante comía ruedecillas transparentes de salchichón y melancólicas rebanadas de natambre, sentíase transportado á las bodas de Camacho, tan cervantesco aparecía el hidalgo.

La juventud de Fernández Espiro ha sido una hermosa peregrinación por el adorable mundo de los amores. Gallardo y amable, el doncel de la lírica entrerriana, semejante á los juglares de boca y péñola, recorría los más untuosos castillos y las más humildes cabañas, trocando versos por besos. Y esa vida de ensueño ha sido prolongada hasta hoy, cuando su rostro, mordido por los años, sólo puede reflejar sentimientos vetustos y emociones envejecidas.

Pero la cisterna de aguas vivas es inagotable. Si la mujer desaparece, el poeta se abraza con las sombras. Á la manera de Pigmalión quiso últimamente animar una estatua. Hízole versos sensuales, estremeció su carne blanca de mármol y, Quijote-poeta al fin, convirtióla en Dulcinea de sus galantes fantasías.

Algo de *pose* se insinuaba en la adoración á la figura escultórica que se yergue en Palermo frente al Sarmiento de Rodin. En una noche de primavera, suave y dulce, Mr. Dumas, joven francés de recomendables aptitudes pecuniarias, invitó á Fernández Espiro y otro amigo á pasear en coche por las avenidas de nuestro *Bois*. La templada frescura del ambiente, el silencio rumoroso del quieto lago, sombreado en las orillas por la verde ramazón de los árboles pensativos, y el misterio circulante en las enarenadas callejas que abrazan amorosamente los macizos de verdura, habían suspendido la conversación despertando impresiones indecisas de idílica venturanza.

De pronto, Diego se lanzó del carruaje á tierra, y emprendiendo un galope desalado, llegó ante la estatua que cantara con su plectro. Izóse entonces sobre el pedestal y,

cogiendo el torso entre sus brazos, pegó sus labios en la boca indiferente de la Venus. Así permaneció un minuto, mientras Dumas, con los ojos como dos de oros, miraba la escena amedrentado.

— ¡Qué lindo rasgo de poeta! me decía posteriormente, creyendo con ingenuidad que el impulso de Diego obedeciera al arrebato de un amor inextinguible.

. . . . . .

RODOLFO MORENO (HIJO)

(ARGENTINA)

(Nació en la Plata en 1878. Autor de *La ley penal Argentina* y de *Enfermedades de la política Argentina.*)

La crítica política.

Tenemos la costumbre de llamar honestos á esos hombres que fulminan rayos contra todo lo existente, allá en las tranquilidades del hogar ó en los círculos íntimos, sin fijarnos que el individuo erizo posee asperezas de forma que no siempre reflejan un fondo puro y amante de su patria.

Esa clase de críticos, que forman legión, no sirven nada más que para producir una juventud desencantada y con ideales muertos antes de nacer, porque el ejemplo que esos tipos infiltran en los jóvenes de su familia ó de sus amistades que se acostumbran á oírlos, es el de producir en los mismos la creencia en lo imposible de nuestra modificación, ó sea en que es absurdo pensar en regeneraciones que no hay poder humano capaz de producir.

La crítica doméstica es, por otra parte, una de las manifestaciones más definidas de la debilidad, porque aquellos que la practican prefieren, entre la confesión de su impotencia ó el disimulo de la misma, lo segundo, usando para

hacerlo de manifestaciones contrarias á todo el orden reinante, exhibiéndose ante los suyos como un tipo superior que no puede descender al combate con individuos de baja estofa, como son los que ocupan el Gobierno.

Ese es el medio de ganar en consideración ante sus conciudadanos y ocultar con cuidado su falta de energías, su ausencia de carácter y su carencia de virilidad para combatir el mal.

Es necesario, indispensable, para que reaccionemos, que el pueblo deje de oír á esos embaucadores y acompañe á la gente de acción, á la que no le predica ridículas abstenciones, sino el ejercicio de todos sus derechos, reclamándolos por la fuerza si pretenden serle negados por las vías legales. Y conste que al decir gente de acción no damos á esa frase el significado corriente entre nosotros, ó sea el de gente que hace profesión de cuestiones electorales, sino que nos referimos á los individuos que tienen como principio el ejercicio amplio de sus derechos.

¡El pueblo es el soberano y es la mayoría; todo gobierno debe emanar de esa fuente!

Á los que hablen de abstención por la seguridad que se tiene en el resultado negativo del esfuerzo, se les puede oponer como prueba de lo contrario todos nuestros antecedentes que muestran como cada vez que la masa popular ha discutido sus derechos con verdadera energía, los poderosos que usurpan sus facultades, aprovechando del abandono, las han entregado cediendo á su empuje.

AMADO NERVO

(MÉJICO)

(Nació en Tepic el 27 de Agosto de 1870. Ha publicado en prosa; *Pascual Aguilera*, *El Bachiller*, traducido al francés con el título de *Origène*, y *El Donador de Almas*. Sus poesías han sido reunidas en diferentes volúmenes: *Poemas*, *Lira heroica*, *El éxodo y las flores del camino*, y *Los jardines interiores*.)

En Bohemia.

— Gitana, flor de Praga, diez *kreutzers* si me besas.
En tanto que tu osesno fatiga el tamboril,
esgrimen los *kangiares* las manos juglaresas
y lloran guzla y flauta, tus labios dame, fresas
de Abril.
Apéate del asno gentil que encascabelas:
Los niños atezados que bailan churumbelas,
harán al beso coro con risas de cristal.
Por dios, deja tu rueca de cobre y á mi apremio
responde. Si nos mira tu zingaro bohemio,
no temas, ¡en Dalmacia forjaron mi puñal!

« Chez nous »,

— Pero, señor, yo no le he permitido á Ud., que me bese....

— ¡Ah, señorita! no se alarme Ud., *chez nous*, es la costumbre. Los caballeros besan á las damas en la boca, una vez que están presentados.

— *C'est drôle*, murmura la francesita entre incrédula y pensativa.

Un hispanoamericano fuma en un tranvía, y el conductor le reprende con la verbosa solemnidad francesa.

— Ud. perdone, *chez nous* fuma uno donde quiera.

Chez nous es el salvoconduto par excelencia, la disculpa de las disculpas, el pilatesco lavado de manos ante todas las incorrecciones.

¿Se infringe un reglamento de policía, se comete una alta de educación, se pone uno en ridículo, escandaliza no el buen sentido del parisiense burgués?

— Pues Uds. dispensen, *chez nous* así se acostumbra.

Y el francés, *épaté*, vese forzado á repetir con cierta ondescendencia :

— *Qu'est ce qu'on va faire.... chez lui c'est comme ça.*

Chez nous es un país fantástico que todo latinoamericano eva en el bolsillo para uso inmediato. ¿Que descubre un efecto, una fealdad, una rutina de Paris? ¿Pues *chez nous* ; muy distinto....

Le gusta una mujer, la sigue diciéndole más *flores* de s que puede contener un macetón. La francesa se enoja, echa en cara su proceder, y el Tenorio, con un acento ás ó menos pronunciado, responde ingenuamente : (?)

— *Chez nous c'est comme ça, c'est l'habitude.*

¡Oh! ¡cómodo y delicioso *chez nous*! Llave de oro para rir todas las puertas, *pase* para cometer todas las atrodades.

Los franceses *hacen cola* (*font la queue*) por riguroso rden de llegada para entrar á un tranvía, comprar un boto. El hispanoamericano se adelanta incuestionablemente, parte dos ó tres codazos, y cátalo á la vanguardia de los ue esperan.

El pueblo protesta.

— ¡Maladroit!

— C'est un abus.

— ¡Mal élevé!

El americano responde :

— *Chez nous on ne fait pas de queue.*

Los franceses exigen pasaporte, ó papeles de identidad ra todo.

El latinoamericano jamás los lleva consigo, y responde lemnemente :

— *Chez nous*, puede uno viajar sin pasaporte. Somos un ís libre.

Los franceses encienden sus cigarrillos con pajuelas de ufre.

— *Chez nous* hay cerillas magníficas. »

Los franceses fuman un tabaco detestable : *Dans les cigarettes du Gouvernement français*, decía no ha mucho un yankee humorista — *il y a tout.... même du tabac.*

— *Chez nous* ¡qué espléndido tabaco!

Los tranvías parisienses caminan con lentitud.

— *Chez nous* nueve puntos bien contados[1].

En París las cantinas tienen terrazas. Para beber hay que sentarse.

— « ¡Oh! *Chez nous* se ingurgita uno diez cognacs, de pie, junto al mostrador.

» *Vous comprenez, c'est plus pratique....* »

Pero un día las costas de Francia se desvanecen ante el regionalista viajero, y al llegar éste á América, la nostalgia le recibe en la playa. Entonces.... ¡Oh! Entonces, ante la realidad implacable, ante el dorado recuerdo lejano, el hombre del *chez nous* se acaba y nace otro, otro que no cesa de repetir en medio del atraso y la miseria ambientes:

— ¡Oh! en París....

Tan rubia es la niña que...

¡Tan rubia es la niña, que
cuando hay sol no se la ve!
Parece que se difunde
en el rayo matinal,
que con la luz se confunde
su silueta de cristal
tinta en rosas y parece
que en la claridad del día
se desvanece
la niña mía.
Si se asoma mi Damiana
á la ventana y colora
la aurora su tez lozana

1. Y las consecuencias....

de albérchigo y terciopelo,
no se sabe si la aurora
ha salido á la ventana
antes de salir al cielo.
Damiana en el arrebol
de la mañanita se
diluye y si sale el sol,
por rubia.... ¡no se la ve!

EUGENIO C. NOÉ

(ARGENTINA)

La musa.

Ardorosa, profética, elocuente
viene al mundo la musa encantadora;
su blasón es su arpa vibradora
que fecunda los sueños de la mente.
Bella como las hadas del Oriente
y envuelta en rósea claridad de aurora,
surje su inspiración fascinadora
como Dios para el alma del creyente.
El estro de sus rimas interpreta
en inmortales versos el poeta
que en aras de la turba se levanta;
Y ella que es nervio, movimiento y vida,
sin agitar su frente enardecida
como la alondra, sus anhelos canta.

CARLOS ONETO VIANA

(URUGUAY)

(Autor de *El Pacto de la Unión*, *La diplomacia del Brasil en el Río de la Plata*, etc.).

La diplomacia del Brasil en el Río de la Plata.

Los pueblos de la América latina estaban condenados á sufrir las consecuencias de la educación que habían recibido y de los hábitos heredados y vigorizados á través de los años en el largo aprendizaje de la vida política. El viejo pleito, sostenido durante algunos siglos entre españoles y portugueses, pasó junto con otros males á formar parte del patrimonio que recibieron de la metrópoli. La suspicacia y habilidad lusitanas fueron heredadas por los políticos brasileños, educados en la escuela de sus mayores, que habían logrado siempre sacar provecho de la petulante ignorancia de los monarcas de Madrid.

Lanzados por obra de la revolución á la vida autonómica, los pueblos de origen hispano tuvieron por la fuerza de las cosas que ocupar enfrente del Brasil, el puesto de lucha que había tenido España en sus interminables controversias con Portugal. Las cuestiones de límites debían ser fuente permanente é inagotable de conflictos, dado que la política absorbente y las ambiciones desmedidas de los pensadores y estadistas brasileños, tenían que chocar con los países sudamericanos, limítrofes con el Imperio, cuyos dilatados territorios se internaban hasta el corazón de algunas de las pequeñas repúblicas, amenazando su propia seguridad. La diversidad de formas de gobierno establecía un antagonismo profundo é insalvable entre las turbulentas democracias que se desgarraban bajo el nombre de repúblicas y aquel pueblo apacible, que vivía en un constante letargo, sometido á la voluntad de los gabinetes que gobernaban el extenso Imperio, en nombre del monarca.

Intereses económicos antagónicos, hábitos distintos, diversidad de instituciones sociales, de lengua, cien otros factores complejos, concurrían á vigorizar las prevenciones hasta dejar en el alma popular cierto sedimento de odios que en el correr del tiempo constituiría fuente fecunda de grandes males.

Ya á raíz de la emancipación de estos países, se pensó llevar la guerra al Imperio. Esto había constituído una obsesión que trastornara el genio de Bolívar, quien pensó dirigir sus legiones victoriosas contra la casa de los Braganzas y, acaso lo hubiera hecho, si otro éxito hubiesen tenido sus negociaciones con San Martín.

El Brasil á su vez guardó siempre prevenciones contra las repúblicas vecinas, rivales suyas en todo orden de relaciones y que, en un porvenir más ó menos remoto, habían de declarar francamente la guerra á su forma de gobierno monárquico, que constituía una amenaza para la tranquilidad de estos países.

Circunstancias especiales, de índole diversa, crearon para el Brasil una situación particular con respecto á las naciones del Sur y llevaron á sus estadistas al convencimiento de que en el Plata estaba el secreto de su porvenir y de su grandeza. Su desarrollo económico y aun mismo razones de seguridad y de estrategia, reclamaban su expansión territorial hasta Montevideo, sueño dorado por cuya realización había luchado tanto tiempo Portugal. Consecuente con su tradición y en procura de conquistas que asegurasen su estabilidad, la política del Imperio fué de constante avance, con la mirada fija en la margen septentrional del Plata y en el dominio del Paraná y Paraguay. Poseedor absoluto del Amazonas y sus afluentes, con costas inmensas bañadas por el Atlántico y cruzado por corrientes de aguas en todas direcciones, no le bastaba eso para su desenvolvimiento económico, que reclamaba imperiosamente el Plata y el Paraná. Con el dominio del Plata, ganaba puertos seguros para sus naves y de importación y exportación para el comercio de las provincias del Sur. El Paraná le fué siempre indispensable para su comunicación

con Matto-Groso. Cuando estaban cerrados á la libre nav gación los afluentes del Plata, algunas regiones brasileñ sólo podían comunicarse por tierra con Río Janeiro cr zando enormes distancias, tan largas como desiertas.

El tráfico, dice una crónica de la época, se hacía p mulas, á través de montañas y territorios habitados p salvajes, en grandes caravanas que necesitaban llevar co sigo hasta el alimento de sus bestias. Catorce y diez y se meses eran necesarios para ir de Río Janeiro á Cuyab capital de Matto-Groso.

Por esto fué siempre una preocupación de los polític lusitanos primero, y de los diplomáticos brasileños des pués, extender sus dominios hasta el Plata, llave del Pa raná y el Uruguay, ríos brasileños de origen y en gra parte de su curso, y que dejan de serlo á medida que s vuelven caudalosos. En lo alto de esos grandes curso navegables estaban las regiones más ricas y fértiles de Imperio; por manera que, su exclusión en la navegació de aquellas aguas, no sólo podía ocasionarle grandes tras tornos económicos, sino también perturbaciones en e orden político que afectaran su seguridad. Esto constituí una verdad de la que se habían penetrado los polític portugueses, que siempre consagraron atención preferent al progreso y desarrollo de las extensas colonias de Amé rica. Por tal consideración, el gobierno de Lisboa habí empleado sus habilidades para avanzar sus dominios haci el Sur. Cuando fuera vencido por la suerte de las armas arrancaba de España, por obra de la diplomacia, conce siones que significaban verdaderos triunfos en punto á su aspiraciones.

. . . . . .

LUIS ORREGO LUCO

(CHILE)

Nació en Santiago en 1867. Autor de *Pandereta*, *Páginas Americanas* *lio Nuevo* y otros libros. El eminente crítico Marcial Cabrera Guerra ha :rito sobre él : « Sus páginas serán leídas amorosamente por todos uellos que, aun no decepcionados, empeñan la batalla de la vida, lle- ado mucha fe en el corazón, quizás si mucha hambre y mucho frío, pero e marchan enhiestos, con la seguridad de sus fuerzas, con la visión de porvenir que será suyo, á ganar su puesto, á tomar su parte, á realizar destrono de los incapaces y los decrépitos, de los usufructuarios del mún patrimonio, de los raquíticos herederos de una antegeneración gorosa, á la cual no han sabido honrar — y que lo lograrán, porque en a falange eternamente renovada van los más y los mejores, los más ertes y los dignos. »)

Realidades.

Hace algún tiempo, no mucho, disertaba con una linda niga mía sobre el tema, siempre fecundo para las solte- ıs, del matrimonio.

— ¿Y usted no piensa casarse? — me dijo.

— ¡Ah, Julia! Me faltan para eso muchas cualidades ecesarias, y poseo algunas otras que están de más.

— No sea pesimista.

— Como usted lo oye.

— ¿Entonces piensa en ser *un buey suelto?*

— Buey, no; suelto, sí.

— Como en *Doña Panchita.*

— Pero, vámonos poco á poco. ¿Qué entiende usted por ıatrimonio? — la dije yo, puntuando mi pregunta con una e esas miradas que parecen candorosas á los incautos, iabólicas á los libertinos y simplemente curiosas al resto e la gente. — ¿Qué entiende usted por matrimonio?

Al hacerla esta pregunta, yo creía que iría á respon- erme Julia una de esas vaguedades sentimentales tan ›munes ahora : el matrimonio es la unión de dos cora- ›nes que se aman, es la realización de un sueño, es un ıgel de alas doradas que nos murmura cosas dulces y ›sconocidas al oído. El matrimonio es la sanción legal

del amor. El amor es la unión de dos cuerpos en un alma; un hombre y una mujer que se confunden en un ángel, etc.

Pero Julia bajó los ojos al suelo, miró la punta reluciente de sus zapatitos de charol, levantó la mirada al techo y en seguida me dijo, con ese modo socarrón que sólo ella posee :

— Juan, me ha hecho usted una pregunta bien difícil.....

— Eso quiere decir que confío en su talento.

— Gracias..... ¿Pero usted insiste en saber lo que es el.....

— Por supuesto; deseo instruírme.....

— Pues bien — exclamó Julia con tono triunfal. — El matrimonio consiste en tener un hombre que haga todo lo que una quiere.

— Lo que da lo mismo — repuse yo — que nombrar un violinista para que guarde la música y un general para que lleve las cartas al correo.....

— ¡Silencio en la barra! Son prohibidas las interrupciones — agregó mi linda amiga, poniendo uno de sus deditos de nácar sobre su boca en actitud de adorable imperio.

Julia abrió su abanico y lo agitó por algunos instantes.

— El matrimonio — dijo — es una grande institución, que tiene como base, como piedra angular, y como teatro del suceso, una linda casita.

— ¡Bravo!..... *Bis*..... *bis*..... — exclamé yo aplaudiendo con ambas manos, de modo que mis guantes casi se rompieron, lo que me hizo moderar mi entusiasmo un poco. — Veamos la casa.

Julia cerró el abanico y tomó un aire de solemnidad cómica.

— Principiemos por el principio.....

— ¿Por la pieza del portero? No, gracias, que tiene de seguro un olor desagradable; principiemos por el fin.

— Es usted un mal educado — observó mi amiga; — bien se conoce que no es una persona de salón.

— Comience por eso, y hagamos las paces.

— El saloncito mío será de tamaño regular, ni tan grande

que se pierda la gente en él, ni tan pequeño que sea necesario dejar los abrigos en el vestíbulo. Las paredes y el techo serán pintados al óleo, de color rosa pálido en el fondo, con ancha guarda color de rubí. Me gustan las lámparas turcas, de filigrana de plata, con un vaso de cristal rojizo en el fondo, donde se encuentra la luz. Naturalmente, el suelo será de *parquet*, con un tapiz de Esmirna que cubra el centro. En uno de los rincones una palmita, y en el otro una zica de ramaje fino y eternamente verde. En las paredes habrá espejos que reflejen y multipliquen las luces y nuestras imágenes, de manera que seamos muchos y al mismo tiempo sólo dos.

— ¿Y si viene su suegra?

— Solamente los hombres entienden de suegra.....

— Tiene usted razón — exclamé lleno de resignación profunda y anticipada, porque aun no me he casado definitivamente.

— Buscaré sofacitos bajos, muebles, sillas entrelazadas y *poufs* de color de rubí, como las guardas y las *portières;* compraré de esos sofás en que uno se hunde, adormecida, durante las noches de invierno, por la atmósfera tibia y suave. En esos momentos agrada reducir toda la vida á su propio salón, á las luces reflejadas en los altos espejos, al libro abierto á medias que se lee lentamente, soñando; se mira desdeñosamente la estatuíta en *terra-cotta*, los jarrones del Japón, pintados de figuras raras, y á veces.....

— ¿Á su propio marido?

— Murmurador — me dijo la niña. — ¿Cree que pienso casarme con usted?

— No creo que tenga tan buen gusto, Julia..... Pero siga.

— Ahora paso al comedor.

— Hace usted mal, amiga mía, porque en el siglo diez y nueve se principia por ahí.

No recuerdo el resto de la conversación que tuve aquella tarde con Julia, y extraño saber lo referido, porque con cierta clase de mujeres, pasados algunos días, sólo se acuerda uno de sus ojos. Sólo puedo asegurar que había transcurrido un mes sin que nos viéramos, cuando recibí

el parte de matrimonio que me enviaba Julia. Se casado en Valparaíso.

Anteayer fuí al puerto para negocios urgentes, y t humorada de pasar á verla. Me hicieron esperar.

Mientras llegaba, di un vistazo al salón y no pude mir una sonrisa al verlo tan distinto de lo que ella sc

— ¿Cómo está, Julia? — dije al verla entrar.

— ¿Mucho me ha esperado usted?

— ¡Ah, no! He ocupado mi tiempo contemplan *terras-cottas* y las *portières*, y los espejos, y la pintura de rosa.

Nada de eso había en el salón.

— ¡Ja, ja! Tiene razón Ud. — exclamó la niña r francamente. — No tengo nada de eso porque cuest y *no somos ricos*. El papel de esta pieza es azul, porc mucho más barato; á un peso el rollo. En cuanto á l pejos y á los vasos del Japón.....

— ¡Cuánto va de lo real á lo soñado!

— Esa es la vida — agregó Julia. — Pero con cuando se ama, es bien dulce — me dijo sonriendo.

CARLOS ORTIZ

(ARGENTINA)

Armonía de la tarde.

Idilio vesperal. — En occidente
la bruna sombra con la luz se besa;
la voz de las campanas, el ambiente
con lentas vibraciones atraviesa.

Misteriosa y triunfal llega la bruma,
y en la pálida lumbre vespertina
la tierra melancólica se esfuma
como en ligera túnica opalina.

Floración luminosa de la noche,
emergen las etrellas de topacio,
como rosas de luz que abren el broche
en la calma sombría del espacio.

La luna, solitaria peregrina
la blanca inspiradora de Beethoven,
con sus místicos rayos ilumina
la cabeza del bardo, Apolo joven.

Como pálida virgen, el planeta
con el beso de luz de sus destellos,
acaricia su frente de poeta
y el sombrío toisón de sus cabellos.

Es el bardo que sueña y que medita
mientras la vida terrenal reposa,
y en los abismos lóbregos, gravita
la estrella de las tardes, misteriosa;

mientras las nubes en ocaso tiñe
el Sol, desde el confín de otro hemisferio,
y su corona sideral se ciñe
la augusta soberana del misterio;

mientras surge en la calma, tremulante
el rumor de las brisas en las folias,
que llega á sus oídos, suspirante
como un vago gemir de arpas eolias.

Y contempla la bóveda infinita
constelada de ardientes luminares,
y levanta su voz, donde palpita
la nostalgia de incógnitos pesares.

Y dice : ¿« Qué plegaria, qué armonía,
qué rumor á los cielos se levanta?
es que solemne al espirar el día
la Lira Universal solloza y canta.

» La Lira Universal trémula gime,
y brota de sus cuerdas rumorosas,
¡oh! tarde augusta, en tu quietud sublime
la mágica armonía de las cosas.

. . . . . .

EMILIO ORTIZ GROGNET

(ARGENTINA)

Susana.

El célebre gascón había muerto por décima vez ante sus ojos y su fin trágico y triste envolvióla como otras tantas en una afligente melancolía.

De sus novelescos, amados héroes, *Cirano de Bergerac* era el favorito y aunque siempre le faltó valor para encarar de frente el problema, con todo, no había dejado de reconocer que entre la gran nariz del héroe y sus cabellos y ojos de albina, existía cierta afinidad que podía conducir su vida hacia una desventura y destino semejantes.

Reclinóse lánguidamente en su sillón de lectura, dejó el libro sobre la mesita de laca decorada con un idilio pastoral y al resguardo del tranquilo silencio de un medio día de domingo, bajó los párpados y pasó revista á los días de su vida.

Aun duraban en sus oídos las vibraciones de la música y algazara con que sus queridos papás habían festejado espléndidamente las felices bodas de plata de casados.

Su padre, Macario Peña, rico hacendado de las cercanías del Tandil, casóse, para serlo más y redondear el campo, con Julita Peña, su prima hermana; á partir de ese día « La Pelada », estancia de don Macario, y « El Bagual Muerto », heredad de misia Julita, formaron una sola finca con el nombre de « La Encantada », habiéndose también

unificado las marcas de los establecimientos, combinando las dos P. de distinta factura en un solo monograma.

En esa operación mercantil no faltó su dosis de cariño, que fué aumentando día á día por el contacto y buena armonía de los esposos, pero que no llegó nunca al amor verdadero.

Nacieron de la familia tres vástagos : el primero una niña, Matilde; el segundo, un varón, Luisito, débil muchacho que vivió agonizando hasta cumplir los ocho años, edad en que pareció reaccionar y fortalecerse, y el tercero, ella, Susana, que tenía el pelo blanco y rojos los ojos, con un rojo de sangre de paloma.

¡Albina!... Una vez, siendo chiquita, se le ocurrió preguntar porqué era así, y le contestaron que Blanca Nieves, — heroína de un cuento de abuelita, — la había traído así en un canastito con jazmines, porque debía casarse con un príncipe encantado á quien no agradaban ni las rubias ni las morenas; pero pasando el tiempo, comprendió que esas desviaciones de la naturaleza responden á otras causas, supo que los enlaces entre parientes consanguíneos, traen siempre malos y hasta funestos resultados y que deben evitarse á todo trance, so pena de cargar con responsabilidades supremas y arrastrar consigo una cadena de desdichas. Y su desdicha, trivial, comparada con otras de la especie, la había hecho casi desgraciada.

Sin haberse quejado nunca, sin haber decrecido jamás el acendrado amor que por sus padres sentía, comprendía bien que en el negocio de redondear el campo, ella estaba pagando los intereses.

Con una sonrisa en sus finos labios lacre, que era casi un rictus de ironía, rememoraba su época de alumna interna en el colegio de la « Santa Unión de los Sagrados Corazones », allá en el Caballito.

Sus sensaciones eran variadas, le venían dulces recuerdos y recuerdos amargos.

La matinal oración de la capilla, la cariñosa solicitud de la buena madre Estela, la lección de solfeo con la madre Tecla, el recreo con sus carreras por el parque, el Santo

Rosario, á la oración, rezado en coro, con las letanías mal pronunciadas, estos y otros tantos pequeños pormenores de la vida de colegio la encantaban, ¡pero otros!.... Una vez empapó de lágrimas su delantal negro porque una condiscípula, — fué Panchita, la hija del alfombrero de su casa, — tuvo la pérfida ocurrencia de apodarla con el nombre de *Coneja*, mientras las demás niñas se burlaban celebrando el chiste. El mote le quedó, se acostumbró tanto á oírlo que ya no le disgustaba.

En otra ocasión, la misma Panchita le salpicó exprofeso con tinta la cabeza; ¿porqué sería tan mala Panchita?

Lo hubiera pasado peor en el colegio, á no ser por la desinteresada protección que le dispensaba su íntima, su querida amiga Alcira, adorable demonio que siempre estaba en penitencia por charlatana y que peleaba como un muchacho; ¡pero valía más no recordar!

Susana suspiró y abrió los ojos. Un rayo de sol, como una bandera de oro, flameaba en la coqueta salita de recreo; del fondo lila de las paredes se destacaban los estantes de libros primorosamente encuadernados; los paisajes, las marinas y los platos del Japón, pregonaban las glorias del iris; sobre la mesita, los cantos dorados del *Cyrano* brillaban intensamente; Susana sonrió. Ese rincón de la casa, esa apacible *retraite*, era su mundo.

Cuando dejó el colegio, hecha ya una señorita, su alma de quince años, su almita blanca y suave como su pelo, quiso gustar á sus anchas el placer que había saboreado á hurtadillas en las horas de estudio, y pidió que le regalaran libros.

Delicadamente sensible, romántica por temperamento, toda saturada de ambiente novelesco, comenzó á vivir la vida intensa de sus personajes favoritos.

Rendía culto ferviente de admiración y cariño á una trinidad de autores que su especial criterio de mujer había ensalzado sobre todos los demás, sin reparar en procedimientos ni en escuelas; Alfonso Daudet, Rostand, Guido y Spano, pontificaban en el templo luminoso de su sensibilidad exquisita. Les admiraba, les amaba, como se ama á

las estrellas; cierta vez, al finalizar la lectura de los *Cuentos Amorosos*, no pudo dominarse, y besó en un rapto de entusiasmo el retrato de su Daudet gravado en la carátula. ¡Cómo se había admirado y reído después!

. . . . . .

JOSÉ LEÓN PAGANO

(ARGENTINA)

(Nació en 1870. Autor de *Á través de la España literaria*, *El Dominador*, etc.).

Fragmento de un estudio sobre Nietzsche.

La ética de Federico Nietzsche se resume en esta afirmación: « todo es permitido ». Veamos sus aplicaciones sociológicas, pues que sintetizan las ideas fundamentales de toda su filosofía.

El culto al helenismo inspira á Nietzsche la moral del superhombre. Yo, dice, no reconozco más forma de vida que la griega. He aquí por qué. El mundo griego, según él, representa el único ejemplo de hermosura vital y le demuestra que los mejores productos del espíritu tienen un fondo terrible y malo. Según Nietzsche, helénico y filantrópico son conceptos antitéticos, pues los griegos muestran todas las cualidades humanas por su misma inhumanidad, y porque no conocían el pudor, presentan, en fin, algo muy favorable por la libre lucha de los malos instintos. Las virtudes esenciales que Nietzsche cree descubrir en los griegos, los hombres más humanos de la antigüedad, como le llama, es la envidia y un carácter de crueldad y de felino deseo de destrucción; pero estas facultades, consideradas generalmente como inhumanas, son por el contrario, dice, fuerzas que germinan en terreno fecundo.

Éste es el génesis justificativo de su ética. No preguntéis

en que se funda para trazar semejante psicología del pueblo griego. Pero si lo hacéis, os citará hechos que no han existido sino en su cerebro desquiciado, y recurrirá á una parte de la mitología, y por fin citará á Hesiodo.

Está claro que quien quiera puede refutarle valiéndose de sus mismos testimonios. Así, por ejemplo, podría recordarse que las principales virtudes que los griegos divinizaron en su mitología son : la Verdad, la Justicia, la Fuerza, (pero no la violencia) el Pudor, la Misericordia, la Buena Fe, la Prudencia, la Piedad y la Templanza; en cambio la Envidia, hija de la noche, fué siempre condenada como uno de los vicios más infames.

Es sabido que la representaban con la fisonomía de una vieja horriblemente flaca, de frente arrugada, de tez lívida, de ojos bizcos y hundidos, de mirada inquieta y aire sombrío y siniestro; su cabeza estaba cubierta de serpientes en vez de cabellos; tenía en una mano tres de ellos y en la otra una hidra. Un montruoso reptil le devoraba el seno comunicándole su veneno.

En cuanto á los poemas de Hesiodo, que Nietzsche cita genéricamente sin indicar cual de ellos le sugiere sus deducciones de crueldad, me incumbe advertir que no puede referirse sino á *La Teogonia* y de ésta á la mutilación de Uranos y al canibalismo de Cronos.

Pero Nietzsche olvida aquí una cosa que apenas sería explicable en otro más amigo de la precisión arqueológica en materia literaria.

La psicología moderna nos hace saber que, en todo tiempo, la obra ideal ha resumido la vida real. Mas esta psicología nunca pretendió caracterizar una civilización con los productos ideales de una época bárbara. Si Nietzsche hubiese procedido con método, no hubiera visto en los episodios citados sino un trozo primitivo de religión de salvajes. Nietzsche, que ha tomado todos sus modelos griegos del siglo IV y V antes de nuestra era, no debió olvidar que antes del siglo VII todas las fechas son completamente legendarias y los poetas enteramente fabulosos.

El procedimiento del filósofo alemán viene á ser algo así

como el punto de apoyo que pedía Arquímedes, pero no para levantar el mundo, sino para hacerle dar un vuelco, que es, en realidad, lo que se proponía.

Compárase los resultados que da en Taine el procedimiento de explicar la vida real por su obra ideal. Taine dedica todo el primer tomo de su monumental historia de la literatura inglesa para demostrar que ella surge de entre vapores de sangre humana. Con esto explica los caracteres violentos ó trágicos que reviste en el siglo XVI en que floreció Shakespeare, pero no deduce que éste fué cruel porque ahoga á Ofelia y sofoca á Desdémona.

Si de las bárbaras orgías primordiales de Bretaña se yergue una figura sanguinaria y en lugar de beber en gemadas copas orientales, bebe en el cráneo de un enemigo, no podemos concretarnos á ella para sacar en consecuencia que los ingleses del siglo XX son crueles y feroces.

Esto es, sin embargo, lo que ha hecho el pensador de la Engadina con respecto á los griegos.

El helenismo de Nietzsche es pues históricamente falso; pero tal cual lo concibió le suministra la ética general de su filosofía.

El hombre como especie, el hombre en sí, no tiene, según Nietzsche, ni dignidad, ni derechos, ni deberes; y sólo puede justificar su existencia desplegando toda la energía de que es capaz como instrumento del genio, ya sea consciente ó inconscientemente. La humanidad no tiene, por lo tanto, más que un fin : producir el hombre superior, en ventaja del cual debe sacrificarse la mayoría. Pero el hombre superior no realizará nada, á su vez, en pro de la colectividad, ya que el superhombre, dado que se proponga fines colectivos, lo hará sólo para desplegar la propia potencia, para afirmar todo su egoísmo, y no porque esos fines tengan en sí algún valor. El superhombre es fin á sí mismo, ante cuyo desarrollo la mayoría debe asistir pasiva y hasta regocijada. En ese estado, la relajación moral é intelectual viene á ser proclamada como una necesidad, como una institución natural. La miseria del hombre que vive penosamente, dice Nietzsche, debe aumentarse aún

más, pues para que exista una verdadera cultura es necesario la esclavitud.

¡Á esta dialéctica, sólo puede contestar dignamente la lógica formidable de la bomba de dinamita! No os asombre: ello, después de todo, estaría dentro del niezschismo. ¿No contrapone éste, al héroe del derecho, el héroe de la fuerza?

Mas estos silogismos, como todos los de Nietzsche, tienen en contra la vida misma. Es el sociólogo y el psicólogo que claudican conjuntamente. El superhombre ha existido y existe aún sin practicar las doctrinas del nietzschismo ó mejor, practicando otras muy opuestas; y la mayor parte de ellos han salido de las filas del pueblo, de esa muchedumbre á quien Nietzsche atribuye inteligencia y alma de esclavos, y éstos han impuesto la fuerza de su genio, pero no por la violencia, sino por la libre persuasión. En el cerebro de un hombre de genio hay con que poner en movimiento millones de hombres, y ningún poder material es comparable con ese poder intelectual.

Nietzsche atribuye á la mayoría inteligencia y alma de esclavos, y erige su credo sobre la degradación moral é intelectual de la multitud. Concedamos que la mayoría tenga inteligencia y alma de esclavos, que ya es conceder; en último caso, ello sería consecuencia de la esclavitud misma. La organización actual vendría á ser el único causante, y sobre ella recaería todo el cargo de esa inmoralidad, pues que consiente y tutela la violencia organizada para producir seres inferiores, moral é intelectualmente.

ALFREDO L. PALACIOS

(ARGENTINA)

en Buenos Aires en 1875. Su tesis para optar al doctorado, *La en la República Argentina*, fué rechazada por la Facultad de . Elegido diputado en 1904, ha defendido el programa del Partido ı. *La Prensa* ha juzgado así su actuación : « El diputado socia- ɔate de potencia á potencia con todo lo que es adverso á su causa, por la opinión propicia á su elección, poniendo á raya á los más »

Fragmento de un discurso.

toda la brevedad que me sea posible, para dar miento á la prescripción reglamentaria, voy á el proyecto que presento á la consideración de la ı.

dos años, en 1902, uno de los miembros más ilus- de esta casa, que ya ha cesado en su mandato, el Ponciano Vivanco, presentó un proyecto sobre to á las herencias, legados y donaciones, que ha producido en una de las anteriores sesiones.

npuesto establecido por el proyecto del doctor ı era un impuesto simplemente proporcional; el to que yo presento en el proyecto que someto al de mis colegas, es un impuesto progresivo, racional ıdo, que, fuera de toda duda, está más de acuerdo principios de equidad y con los intereses de nuestro

mi ánimo presentar una serie de argumentos que ı la bondad de la reforma que propicio; los reservo momento del debate, que espero será pronto; simplemente decir dos palabras en apoyo de una ión fiscal de tanta importancia.

.udiamos, en general, el impuesto progresivo, po- afirmar, sin temor de equivocarnos, que él encierra ıla más justa del impuesto que proclama la igualdad, relación á los haberes, sino con relación á los goces ɔs determinan.

La simple proporcionalidad que *prima facie* parece tan equitativa, cuando la estudiamos detenidamente se nos presenta sólo como un sistema de espoliación para las clases laboriosas, al mismo tiempo que de salvaguarda para las clases ricas, que gozan de todas las comodidades que proporciona la civilización. No es justo que el que sólo posee lo necesario, tenga que pagar al fisco exactamente, en la misma proporción que aquél cuyas rentas alcanzan á sumas ingentes; y no es justo, porque á uno se le cobra el impuesto de lo indispensable, mientras que al otro se le exige una parte insignificante de lo superfluo. No existe, pues, la igualdad en el sacrificio, que es lo que debe constituír la norma directiva en la percepción del impuesto.

Pero para que algún Diputado no vaya á creer que este proyecto obedece á preocupaciones de partido ó de clase, yo quiero dejar constancia en este recinto, que no es solamente en el programa de los partidos socialistas donde se establece el impuesto progresivo, sino también en todos los programas de los partidos democráticos, como que está basado en la ciencia, y propiciado por casi todos los economistas burgueses de alguna importancia.

Adam Smith, reputado como el padre de la economía política, se ha declarado indirectamente partidario del impuesto progresivo. Los talentos y la fama adquiridos por el padre de la economía política han hecho que los apologistas de la simple proporcionalidad se hayan lamentado de que Adam Smith manifestara que es justo que los ricos paguen el impuesto, no sólo en proporción á sus rentas, sino también un poco más allá de esa proporción. Y el autor de « El espíritu de las leyes », Montesquieu, refiriéndose al impuesto establecido por el legislador de Atenas, reconocía su bondad, y la reconocía precisamente porque lo caracterizaba la progresividad.

Juan Bautista Say, economista de nota, ha hecho la apología del impuesto progresivo, y Rousseau, Quinet, el sintético admirable, y José Garnier, financista moderno, se han declarado todos partidarios del impuesto progresivo.

Á los que citan el nombre de Proudhon, que ha manifestado que el impuesto progresivo es un « juguete democrático », es bueno recordarles que el mismo Proudhon, en la asamblea nacional francesa del año 48, pidió la creación del impuesto progresivo como una necesidad sentida. Es que Proudhon, espíritu genial, estaba lleno de contradicciones, y no es posible por esto considerarlo como una autoridad en la materia.

Pero, si es justo el impuesto progresivo considerado en general, tratándose del impuesto á las herencias, legados y donaciones entre vivos, no hay discordancias en las opiniones. Cuando se discutió en el Senado francés la ley sobre el régimen fiscal de las sucesiones en los primeros meses de 1901, el Ministro de Hacienda, contestando al señor de Lamarzelle, leader de los conservadores, que se oponía á la ley porque conceptuaba injusto el principio de la progresividad, hizo un estudio detenido de la cuestión y probó cómo Stuart Mill, que era un adversario de ese impuesto en general, no lo era cuando se trataba de las herencias; y luego ocupándose de la legislación comparada, demostraba que en Inglaterra, los cantones suizos, Alemania y la Francia misma en lo que respecta á las patentes, habían admitido el impuesto progresivo.

En Inglaterra sir Villiam Harcourt, ex canciller de Hacienda, propuso también en 1894 y consiguió que se sancionase la sanción de una tarifa progresiva uniforme para todos los grados de parentesco, que se elevaba hasta el ocho por ciento cuando los bienes trasmitidos pasaban de un millón. Esta tarifa era indudablemente elevada y el representante del gobierno francés, cuando se discutió la ley á que he hecho referencia anteriormente, decía que con seguridad él no se atrevería á sostenerla en el parlamento. Sin embargo, ese impuesto votado en Inglaterra en esa forma, ha dado resultados tan admirables, contra las predicciones de Leroy Beaulieu, que todos los impugnadores tuvieron que confesar que habían estado en error cuando lo cambatían.

Ahora bien, señor Presidente, la progresión que esta-

blezco en el proyecto que acabo de presentar, no es seguramente la escala progresiva muy elevada de Inglaterra, menos aun puede considerarse como un peligro de confiscación para las fortunas de las clase ricas. Es un sistema muy limitado y muy racional, tal como se ha establecido como fórmula más adelantada en Suiza.

Por lo que respecta á la constitucionalidad que pudiera alegarse, sostengo, como lo probaré cuando se discuta mi proyecto, que él se encuadra perfectamente dentro de los preceptos de la Constitución Nacional, por cuanto la proporcionalidad que la ley de las leyes exige para las cargas públicas, implica la progresividad del impuesto, sin la cual la equidad y la justicia quedarían perfectamente vulneradas en sus principios.

No quiero abusar de la atención de mis colegas; para terminar voy á declarar que el proyecto que propongo á la consideración de la Cámara, reune todos los requisitos exigidos para considerarlo como un buen impuesto; que su introducción implicaría la iniciación de una serie de reformas saludables en nuestro régimen fiscal que pesa onerosamente sobre las clases pobres, y por último que el impuesto que propongo por su rudimento y por el destino que tendrá — la instrucción pública — va á permitir la consecución de uno de los ideales que todos nosotros perseguimos: ¡la educación del pueblo, para que adquiera la conciencia de sus derechos y la conciencia de su fuerza!

ALBERTO PALOMEQUE

(URUGUAY)

Pensamientos.

Llega un momento en que se vive sin amor como se alimenta sin vino y sin agua.

— Si el hombre pinta sus canas es porque la mujer las *desprecia*.

— Si el rostro no refleja en absoluto el alma, cuando enos ésta, en sus determinismos, dice : ese es mi rostro.
— Saber vender amor no es tan difícil como saberlo ımprar.
— El beso del desgraciado es moneda que sólo cotizan ɜ almas grandes en el mercado de la muerte.
— Si la alegría de espíritu es capital para la lucha terna, la concentracion del alma es acicate para las ındes resoluciones.
— Quien á cierta edad exhibe canas, oculta fortaleza.
— Los dos enemigos del homhre son el cigarro y la ıjer; ésta nos *fuma* y aquél nos emborracha.
— Hay almas que nunca gastan el amor, en cambio de as que todo lo gastan en el amor.
— Es una dicha no saborear la mentira de la vida sino los albores de la vejez.
— El Mefistófeles político nunca falta al casamiento ó tierro de sus amigos y adversarios, revelando así que no ó á unos ni odió á otros.
— Cuando pongo en duda la virtud de la mujer, el ıuerdo de mi madre y de mi esposa mata la idea.
— No hay mejor consuelo para el dolor que la propia edad en que se debate : es la teoría de la absoluta ertad de la prensa, que cura las propias heridas que ce.
— En política todos se rascan para dentro, es decir, la uno hace sacrificios para sí mismo.
— El abuso de la mentira política prueba la decadencia ıral de una sociedad.
— El único compañero que no engaña es el libro, si bien ede corromper.
— La tristeza interior fortifica el alma aunque abata el ɜrpo.
— Los dolores nos hacen forjar un mundo ideal.
— Gran conocedor de la vida debió ser el árabe que ɔ : cuando te pregunten cómo te va, contesta siempre y bien, pues si es tu amigo lo harás gozar y si tu enego lo harás rabiar.

OSVALDO PALOMINOS C.

(CHILE)

(Secretario del partido liberal. Bajo el seudónimo de *Gastón* ha escrito en la revista *Pluma y Lápiz* de Santiago. *La Aurora* ha dicho de él: « Es una bella esperanza para el liberalismo democrático y como escritor su figura descuella entre las de la nueva juventud. »)

Un Vals de Waldteufel...

¡Un vals! queridita mia, ¡un vals! — había dicho la interesante señora de Rubre á su hija Ester, que sentada hacía un instante al negro piano Ibach del vapor, preludiaba distraídamente como entregada á un dulce y vago ensueño de notas.

El grande y hermoso cetáceo de la Compañía Chilena, en viaje de regreso de las costas de Centro América, navegaba aquella tarde con un espléndido buen tiempo. Ni una racha, ni un salpicón de agua, ni un cabeceo siquiera que hubiera valido un lavado de cara del mascarón de proa; y, así, casi toda la gente de cámara, feliz de aquel mar al que bien cuadraba entonces el nombre de Pacífico, sentíase á largas zancadas sobre cubierta en el ir y venir eterno de á bordo.

En el salón, amplio y lujoso — con ese lujo simétrico é inmutable de *steamer* — empezaban ya á caer melancólicamente las sombras.

La luz violácea de un crepúsculo de fines de otoño bañaba todo un costado del navío; y como diciéndonos en cada uno de sus átomos que aquel sol, que cual enorme abanico chinesco de varillaje brillante hundíase en el horizonte, — en medio de una corte de nubes que semejaban enrojecidos archipiélagos de un país distante y misterioso, — nos mandaba un atento adiós.

Las cinco ó seis personas que habíamos en el salón con los rostros encendidos por la gama de aquella púrpura, nos hacían pensar, con difusas reminiscencias de arte, en

más de una cara roja de alguna buena tela del pintor Luis Grener.

¡Cuánta quietud afuera y cuánta música deleitosa y plácida adentro! Allá, una regia marina bajo un cielo de Holanda, como leído este último es un libro de Taine, ó visto en un cuadrito más holandés que autóctono del señor Swinburn. Acá, la bella musa Euterpe en familia, filando aterciopelada sobre las aguas.

La señorita de Rubre — hermosa flor panamasqueña — con su preciosa cabecita de mirlo, gacha sobre el albo teclado, y mostrando por encima del negro piano dos masas de pelo más negro aún, atacaba, delicada y correcta, la melodía llorona de un vals.

Aquellas notas parecían llevar, en verdad, en sus oleadas sonoras, todo un mundo de sentimientos hondos. Parecían exhibir las reconditeces de una alma que ha sido de súbito removida en la parte de sus más grandes penas ó de sus mejores ensueños. Un fanal, quizá, de recuerdos queridos ó abyectos, que se abría de par en par con la llave enigmática de aquella música cruelmente triste.

Dos señores, jugadores de *piquet*, que arrellenados en un extremo detonaban con sus flamantes pecheras blancas, interrumpiendo la partida empezada, habíanse quedado echados hacia atrás y con la vista fija arriba, como bonzos en adoración sublime.

¡Es un vals de Waldteufel! ¡de Waldteufel! ¡sí, de Waldteufel! — gritó una voz afuera, como si alguien hubiera interrogado con premura sus conocimientos filarmónicos.

El sol rojo de ha un momento, había cedido su puesto de gigantesco abanico de luz, á grandes rampas grisáceas que se nos acercaban por todos lados, estrechándonos, como si el vapor hubiera de precipitarse en las fauces de algún descomunal monstruo marino. Sin alcanzar á su último pentágrama aquella música triunfal y enferma — porque no se la podía llamar de otra manera — espiró de pronto; y la hermosa ejecutante, cuando aun resonaban vibraciones de notas últimas dejadas á todo pedal, deslizóse hacia la puerta, como una sombra rápida á nuestro frente,

esbelta y pálida y con el pañuelo á los ojos, á no dudar... llorando!...

— ¡Vamos! ¡que me siento mal! — díjola apenas, al pasar, á su madre, la señora de Rubre, que inmóvil hasta entonces en la lectura de un libro, tenía de soslayo las finuras de una marquesa de Van Dick. Y salieron ambas.

Pasado el primer segundo de estupor en los que ahí estábamos, uno de los jugadores de *piquet*, irguiéndose tieso en su flamante pechera, desbocóse en un torbellino de comentarios con reflexiones de Stendhal, y hablando amargo de lo que es á veces la música á bordo, cuando se va lejos... y se lleva consigo una alma... así... — mientras señalaba con su índice, que jugaba en el aire, la puerta que recién salvaban, como ensueños, aquellas dos damas extremadamente pálidas, hijas de tierra colombina.

. . . . . .

Y fué á la mañana siguiente, cuando de codos sobre la borda y recordándolo todo, alguien nos dijo con un golpeado acento tropical: — ¿Sabe? es que esa señora despidió á su novio con aquella música de Waldteufel... ¡en Panamá! ¡en Panamá!... — mientras á lo lejos, un largo bramido como de algún transatlántico, y alegres silbatos de remolcadores, nos advertían á Valparaíso, entre la bruma, al frente.

MIGUEL EDUARDO PARDO

(VENEZUELA)

(Nació en Caracas en 1868. Ha colaborado en *El Globo*, *El País* y *El Imparcial* de Madrid. Autor de *Volanderas* y de *Todo un pueblo*. « Fué escrita en horas de pasión, — escribía Antonio R. Álvarez á propósito de esta obra — al impulso de una tempestad de odio y de cólera. Es inútil buscar en sus páginas los resplandores del arte puro, pero en cambio se siente subir un hálito de horno, un ímpetu casi salvaje que le da extraños relieves. » Miguel Eduardo Pardo murió el 18 de septiembre de 1905 en París).

Villabrava.

Casi absurdo, pero cierto y con vistas al escándalo, transformado en sensacional noticia periodística, cayó de plano en el « Club criollo » el secreto que el esplendoroso Arturito sopló al oído de Florindo Álvarez, la noche de Año Nuevo, en la Plaza Central.

Y como á las cinco de aquella tarde, que calificó de « delirante » el pindárico poeta, rebosara de socios tertulianos el bullicioso Círculo, voló de labio en labio sin tropezar siquiera en una duda confortante el *pavoroso* secreto.

Julián Hidalgo, el rebelde, el osado, el criminal Julián se atrevía á anunciar, sin la aquiescencia de los sabios de Villabrava, una serie de conferencias que, sobrepujando al socialismo reinante, iban enderezadas á proclamar la anarquía ravacholesca en todas las esferas.

Á suceso de tan extraordinaria especie y magnitud, correspondía el prejuicio terminante del Club entero. Mas sólo hubo allí, entre los comentaristas al uso, un solo grupo patriótico que tomara á pechos y con verdadero calor el espeluznante proyecto. Este grupo, es claro, lo formaban junto con el indispensable Arturo, el sublime Florindo, el perfumado Teodoro y el eminente Francisquito, prodigio de saber, pozo de ciencia, que empleaba en las conversaciones más corrientes toda la espantosa erudición que extraía de las Enciclopedias baratas y de las Revistas europeas.

Este insigne Berza no había podido ir á Europa por más que solicitó un consulado que le permitiese vivir en París, Londres ó Berlín, leyendo á Hegel; pero hablaba de aquellos países como si hubiese nacido en ellos, gracias á las guías, mapas y catálogos que constantemente se hacía mandar por sus amigos. La gente, sin embargo, acabó por creer en la erudición de Francisco el sabio, y rodando, rodando aquella fama, creció como una bola de nieve; y se llegaron á respetar sus juicios y conceptos como se respetaban los puños de Luis Acosta en todas partes.

Bien es verdad que de las cosas de Berza nadie sacó nada, mientras que de los terribles puños de Luis ofrecían muestras harto ostensibles algunas narices rotas y muchas bocas que cometieron la imprudencia de provocarlos.

Así se explica que en el Círculo donde acabamos de entrar, se tropiecen ustedes no ya con los puños, sino con los impúdicos pies de Luis Acosta, tendidos sobre una mesa, haciendo alarde con esta desfachatada postura de un desprecio sin ejemplo por toda aquella respetable concurrencia de jóvenes distinguidos, que solicitaban y encontraban allí la manera de aburrirse lo más cómodadamente posible.

No muy lejos del sitio en que se encuentra Luis, tirado á la bartola y haciendo furiosos molinetes con su nudoso garrote de bandido elegante, reñían su habitual partida de ajedrez el doctor Pérez Linaza y el general Tasajo.

Dadas sus excepcionales condiciones de valeroso militar, el perinclito Tasajo no permitía que nadie le interrumpiera con charlas y disputas sus transcendentales combinaciones de tablero; y, cuando esto ocurría, empezaba á dirigir iracundas miradas á los irrespetuosos charlatanes, acabando éstas por unos tan horribles resoplidos de cólera que ponían en verdadera consternación á los que, junto á él, se atrevían á levantar una voz más alta que otra. Las fulgurantes miradas del general caían, en el presente instante, sobre el corro donde manoteaban, gesticulaban y aullaban más de la cuenta nuestros ya conocidos y mencionados comentaristas.

— Yo creo con Florindo — exclamó Arturo, adoptando titudes de tribuno para rebatir una opinión *científica* de rza — yo creo que el hecho es irritante y, sobre irritante, tipatriótico.

— Esa es la palabra : antipatriótico, — dijo Teodoro ievas.

— Sobre todo — añadió el orador después de una gran usa — tratándose de un país que jamás, y por mucho que diga nunca se repetirá bastante, jamás fué rehacio á las upciones del progreso y de la civilización.

— Y luego que el tal Julián es un pretencioso.

— Un loco; para mí es un loco — apuntó Florindo. uando el mismo don Anselmo dice que no tiene la beza buena! Él, que es su pariente, sabrá por qué lo ce.

El ilustre Berza hacía, en tanto, signos negativos; él no taba conforme ni con las elocuentes frases de Canelón, con las familiares expresiones de Florindo.

— Julián no es un loco, — observó al cabo de una larga honda reflexión. — No es un loco en el sentido que neralmente se da á este vocablo en desuso.

— Y ¿qué es entonces?

— Un enfermo.

— ¡Llámalo *hache*!

— No lo llamo hache, Florindo. Lo llamo enfermo, caso nico; porque lo miro bajo el aspecto científico-moderno : so patológico, si se me permite. Caso que la antropología nomina con el nombre de influencia morbífica : resul- ıte de un fenómeno remoto... tal vez genésico...

(Movimiento de asombro de Luis Acosta, que empieza á corporarse en el sillón donde le dejamos tirado á la bar- a).

— Y al decir genésico — continuó el joven sabio — go herencia de exaltación, histerismo rabioso que suelen ısmitir los padres á los hijos y que termina en esa fero- lad mental que algunos alienistas célebres estudian bre el cráneo de los odiadores de impulsión.

Un aristocrático gruñido de Teodoro corroboró por

manera decisiva tan profunda afirmación. Y los demás estaban ya con tamaña boca abierta, esperando los nuevos raudales de ciencia que debían brotar de aquellos privilegiados labios, cuando se incorporó del todo, bruscamente, el estrafalario Acosta y, dirigiéndose de un modo irrespetuoso á Berza, le dijo :

— Ya tú no eres un antropólogo, Paquito, sino un antropófago disparatador.

— ¡Hombre! — contesta el acometido alienista — ¡se trata de un *caso*!

— ¿Qué caso ni qué ocho cuartos? Ustedes todo lo embrollan y lo tuercen con sus dislates fisiológicos, ó como les llamen. En cuanto un hombre piensa y siente una cosa y comete la tontería de decirla al público, ya le están aplicando ustedes malos nombres.

— Entendámonos, entendámonos, Señor Acosta. No puede haber discusión posible cuando á los dictados de la razón se oponen las divagaciones de la ignorancia. (Berza hablaba sin mirar la cara á su interlocutor). La ciencia clasifica de enfermos á los hombres exaltados. Manouvrier, Spencer y Lapouge lo confirman...

— Mira, Franciso, no me enredes ni me aturdas con tus nombres impronunciables. Yo no creo en ellos ni en « ellas. »

— Ellos existen como la luz : ellas son la Biología, el más vasto ramo del saber humano; la Antropología, la Sociología...

Aquella gente, sin darse cuenta, se distanciaba del asunto y se metía en un laberinto de consecuencias y deducciones atrevidas. Siempre ocurría lo mismo : empezaban por flores y acababan por legumbres, como si con esto quisieran confirmar que, en aquella tierra fecundísima, la flora se daba á dos pasos de la patata.

En consecuencia, Berza disertó largamente á su modo, y Acosta replicó que Jesús no fué sólo demagogo, sino el primer apóstol del anarquismo. Algunos socios, que se habían ido acercando al fragor de la disputa, protestaron; *entre* ellos, con su habitual aristocrático gruñido, Teodoro

Cuevas. Luis se volvió furioso y lo llamó « mameluco perfumado. »

El perfumado mameluco no se dignó contestar.

Pero Canelón se encaró con el defensor.

— Según esas teorías tuyas, Ravachol, Vaillant y Pallás eran unos santos que llevaban un Jesucristo colgado al pecho.

— No lo llevaban colgado, lo llevaban dentro.

Un escalofrío de espanto recorrió los elegantes corredores del Club, y León Tasajo lanzó su segundo resoplido.

— Ravachol — continuó Acosta — no fué un asesino vulgar que profanaba los cadáveres como dicen; fué un ser extraordinario, acaso más grande que Jesús; éste predicó el reparto, mientras él lo practicaba, arrancando á un cadáver las alhajas para dar de comer á los pobres.

— ¡Eso es atroz!

— ¡Eso es una barbaridad!

— ¡La apología del crimen! — decía Berza paseando su mirada de sabio por todo el largo del corredor.

La disputa, como se ve, iba tomando giros peligrosos. Florindo Álvarez la detuvo con raro buen acierto, haciendo notar que se iban por los cerros de Úbeda.

— Eso es lo que yo digo — repuso Luis calmándose. — Estamos aquí hablando de Cristo y de Ravachol para discutir á un romántico como Julián Hidalgo, que no tiene nada del primero ni mucho menos del segundo.

— Pero que hará mucho daño al país con sus doctrinas.

— Y ¿cuáles son esas *doctrinas*? ¿Las conocen ustedes acaso? ¿Saben vos las que piensa desarrollar ese mozo en sus conferencias?

— ¡Doctrinas anarquistas!

— ¡Mentira! ¡Quién haya dicho eso es un embustero y un sin vergüenza! (Luis no se mordía la lengua para decir estas y otras muchas atrocidades). Julián no es un anarquista, porque no sabe serlo; porque no se atreverá ni siquiera á poner una ni cien bombas de dinamita que hacen mucha falta en Villabrava... (Nuevos escalofríos en los corredores y entrada solemne de don Anselmo Espinosa). Y

Julián — continuó — no es más que un alucinado, un revolucionario inocente, un visionario romántico. Un abismo lo separa de la realidad. Porque no se puede ni se debe pensar en regeneraciones, ni en rejuvenecimientos, ni en cosas bellas é imposibles en un país como éste que se lo está llevando el demonio... ¡Moral, política y socialmente hablando!

Con esto, con una fulgurante mirada del general Tasajo y con tal cual término científico de Francisco el sabio, se creyó conjurado el peligro de aquella ardiente polémica, que amenazaba degenerar en escándalo.

ALEJANDRO PARRA MEGE

(CHILE)

(Nació en 1876. En 1899 publicó sus primeros cuentos. Ha dirigido un periódico socialista *Los Nuevos horizontes*.)

La bolsa de púrpura.

Una noche de luna, en un claro del bosque, me regaló la reina de las hadas una pequeña bolsa de púrpura.

Y me dijo :

— Por cada beso de amor que recibas de labios de mujer, caerá á la bolsa una perla de inestimable valor. Por cada lágrima sincera que por ti viertan los ojos de una mujer, caerá á la bolsa un diamante de maravillosa hermosura.

Partí.

¡Oh! — pensaba — ¡cuántos besos sinceros y ardientes para mis labios trémulos, en las frescas mañanas primaverales, bajo los verdes limoneros floridos!

¡Cuántos amantes besos, en que se deja el alma, en las noches de luna, bajo los altos tilos!

¡Oh! ¡cuántas lágrimas puras y sinceras arranca el pudor á las vírgenes, cuando el ardor de los primeros besos, el

ebato de las primeras caricias, hacen rodar de sus
encendidas la blanca corona de azahares!
las montañas y los valles, atravesé los torrentes y
es. Y seguí, en mi larga peregrinación, al través de
países, bajo unos cielos cubiertos de nieblas eter-
o otros siempre azules.
a me detuve. Y ¡oh dolor! en la bolsa de púrpura,
ágica bolsa que me regaló la reina de las hadas,
a una sola perla, un solo diamante.
o importa! exclamé. Si las mujeres engañan, yo
mi amada, el ángel cuya imagen bendita me aca-
alma, la virgen que es para mí una estrella blanca
o de la noche de mis recuerdos.
lacer!
alto de una roca que domina la llanura, *ella* me
ba.
rió á mi encuentro, con los hermosos ojos cubiertos
mas de gozo, y me estrechó contra su seno trémulo
n.
y después, en la alcoba nupcial, cuando, en el loco
de las caricias, rodó de sus negros cabellos la
blanca, yo vi correr por sus mejillas, encendidas
uego sagrado del pudor, lágrimas cristalinas y sin-
as lágrimas del lirio que va á perder su aroma, las
s del ángel que va á perder las alas.
evo sol, seguro de mi triunfo y ansioso de coronar
as y diamantes la negra cabellera de mi amada,
maletín de viaje.
estaba la bolsa de púrpura, la mágica bolsa que me
a reina de las hadas, en un claro del bosque, una
le luna.
sin duda estaba llena de perlas y diamantes...
mé sonriendo...
ba vacía!

JUSTO PASTOR RÍOS

(COLOMBIA)

(Nació en 1870. Hombre de ideas liberales, fué expulsado de su patria y ha viajado por todos los países de la América Latina. Los periódicos de Méjico, Cuba, Costa Rica, Ecuador, Perú, Bolivia, Argentina y Chile le han contado, al pasar, entre sus colaboradores.)

Dilemas.

Todo en la vida se halla encadenado,
La dicha va al dolor siempre sujeta,
El olvido al amor vive ligado,
Y el martirio á la frente del poeta.

En todo lo que vibra hay simbolismo,
Todo hombre es Aristarco ó Prometeo
Que vive en el peñón de algún abismo,
Herido por el buitre del deseo.

Y sólo en los contrastes de la ruta
La verdad y el error forman el lema,
La verdad es á veces la cicuta,
El error es la base y el problema.

Platón por la justicia delirante,
Y Cristo en el amor ensimismado,
Pirro con estoicismo de triunfante
Y Epicuro en el goce aletargado;

Y Nietzhse, el más sabio de los locos,
Y el viejo Zarathustra y los profetas
¿Qué fueron de la duda sino locos,
Y qué del ideal sino poetas?

Y todo lo que vuela y lo que alumbra,
Y todo lo que bulle en el pantano
¿No vive del misterio en la penumbra,
No vive en lo insondable del arcano?

¿Qué sabemos de vida sobrehumana,
Qué sabio ó qué filósofo erudito
Ha polido saber qué es el Nirvana,
Ha logrado escalar el infinito?

Mi espíritu al estudio siempre abierto
Ha creído ser águila que finge
Cruzar los arenales del desierto,
Y ceñirle sus garros á la Esfinge.

¡Oh caos de antinómicos martirios!
En esta confusión inexpugnable
¿Quién podrá decifrar nuestros delirios?
¿Quién podrá penetrar lo inexcrutable?

ROBERTO J. PAYRÓ

(ARGENTINA)

De una conferencia sobre Zola.

¡Poeta, escritor, pensador y hombre! Cuatro aspectos, ıatro etapas que en un momento dado se mezclan y se ›nfunden en un solo todo; en la inmensa personalidad ıe acaba de desaparecer, cuatro fases distintas y sucevas de una evolución totalmente realizada. Por eso he ›menzado diciendo que el maestro descansa después de ›rminada su tarea, la más grande, la más amplia y gene›sa de las tareas humanas.

Si Zola fué sucesivamente todo eso, poeta, escritor, pen›dor y hombre, lo era integralmente en el momento de ı desaparición, y quien quiera que haya leído sus últimas ›ras, *Fecundidad*, *Trabajo*, *Verdad*, que hoy se publica, ›nvendrá conmigo en que colaboran en ellas el poeta que pira á lo sublime del ideal y sabe extasiarse ante lo suime de la naturaleza, comunicando el éxtasis á los demás,

el literato que tiene en su mano el instrumento material de la evocación de los seres y de las cosas; el pensador que, después de largo y concienzudo análisis, ha llegado á la fórmula resolutoria del problema; el hombre que realiza en sí una síntesis de la humanidad y cuyas acciones concuerdan y se armonizan con las aspiraciones y los derechos de ésta.

Examinemos de paso cada una de estas cuatro fases, para llegar en seguida á la gloriosa etapa final, la síntesis de esta alta personalidad.

Emilio Zola no es poeta sólo por haber escrito algunos versos allá en su juventud. Lo es por sus múltiples condiciones, por su rara comprensión de la naturaleza, por su poder de evocación, por la elevación de sus ideas, por la brillantez de las imágenes de que desbordan sus libros, — ora idilicamente dulces, ora trágicamente amargas y terribles, — por la magnífica amplitud de sus concepciones.

Sus primerós libros, como los últimos, están llenos de poesía. Los cuentos á Ninon, animados por un soplo de ingenuidad, tienen páginas de verdadera entonación poética. Sus mismas obras de crítica, *Mes Haines*, por ejemplo, con su animación, su entusiasmo, sus gritos de protesta, sus acentos de indignación, tienen la descompostura lírica, aunque ya en ellos aparezca la garra del espíritu analítco.

Más tarde, su poesía objetiva y subjetiva se hará más triunfal aún, y la cuarta novela de los *Rougon Macquart*, por ejemplo, — *La faute de l'abbé Mouret*, — no es sólo el planteamiento de un problema físico y psicológico, de transcendencia humana, sino también una égloga y un idilio. Acabo de hojearla para escoger una muestra entre tantas; renuncio á ello, pues tendría que leerosla toda, porque la poesía en ese libro, como la vegetación triunfal del Paradou, desborda de cada página, lo invade todo, el oído, la vista, el sentimiento, hasta el olfato mismo.

Y no hay una sola obra suya en que no se observen estas cualidades, más ó menos señaladas pero siempre vivas y palpitantes, ora se trate de la tenue y enfermiza

›esía de la *Angélica*, de *Le Rêve*, ora la terrible y des-
ıcadenada de *Germinal*, ora la monstruosa y sangrienta
: *La Bête Humaine*, ora la trágica, la épica de *La Débacle*...
Quizá se me objete que le ha faltado el verso, la frágil y
elicada envoltura sujeta á reglas estrechas y exigentes.
ero Zola la ha substituído por una sonoridad, una rotun-
idad, un ritmo, una intensidad de palabra, un colorido,
n dibujo, que para muchos constituye un equivalente,
ara algunos un instrumento superior al verso en manos
el maestro, á quien Flaubert supo legar algunos de sus
ecretos más valiosos.

Podría demostrar este valor musical y poético de la
rosa de Zola, pero para ello tendría que recurrir al texto
'ancés, porque las traducciones, aun las más esme-
ıdas, hacen necesariamente perder muchas peculiari-
ades del estilo, pues tienen que ceñirse al espíritu de
tro idioma, por muchas libertades gramaticales que el
'aductor se tome.

Pero, no se trata en Zola puramente de la poesía verbal.
iene otra, como ya he dicho, más profunda, más intensa,
ıás grande :

La poesía de la idea y del sentimiento.

. . . . . .

Su poesía objetiva es análogamente poderosa, sea que
: extasie ante un cuadro de la naturaleza, sea que eleve
n cántico á la obra del hombre.

Su poder incontrastable para dotar de vida relativa á
›do cuanto rodea y sirve á la Humanidad, es justamente
› que ha hecho que se le acuse de romántico...

Su poesía, surgida directamente de la verdad, su raudal
ıás puro, ha sido confundida con los engendros de las
ıaginaciones calenturientas, sin duda porque los ene-
igos ven defectos en lo mismo que constituye el mérito
ayor de los que ellos quieren destruír....

Si ha dotado de vida á la locomotora de *La Bête Humaine*,
a vida es real, porque la vida no es sólo voluntad, sino
nbién movimiento, y el admirable producto de la inte-
encia humana, que á nosotros mismos nos detiene admi-

rados aun cuando ya sería tiempo de que hubiera llegado la costumbre, parece que llevara en sí mismo una partícula de esa misma inteligencia.

No hablaré de la poesía descriptiva de Zola. Nadie ha realizado lo que él en ese sentido, y esa fuerza poética bastaría por sí sola para que su memoria se perpetuara, aunque no tuviese otros méritos mayores.

¡Pero cuánta poesía en las multitudes, que maneja como nadie!...

Las toma, las describe, las anima, las mueve, las dota de una existencia cálida, bulliciosa ó vociferante, tranquila ó terrible; y el hormigueo humano forma un solo monstruo, de vida múltiple é intensa, y el lector, absorto, subyugado, asiste á su acción, la comparte, se complica irresistible, inevitablemente en ella...

Ahora, quien dice poeta, quien dice vate, dice creador, dice profeta. Y del creador que observa nace el literato, como del literato que estudia nace el pensador, y de éste el Hombre, es decir, el sacerdote de la Humanidad.

. . . . . .

VÍCTOR PÉREZ PETIT

(URUGUAY)

(Nació en Montevideo en 1871. Autor de *Los Modernistas*, *Cervantes*, *Zola*, etc., Juan Francisco Piquet ha dicho de él : « Favorecido por la naturaleza con una inteligencia luminosa y una gran memoria, ha conseguido por el estudio un caudal de conocimientos á los que prestaría más solidez la especialización de ellos. No obstante, percíbese en cuanto ha escrito la huella de un talento vigoroso, de notable erudición, sobre todo en lo que respecta á la literatura francesa. »)

Emilio Zola. [1]

Hay artistas y escritores cuyo talento delicado y sereno deja en nuestro espíritu una dulce claridad fácil de ser interpretada; los hay valientes é innovadores que, á pesar

1. Pages choisies d'Émile Zola (G. Meunier). Librairie Armand Colin. 1 tomo en-18 rústica, 3 d. 50; pasta de tela, 4 d.

su potencialidad y de las múltiples faces por las que se s revelan, nos sobrecogen y subyugan, pero á los cuales demos aún definir con precisión; los hay también más ros que amanerados, más extravagantes que exóticos, ís abstrusos que obscuros, que pueblan nuestro cerebro extraordinarias visiones, y á los cuales, con todo, *sen-ıos* y *adivinamos* y podemos hacer entrar en el orden de ıa clasificación : y de todos ellos, con una frase, con una rmula ó con una metáfora atrevida, podemos decir cual la esencia de su talento y el *deus ex machina* de su arte. ro hay otros que no son ni raros, ni delicados, ni abstru-ı, ni sensitivos, ni rebuscados, ni extravagantes, sino ıcillos, serenos y esplendorosos, — pero de un modo orme y colosal, — que, por su propia fuerza, por la des-nbrante claridad de su expresión, por la serena majestad su talento, por la imperante concepción de la idea, no eden ser explicados sino con un torrente de fórmulas, iomas y principios. Entre aquéllos, cabe mencionarse á Manzoni, á un Byron, á un Mallarmé; entre éstos, sólo eden citarse nombres como los de Shakespeare, Alighieri Hugo.

Estos escritores colosos, cuya voz repercute atronadora través de los siglos como un grito de combate, cuyos ntos estentóreos hacen volver la cabeza á toda la huma-lad, cuyo verbo es el verbo de la libertad y la reden-n, son los sumo pontífices de la inteligencia, son la nifestación sagrada de la espiritualidad del hombre, son precursores, los profetas, los genios.

En el mundo del pensamiento, ellos son las cumbres arpadas que taladran los arrabales del cielo para con-ıplar frente á frente á la divinidad. Son tan grandes, únicos, tan soberbiamente excepcionales, que cada siglo) puede vanagloriarse de contemplar uno sobre el ımbre de pensadores que ennoblecen las alturas de la dad del espíritu.

enios son Homero, Esquilo, Isaías, Dante, Shakespeare, vantes, Hugo; talentos, — inmensos talentos, — Sófo-ı, Lucrecio, Platón, Horacio, Ariosto, Molière.

Y es así, como al través de los tiempos y las edades, sólo quince ó veinte nombres han quedado estigmatizados con el sello del genio en el mundo del arte. Es así como en la monstruosa cordillera del pensamiento humano, sólo cumbres aisladas han empapado su frente en el resplandor eterno de los astros solitarios.

Los genios son avasalladores, autoritarios, despóticos, violentos. Sus frases altivas son frases de amos. Sus avances importan conquistas. Sus ideas son imperativas por sí mismas. La humanidad, — los burgueses, los retóricos, las academias y los tontos, — los contemplan con asombro y con rencor : con asombro, porque no los entienden; con rencor, por no haberlos entendido.

Comprender es casi igualar. Para comprender á Homero ó á Shakespeare hay que elevarse hasta ellos, y la altura es mucha para los liliputienses. Por eso Zoilo ha vilipendiado á Homero y La Harpe á Shakespeare. ¿Quién alcanza el vuelo de un astro? ¿Quién iguala la fuerza del Niágara?

Pór otra parte, es fácil encontrar defectos cuando no se sabe á qué obedecen esos defectos. ¿Por qué Homero consagra poco menos que la mitad de un canto de su *Iliada* á la descripción del escudo de Aquiles? ¿Por qué Shakespeare llena sus obras con frases indecorosas?

El hombre es pequeño, y más que pequeño es malo. La grandeza y la fuerza de los genios le humilla. Su excelsitud y poderío le empequeñece aún más. Entonces nace el apóstrofe y el dicterio; y entonces se contempla este doloroso espectáculo : el sucio batracio de los pantanos pretende salpicar con su baba al astro esplendoroso que rutila, allá lejos, en las profundidades infinitas de los cielos.

Pregunta Carlyle en una de las más hermosas páginas de *Los Héroes*, si no nos sentimos cada uno de nosotros más grandes al tributar homenaje á otra cosa más grande que nosotros; pero es evidente que esta reflexión sólo puede nacer en un cerebro noble y pensante. Las almas chicas no conciben á las almas grandes; los corazones perversos no aman á los corazones nobles. Y es por ello

que no han faltado nunca espíritus atrevidos que trataran de encadenar á estos colosales Prometeos á la roca de cualquier tratado de retórica y señalarles la ruta del ideal á esos creadores que van por los orbes cantando el triunfo de la Belleza, del Amor y de la Vida. Mas, ¿quién detiene el vuelo del genio? ¿quién aprisiona en reducidos moldes un alma que encuentra estrechos para sus anhelos los ámbitos del Universo? ¿quién detiene el brazo del Gran Fundidor que crea hombres y pueblos por el todopoder de su Verbo, — de ese Verbo sublime que predica los nuevos evangelios de la Verdad, de la Justicia, de la Vida y del Trabajo?

Sobre tempestades de abominaciones, de odios y de rencores, un alma se ha levantado triunfal en los últimos años para cantar el Arte, la Vida y el Trabajo. Su voz escaló cumbres que le hermanaron á los grandes genios. Su doctrina fué el credo del pueblo. Larvas obscuras, que se revuelven inconscientes sobre el terruño, despedazándose y muriéndose, experimentaron el bálsamo redentor de su cariño. Un desgraciado, una mónera imperceptible, vió un día trozadas sus cadenas, bajo los golpes repetidos de ese fanático de la libertad y la justicia. Y las letras contemporáneas hallaron con él la expresión más grande de la inspiración, de la robustez y del talento. Era Emilio Zola.

Y bien; ningún artista, ningún pensador, ningún hombre ha sido tan discutido como él; nunca obra humana concitó contra sí tan tremendas algaradas, ni nunca tampoco hombre alguno provocó tantas burlas, tantas iras, tantos odios y tantos denuestos. Las palabras injuriosas se levantaron estremecidas y vibrantes de los diccionarios para arrojarse al rostro del escritor; el escarnio se animó como una culebra para mancillar su talento; la ironía resplandeció como un puñal florentino para castigar sus libros; la afrenta forzó el umbral de su casa para sentarse ante él. Y luego llegaron, como bacantes desmelenadas, las grandes frases de los retóricos de la moral, las espantosas frases que con los huecos de sus velos pretenden lapidar un

pensamiento; y así se dijo que *Nana* era « la mentira inmunda », que *La Débâcle* era « una afrenta para Francia » y que *La Terre* era « el sucio estercolero con el cual Zola acababa de alzarse su propio monumento. »

La multitud es procaz y desordenada. El secreto de la Esfinge es su tormento. La lumbre de sus ojos provoca su furor. Y entonces, olvidando que los defectos de un grande hombre son los que completan á ese hombre (que de otra suerte sería ya un Dios), le echó en cara esos defectos para no ver sus méritos y para olvidar su grandeza. Pero, ¿no son las sombras las que vigorizan la luz? Víctor Hugo lo ha dicho admirablemente : « Hay gentes que hacen la crítica del Himalaya piedra por piedra. El Etna alumbra y vomita, arrojando su luz, su ira, su lava y sus cenizas; y los críticos las cogen y las pesan adarme por adarme. Pero entretanto el genio continúa en erupción. Su sombra es el anverso de su luz. El humo proviene de su llama. Sus precipicios son condiciones de su altura. »

. . . . . .

CARLOS PEZOA VELIZ

(CHILE)

(Nació en 1879, en Maule. No ha publicado libro.)

En el taller...

. . . . . .

Mientras el meollo puebla un chiste rancio
que dicho con gracia fuera original
una flor de moda muere de cansancio
sobre la solapa donde está el ojal.

Hay planchas que esperan el baño potásico,
un cuadro de otoño y una mancha gris,
una oleagrafía de un poeta clásico
con gestos de piedra y ojuelos de miss.

Juan Pereza fuma, Juan Pereza fuma
en una cachimba de color cognac
y enfermo incurable de una larga bruma
oye á un reloj viejo que dice : tic-tac.

Ni piensa, ni pinta, ni el humor ingenia
¡Qué ha de pintar si halla todo color gris!
Tiene hipocondría, tiene neurastenia
y anteojos de bruma sobre la nariz

Así pasa el tiempo. Solo, solo el cuarto...
Solo Juan Pereza, sin hablar... ¿De qué?
Flojo y aburrido como un gran lagarto,
muerta la esperanza, difunta la fe.

Su madre está lejos. Á morir empieza
allá donde el padre sirve un puesto *ad hoc*;
ni le escribe nunca porque la pereza
le esconde la pluma, la tinta ó el block.

Hace ya diez años, que en el tren nocturno
Y en un wagón de última dejó la ciudad...
Iba un desertado recluta de turno
Y una moza flaca de marchita edad.

Un gringo de gorra pensaba, pensaba...
Luego un cigarillo... Y otro ¿Fuma usted?
Luego un frasco cuyo líquido apuraba
para tanta pena, para tanta sed.

¡Tanta pena, tanta! Su llanto salobre
secaba una vieja de andrajoso ajuar;
iba un mercachifle y un ratero pobre
y una lamparilla que hacía llorar.

La vida... Sus penas. ¡Chocheces de antaño!
Se sufre, se sufre... ¿Por qué? ¡Porque si!
Se sufre, se sufre... Y así pasa un año
Y otro año... ¡Que diablos, la vida es así!

. . . . . .

MANUEL S. PICHARDO

(CUBA)

(Nació en Santa Clara en 1869. Director de *El Fígaro*. De él ha escrito Henríquez Ureña : « No hay en Cuba, hoy día, un poeta más correcto, más sapiente y hábil versificador, dotado de tal inagotable caudal de inspiración, ni tampoco más difícil de definir en ninguna de las diversas corrientes poéticas que predominan. Pichardo, sin ser clásico, ni romántico, ni parnasiano, ni estar afiliado á ninguna de las sectas modernistas que tuvieron origen en Francia y se han generalizado en el habla castellana, tiene empero la robusta entonación clásica, la vibrante sentimentalidad romántica, la elegancia de un parnasiano, y diversos rasgos de los modernistas. »)

El Último Esclavo.

Recia espalda y anchurosa,
corta frente, cuerpo bajo,
y la pasa entrecanosa
como gris espumarajo.

Tez abrupta, sin perfil,
cual escamoso terrón,
donde blanquea el marfil
en la grieta del carbón.

Vino en un barco negrero,
del África occidental,
y le atezó más el fiero
toque del sol tropical.

Cual profundos harponazos,
de la esclavitud testigos,
muestra en tobillos y brazos
las huellas de sus castigos.

Sin encono y sin piedad,
cuando el cubano guerreaba,
peleó por la libertad,
sin saber por qué peleaba.

Y concluída la guerra,
premiado por el desvío,
y echado sobre la tierra
á la puerta del bohío;

Mientras tuerce á su manera
la vitola de un habano,
y del café, en la caldera,
tuesta el oloroso grano,

Desfilan ante sus ojos,
por la vejez azulados,
cual nostálgicos despojos
de tiempos nunca olvidados,

El verde cañaveral,
el trapiche y el batey,
su verdugo : el mayoral,
y su compañero : el buey.

Su tambor y sus verduras,
su conuco y su machete,
del cepo las herraduras
y el herraje del grillete;

Sin que, en su antiguo gozar,
nuevamente su alma vibre,
y sin saberse explicar
¡la ventura de ser libre!....

VÍCTOR RECAMONDE

(VENEZUELA)

El Árbol.

La tierra, enamorada
del sol, vuelve los ojos á la altura
y, ¡mándame — le dice — una mirada!.....

El padre sol la mira con ternura,
y coge un rayo de su lumbre pura
y lo pone en el seno de su amada.

—

Y aquel sultán, que á su odalisca agobia
con claros besos y caricias rubias,
¡caed y fecundad — dice á las lluvias —
el ubérrimo vientre de mi novia!
Y el nubarrón que en el espacio yerra
cae.... Y, promesa y símbolo de vida,
asoma la simiente á flor de tierra
en tembloroso tallo convertida.

—

Y el tallo crece..... ¡Cómo el niño es tierno!....
Pero pasa un invierno y otro invierno
y aquella hermosa infancia
á que rinden los céfiros tributo,
ya es árbol, y ya es flor, y ya es fragancia,
y ya es de bienes manantial : ¡es fruto!.....

—

¡Es árbol!..... En su tronco, entre las ramas,
su padre, el sol, enreda y desenreda
hilo de oro puro, hebra de llamas.
Sobre las puntas de las hojas queda
engarzada la gota de rocío,
perla de ese collar con que el vacío
atavió, por la noche, la arboleda,
Y su fronda, poblada de sonrisas
primaverales y de trinos suaves,
recoge los secretos de las brisas
y oye las confidencias de las aves.

—

Árbol, eres progreso : cuanto corta
la quilla audaz el líquido elemento
eres arboladura que soporta
el lino volador que empuja el viento.
Y atraviesas el férvido océano

y en tu fecundo y generoso exilio
ves como se reparten con tu auxilio
los ricos dones del ingenio humano.

—

Eres paz y eres dicha : tú recojes
futuras primaveras :
los granos de las eras
bajo tu amparo duermen en las trojes.

—

Y tú sabes de amor : cuando eres choza
ó cuando eres alcázar ¡quién oyera
lo que oyes tú! la nota plañidera
del blondo niño que al nacer solloza;
la oración de la virgen, — ese canto
puro cual una lágrima; y el beso
del labio maternal, tres veces santo.

—

¡Árbol, eres progreso!.....
Á la margen del río, en la montaña,
en el camino, enhiesto centinela,
tú sostienes la red por cuya entraña
la frase viaja, el pensamiento vuela.

—

Y cabalgaste en frágil carabela
y fuiste cruz sobre la virgen playa,
cuna de nuestros padres.....
La armonía
nace bajo tu copa; en ti se ensaya,
para volar, el pájaro.....
En ti, un día,
árbol hecho ataúd, ¡caja sombría,
sin fuerzas ya, la vida se desmaya!.....

—

Hombre, empuña la esteva del arado;
que el sol queme tu rostro; la faena
es dura, pero un día tu sembrado
regocijo será de tu alma buena.
Arroja la simiente en el abierto

surco, y cosecharás.....
¡Oh, niño!, cuida
del árbol, joven como tú : que un huerto,
un arbusto, una hoja desprendida,
un brote, una simiente,
el polvo de un pistilo, son la fuente
de la felicidad y de la vida.

—

¡Ámalo!.... Que esa planta, que hoy encierra
en gérmenes aun dones opimos,
fuerte ya, como el roble de la sierra,
te brindará el esfuerzo de la tierra
y la gloria del sol hechos racimos

JOSÉ RIZAL

(FILIPINAS)

(Nació en Calamba (Luçon). Murió fusilado en Manila el 30 de Diciembre de 1896. Autor de *Noli me tangere*, *El Filibusterismo*, etc.).

Una discusión.

. . . . . .

Todo el interés y la animación partían de un grupo formado por dos religiosos, dos paisanos y un militar, alrededor de una mesita en que se veían botellas de vino y bizcochos ingleses.

El militar era un viejo teniente, alto, de fisonomía adusta; parecía un duque de Alba rezagado en el escalafón de la Guardia Civil; hablaba poco y con dureza.

Uno de los frailes, un joven dominico, pulcro y brillante como sus gafas de montura de oro, afectaba una temprana gravedad : era el cura de Binondo, y en otros tiempos había desempeñado una cátedra en San Juan de Letrán. Tenía fama de consumado dialéctico. Hablaba poco y *parecía* pesar sus palabras.

Por el contrario, el otro, que era un franciscano, hablaba mucho y gesticulaba más. Á pesar de que sus cabellos empezaban á encanecer, conservábase todavía joven y robusto. Sus duras facciones, su mirada poco tranquilizadora y hercúleas formas le daban el aspecto de un patricio romano disfrazado, y al verlo se acordaba uno de aquellos tres frailes de que habla Heine en sus « Dioses en el destierro », que por el mes de Septiembre, allá en el Tyrol, pasaban á media noche en una barca por un lago, y al depositar en la mano del pobre barquero una moneda de plata fría como el hielo, lo dejaban lleno de espanto.

Uno de los paisanos, un hombre pequeñito, de barba negra, sólo tenía de notable la nariz, de extraordinarias dimensiones; el otro, un joven rubio, parecía recién llegado al país. Con éste sostenía el franciscano una viva discusión.

— Ya lo verá — decía el fraile; — cuando esté en el país algunos meses se convencerá de lo que le digo; una cosa es gobernar en Madrid y otra es estar en Filipinas.

— Pero...

— Yo, por ejemplo — continuó fray Dámaso cortando la palabra á su interlocutor, — yo, que cuento ya veintitres años de plátano y *morisqueta*[1], puedo hablar con autoridad sobre ello. No me salga usted con teorías ni retóricas; yo conozco al indio mejor que nadie. Desde que llegué al país fuí destinado á un pueblo pequeño y allí tuve ocasión de estudiar á estas gentes con completa calma.

— ¡No comprendo que tenga eso nada que ver con el desestanco del tabaco! — pudo contestar al fin el joven rubio, mientras que el franciscano tomaba una copita de Jérez.

Fray Dámaso, lleno de sorpresa, estuvo á punto de dejar caer la copa. Quedóse un momento mirando de hito en hito al joven y,

— ¿Cómo? ¿Cómo? — exclamó después con la mayor extrañeza. — Pero, ¿es posible que no vea usted lo que

1. Arroz cocido.

está más claro que la luz del día? ¿No ve usted, hijo de Dios, que todo esto prueba palpablemente que las reformas de los ministros son irracionales?

Esta vez fué el rubio el que se quedó perplejo; el teniente arrugó las cejas; el hombre pequeñito movía la cabeza como para dar la razón á fray Dámaso. El Dominico permanecía indiferente y casi de espaldas.

—¿Cree usted?... — pudo al fin preguntar muy serio el joven, mirando lleno de curiosidad al fraile.

— ¿Que si creo? ¡Como en el Evangelio! ¡El indio es tan indolente!

— ¡Ah! Perdone usted — dijo el joven acercando un poco su silla. — ¿Existe verdaderamente esa indolencia en los naturales ó sucede lo que afirma un viajero extranjero, que es sólo una invención para disculpar nuestra propia indolencia, nuestro atraso y nuestro absurdo sistema colonial?

— ¡Cá! ¡Envidias! Pregúnteselo al señor Laruja, que también conoce al país; pregúntele si la ignorancia y la indolencia del indio tienen igual.

— En efecto — contestó el hombre pequeñito, que era el aludido; — en ninguna parte del mundo existe ser más indolente que el indio; ¡en ninguna parte!

— ¡Ni otro más vicioso ni más ingrato!

— ¡Ni más mal educado!

El joven rubio se puso á mirar con inquietud á todas partes.

— Señores — dijo en voz baja — creo que estamos en casa de un indio; esas señoritas...

— ¡Bah! ¡No sea usted tan aprensivo! Santiago no se considera como indio, y además no está presente y... ¡aunque estuviera! Esas son tonterías de los recién llegados. Deje que pasen algunos meses; cambiará de opinión cuando haya frecuentado muchas fiestas y *bailújans*, dormido en los catres y comido mucha *tinola*.

— ¿Eso que usted llama tinola es una fruta de la especie del loto, que vuelve á los hombres así como olvidadizos?

— ¡Qué loto ni qué lotería — contestó riendo el padre

ámaso. — Tinola es un guisado de gallina y calabaza. Cuánto tiempo hace que ha llegado usted?

— Cuatro días — contestó el joven algo picado.

— ¿Viene como empleado?

— Yo, señor, vengo por cuenta propia, para conocer el país.

— ¡Hombre, qué pájaro más raro! — exclamó fray Dámaso mirándole con curiosidad.

— Decía vuestra reverencia, padre Dámaso — interrumpió bruscamente el dominico cortando la conversación, — que ha estado veinte años en el pueblo de San Diego y lo ha dejado. ¿No estaba vuestra reverencia contento en el pueblo?

Fray Dámaso, á esta pregunta, hecha con un tono tan natural y casi negligente, perdió la alegría y dejó de reír.

— ¡No! gruñó secamente, y se dejó caer con violencia contra el respaldo del sillón.

El dominico prosiguió en tono más indiferente aún:

— Debe de ser muy doloroso dejar á un pueblo que se conoce como el hábito que se lleva. Yo, al menos, sentí dejar Camiling, y eso que estuve pocos meses... pero los superiores lo hacían para bien de la Comunidad...

Fray Dámaso, por primera vez en aquella noche, parecía muy preocupado. De repente dió un puñetazo sobre el brazo de su sillón, y respirando con fuerza, exclamó:

— ¡Hay religión ó no la hay! ¡Los curas son libres ó no lo son! ¡El país se pierde, está perdido!

Y volvió á dar otro puñetazo.

Toda la gente de la sala, sorprendida, se volvió hacia el grupo. Los dos extranjeros, que se paseaban, paráronse un momento, hicieron una mueca y continuaron acto seguido su paseo.

— ¿Qué quiere usted decir? — preguntó el teniente frunciendo las cejas.

— ¿Qué quiero decir?... — repitió fray Dámaso alzando más la voz y encarándose con su interlocutor. — ¡Digo lo que me da la gana! Quiero decir que cuando el cura arroja del cementerio el cadáver de un hereje, nadie, ni el

mismo rey tiene derecho á mezclarse, y menos á imponer castigos. Y sin embargo, el general, esa calamidad con entorchados, se mete en todo.

— ¡Padre, su excelencia es Vice Real Patronato! — gritó el militar levantándose.

— ¡Qué Vice Real Patronato ni qué niño muerto! — contestó el franciscano levantándose también. — En otro tiempo se le hubiera arrastrado, como ya hicieron una vez las Corporaciones con el impío gobernador Bustamante. ¡Aquellos sí que eran tiempos de fe!

— Le advierto que yo no permito... ¡ Su excelencia representa á S. M. el rey.

— ¡Qué rey ni qué Roque! Para nosotros no hay más rey que el legítimo...

— ¡Alto! — gritó el teniente amenazador y como si se dirigiese á sus soldados. Ó usted retira cuanto ha dicho ó mañana mismo doy parte á su excelencia.

— ¡Vaya usted ahora mismo, vaya usted! — contestó con sarcasmo fray Dámaso, acercándose con los puños cerrados. — ¿Cree usted que porque llevo hábitos me faltan?... ¡Vaya usted! ¡Si quiere le prestaré mi coche!

La cuestión se agriaba cada vez más. Afortunadamente intervino el dominico.

— ¡Señores! — dijo en tono de autoridad — no hay que confundir las cosas ni buscar ofensas donde no las hay. Debemos distinguir en las palabras de fray Dámaso las del hombre de las del sacerdote. Las de éste, como tal, jamás pueden ofender, pues provienen de la verdad absoluta. En las del hombre hay que hacer una distinción : las que dice *ab irato*, las que dice *ex ore*, pero no *in corde* y las que dice *in corde*. Estas últimas son las que únicamente pueden ofender, y eso según : si ya *in mente* preexistían por un motivo ó solamente vienen *per accidens* en el calor de la conversación.

— ¡Pues yo *por accidens* y *por mi* sé los motivos, padre Sibyla! — interrumpió el militar, que comenzaba á embrollarse con tantas distinciones. — Sé los motivos y los va á oír vuestra reverencia. Durante la ausencia del padre

Dámaso, enterró el coadjutor el cadáver de una persona dignísima, sí señor, dignísima; yo tuve el gusto de tratarla y me hospedé en su casa varias veces. ¿Que no se confesaba nunca? ¿Y qué? ¡Tampoco yo me confieso! Pero decir que se ha suicidado es una calumnia. Un hombre como él, que tiene un hijo en quien cifra su cariño y esperanzas, un hombre que tiene fe en Dios, que conoce sus deberes para con la sociedad, un hombre honrado y justo no se suicida.

Y volviendo la espalda al franciscano, continuó :

— Pues bien, este fraile, á su vuelta al pueblo, después de maltratar al pobre coadjutor, ha hecho desenterrar y sacar fuera del cementerio el cadáver de mi infortunado amigo, para enterrarlo no sé donde. El pueblo de San Diego ha tenido la cobardia de no protestar; verdad es que muy pocos lo supieron. El muerto no tenía ningún pariente y su hijo único está en Europa. Sin embargo, se enteró su excelencia y, como es hombre de recto corazón, no consintió que quedase semejante atropello sin castigo. El padre Dámaso fué trasladado inmediatamente á otro pueblo. Ésta es la historia. Ahora haga vuestra reverencia todas las distinciones que quiera.

Y dicho esto se alejó del grupo.

— Siento mucho haber tocado, sin saberlo, una cuestión tan delicaba — dijo el padre Sibyla con pesar. Pero al fin, si se ha ganado en el cambio de pueblo...

— ¡Qué se ha de ganar! — interrumpió balbuciente, sin poderse contener de ira fray Dámaso.

MIGUEL LUIS ROCUANT

(CHILE)

(Nació en Valparaíso en 1877. En 1898 publicó su primer tomo de
A propósito de su libro *Brumas*, Max Nordau le escribió lo sig
« Usted vuela por nobles alturas y expresa sentimientos no vul
lengua admirable. »)

Á Satán.

¡Satán! la tierra sufre... ¡Vibra un grito
de ultraje para Dios, á quien igualas,
Y despliega, en el pálido infinito,
los relámpagos negros de tus alas!

Olvida la penumbra de tu tienda
clavada de lo arcano en las llanuras,
y, como una blasfemia, el éter hienda
tu vuelo tras de Dios en las alturas.

Y al guiar tus plantas por sus mismos rastros
sin un solo desmayo en tus anhelos,
la noche de tu faz bañada en astros,
tus sandalias blanqueadas por los cielos,

¡oh! triste heraldo del dolor del mundo
bese tu sien en que la sombra impera
con un rayo lejano y moribundo
la augustia de oro de algún sol que muera...

Y por el puente sideral que iriza
sus arcadas de azul cuando, sin huellas,
el Cedrón de las noches se desliza
con su espuma de ensueños y de estrellas,

Ve á los mares dormidos de la nada
que cruza Dios con su poder que asombra,
desplegando la pálida alborada
en la barca errabunda de la Sombra,

Mientras rueda el zodiaco solitario
con la cadencia de los orbes mismos,
derramando las ánforas de Acuario
sobre el silencio azul de los abismos...

Y allá do lo absoluto en sus embriones
de las formas sacude el cautiverio,
y sólo da á flotar en sus regiones
la negra cabellera del Misterio,

En tanto que á tu sien canta un poema
con sus lejanas liras el océano,
vibra el apóstrofe que á tu alma quema
al rostro vago de tu Dios arcano.

Y tornando á la luz, azota luego
tu cuadriga de sombras y de lumbres,
y siega con tu hoz, toda de fuego,
la oración silenciosa de las cumbres.

Y al pálido Universo que revuela
como águila del sol, y que cual plumas
va dejando alboradas por estela
de su paso triunfal sobre las brumas.

¡Pártele el corazón de azul intenso,
en que ruedan los astros cual corpúsculos,
y arroje su último latido inmenso
la sangre de los últimos crepúsculos!

JOSÉ ENRIQUE RODÓ

(URUGUAY)

(Nació en 1872. Fué director de *La Revista Nacional*. Autor de *Ariel*. « He tratado, — dice en una autobiografía, — de difundir en la literatura americana el interés por las ideas, apartándola del estrecho y egoístico personalismo que ha caracterizado las manifestaciones novísimas de nuestra actividad literaria, encastillada en el arte puro y la pura emoción individual. »)

Ariel.

(FRAGMENTO)

Junto á la estatua que habéis visto presidir, cada tarde, nuestros coloquios de amigos, en los que he procurado despojar á la enseñanza de toda ingrata austeridad, voy á hablaros de nuevo, para que sea nuestra despedida como el sello estampado en un convenio de sentimientos y de ideas.

Invoco á ARIEL como mi numen. Quisiera ahora para mi palabra la más suave y persuasiva unción que ella haya tenido jamás. Pienso que hablar á la juventud sobre nobles y elevados motivos, cualesquiera que sean, es un género de oratoria sagrada. Pienso también que el espíritu de la juventud es un terreno generoso donde la simiente de una palabra oportuna suele rendir, en corto tiempo, los frutos de una inmortal vegetación.

Anhelo colaborar en una página del programa que, al prepararos á respirar el aire libre de la acción, formularéis, sin duda, en la intimidad de vuestro espíritu, para ceñir á él vuestra personalidad moral y vuestro esfuerzo. Este programa propio, — que algunas veces se formula y escribe; que se reserva otras para ser revelado en el mismo transcurso de la acción, — no falta nunca en el espíritu de las agrupaciones y los pueblos que son algo más que muchedumbres. Si con relación á la escuela de la voluntad individual, pudo Gœthe decir profundamente que sólo es *digno* de la libertad y la vida quien es capaz de conquis-

rlas día á día para sí, con tanta más razón podría decirse
ıe el honor de cada generación humana exige que ella
conquiste, por la perseverante actividad de su pensa-
iento, por el esfuerzo propio, su fe en determinada
anifestación del ideal y su puesto en la evolución de las
eas.

Al conquistar los vuestros, debéis empezar por reconocer
ı primer objeto de fe, en vosotros mismos. La juventud
ıe vivís es una fuerza de cuya aplicación sois los obreros
un tesoro de cuya inversión sois responsables. Amad ese
soro y esa fuerza; haced que el altivo sentimiendo de su
›sesión permanezca ardiente y eficaz en vosotros. Yo os
go con Renán : « La juventud es el descubrimiento de
ı horizonte inmenso, que es la Vida. » El descubrimiento
ıe revela las tierras ignoradas necesita completarse por
esfuerzo viril que las sojuzga. Y ningún otro espectáculo
ıede imaginarse más propio para cautivar á un tiempo el
terés del pensador y el entusiasmo del artista, que el que
esenta una generación humana que marcha al encuentro
l futuro, vibrante con la impaciencia de la acción, alta
frente, en la sonrisa un altanero desdén del desengaño,
lmada el alma por dulces y remotos mirajes que derra-
an en ella misteriosos estímulos, como las visiones de
pango y El Dorado en las crónicas heroicas de los con-
ıistadores.

Del renacer de las esperanzas humanas; de las promesas
ıe fían eternamente al porvenir la realidad de lo mejor,
quiere su belleza el alma que se entreabre al soplo de
vida; dulce é inefable belleza, compuesta, como lo estaba
del amanecer para el poeta de *Las Contemplaciones*, de
« vestigio de sueño y un principio de pensamiento. »

La humanidad, renovando de generación en generación
activa esperanza y su ansiosa fe en un ideal, al través
la dura experiencia de los siglos, hacía pensar á Guyau
la obsesión de aquella pobre enajenada, cuya extraña y
ımovedora locura consistía en creer llegado, constante-
ınte, el día de sus bodas. — Juguete de su ensueño, ella
ıía cada mañana, á su frente pálida, la corona de despo-

sada y suspendía de su cabeza el velo nupcial. Con una dulce sonrisa, disponíase luego á recibir al prometido ilusorio, hasta que las sombras de la tarde, tras el vano esperar, traían la decepción á su alma. Entonces, tomaba un melancólico tinte su locura. Pero su ingenua confianza reaparecía con la aurora siguiente; y ya sin el recuerdo del desencanto pasado, murmurando : *Es hoy cuando vendrá*, volvía á ceñirse la corona y el velo y á sonreír en espera del prometido.

Es así como, no bien la eficacia de un ideal ha muerto, la humanidad viste otra vez sus galas nupciales para esperar la realidad del ideal soñado con nueva fe, con tenaz y conmovedora locura. Provocar esa renovación, inalterable como un ritmo de la Naturaleza, es en todos los tiempos la función y la obra de la juventud. De las almas de cada primavera humana está tejido aquel tocado de novia. Cuando se trata de sofocar esta sublime terquedad de la esperanza, que brota alada del seno de la decepción, todos los pesimismos son vanos. Lo mismo los que se fundan en la razón que los que parten de la experiencia, han de reconocerse inútiles para contrastar el altanero *no importa* que surge del fondo de la Vida. Hay veces en que, por una aparente alteración del ritmo triunfal, cruzan la historia humana generaciones destinadas á personificar, desde la cuna, la vacilación y el desaliento. Pero ellas pasan, — no sin haber tenido quizá su ideal como las otras, en forma negativa y con amor inconsciente; — y de nuevo se ilumina en el espíritu de la humanidad la esperanza en el Esposo anhelado, cuya imagen, dulce y radiosa como en los versos de marfil de los místicos, basta para mantener la animación y el contento de la vida, aun cuando nunca haya de encarnarse en la realidad.

La juventud, que así significa en el alma de los individuos y la de las generaciones, luz, amor, energía, existe y lo significa también en el proceso evolutivo de las sociedades. De los pueblos que sienten y consideran la vida como vosotros, serán siempre la fecundidad, la fuerza, el dominio del porvenir. — Hubo una vez en que los atributos

de la juventud humana se hicieron, más que en ninguna otra, los atributos de un pueblo, los caracteres de una civilización, y en que un soplo de adolescencia encantadora pasó rozando la frente serena de una raza. Cuando Grecia nació, los dioses le regalaron el secreto de su juventud inextinguible. Grecia es el alma joven. « Aquel que en Delfos contempla la apiñada muchedumbre de los jonios — dice uno de los himnos homéricos — se imagina que ellos no han de envejecer jamás. » Grecia hizo grandes cosas porque tuvo, de la juventud, la alegría, que es el ambiente de la acción, y el entusiasmo, que es la palanca omnipotente. El sacerdote egipcio con quien Solón habló en el templo de Sais, decía al legislador ateniense, compadeciendo á los griegos por su volubilidad bulliciosa : *¡No sois sino unos niños!* Y Michelet ha comparado la actividad del alma helena con un festivo juego á cuyo alrededor se agrupan y sonríen todas las naciones del mundo. Pero de aquel divino juego de niños sobre las playas del Archipiélago y á la sombra de los olivos de Jonia, nacieron el arte, la filosofía, el pensamiento libre, la curiosidad de la investigación, la conciencia de la dignidad humana, todos esos estímulos de Dios que son aún nuestra inspiración y nuestro orgullo. Absorto en su austeridad hierática, el país del sacerdote representaba, en tanto, la senectud, que se concentra para ensayar el reposo de la eternidad y aleja, con desdeñosa mano, todo frívolo sueño. La gracia, la inquietud están proscriptas de las actitudes de su alma, como del gesto de sus imágenes la vida. Y cuando la posteridad vuelve las miradas á él, sólo encuentra una estéril noción del orden presidiendo al desenvolvimiento de una civilización que vivió para tejerse un sudario y para edificar sus sepulcros : la sombra de un compás tendiéndose sobre la esterilidad de la arena.

Las prendas del espíritu joven, — el entusiasmo y la esperanza, — corresponden en las armonías de la historia y la naturaleza, al movimiento y á la luz. — Adonde quiera que volváis los ojos, las encontraréis como el ambiente natural de todas las cosas fuertes y hermosas. Levantadlos

al ejemplo más alto : — La idea cristiana, sobre la que aun se hace pesar la acusación de haber entristecido la tierra proscribiendo la alegría del paganismo, es una inspiración esencialmente juvenil mientras no se aleja de su cuna. El cristianismo naciente es en la interpretación — que yo creo tanto más verdadera cuanto más poética — de Renán, un cuadro de juventud inmarcesible. De juventud del alma ó, lo que es lo mismo, de un vivo sueño de gracia, de candor, se compone el aroma divino que flota sobre las lentas jornadas del Maestro al través de los campos de Galilea; sobre sus prédicas, que se desenvuelven ajenas á toda penitente gravedad; junto á un lago celeste; en los valles abrumados de frutos; escuchadas por « las aves del cielo » y « los lirios de los campos », con que se adornan las parábolas; propagando la alegría del « reino de Dios » sobre una dulce sonrisa de la Naturaleza. — De este cuadro dichoso, están ausentes los ascetas que acompañaban en la soledad las penitencias del Bautista. Cuando Jesús habla de los que á él le siguen, los compara á los paraninfos de un cortejo de bodas. — Y es la impresión de aquel divino contento la que incorporándose á la esencia de la nueva fe, se siente persistir al través de la Odisea de los evangelistas; la que derrama en el espíritu de las primeras comunidades cristianas su felicidad candorosa, su ingenua alegría de vivir; y la que, al llegar á Roma con los ignorados cristianos del Transtevere, les abre fácil paso en los corazones; porque ellos triunfaron oponiendo el encanto de su juventud interior — la de su alma embalsamada por la libación del vino nuevo — á la severidad de los estoicos y á la decrepitud de los mundanos.

Sed, pues, conscientes poseedores de la fuerza bendita que lleváis dentro de vosotros mismos. No creáis, sin embargo, que ella esté exenta de malograrse y desvanecerse, como un impulso sin objeto, en la realidad. De la Naturaleza es la dádiva del precioso tesoro; pero es de las ideas que él sea fecundo, ó se prodigue vanamente, ó fraccionado y disperso en las conciencias personales, no se manifieste en la vida de las sociedades humanas como una

fuerza bienhechora. — Un escritor sagaz rastreaba, ha poco, en las páginas de la novela de nuestro siglo, — esa inmensa superficie especular donde se refleja toda entera la imagen de la vida en los últimos vertiginosos cien años, — la psicología, los estados de alma de la juventud, tales como ellos han sido en las generaciones que van desde los días de René hasta los que han visto pasar á Des Esseintes. — Su análisis comprobaba una progresiva disminución de *juventud interior* y de energía, en la serie de personajes representativos que se inicia con los héroes, enfermos, pero á menudo viriles y siempre intensos de pasión, de los románticos, y termina con los enervados de voluntad y corazón en quienes se reflejan tan desconsoladoras manifestaciones del espíritu de nuestro tiempo, como la del protagonista de *A rebours* ó la de Robert Greslou de *Le Disciple*. — Pero comprobaba el análisis también, un lisonjero renacimiento de animación y de esperanza en la psicología de la juventud de que suele hablarnos una literatura que es quizá nuncio de transformaciones más hondas; renacimiento que personifican los héroes nuevos de Lemaître, de Wizewa, de Rod, y cuya más cumplida representación lo sería tal vez el *David Grieve* con que cierta novelista inglesa contemporánea ha resumido en un solo carácter todas las penas y todas las inquietudes ideales de varias generaciones, para solucionarlas en un supremo desenlace de serenidad y de amor.

E. RODRÍGUEZ MENDOZA

(CHILE)

(Autor de *Última Esperanza*, *Reminiscencias históricas*, *Vida Nueva*, etc. Ha colaborado en *la Ley* y *la Tarde* de Chile y en *La Nación* de Buenos Aires. « Soy colectivista, escribió en una autobiografía, y lo seré mientras crea que la acción del Estado tiene forzosamente que ser preponderante donde quiera que haya que señalar rumbos é iniciativas. »)

Por el barro.

Fué un día sábado, uno de los últimos de Julio.

Tras el viejo mostrador en que se ostentaba en grandes ormas la obra de la semana, la dueña del taller iba presurosa de un sitio á otro, contando y recibiendo de las obreras la labor de cada cual.

Á su lado un grupo de mujeres conversaba en alta voz, alegre y feliz con la espectativa de un día de descanso.

— ¡Silencio! — decía placentera la dueña del taller; — así no me dejaran concluír....

El trabajo ha estado bueno esta semana — agregaba, colgando en los escaparates de madera los vestidos, las chaquetas y las confecciones de mujer.

— ¿Y tú? ¿que has hecho? preguntó á Delfina, — la menor de las obreras, — mientras reconocía, contaba y recontaba aquel enorme montón de trapos.

— Me voy con ella, ahora.... Vamos á comer juntas — dijo Felisa una de las obreras más antiguas del taller.

— ¡No vendrá el lunes, entonces!

Y las obreras reían alegremente.

Por fin, dejándose caer en su gran silla, desde donde presidía diariamente el trabajo, la dueña del taller dió principio á la delicada operación del pago semanal.

Era una excelente mujer, siempre risueña con su cara enorme, de facciones toscas, discordantes, miraba á sus obreras como á hijas, y cuando alguna se escapaba perdida en alguna aventura dominguera, no dejaba por eso de tra-

tarla como antes, después de conocer á fondo los detalles de la escapatoria.

***

Las mujeres, agrupadas á la puerta del taller, esperaban que pasara la fuerza del chaparróñ.

— Vamos, Delfina.

Las dos mujeres se alejaron apegadas á la pared para sacar el cuerpo á la lluvia que seguía cayendo á intérvalos.

— Comeremos con un amigo... ¿No ves? ¡es aquél!....

Con el manto á la cabeza y el vestido levantado continuaban caminando rápidamente, riéndose de la lluvia.

En la imperial de un carrito, unos cuantos músicos de murga, encogidos y tiritando del frío, bajo sus mantas de goma, anunciaban, con el estrépito del bombo y sus platillos, la función de un circo de arrabal.

Al lado del nuevo personaje, las mujeres siguieron marchando en grupo, acurrucadas bajo el antiguo paraguas, que no alcanzaba á impedir que pasara casi libremente la lluvia á través de su tela agujereada y verdosa.

— Iremos allá; ahí cerca del mercado de San Diego — dijo el recién venido.

La lluvia caía de nuevo con fuerza extraordinaria, de través, túpida y persistente.

Las calles iban quedando desiertas; uno que otro grupo de vendedores ambulantes se dirigía á las fondas próximas, á esos restaurants obscuros y pestilentes del mercado de San Diego.

Llegaron por fin ante un cafetín bullanguero, pintado con cal azul y cubierto de letreros anunciando cenas y comidas á « todas horas » en que se comía á ínfimo precio, al son de un organillo y de un acordeón.

Se sentaron alrededor de una mesa pequeña, adornada con un florero de latón pintarrajeado en que agonizaba entre el humo y el olor á comida, un puñado de flores de invierno.

El mozo se presentó, anunciando de corrido y con voz apresurada, lo que había que comer.

— De todo : cazuela, trucha.... De todo repetía.

— Bueno, de todo, dijo el desconocido á su vez mientras el mozo partía al trote.

La muchacha miraba sorprendida á uno y otro lado.

— ¡Vino!.... la lista del vino — gritó el desconocido con entusiasmo creciente.

Entonces la muchacha se fijó en él más detenidamente.

Á su alrededor, las seis mesas del restaurant se ostentaban ocupadas, materialmente rodeadas de fisonomías alegres y de rostros en que empezaba á desaparecer la palidez ordinaria del hambre.

La comida en silencio se devoraba con ansia á mordiscos y tirones, mientras cerca del mesón dos parroquianos turbulentos discutían acaloradamente sobre política y sobre la guerra.

Á un lado, tres bebedores retrasados se echaban al cuerpo un último trago, escuchando la discusión.

El desconocido, sin preocuparse de nada, se encontraba más contento cada vez.

— Hay que comer y beber bastante — decía riéndose.... Para eso hemos venido.

Llenaba los vasos y ponderaba la excelencia extraordinaria del vino Lontué, número dos....

— Es muy bueno realmente, ¡salud! pues....

En ese momento apareció el mozo con la sopa.

Delfina se sintió ligeramente trastornada con el primer sorbo del vino.

Los vasos se llenaron por segunda vez y se bebió de nuevo la muchacha su copa.

El restaurant entero reía entre la obscuridad y el frío de aquella sala vacía de muebles, horrible con las vigas desnudas y sombrías del techo, caprichosamente alegre con las mil láminas, caricaturas y oleografías viejísimas que empapelaban casi por completo las paredes.

Los vasos se llenaban sin cesar y el ruido y la animación *iban* en crescendo.

ntonces Delfina bebió más, « para alegrarse un poco »
.o decía Felisa, vaciándose media botella de aquel
ular « *Liontué número dos* ».
ɜ sintió feliz en sus primeros síntomas de embriaguez
npezó á recordar mil cosas alegres, ilusiones que sur-
ı alegres de la sangre cristalina de su vaso.
temiendo que rodara una lágrima hasta el fondo de su
a, levantó la vista, mirando enternecida las luces ama-
ɜntas del café.... Empezaba á sentirse ebria, aturdida en
lio de esa atmósfera azulada en que flotaba pesada-
ıte el olor del cafetín.... Inconsciente, atontada con sus
ı vasos de burdeos, tomó otro y lo apuró de un solo
ɔo.... Sintió entonces algo extraño, algo que nunca
ía sentido, algo como un sueño, como un aturdimiento
udido por el ruido del café que resonaba á su lado, junto
los ruidos lejanos de arrabal que llegaban de afuera
pujados por el viento.
n organillo comenzó á tocar á la puerta embarrada del
ɜ un airecillo popular, esa música de arrabal, mezcla
ɔrme de llanto y alegría.
l organista seguía con su cuerpo el compás monótono
su organillo.
uando éste dió al viento de la noche su última nota,
ı nota perdida en la obscuridad de la calle, el organista
marchó en silencio con su pesado artefacto á la espalda,
linado adelante y al ojo el ala caída de su gran som-
ro.

*
* *

a comida había terminado cuando un reloj cercano dió
nueve.
– Hemos bebido algo, dijo Felisa pasando al mozo « *su*
ete de á cinco » que había recibido en el taller.
a muchacha continuaba sumida en la vaguedad inmensa
su embriaguez, cuando un nuevo parroquiano se acercó
aludarlos.
– No hubiera creído encontrarme con ustedes — dijo —
e iba ya!...

— Nos vamos — agregó Felisa pugnando por levantarse y riéndose á carcajadas. ¡Nos vamos!

El pelo se le había caído sobre la frente, ocultándose sus ojos adormecidos ya con el vino de la comida.

La muchacha recordó entonces vagamente que tenía que irse porque no había llegado á su casa.

— Me voy — murmuró con voz muy leve y entorpecida.

— Bueno... y á nosotros ¿qué? le respondieron riéndose.

Toda la alegría de la tarde había desaparecido.

La muchacha seguía encogida, con su embriaguez silenciosa, en su silla.

— Ha bebido un poco — dijo el recién llegado — ¡Se ha emborrachado!....

Quiso hablarla, pero la muchacha no respondía. Entonces se contentó con jugar con una de sus manos y repetir sonriéndose :

— ¡Es buena moza la chica!....

En la calle el viento helado de la noche hacía temblar desesperadas las luces de gas.

La muchacha se afirmó trabajosamente en la pared, como si el contacto brusco en el frío y la humedad de noche la hubiesen desvanecido aún más.

Un cochero iluminado de soslayo por las linternas rojas del carruaje, asomó la cabeza, enderesándose, después, quedó inmóvil en su asiento.

— ¡Sube! le dijo Felisa á la muchacha.

— ¡Sube!.... repitió, mientras su compañero cerraba la portezuela del coche con estrepitoso mal humor.

La muchacha continuaba afirmada en la pared húmeda, sosteniendo apenas, oscilando sobre el barro, con la cabeza caída sobre el pecho y la boca abierta....

El desconocido la tomó del brazo, aferrándose rudamente... La muchacha siguió con pasos torpes, vacilantes, arrastrándose por el barro, mientras su cuerpo empezaba á temblar bajo sus vestidos de percal.

— Es ahí — dijo él.

Al desembocar la calle percibió algunas luces que alumbraban débilmente la portada de un modesto hotel.

muchacha tuvo entonces un recuerdo vago é inde-
La pareció que en otro tiempo había acompañado á
ıadre hasta la puerta de aquel mismo sitio, cerca del
la había esperado largo rato, mirando la vidriera de
tienda próxima.... Y en medio del aturdimiento de su
riaguez, recordó de nuevo á su madre y rompió á
.r.

RICARDO ROJAS

(ARGENTINA)

ıció en Tucumán en 1882. Ha colaborado en *la Nación*, *El País*, *Ideas ras y Caretas* de Buenos Aires. En el prefacio de su *Victoria del bre*, Rojas interpreta así el espíritu de su obra : « Hombre del siglo, ceptado mi solidaridad con él, inspirándome en sus más generosos es. Este poema se ha formado en las entrañas mismas del pensa- to moderno, que la mogigatería tradicional creyó infecundas para las ciones del arte. »)

El Hombre.

Secreta voz al porvenir le lleva
Y á impulsos de su anhelo soberano,
Buscando luz para el dolor humano,
Hacia la luz el pensamiento eleva.

Hoy, visionario del ideal, renueva
Su excelsa marcha al porvenir lejano,
Presintiendo en la noche del arcano,
La augusta gloria de la vida nueva.

Y eterno peregrino del futuro,
Navegará hacia el porvenir oscuro,
Preñado de quimeras redentoras,

Viendo, tras de los piélagos profundos,
Surgir del occidente nuevos mundos,
Y del oriente azul, ¡nuevas auroras!

La Rebelión.

Ola que salta el muro que la oprime,
Fuego que rompe en cráter la montaña,
Luz que la sombra de los mundos baña,
Grito en que estalla un corazón sublime:

¡Eso es la Rebelión! — Lo que redime
Y eleva hasta el palacio la cabaña,
Lo que del mundo en la fecunda entraña,
Nuevos impulsos al progreso imprime.

¡Eso es la rebelión! Hija de ensueños,
De pie sobre la Fatmos de los sueños,
Se yergue ante la noche apocalíptica,

Y su verbo, rompiendo viejas calmas,
Atraviesa la noche de las almas
¡Como un astro escapado de la eclíptica!

El Fuego.

Alma del mundo, — ritmo y armonía,
Calor y sangre, pensamiento y llama, —
Tú animas el grandioso panorama
Del universo que ilumina el día.

Surgió de tu fecunda fantasía
Cuanto en el mundo la creación derrama :
La roca dura, el corazón que ama,
Y el lúbrico entusiasmo de la orgía ;

Pero aun más grande tú eres en la historia,
Nube de redención ó luz de gloria ;
Y si el fulgor de la tragedia brilla,

Tú eres la ira de Dios sobre Sodoma;
La Troya de Nerón eres en Roma,
Y el delirio del pueblo en la Bastilla.

Los Vientos.

Simoun ó tempestad, soplo errabundo,
erbo grandioso, formidable empuje,
leva en su voz el viento cuando muge,
odo el eterno diapasón del mundo:

Como los niños llora gemebundo,
) con la voz de los leones ruge:
' si en la entraña de los montes cruje,
'iene la queja del dolor profundo;

En las cuerdas de hierro de una reja
'ibra, y errantes músicas semeja;
(cuando el mar á sus impulsos late,

Remedan un combate sus rumores,
(resuenan clarines y atambores
Sobre el fragor inmenso del combate.

Las olas.

Desgranan en la rauda catarata
Lluvia de perlas, mágica y luciente,
Y rizan con sus ondas la corriente
Que en la vasta llanura se dilata.

Flores de lis en búcaros de plata
Son si nace la espuma de su frente;
Y biceps de un atleta en el torrente,
Son lenguas en el mar, si se arrebata.

Y así van, entre flores ó entre rocas,
Imitando en el eco de sus bocas,
Fragor de bronces ó rumor de plumas;

Como en el fondo de la vida ruedan
Esas olas del alma, que remedan
Torrentes, *cataratas*, mar y espumas.

Las montañas.

Yo tengo la obsesión de las montañas,
Como un delirio inmenso de grandeza,
Cuyas visiones pueblan mi cabeza
Con sus cumbres fantásticas y extrañas;

En su falda vestida de marañas
Descuella la inmortal naturaleza;
Y llevan, como feto de belleza,
Oro, fuego y carbón en las entrañas.

Por eso estos gigantes silenciosos
Subyugan con sus cuerpos de colosos
Cuya arteria es el cauce de un torrente;

Su voz, la formidable de los vientos;
Y sus grandes y excelsos pensamientos,
Las águilas que vuelan de su frente.

El templo.

Bajo las sombras de la antigua clave,
Refugio de las almas pensativas,
Encaja, entre las góticas ojivas,
El blanco altar en la imponente nave.

Se esparce en torno, perfumada y suave,
La mirra en espirales fugitivas,
Y resuena en las cúpulas altivas
Del órgano la voz rotunda y grave...

Todo convida en su penumbra inerte
Al oscuro delirio de la muerte :
El fetiche enclavado en los estucos,

La luz de las vidrieras funerarias,
¡Y el lúgubre rumor de las plegarias
Subiendo hacia los ídolos caducos!

Jesucristo.

Y Jesucristo apareció : traía
Veladas las pupilas por el llanto,
Pero inefable y misterioso encanto
Su mirada en las almas difundía;

De sus llagados hombros descendía
La talar inconsútil de su manto,
Y su faz, demacrada en el quebranto,
Bajo un nimbo de luz resplandecía.

¡Y era Cristo, en verdad! — Su yerto labio
Se estremeció de horror ante el agravio :
El eco de los cánticos llegaba,

¡Y al son de pavorosos misereres,
La turba de los nuevos mercaderes
Con sus ritos idólatras pasaba!

El verbo.

Entonces Cristo habló. — Su voz lejana
Repercutió en las almas, dolorida,
Como en los mudos ámbitos perdida
Repercute la voz de una campana :

— Yo prediqué el amor, — su lengua humana
Clamaba en el silencio, — y se me olvida;
Resurgen desde el polvo de mi vida
Los viejos mitos de la edad pagana;

Ante el escarnio de mi fe, contemplo
Que pregona en los pórticos del templo,
Menguada voz, palabras de venganza;

Y vuelvo entre las sombras seculares
Á predicar un credo sin altares,
¡Apóstol del amor y la esperanza!

La Multitud.

Y al eco de esa voz, la muchedumbre,
Como dormido mar que el viento azota,
Se estremeció en la inmensidad ignota,
Surgiendo de su oscura pesadumbre.

Tras siglos de cobarde incertidumbre,
Libre el alma y el ídolo en derrota,
Iba á salvar esa barrera rota
Como el turbión que baja de la cumbre...

La multitud, absorta en sus visiones,
Sentía palpitar los corazones
En el tumulto de una fiebre extraña;

Y resonaba el verbo del profeta
Sobre la vasta muchedumbre inquieta,
¡Cómo un nuevo Sermón de la Montaña!

FLORENCIO SÁNCHEZ

(ARGENTINA)

La Gringa.

(FRAGMENTOS).

(ACTO II — ESCENA FINAL).

PAISANO. — ¿Y qué piensa hacer?

CANTALICIO. — ¿Yo?... Irme á Córdoba... ¡bien lejos! ¡Ande no vea gringos!... Á levantar un rancho en el mesmo corazón de la Sierra, aunque no haiga más que zorros... (*Pausa*) ¿Me sirven ó no me sirven el suisé?...

EL CURA. — Escuche, don Cantalicio : ¿Conoce Ud. el undécimo mandamiento?...

CANTALICIO. — No conozco más que diez, salvo que usté

aya inventado algún otro pa cobrar más caros los funeales...

EL CURA. — El undécimo no embriagarse...

CANTALICIO. — Si usté no fuese cura, ya me oiría... y erdone... (*después de vaciar la tercera copa*). Diga padre mamarse con vino barbera no es pecado?...

EL CURA. — También, también...

CANTALICIO. — Entonce apunte pa el lao de los gringos...

NICOLA. — ¡Buon giorno!...

CANTALICIO. — Ahí está el gringo... no me deje solo mpadre... pa que no me vaya á trampear...

VOCES. — (*de la mesa de los colonos*). ¡E viva Nicola!... no de ellos le ofrece un vaso de vino).

NICOLA. — Disculpame... Tengo un asunto que arreglar... a seguida vengo... ¿Cómo está, señor Cura?... Me dispensa n Cantalicio si he demorado... Tenía de ir en casa de estaseca, ¿sabe? á sacar la plata, y como estaban ocupas los patrones, me tuvieron esperando...

CANTALICIO. — Está dispensao... Y vaya largando sin uchas partes, porque estoy de priesa...

NICOLA. — ¡Bueno! ¡Bueno!... La cosa es bien fácil... do lo que teníamos de hablar ya está conversado... (*saca peles y dinero del cinto*). Vamos á ver... Tengo de darle... darle... espérese... mil de una parte y trescientos cuanta de la otra... mil y trescientos cuarenta de la otra... il y trescientos cuarenta...

CANTALICIO. — Me parece que está errao...

NICOLA. — ¿Cosa?... ¿Cosa?...

CANTALICIO. — (*alterado*) ¡Sí señor, está equivocao!... Son 348 pesos.

NICOLA. — (*después de una pausa*). Dispense, tenía razón... que es justo... este número estaba mal hecho y cualuiera se equivoca... yo tampoco ando muy bien de escrira...

CANTALICIO. — (*aparte*). Pero no te perdés en los números...

NICOLA. — Muy bien... (*cuenta prolijamente el dinero*). quí van mil pesos justitos... Haga el favor de contarlos...

CANTALICIO. — (*al paisano*) Cuente compadre...

PAISANO. — (*contando*)... seiscientos, ochocientos y mil... ahí tiene...

NICOLA. — Bueno, bueno. Y ahora por el resto le voy á dar este pagarecito...

CANTALICIO. — ¿Qué es eso?... Usté no me va á dar pagareses... Yo no quiero papeles... El trato es trato ¡Usté me tiene que entregar la platita!..

NICOLA. — Pero escuche, don Cantalicio... Sucede que yo tengo mi plata da Testaseca, y Testaseca no tenía hoy moneda disponible.

CANTALICIO. — ¡Habíamos de salir con esas!... Vea, ó me paga todo en dinero ó se queda usté con todo... ¡Qué embromar también!...

NICOLA. — Pero escuche, don Cantalicio... Si mi firma es como un banco... Ud. lleva este papelito á cualquier parte y se lo pagan...

CANTALICIO. — ¿Un banco?... Quién sabe que trampa me quiere hacer... ¡No, señor!... El trato es trato... Venga la plata...

NICOLA. — Dispense, pero tramposo no soy y no me lo diga porque no me gustan esas cosas...

CANTALICIO. — ¡La platita!... ¡La platita!

NICOLA. — ¡Bueno¡ ¡Bueno!... ¡Qué caramba!... Ahí tiene la platita... (*ofreciéndole el pagaré*) y si no le gusta así... haga lo que se le antoje... No digo más nada... (*hace ademán de retirarse*).

CANTALICIO. — ¡Che!... Ande vas gringo del diablo... (*tironeándolo*). Sujeta el pingo... ¡Afloja los pesos!...

NICOLA. — Mire, don Cantalicio... No me busque cuestiones, que no me meto con nadie... Ud. está medio tomado y...

CANTALICIO. — ¡Tu madre!... ¡Gringo roñoso!... (*Quiere echarse sobre Nicola y lo detiene el paisano. Los parroquianos que han estado á la expectativa acuden, con excepción de los colonos que se limitan á pararse junto á sus asientos.* ¡Larguenme, que lo mato á ese gringo!... (*Nicola muy calmoso, se recuesta á una mesa de frente al público, carga su pipa y fuma*).

EL CURA. — Vamos, don Cantalicio... Cálmese... No haga locuras... ¡No tienes razón!....

CANTALICIO. — ¡Madre mía!... ¡Qué no tengo razón!:.. Pero no han visto á ese gringo que tras de querer embrollarme me insulta... ¿No lo han visto?...

NICOLA. — Yo no embrollo á nadie... Soy una persona honrada y trabajadora...

CANTALICIO. — Sos honrao porque todos te protegen... todos... todos... hasta el Cura que te da la razón... Yo soy un pillo... No tengo plata, ni chacra y he nacido en este país... Sos muy honrao y sin embargo me querías estafar los poquitos riales que me dejaste...

EL CURA. — Cantalicio... Eso no es cierto... Tranquilícese... Repose un poco y venga comigo. Yo le voy á descontar el vale... (*Lo sienta*).

CANTALICIO. — ¡No señor! Me lo ha de pagar él.... Me lo ha de pagar... Y sálganse todos de aquí... Déjenme... Vayan á cuirdarlo al gringo... que le hace más falta... ¡Déjenme, déjenme!... ¡Solito!... ¡Yo no preciso de nadie!... Ya no tengo amigos, ni casa, ni hijos... ni patria... Soy un apestao... Nadie me quiere... ¡Salgan!... ¡Salgan!... ¡Yo me voy á morir!... ¡Estoy muy triste!... Sin casa... Sin hijos... Sin amigos... ¡Soy un pobre criollo!... (*Oculta la cara entre los brazos llorando convulsivamente. El Cura con el gesto pide compasión para él y allá en el fondo, los colonos cantan de nuevo el aire nativo mientras desciende lentamente el telón*).

VÍCTOR DOMINGO SILVA

(CHILE)

(Nació en Coquimbo en 1881. « Es un buen prosista, un buen poeta y un excelente crítico literario », escribía de él M. Magallanes Moure. Como escritor revolucionario, goza de cierta popularidad entre la clase obrera. Colaborador de *Pluma y Lápiz*.)

Alas...

Entra al arroyo la muchachuela,
planta descalza, pierna desnuda,
labio que incita, mano que duda
Y el agua copia lo que ella vela.

Gorgoriteo de filomela
deja escaparse la risa aguda
y muestra al punto pidiendo ayuda,
su dentadura de castañuela.

Y como sigue subiendo el agua
con mano torpe coje la enagua...
Mas, olvidando que debe hacer,

sube la enagua si el agua sube...
¡Le faltan alas para querube,
pero le sobran para mujer!

*
* *

Un chico gordo que va á la escuela
la ve, la observa, detiene el paso,
y dando al diablo probable atraso
cuaja de gestos la cara lela

Recuerda un viejo cuento de abuela :
si fuera cierto tan lindo caso,
la burda enagua sería raso
y un hada rubia la muchachuela...

Falla de pronto la hoja de parra...
El chico pierde libro y pizarra,
estira el cuello para mirar,

y allí se queda como bolonio...
¡Le faltan alas para demonio
pero le sobran para escolar!

JOSÉ JUAN TABLADA

(MÉJICO)

Onix.

Torvo fraile del templo solitario
Que al fulgor de nocturno lampadario

Ó á la pálida luz de las auroras
Desgranas de tus culpas el rosario :
— ¡Yo quisiera llorar como tú lloras!

Porque la fe en mi pecho solitario
Se extinguió como el turbio lampadario,
Entre la roja luz de las auroras,
Y mi vida es un fúnebre rosario
Más triste que las lágrimas que lloras.

Casto amador de pálida hermosura
Ó torpe amante de sensual impura,
Que vas — novio feliz ó amante ciego,—
Llena el alma de amor ó de amargura....
— ¡Yo quisiera abrasarme con tu fuego!

Porque no me conmueve la hermosura
Ni el casto amor, ni la pasión impura;
Porque en mi corazón dormido y ciego,
Ha pasado un gran soplo de amargura
Que también pudo ser lluvia de fuego...

¡Oh guerrero de lírica memoria
Que al asir el laurel de la victoria
Caíste en tierra con el pecho abierto,
Para vivir la vida de la Gloria....
— ¡Yo quisiera morir como tú has muerto!

Porque al templo sin luz de mi memoria,
Sus escudos triunfales la Victoria
No ha llegado á colgar, porque no ha abierto
El relámpago de oro de la Gloria
Mi corazón oscurecido y muerto.

Fraile, amante, guerrero, yo quisiera
Saber que oscuro advenimentio espera
El anhelo infinito de mi alma,
Si de mi vida en la tediosa calma
¡No hay un dios, ni un amor, ni una bandera!

Abanico Luis XV.

Bajo las frondas de algún Versalles
Ó en los boscajes de algún Trianón,
Entre floridas y angostas calles,
Triste y pausada cruza Manón.

Dan á su paso los brodequines
De altos tacones, blando oscilar,
Y su amplia falda de albos satines
Frufrús y aromas deja al pasar.

Hacia el estanque va taciturna,
Donde, á los rayos del áureo sol
Negros tritones vuelcan su urna
Y airados soplan su caracol.

.... En vano un lirio del vaso regio
Prendió en las blondas de su corsé....
Leyó los versos de un florilegio,
Y al clavicordio tocó el minué.

Nada ha calmado su torva fiebre,
Ni el paje negro, ni el fiero halcón;
Ni la diadema donde el orfebre
Grabó los lises de su blasón....

.... Es que la hiere su enamorado,
Y Manón llora su infiel desliz....
¡Por eso triste se ha doblegado
Y palidece la flor de lis!

.... Al dulce nido que los espera
Ya no irán juntos, llenos de amor,
En blasonada y azul litera,
De las antorchas al resplandor.

Ni ya en la ojiva llena de esmaltes
Que orna el escudo noble y condal
Han de ver como los gerifaltes
Cazan la blanca garza real....

Y Manón sueña.... Ramajes finos
Tienden arcadas de pastoral...
¡Nunca crearon los Gobelinos
En sus tapices pastora igual!

Y en el estanque de tonos glaucos
Se irisa el chorro de un caracol....
¡Y Manón sueña, bajo los saucos,
A los postreros rayos del sol!

JUAN C. TINOCO

(VENEZUELA)

(Nació en Maracaibo. Autor de *Álbum de Viajero* y otras obras. Ha colaborado en *El Cojo Ilustrado* de Caracas. Pedro Emilio Coll ha dicho de él : « No es Tinoco un impasible que vive encerrado en su torre de marfil; las jibas y deformidades del mundo moderno irritan su sensibilidad y ponen bellos gritos de indignación en sus labios.)

Asonada.

La moltitudine delinquente.
SIGHELE.

Corrían los días tumultuarios de agosto.

El encastillado de la *rue* Chabrol, Julio Guerin, amargaba las fiestas del Elíseo, alarmaba á las gentes timoratas y era el plato *de choix* de las crónicas palpitantes y de los diarios de pregón.

En aquellos días el alma francesa estaba en rebeldía. La humilladora genuflexión de Fashoda, la revisión de Rennes que tornaba á agitar los sedimentos judíos y los dormidos odios tudescos, el hervor de los partidos militantes, en una frase sola, todas esas sacudidas violentas que desgarran y matan la anestesia de los pueblos, habían despertado la formidable virtualidad de aquellos ciudadanos en cuya sangre vibraban los atavismos de setiembre y los fieros instintos ancestrales de las jornadas de thermidor.

*
* *

La Place de la République está llena por la multitud en aquella ardorosa mañana de agosto.

Sebastián Faure, el amable anarquista, arengaba desde las gradas de granito del bronce de Morice y, como un eco de su verbo, los aplausos resonaban entre el agitar de las gorras encarnadas, los blasfemos *jurons* de los viejos tíos de la Roquette y las estrofas lapidarias de la Carmagnole.

Más de veinte mil ciudadanos de blusa y mandil, nietos de aquellos *sans-culottes* que rompieron los barrotes de hierro de las Tullerías y echaron á tierra el viejo torreón inapiadable de la Bastilla, se agitaban en aquella mañana sobre el bulevar pleno de sol.

Era aquello el *meeting* socialista que los periódicos del día anterior habían anunciado y que el gobierno toleraba impasible con la confianza de su fuerza y de su poderío. En tales casos, el ejecutivo francés observa una actitud tolerante y discreta, emanada del respeto oficial al sagrado derecho de reunión, y que hace de la bella Lutecia la tierra prometida de la libertad; actitud que nadie extraña, que nadie admira, que todos ven como la más natural y lógica, pero que pasma y maravilla á los que como nosotros, los hijos meridionales de América, estamos habituados á la violencia de los expedientes ruidosos, á la insolencia intrusa y plenipotente que coacciona y vulnera todos los fueros, y que en todo buscamos, como única providencia arbitradora, la mano analfabeta de los caciques, héroes arlequinescos que una ola de fango aventó á la altura irrupta y que otra ola de sangre arrojará á la estepa de donde salieron.

*
* *

La muchedumbre se enfiló por la ancha vena del bulevar Voltaire, electrizada por el verbo incendiario del setembrista y por las copas de aguardiente y de agenjo apuradas

al paso, bebidas con ansia brutal en las tabernas obscuras que constelan aquella calle célebre, terriblemente célebre, por las barricadas sangrientas que en otros tiempos alzara la ira demagoga.

Iban á la Bastilla, á la plaza de la Columna de Julio, que es el aventino galo, tal vez á jurar quien sabe que solemne pacto al pie del bronce conmemorativo cuyo ápice corona el geniecillo dorado del ideal republicano; á renovar quien sabe que formidable juramento sobre las lozas rojizas, color de vieja sangre derramada, que demarcan el sitio donde reposaron los muros liberticidas de la ergástula de Capeto.

Al llegar al *carrefour* en donde se abre el bulevar Richard-Lenoir, que conduce á la plaza de la Bastilla, un rumor extraño recorrió los tupidos rangos de la turba. Allá, á la lejanía, en el ángulo de una esquina, subido sobre una mesa de la taberna, un anciano haraposo, de faz truculenta, agitaba la mugre de su gorra encarnada, voceando á todo pulmón : ¡*à bas la culotte!*

La multitud hizo alto como para tomar partido; se remolinó en una sacudida de escalofrío y desvió luego su rumbo siguiendo en línea recta, como una racha de ventisquero, en la dirección de la iglesia de Saint-Ambroise, gritando : ¡*à bas la calotte!* ¡*à bas la calotte!*

Aquel grito había enloquecido la turba.

Y aquel grito no era nuevo. Era una vieja consigna de venganza laica, latente en todos los pechos y que hoy rompía el silencio; era una antigua protesta, una añeja rebeldía, que á la manera de una aura enferma y ardiente subía y subía desde las entrañas, hasta condensarse en aquel reto franco y terrible que como una cristalización del odio y de la revancha contra todas las afrentas, contra todos los engaños, contra todas las especulaciones, enloquecía á los bisnietos de Saint-Just y de Dantón, esos que miran en la púrpura cardenalicia la sangre inexpiada de víctimas irredentas, y que no tienen como símbolo de virtud y de justicia el negro color de las sotanas.

La verja de Saint-Ambroise fué violada y la turba penetró

en el santuario; los religiosos, llenos de pánico, huyeron y se refugiaron en las casas vecinas, y bajo la oquedad de las solitarias bóvedas de piedra de la vieja capilla, resonó de nuevo el grito demoledor : ¡*à bas la calotte!*

Los altares limpios y relucientes fueron sacados de cuajo; las puertas desprendidas y rotas, como al golpe de un zarpazo feral; las efigies, las bellas efigies adorables del paganismo católico, profanadas fueron por manos iconoclastas, y después con todo aquello se hizo un montón, un rimero deforme é inverosímil de sillas fracturadas, de alfombras manchadas de cera, de esterillas de esparto polvorosas, de reclinatorios raídos, de çojines y floreros y candelabros y bujías, echado todo encima de amables vírgenes, de dulces nazarenos y de imberbes gonzagas.

Formaron luego una gran pira y las llamas empezaron á lamer el montón; de la sacristía sacaron sotanas, albas, casullas, estolas, manípulos, síngulos, manteles, corporales, purificadores, relampagueantes de pedrería, impecables de blancura, que fueron lanzados también y devorados con ansia por aquel fuego ateo.

La osada mano revolucionaria que en otros días echó del trono á un rey y blandiendo la pica insurrecta paseó triunfante la hembra desnuda, como un símbolo sagrado, á pleno sol termidoriano, resucitó en aquella mañana de agosto. Aquel viejo borracho que gritó en la taberna y tremoló como un pendón de rebeldía la mugre roja de su gorro de obrero, fué la resurrección de toda una época fenecida y el galvanismo de todo un pasado rebelde y libertario.

*
* *

En plena asonada los cafés de la plaza vendían coñac y agenjo, los granujas chillaban « Le Petit Journal » con ilustraciones de la barricada de Chabrol y del *Affaire Dreyfus*, y las mujeres arrastrando las carretas colmadas de frutas y legumbres frescas, á 30 céntimos la libra, ululaban desaforadamente, airadas y astrosas, evocando aquellas

·*icoteuses* de Robespierre, aquellas medusas sin las cuales, omo decía Santerre, el cervecero jacobino, el Terror abría sido un pobre juego de niños.

*
* *

En la taberna de la esquina un asonado apuraba un cáliz le oro lleno de agenjo.

AUGUSTO THOMSON

(CHILE)

Quiromancia.

Es la noche del Año Nuevo y en el viejo comedor, en orno de la mesa, la familia está reunida bajo la luz de la ámpara con pantalla chinesca que deja en sombra los rosros y colorea las manos. La espera se hace angustiosa. Ian interrumpido el servicio del té, toda conversación ha esado y recogido cada cual en sí mismo, sólo escuchamos l bronco tic tac del reloj de cuco que ha marcado las oras íntimas y en el cual está fija nuestra atención, fija n sus manecillas que tienden á juntarse, como si se buscaran también para el instante decisivo.

En torno de la espaciosa mesa que entre sitial y sitial bre demasiados claros, la familia se halla reunida... hasta onde ha sido posible. Uno habita remotas regiones y ¡acaso egrese nunca! Otro anda no muy lejos, pero jamás volverá sentarse en medio de los suyos. También falta la madre ue aun el pasado año, por este día, estaba en su puesto. or ella vestimos luto. En cambio, en alto sitial, hay alguien on cuya existencia no contábamos. Hemos querido que i hijo concurra á nuestro claustro pleno y helo aquí, imbolizando el porvenir junto á su abuelo que representa l pasado.

Y están mi mujer, mi hermana y su esposo, la familia entera.

— Faltan cinco minutos — dice mi padre, que parece el más impaciente.

Le miro; pero su cabeza queda en la penumbra y sólo distingo sus dedos gotosos, aferrados al reborde de la mesa. Hasta hace poco, aquellas sus manos podían parecer vigorosas. La enfermedad las ha deformado y tiemblan ahora como en un miedo incesante.

¿Qué sé yo de mi padre? Nada sino á través de las lágrimas de mi madre en mi infancia, la vaga novela de sus correterías marinas y de un hogar que habrá dejado bajo otros cielos. Una mujer que no era la suya y unos hijos que, sin embargo de tener otra madre, otra bandera, otro idioma y otra religión, eran los hermanos desconocidos á quienes jamás conoceré. Nada puedo saber de ese pasado. Las manos seniles ya no lo recuerdan.

— Faltan cuatro minutos...

Yo miro las tiernas manitas del infante que está al lado... ¿Su porvenir?... Aquellas manos embrionarias, no predican nada aún.

— Tres minutos...

¡Cómo vuela el minutero! La hermana, como soñando, lo ve aproximarse al término imaginario y yo sé lo que piensa, aunque se recate en la sombra que hace la pantalla, aunque nunca haya dejado entrever su vida sombría; adivino la tristeza del ensueño perdido ó, lo que es peor, vuelto realidad; la nostalgia por el hijo negado por la naturaleza ó evitado con perversa meditación; el hijo, que por lo demás, sería un degenerado. El nuevo día, ¿será la meta para sus desilusiones, el punto de partida de una esperanza nueva?... Se encierran en altiva reserva sus manos, ceñidas en la muñeca por puño negro, flacas y pálidas, surcadas de venillas azulejas y su presente se escapa á mi penetración.

— Faltan dos minutos...

Y el hombre, él, ¿cómo es que sacrifica esta noche de fiesta por acompañar á su mujer en el hogar paterno? Tal

vez no quiere romper enteramente con el anciano á quien confía heredar de un momento á otro, ó piensa resarcirse al salir de aquí. Sus dedos cubiertos de sortijas nada saben decir ni han dicho nunca; pero tamborilean impacientemente en el mantel, como burlándose de esta velada patriarcal ó evocando otras más alegres, ante una mesa recamada de flores ó cubierta por un tapete verde; los colores chinescos de la pantalla juegan con los detalles de las piedras preciosas que adornan sus anillos.

— Falta un minuto...

Mi vista busca para refugio las suaves manos de mi esposa, dulces manos que he besado con transporte y que han acariciado mis esperanzas. Deben descansar sobre su falda cuando no las hallo y me invade el ansia de estudiarlas con otros ojos que hasta ahora, á la misteriosa luz que alumbra nuestros sentimientos esta noche ¿Su pasado? ¿Su presente? ¿Su porvenir? En balde trato de recordar sus manos, he visto mil veces sus rasgos, las he tenido entre las mías, sus palmas sobre mi frente y bajo mis mejillas y ahora, solamente ahora descubro que no las conozco aún.

En la caja del reloj se produce un crujido amenazador como si su mecanismo se desquiciara.

Entonces considero, aterrado, mis propias manos intelectuales y atormentadas. ¿Qué sé yo de mi mismo?... — y se me figura que las miradas de todos deben estar también fijas en ellas, preguntando de donde vengo, quien soy, adonde me dirijo y que hago entre ellos.

Sí, que esperamos reunidos si permanecemos extraños, incomunicado cada cual dentro de sí, si nada será capaz de acercarnos, de concluír con nuestro aislamiento...

Y es lógico que ocurra así, desde que no fuímos convocados por un ideal, sino que estamos retenidos por una tradición; no asociados por el amor humano, sino aliados por el egoísmo. ¡En nombre de esa ampliación del yo; denominado Familia, se excluye á la humanidad!

— El Año Nuevo... — piensa el viejo en voz alta — la Familia... el Hogar...

Y como para responderle, una carraspera parece ron la cuerda del péndulo y un hipo sibilante resuelve el si cio de aquella dolorosa expectación.

Es el cuculí que anuncia el Año Nuevo...

LEOPOLDO TORRES ABANDERO

(VENEZUELA)

(Nació en Caracas en 1862.)

La Araña.

Hay una araña que en casa teje su red, dichosa.
Es breve y rubia. De las canales del patio prende
los albos hilos, y hasta un arbusto la malla extiende,
la aérea malla que afirma y cuida muy afanosa.

¡Fascina verla cómo trabaja! Su artificiosa
labor de líneas, cercos y cuadros raros, sorprende;
y cuando, inmóvil, ocupa el punto céntrico, esplende
cual broche de oro que exorna el peplo de alguna diosa.

Si el viento rompe la urdimbre, entonces, con maestr
de nuevo hilando, repite el curso de geometría.
Mas en sus redes jamás de noche duerme la araña:

tiene un albergue seguro y, sólo, la frágil tela
es armadijo donde la mosca que, incauta, vuela
sucumbe á veces, presa en los hilos con hábil maña.

Orfebre.

El bardo decadente y melenudo
en su pupitre de ébano acodado,
sueña con un poema delicado
como la piel de un serafín desnudo.

La hoja tersa de papel, escudo
será del áureo verso, cincelado
con el primor que el arte consagrado
da á los contornos en el bloque rudo.

Sueña con un poema y, en la fiebre
que invade ya su espíritu de orfebre,
tocan las rimas su clarín sonoro.

Y al emprender, radiante, la faena,
un bucle de su fláxida melena
bruñe en su frente un dáctilo de oro.

La barba del viejo.

Me habló el viejo, y en su barba florecida,
como un valle de albos lirios diminutos,
fuí contando en cada hebra los minutos
y los sueños y los cambios de su vida.

Leí en ella del amor la bienvenida,
primavera de nimbados atributos;
y allí, oculta, entre los hilos más hirsutos,
por la artera malandanza hallé una herida.

Y al tejer ó destejer con la mirada,
ante el viejo, alguna historia ya pasada
en el valle de su barba irídea y bella,

de mis ojos una lágrima piadosa
rodó en breve, y en su fondo, temblorosa,
ví la barba fulgurar como una estrella.

RAFAEL ÁNGEL TROYO

(COSTA-RICA)

(Nació en Cártago. Autor de *Terracotas, Corazón joven*, etc.).

La Mariposa de Luz.

El era muy joven. Apenas le empezaba á apuntar el rubio mostacho y ya había hacinado una centena de cuartillas, todas llenas de fragancia y vida. Versos primorosos y delicados como flores de lis, y prosas atrevidas en que había desbordes de champaña y gigantes aleteos.

El poeta amaba la luz, le encantaban las flores y le enloquecían las alas potentes de las águilas. ¡Oh! las alas que remontan el vuelo al inmenso azul..... Y sobre todo, y más que todo, amaba *la mariposa de luz*, que tiene su capullo colgado en el gran cielo y que desde allá se viene volando, volando. Era su ideal.

Sus más bellas estrofas cantaban el rubio peto y las alas adámantinas y casi impalpables que, cuando se agitan y tocan en su raudo vuelo una cabellera, esparcen en el espíritu algo así como una somnolencia hipnótica.

Á su verjel habían llegado mariposas rojas, azules, blancas..... pero esa mariposa que camina sobre un rayo de luz y deja tras sí una onda luminosa como si fuese una estrella, esa nunca se había posado en ninguna de sus flores y por eso estaba triste y en sus sueños de enamorado la cantaba y la abrazaba tiernamente como si fuese una Elsa.

Un día el poeta paseaba bajo la sombra de los grandes olmos de su jardín; ya había concluído el poema de sus ansias infinitas en que coronaba á la Esperanza como á una novia y que titulaba « El vuelo del Condor, » y aquel día, bajo la sombra de los grandes olmos, vió cruzar por su verjel *la mariposa de luz*, la misma mariposa que tiene su capullo colgado en el gran cielo y que al volar deja tras sí

.a onda luminosa como si fuese una estrella. Y él la vió sar con sus alitas adamantinas, y fascinado y seducido r su encanto, se lanzó en pos de ella. Dejó tras sí el rjel y siguió, siguió, cruzó largos caminos llenos de rojos y cambroneras que le desgarraban las carnes, y la z del día le vió perderse entre las sombras, persiguiendo fugitivo ideal. Tambaleando, tanteando la oscuridad con s abismos, iba en medio de la noche cayéndose y levanndose y siempre atraído por aquella estrella que volaba. Ya iba á perecer de cansancio cuando sus manos tocaron divina mariposa. Loco, delirante y con la frente altiva y gullosa, viéndose poseedor de su ideal, se sintió dios, y ı su soberbio afán estrechó tanto hacia sí aquel dorado to, que sus alas se deshicieron en polvo y cayéndole en s ojos le dejaron ciego en medio de las sombras de la che.

*
* *

¡Pobre poeta! ¡Cuántos como tú han perseguido *la mariosa de luz* y han sido cegados con el polvo de oro de sus as!

FEDERICO URBACH

(CUBA)

Apóstol.

Á Zola.

Cayó como los pinos, como los altos pinos,
ó como caen los robles, los formidables robles
que sólo hiende el hacha de los tremendos días
ó quema sólo el fuego de las trágicas noches.

De súbito apagóse como una sacra pira
que se derrumba insólita por sinos del misterio,
ó como los relámpagos de nuevo apocalipsis
que se suceden fúlgidos en un negror siniestro.

Cayó, mas no se extingue, que se agiganta alzándose
de las terrenas vidas al vuelo de las almas,
donde perdura y crece con un fulgor celeste
como de apoteosis, de símbolo y proclama.

Pasó, en los corazones dejando eterna huella
el que fué de los tristes pedestal y corona,
corona cuyos rayos fueron á los humildes
cual mieles, ó cual bálsamos, ó cual tempranas rosas.

Apóstol de justicia, de amores misionero,
del Nazareno tuvo la luminosa gracia
que besa y que redime, que alienta y fortifica
como Jordán benéfico de redentoras aguas.

Fué mármol y fué pétalo, fué acero y fué rocío
en el apostolado de su misión grandiosa;
fué mármol y fué acero irguiéndose ante el déspota,
y pétalo y rocío fué en su misericordia.

Es su obra bella obra de pasión y de lágrimas
que se consagra al triunfo soberbio de los hombres,
y á cada nuevo impulso de su fecunda obra
brotaban como chispas, brotaban como soles.

Tuvo de la paloma la mística dulzura
que alivia las torturas de seres infelices,
que cicatriza llagas, que anima y que consuela
¡rayo de sol bañando las almas de los tristes!

Tuvo del toro el rudo batallar incansable,
paciente en sus empeños, paciente en su tarea,
solícito al reclamo del árido sendero
dejó el germen — la vida — de la ópima cosecha.

Del león tuvo la zarpa, que alzóse amenazante
cuando el error culpable manchaba la justicia,
llevando en su pujanza la acusación profética
y en la pupila el sueño de su figura bíblica.

Grande, con la grandeza que viste la coraza
impenetrable y ruda á la humana miseria,
su espíritu de lirio llevaba el yacimiento
del toro y la paloma, del león y del profeta

Viene de la leyenda, su paso es el sereno
paso de los videntes y de los elegidos,
y su visión evoca con precisión radiante
el astro melancólico de la visión de un Cristo.

Alma de amor y fuego, trazó á los corazones
la compasiva ruta que á la piedad conduce
y de los corazones manaba un dulce encanto
como un temblor de auroras ó un soplo de perfumes.

Su acento fué el acento de los iluminados,
fué su bregar continuo de reivindicaciones,
y al eco de su acento brotaba en la conciencia
la rosa que restaña tristezas y dolores.

Su vida fué la vida de las consagraciones,
fué su labor la improvida labor de un bien ansiado
y hay en su faz un disco de suave mansedumbre
que finge y que recuerda la vida de los santos.

Cayó como los pinos, como los altos pinos
ó como caen los robles, los formidables robles,
que hiende sólo el filo de los tremendos días
ó abrasa sólo el hálito de las trágicas noches.

LUIS G. URBINA

(MÉJICO)

Ojos tristes.

¡Oh, tu mirada de pasión!... ¡quién sabe
Qué misterios oculta! Ardiente y viva,

Un tinte de dolor pone en tu grave
Cabeza de Minerva pensativa.

¡Oh, tu mirada de pasión, tu triste
Mirada de mujer que ama y espera,
Y que el Otoño de la fe resiste
Como una última flor de primavera.

¡Oh, tu mirada de pasión contrista!
En tus obscuros ojos tiembla y brota
Como débil cambiante de amatista
En una estrella pálida y remota.

¡Oh, tu mirada de pasión!... ¿Qué esconde.
De resignado y dulce y afligido,
Que sólo deja ver el alma donde
Una inmensa piedad hace su nido?

El alma que en tus ojos resplandece,
Y tal ternura sobrehumana toma
Cuando me ve, que la inmortal, parece
Que á través de una lágrima se asoma.

¿Sabes por qué se asoma si la llamo?
Porque mi duda pertinaz se aduerma;
Y me dice : ¡oh incrédulo, te amo,
Pero ya ves, estoy triste y enferma!

¿Qué existencias lejanas en mí evocas?
¿Qué sueños nebulosos, entrevistos,
De altares áureos, de nevadas tocas.
Vírgenes castas y dolientes Cristos?

Recuerdo no sé que vieja pintura
De cuyo fondo de ideal cristiano,
Surge la blanca y mística figura
Con el lirio simbólico en la mano.

¿En qué obscura y desierta galería
Vi esa mirada de pasión piadosa?

¿En qué semblante pálido lucía,
Extática, celeste y dolorosa?...

... No sé... Mírame más; á eso viniste,
De mis nublados sueños mensajera...
¡Oh, tu mirada de pasión, tu triste
Mirada de mujer, que ama y espera!...

Evocación.

Hay un papel entre mis versos, mudo
cómplice del recuerdo que me exalta;
lo abro temblando, á la memoria ayudo,
y en el silencio de mi hogar desnudo
me pongo á meditar sobre tu falta.

Mi espíritu despierto emprende el viaje,
y libre del afán que lo consume,
vuela al pasado para ver tu traje
besar su falda de crujiente encaje
y embriagarse otra vez con su perfume.

El labio tiembla entonces y te nombra,
y vuelvo á verme en la risueña estancia;
las cortinas de tul, la roja alfombra,
y derramando entre la grata sombra,
mi regalo de flores su fragancia.

El piano abierto; en el atril alguna
romanza que cantaste en la mañana;
el tibio ambiente que á la luz se aduna,
y el tembloroso rayo de la luna
prendido en el cristal de la ventana.

¡Qué viento de armonías celestiales,
de músicas y besos, suena en torno?
De mi lámpara, en grupos desiguales,
asciende el humo en blancas espirales
y dibuja en la sombra tu contorno.

¡Allí estás, sueño mío! ¡No te escondas
que ya mis ilusiones vuelan francas,
del pecho surgen en lumíneas ondas
tal como surgen de las verdes frondas
ebrias de miel las mariposas blancas!....

No te escondas, que ya mis alegrías
son flores que abren el marchito broche;
derrama luz sobre las sombras mías,
y déjame decir como Tobías:
¡hay un ángel en medio de mi noche!

JESÚS URUETA

(MÉJICO)

(Nació en Chihuahua en 1869. Fué delegado de Méjico al Congreso Internacional de Historia en Roma. Autor de *Fresca*, *El Andriago*, etc. Actualmente es diputado y Profesor de Literatura superior en la Escuela Nacional Preparatoria. José Juan Tablada le juzga así: « Urueta es un escritor artista de profunda y cabal cultura, de grandes facultades críticas, de claras é infalibles intuiciones en todo cuanto á la belleza se refiere. »

Conferencia sobre la Poesía Épica Griega.

. . . . . .

Todo, en la poesía homérica, vive con una vida sana, juvenil y floreciente, porque todo en ella es creación: ésta es su suprema é incomparable belleza. La Ilíada es eminentemente *realista*, en el sentido de que sus ficciones están compuestas con los elementos de la realidad: todas las cosas, el cielo, el mar, los bosques, las montañas, tienen en el poema el mismo aspecto que en el mundo que conocemos, é igualar las fuerzas creadoras de la naturaleza sólo es dable al Poeta.

Los Héroes de Homero viven, luchan y mueren como vive, lucha y muere el hombre en el mundo. Á través de los siglos los sentimos semejantes á nosotros, *fraternales*,

s decir, hechos de nuestra misma substancia que se queja
n el dolor, que grita en la ira, que arde en la piedad, que
radia en la gloria y que se consume en la muerte. Y
ara engrandecerlos, el poeta no los arranca de la huma-
idad : idealiza en ellos lo que idealizamos todos en noso-
os mismos, nuestras facultades perfectibles. Para ellos,
omo para nosotros, la felicidad y el dolor son amigos efí-
eros. Homero tiene palabras profundamente humanas :
s Aqueos dicen, profanando el cadáver de Héctor : « en
erdad, Héctor es más fácil de manejar hoy que el día en
ué incendiaba las naves; » y sentimos que estas palabras,
onvertidas en lanzas y en espadas, nos desgarran ignomi-
iosamente dentro del alma el cadáver de una gloria. El
spíritu de Patroclo, abandonando el cuerpo, desciende á
morada de Edés llorando su destino, su fuerza y su
ventud. Aquiles tiene una tristeza sombría entre los res-
landores de su alma grande, la tristeza de los desahu-
iados, porque sabe que morirá poco tiempo después de
atar á Héctor. Por eso es tan heroico matándolo. La son-
sa del hogar y la belleza de la esposa abandonada por el
ombate, aparecen á veces, en una tierna y tenue evoca-
ión, ante los ojos que cierra la muerte. Naturalmente, el
ondo común de estos tipos heroicos es el valor personal
ue abarca la inmensa órbita de las pasiones, y va desde
a crueldad que horripila hasta la abnegación que admira.
l mundo homérico está lleno de piraterías, de robos,
e homicidios, de agresiones brutales que el poeta aprueba
celebra; pero también tiene virtudes que brillan en las
enerosidades de la amistad, en el respeto al huésped, en
a protección al suplicante. El que lo juzgue bueno, quizá
e equivoca; el que lo juzgue malo, tal vez yerra; el que
o juzgue bello, con seguridad acierta. Es bello porque es
oven y heroico; y la juventud, sin heroísmo, sería más
riste que la vejez sin prudencia. Héctor, tomando en los
razos á su pequeñuelo, invoca así á los Dioses : « Zeus, y
osotros, Dioses, ¡haced que mi hijo se ilustre como yo
ntre los Troyanos, que sea fuerte y que reine poderosa-
nente en Troya! Que se diga un día, viéndolo volver del

combate: ¡Éste es más valiente que su padre! ¡Qué matando al guerrero enemigo y trayendo sangrientos despojos, llene el corazón de su madre de alegría! » Éste es el ideal homérico. En La Ilíada van las legiones de Héroes al combate como á una fiesta, á la mejor, á la más noble, á la más bella de las fiestas, á una fiesta de pujanza y de ligereza y de gloria, donde los cuerpos atléticos lucen, en una actividad infinita, la varonil harmonía de los músculos vigorosos.

Saltar violentamente del carro, arrojar una piedra enorme que divida la cabeza del enemigo entre las paredes de bronce del casco, taladrar el corazón con una flecha, sacar enredadas en la punta de la lanza las entrañas del caído, invocar la protección de los Dioses amigos, insultar á los Dioses enemigos — herirlos á veces, — batallar así todo el día, todos los días, sin descanso, en plena embriaguez épica, y llegar luego á las tiendas del campamento cubiertos de sudor, de polvo y de sangre, con una hambre voraz, con una sed ardiente, comer enormes lonjas de carne de bueyes que los mismos Héroes descuartizan y asan en el fuego, beber fuentes de vino en profundas cráteras, dar á los que se han distinguido por sus proezas en la lucha, á Ayax ó á Diomedes, la ración más grande como un honor y una recompensa, y dormir, por último, un sueño breve, inanimado y reparador: he aquí la vida heroica que embellece Homero con los secretos de un arte simple y grandioso.

¡Cómo se destacan las figuras principales! ¡cuánta vida poética tienen! ¡qué variedad de tipos! ¡cuántos contrastes de caracteres! Desde el Rey Agamemnón, inmensamente rico, inmensamente orgulloso, inmensamente valiente, ciclópeo como los leones heráldicos de la puerta de Mycenas, hasta Aquiles, escultural, divino, símbolo de la belleza majestuosa y de la fuerza juvenil, Héroe de presa que voló á la guerra desde la aquea Larissa suspendida en las montañas de la Phtiótida como un nido de águilas, todos viven en el poema homérico con la doble vida de la realidad que los afirma y del ideal que los engrandece; y los pueblos helenos, que se contemplaban en esos Héroes

magnánimos, encontrándose bellos, podían decir la palabra del « admirable diálogo entre el hombre de genio y la multitud : ¡Oh poeta sublime, éramos mudos y nos has dado una voz; nos buscábamos y nos has revelado á nosotros mismos! »

Las Heroínas, Helena, Andrómaca, Hécuba, ponen su belleza, su amor y su dolor en la epopeya sangrienta. Los hombres combatirán eternamente por Helena, amarán siempre á Andrómaca, venerarán filiales á Hécuba. Helena, que tiene sangre divina, es el pecado; Andrómaca, que tiene sangre humana, es la virtud. Helena es todo el Paganismo. Cuando en la torre de Troya pasa arrastrando su fluente peplo cerca de los viejos Agoretas elocuentes que ya no pueden empuñar la clava de la guerra, se dicen en voz baja estas palabras aladas : « En verdad, es justo que los Troyanos y los Aqueos sufran tantas y tan largas penas por esta mujer, porque se asemeja á las Diosas inmortales por su belleza. » Andrómaca es una de las Marías del alma universal. Es el tipo más noble y más puro de La Ilíada. Llevando en el seno á su hijo, al Hectorida, « bello como un astro, » ó tomando entre sus manos la cabeza inerte de Héctor, parece una santa, es una Santa. « ¡Ay! ¡al morir no me has tendido los brazos desde tu lecho y no me has dicho una buena palabra que pueda yo guardar en mi recuerdo, día y noche, derramando lágrimas! » éste es, señores, uno de los gritos más profundos que han salido del corazón humano. Y nuestra imaginación verá siempre, en la calle de Troya llena de sol, á Héctor separándose de Andrómaca para ir á defender la patria, y á la blanca Esposa siguiendo con los ojos llenos de lágrimas la cimera de cola de caballo que el viento agitaba sobre el resplandeciente casco del guerrero....

. . . . . .

GUSTAVO VALLEDOR S.

(CHILE)

(Nació en 1870. Ha colaborado en *El año literario*, *La Revista Cómica*, etc. Autor de *Cantos Sencillos*, *Julieta*, y otros libros.)

Tarde.

El tinte virginal y pudoroso
de las últimas cimas palidece,
un siniestro fulgor se desvanece
en el poniente triste y doloroso.

El astro rey se va como un coloso
de antigua edad... En el azul se mece
una gaza flotante que parece
el ropaje de una hada vaporoso...

Todo lo vago surge y es su imperio;
las formas van tornándose indecisas,
despiertan los recuerdos y el misterio...

Y muertas ya del día las sonrisas
el Ángelus del viejo monasterio
se siente aletear entre las brisas.

CARLOS VARAS M.

(CHILE)

(Nació en Santiago en 1874. Escribió en el seudónimo de Cyrano de Bergerac en *La Ley* y en *El Mercurio*. Autor de *Dolorosa*. Uno de los más distinguidos críticos de Chile escribía sobre él lo siguiente : « Hay en *Dolorosa* pinceladas admirables, colorido delicioso en su detalle y rasgos sublimes que revelan un delicado temperamento artístico. »)

La Leyenda de un Crucifijo.

En una de mis frecuentes excursiones al sur tocóme, hace algunos años, observar en una pequeña iglesia de

lea un singular espectáculo. En el fondo del altar, en lo o, entre blancos tules salpicados de lágrimas de plata, ase un extraño crucifijo. Su rostro, su doliente actitud, mirada de dolor y esperanza eran iguales á las de todos Cristos que yo había visto en mi vida. No así sus bra-s. Habíanse desprendido de la cruz y se les veía con las nos juntas, en oración, elevadas al cielo como implo-ndo piedad.

No pude menos de extrañarme de este Cristo exótico, n singular, tan diferente á todas las imágenes que se neran en los templos, desde que fué crucificado el hu-lde y abnegado revolucionario de Galilea.

Pregunté al punto al sacerdote que me acompañaba, por é ese Cristo no tenía sus brazos enclavados en la cruz.

Entonces me contó una extraña historia. Es una de esas rendas que parecen tener siglos de existencia, que rue-n en los labios de los hombres, que se transforman, que n y vienen con las edades, y que nunca llegan á morir, mo si fueran el alma de la época en que nacieron.

Hace muchos años, me dijo, era el terror de estas soli-rias comarcas un temible bandolero á quien nada ava-llaba, ni las armas, ni la autoridad, ni la constante nenaza de los vecinos que le perseguían como al alma ala de las soledades.

Se llamaba Juan Garay y era un predecesor de éstos que llamaron después los Mendoza, tres terribles asesinos ne llenaron de crímenes estos suelos. Ellos se inspiraron n las hazañas de aquel, como los forajidos de hoy se ins-ran en las hazañas de ellos.

Tan temible bandolero sólo temía á Dios. Más allá de su strusa y obscura imaginación no había más juez, ni más ntoridad que aquel Cristo doliente que él había crecido nerando y al cual veía transformarse, en sus horas de rror religioso, en el Dios iracundo, en el Jeovah terrible l Evangelio.

Se cuenta que jamás emprendía una de sus riesgosas y idaces empresas sin encomendar el éxito á aquel juez vero que tanto temía. Extraña aberración que lo hizo

muchas veces dar una puñalada murmurando una oración...

En el fondo sombrío de los campos, en esas regiones en que el hombre llega casi á perder la noción del mundo y de la vida, las almas perpetúan, en su vacío y vaguedad, sólo una cosa : el sentimiento religioso, un sentimiento mezcla de amor, de piedad, de terror á algo que está tras el azul de los cielos, que sonríe en las horas de sol y que truena, rabia y se agita en las horas bravas de la tempestad.

Así era Juan Garay. Una fiera que sólo se ablandaba al rayo de Dios.

Cuando en las obscuras tinieblas de los desfiladeros, su puñal arrebataba á la vida una existencia, creía ver en las sombras el gesto iracundo del padre Dios, como él le llamaba, en actitud de trágica amenaza. Y á medida que los años pasaban, que los crímenes se redoblaban, aquella conciencia del bandido, negra, desorganizada, neurótica, semejante al humo sangriento que se elevaba del fango iba llenándose de extraños terrores, de miedos horribles que le hacían temblar.

Su banda comenzaba quizás á perder el sagrado respeto que tenía por él. Le veían taciturno, vencido, como acorralado por esa idea del Dios vengador que le perseguía por doquiera.

Un día evocó, en un supremo esfuerzo, todo su viejo vigor, sus actividades, su fuerza, su pericia, su destreza. Reunió á su gente y junto al rancho en que vivía, en una tarde de estío, discutió con ellos el asalto á una hacienda vecina.

En la misma noche la caravana se puso en marcha. Aquel grupo avanzaba lentamente en la tiniebla, medroso y atrevido á la vez. En la sombra oíase el crujir de las monturas y el tintilineo de las espuelas. Veíanse las puntas rojas de los cigarros, avivándose en la marcha, por momentos.

Marchaba á la cabeza Juan Garay. Iba silencioso, meditabundo, con su ceño endurecido de viejo bandido que ama la sangre y el terror.

pronto divisáronse á lo lejos las casas de la hacienda.
se persignó en las sombras.
. sombría como un crimen aquella noche sin luna,
ılideces, negra como una mala conciencia. Había en
mpo un silencio profundo, ese silencio que parece
der siempre al terror y á la muerte. Apenas se oía á
os el ladrido porfiado de un perro, gritando á las
ras. En el grupo de los bandidos escuchábase el tene-
discutir, la voz ronca de Garay, el resoplar agitado
s caballos.
ganizado el ataque, avanzó Garay. Él avanzaba siempre.
oche bullía en su cabeza un extraño miedo, sin em-
. Era la conciencia moribunda de un viejo bandido
do por la vida.
inútil describir las escenas de horror que se suce-
n. En las sombras veíanse extrañas siluetas corriendo,
ıás huyendo, persiguiendo las otras. Oíanse ruidos,
, gritos de auxilio y de agonía. Estallaban juramentos
ndidos, señales vibrantes de alerta y de aliento. Una
sfera de sangre lo rodeaba todo.
ray, exasperado, buscaba inútilmente al amo de la
De pronto, creyó oír tras de una puerta un gemido.
. En el fondo de la pieza, al pie de un Cristo, ardía
remente una vela. Garay se detuvo. Allí estaba Dios.
ló. Avanzó lleno de terror, tomó entre sus manos la
y miró el rostro de Cristo.
bía en aquella pálida y ensangrentada fisonomía tal
de castigo, un imperio tan vivo, una fuerza tal de
y de iracundia, un relieve tan poderoso de enojo, de
de reprobación, que el bandido, horrorizado, ven-
loco de terror, cayó al suelo, herido para siempre,
ıdo enronquecido :
No me mate, amito, no me mate.
otro día encontraron allí muerto al bandido. Su rostro
o no infundía pavor. La muerte había endulzado
l rostro.
ro cosa extraña. Sobre su cuerpo, extendido á lo
, veíase el crucifijo. Su rostro dulce, solemne, respi-

raba bondad. Sus brazos, desclavados, unían se y elevaban al cielo las manos.

Aquel Cristo que nadie había colocado sobre el muerto, pedía al Cielo, siempre clemente, piedad para el bandido.

He ahí la leyenda.

— Al pie de este crucifijo vienen á rezar muchas conciencias turbadas por el crimen, — concluyó solemnemente el sacerdote.

J. M. VARGAS VILA

(COLOMBIA)

Alba Roja.

(*fragmento*).

¡La guerra había sido vencida!

El Destino coronaba á César por manos de la Victoria.

Los ejércitos libertadores, traicionados por la fortuna, abandonados de Dios y de los hombres, inermes, desarmados, rotos por el desaliento y por la muerte, habían sucumbido ante las bandas de mercenarios que Herodes armaba y que, misioneros de las matanzas, levantaban en nombre de Dios para sembrar el espanto y la desolación sobre la tierra.

Una capitulación había puesto el sello al desastre. El asesinato de las grandes masas había concluído.

Luciano Miral, rebelde ante la derrota, como había de serlo siempre ante la adversidad, no quiso entrar en la capitulación, y odiado y solo, emprendió el camino de su hogar.

La visión de su madre lo guiaba en el regreso doloroso, como lo había acompañado en las fatigas de la campaña, y cuando el ala roja de la muerte había pasado sobre su cabeza, en el ronco estridor de las batallas...

Era el amor santo de su madre el que lo impulsaba, una

necesidad invencible de ir á ella, de verla, de abrazarla, de cubrirla de besos y reclinar en su seno su frente vencida por el huracán de todos los infortunios. Verla, y después morir... ¿Para qué su vida rota, de vencido indomable?.

En el camino, el Horror le salió con la boca llena de verdades, y sus ojos, que parecían curados ya para el espanto, vieron lo que no habían ni soñado los más lúgubres visionarios de la muerte.

Los cesaristas rompían la capitulación con las puntas de sus lanzas y no habían prometido garantías al enemigo sino para poder asesinarlo desarmado.

Las bandas de vencidos macilentos que recorrían los caminos, eran asesinados por piquetes de fuerza, mandados expresamente para cazarlos como ciervos.

En cuestas ríspidas, sobre las cimas más visibles, se balanceaban en las horcas cuerpos tumefactos de ahorcados, acribillados á balazos. Y otros en los árboles, despedazados, mostraban las más crueles mutilaciones. Á los lados de los caminos, senderos de cruces con cuerpos torturados, arrancados los ojos y vaciadas las entrañas... En chozas incendiadas, hacinados y ardidos en montón informe, cuerpos de vencidos, amparados allí para dormir y cuyo sueño había sido eterno. Á las orillas de los ríos, en las veredas de las montañas, por todas partes, troncos de cuerpos, cabezas cortadas, miembros en putrefacción... Y un olor pestilencial de muerte alzándose de los valles y los montes.

Un amigo salió á detenerlo, una noche, poco antes de atravesar un pueblo hostil, donde clavadas en picas la cabeza de tres jóvenes vencidos, sangraban aún bajo el pico implacable de los cuervos...

— Se sabe tu salida del campamento, y se te busca para asesinarte. No sigas. Ven á casa. Si avanzas te matarán.

— No importa.

Y siguió como un sonámbulo hacia su destino trágico.

Andando de noche, rotos los vestidos, lacerados los pies, llegó al fin á la alta colina que domina el valle natal.

El sol iluminaba la colina, dejando el llano en la sombra.

Temiendo ser visto y asesinado antes de abrazar á su madre, se detuvo á esperar que la noche cayera sobre el valle maldecido.

Sentado sobre una piedra, vió hundirse lentamente en las tinieblas la ciudad capitolina, la aldea hostil y el grupo de árboles que ocultaba la casa paterna.

Dos campesinos pasaron entonces. No tuvo tiempo de huír. Lo miraron y no lo reconocieron. Tenía el aspecto de un mendigo con sus vestidos harapientos, los cabellos incultos, la primera barba sombreando su rostro demacrado y grave. Nada quedaba en él de aquel niño imberbe y elegante que estaban habituados á ver cruzar por los senderos, altanero y taciturno.

Temiendo otro encuentro, se internó por una vereda de cazadores que él conocía, y descendió por ella.

Era ya completamente de noche cuando después de remontar el cauce del río penetró, saltando un muro, al jardín de su casa.

Tom, el viejo perro, vino á él, gruñendo, lo reconoció y le lamió tristemente las manos.

Todo estaba desierto, todo negro, todo triste...

Ni una luz, ni un rumor...

Las flores se morían resignadas sobre aquel jardín en desolación.

La casa hundida en la tiniebla parecía un sepulcro.

Subió la escalinata limosa, á cuyos lados vasos rotos ostentaban el cadáver de los últimos jazmines.

Atravesó los corredores desiertos y entró al salón.

Dos sombras se alzaron ante él, y avanzaron como dos iris negros, coronados por un rayo de luna...

Los dos fantasmas enlutados, se le prendieron al cuello sollozando :

— ¡Luciano! ¡Luciano! ¡Pobre hermano!

Y le aprisionaron en sus brazos y lo bañaron de llanto.

— Y mamá, mamá, ¿dónde está mamá? preguntó él con la muerte en el alma.

Las dos vírgenes inclinaron el rostro, mudas y aterradas.

— ¿Dónde está mamá? ¿Dónde está mamá? seguía gimiendo él.

Y entonces, cubriéndose los ojos con las manos, sus dos hermanas le mostraron la gran puerta de la alcoba abierta...

Y se lanzó á ella.

Un cirio, prendido ante una imagen, daba lividéces de tumba al aposento.

Y ante él, el sillón maternal vacío, el lecho sin ropas, sin cortinas, ¡el silencio pavoroso de la muerte!...

¡Lo comprendió todo!

— ¡Madre mía! ¡madre mía! gritó ante la revelación tremenda, y se botó sobre el lecho y besó las almohadas desnudas, y hundió en ellas la cabeza y gimió como un niño castigado...

Y lloró la sangre de su corazón.

. . . . . .

Tom ladró desesperadamente afuera.

Una descarga se escuchó en el corredor, y sus hermanas enloquecidas se precepitaron en la alcoba.

— ¡Sálvate! ¡Sálvate! Te buscan, te han denunciado. ¡Sálvate ó te matan!

— Que me maten, dijo él, dispuesto á ser asesinado sobre el lecho de su madre muerta.

— Hazlo por nosotras, dijeron las dos niñas desoladas, poniéndose de rodillas.

El deber de vivir se alzaba imperioso ante él. Viviría.

La turba armada invadió el salón.

Tom, que ladraba con furia, fué ultimado por el oficial de la escolta, que disparó sobre él su revólver, y el noble animal vino á morir, aullando tristemente al pie del lecho vacío donde sollozaba Miral.

El salón se llenaba del humo de la fusilería.

— ¡Sálvate! Sálvate! volvieron á decirle las hermanas.

Entonces, Luciano las besó en la frente y saltó al jardín, por la ventana que una de ellas le abría, mientras la otra, poniéndose con los brazos abiertos ante la puerta, ensayaba contener la turba.

Los soldados, que habían visto la huída de Miral, invadieron la alcoba, y desde la misma ventana por donde había escapado, hicieron una descarga nutrida sobre el jardín... ¡Un desgajamiento de árboles, una lluvia de pétalos y de hojas... Y las carreras de la turba buscando al fugitivo!

Éste, que conocía bien el terreno, entró por un pequeño riachuelo que corría al pie de la casa, y formaba un remanso obscuro de aguas muertas antes de extenderse en los potreros que regaba; penetró en las aguas limosas del pantano, hasta donde daba fondo, y con el agua á la garganta se detuvo allí, ocultando la cabeza en los grandes juncos acuáticos. Las balas de la fusilería, atravesando el jardín, venían á morir sobre el agua, produciendo al enfriarse en ella, un chasquido de foéte. Luciano sentía el paso de sus perseguidores y sus voces de muerte á menos de un metro de su cabeza cuando pasaban por la orilla del pantano.

Un sirviente de la casa, que logró huír en un caballo, despistó los enemigos, quienes creyendo que era Luciano, abandonaron la cacería en el jardín y fueron en el mayor número á su persecución.

La angustia de Miral por sus hermanas subía de punto, cuando por un puente cercano, tendido sobre el arroyo, vió cruzar dos sombras negras, seguidas de una tercera, en carrera precipitada hacia una casa vecina. Las reconoció. Eran las dos huérfanas que escapaban, seguidas de una sirvienta, hacia la casa de una familia amiga.

Viéndolas salvadas, Luciano respiró.

En tanto, los que de la turba y de la tropa habían quedado en la casa, hacían en ella un rumor de fieras, y se oía un ruido de golpes, como el que hacen las hachas en la tala de un bosque. Era el ruido de los bárbaros que rompían á machete todos los muebles de la casa.

Después se hizo un silencio momentáneo y luego se escuchó el tropel de las fuerzas que se retiraban.

. . . . . .

Y los grupos se perdieron en las sinuosidades del camino cercano.

Luciano Miral intentaba estirar sus miembros, paralizados por el agua casi helada en aquellas alturas, cuando un espectáculo de espanto inesperado se presentó ante sus ojos.

De la casa, cuasi silenciosa, se levantó una columna blanca, tenue, que se elevaba en el azul de la noche y que el viento inclinaba, como una caricia, sobre los árboles descarnados y los arbustos sin flores.

Pronto ese humo se hizo negro, luego rojo, y estalló en una llamarada salvaje... Un formidable ruido de fragua llenó el espacio, saltaron los cristales de las ventanas, lenguas de fuego salieron, lamiendo las balaustradas de madera y prendiéndose á las enredaderas de los corredores como sierpes luminosas.

¡Era el incendio!

Á su luz siniestra, se iluminaron los campos y un resplandor de horror corrió por sobre el llano terrificado.

El fuego comunicado al jardín, ardía los árboles y venía por los maderos secos de una empalizada hasta las orillas del pantano, donde las aguas verdes se iluminaban con un extraño color de crótalos en celo.

Las grandes llamas de los árboles se proyectaban sobre las aguas muertas, y al reflejarse en ellas parecían amenazar á Luciano Miral, cuyo rostro pálido, que á flor de agua parecía la cabeza del Bautista ofrecida á Herodes, se reflejaba como una rosa de muerte sobre esas aguas extrañamente luminosas.

La casa se hizo una grande hoguera, y su luz roja empurpuró el azul calmado de la noche, y se extendió como una nube escalando el cielo, pronta á caer como un diluvio de sangre sobre los llanos malditos y el horror de la ciudad capitolina.

. . . . . .

Luciano Miral presenció impasible el incendio de su casa paterna. Todo su pasado ardía con ella.

¡Ya no tenía madre! ¡Ya no tenía hogar!

. . . . . .

Cuando el ruido formidable de los muros al desplomarse

apagó casi las llamas del incendio, Luciano Miral salió del agua, y solitario, bajo los grandes árboles, caminó en la sombra.

Pronto salió al llano silente, que volvían á iluminar de nuevo las llamas del incendio renacido.

Y anduvo ante los vastos horizontes luminosos llenos de silencios.

Las blancuras lúgubres y cándidas del cementerio de la aldea se alzaban ante él.

Saltó el muro, y andando con piedad entre las tumbas rústicas, buscó en un terreno de familia la tumba de su madre.

Se postró ante ella, se inclinó sobre la tierra húmeda, la cubrió de besos, y lloró silenciosa y largamente.

La noche fría, de un frío intenso, coagulaba la helada como una sábana de cristal, y sobre esa limpidez radiosa, las cruces negras y los rosales blancos fingían un miraje acuático, de lontananzas aéreas.

Luciano Miral se acostó sobre la tumba materna, cavó con las manos la tierra, en el sitio donde creyó que estaban los oídos de su madre, hundió allí el rostro, y en un diálogo extraño le murmuró las cosas íntimas y santas, brotadas de su corazón...

Y escuchaba, en la tiniebla densa, como si la muerta amada le respondiese en los grandes silencios de la noche.

Y sus gemidos se perdían en la inmensa decoración desolada donde parecían lamentarse todos los dolores irremediables.

En la lívida luz difusa que daban las estrellas, se calló en su diálogo fúnebre, miró el paisaje argentado que se extendía en torno suyo y quedó inmóvil, silencioso, viendo crecer el alba, y oyendo gemir el viento en un triste desplegamiento de alas sobre los rosales fúnebres.

Volvió á inclinarse sobre la tierra, en el lugar donde creía hallar el rostro de la muerta y besó con amor loco y desesperado el lodo y la nieve, tras de los cuales creía sentir el calor de los labios amados y allí, en una plegaria muda, sepultó la última rosa de amor caída de su corazón.

Y como si de aquella tumba hubiesen salido consejos formidables de fuerza y de coraje, se alzó de allí, calmado, lúgubre, hecho ya el Peregrino Implacable del Dolor...

Y abandonó la tumba sagrada donde yacía su madre, bajo el sudario uniforme y lívido que cubría las fosas todas.... Y atravesó el Camposanto, que parecía un grande estanque, dormido bajo la nieve.

— ¡Adiós! Madre mía, murmuró ya sobre el muro, volviéndose por última vez su rostro bañado en llanto hacia la tumba humilde, sobre la cual la nieve rota fingía una extraña eflorescencia de rosas de cristal.

. . . . . .

Una hora después era ya el día.

De pie sobre la cumbre que limita el valle, Luciano Miral veía hundirse para siempre en las brumas del horizonte el valle somnoliento las ruinas humeantes de su hogar, el cementerio campestre y la tumba de su madre, coronada por todos los lirios de la Aurora.

. . . . . .

Se puso de rodillas sobre la tierra húmeda, tendió los brazos al espacio desolado, y sollozó el más hondo grito de su alma y de su vida :

— ¡Madre mía! ¡Madre mía!...

. . . . . .

Después se puso de pie y descendió la vertiente opuesta de la colina, y tomó el camino del Ostracismo, que por entre sendas luminosas de laureles, había de conducirlo hacia la Vida, hacia la Libertad, y hacia la Gloria.

B. VICUÑA SUBERCASEAUX

(CHILE)

(Nació en 1876. Autor de *Zozabras*, *Precoces*, *Un país nuevo*, etc. Colabora en *El Mercurio*.)

Cartas sobre Chile.

Hace veinte años, recuerda usted, concluíamos juntos nuestros estudios en París. Ambos teníamos una poderosa vocación literaria. Usted se quedó en París, moviéndose en el mundo de las letras. Yo, embarcado en negocios de otra especie, me fuí á países lejanos. Así es la suerte de los hombres : divergente como los rayos de Júpiter.

Cuando nos despedimos, usted me dijo en el andén de la estación Montparnasse :

— Escríbame, cuénteme sus viajes, sus aventuras...

Muchas veces recordé ese ofrecimiento á lo largo de mis viajes, en mis estadías en países verdaderamente interesantes y desconocidos en Francia. Para los franceses bien poca cosa hay más allá de París; para los parisienses, nada más allá del Point du Jour, ó del prado San Gervais.

Para dar á conocer estas cosas, no sospechadas, hay que tener la autoridad de un nombre ilustre en la república de las letras ó en el imperio de las ciencias.

— ¿Quien es éste? He aquí un nombre de guerra como tantos otros...

Esto es lo que se dirán mis lectores, — pensaba; y la pluma, cada vez, se paralizó entre mis dedos.

Ahora que estoy de vuelta en París y que usted, bondadosamente, me ha renovado su oferta, tomó la pluma, con la misma audacia con que un aprendiz de esgrima tomaría la espada de combate.

Escribiré unas cuantas cartas sobre Chile, país en el cual viví ocho años. Me alienta la idea de realizar una obra de justicia.

Desde hace algún tiempo la América Española está á la última moda. Su aproximación amistosa á la América Sajona, su creciente fortuna industrial, nos la presentan como una rival próxima y poderosa.

Sus guerras civiles, — en las cuales, nosotros los europeos, ensayamos los armamentos, — las amenazas de un gran conflicto entre Chile y la Argentina, los múltiples fenómenos de esas civilizaciones nuevas, á costa de nuestra vieja civilización latina, todo eso nos inspira un grande y justo interés.

Francia ha destacado diplomáticos y escritores de fuste para estudiar esa opulenta y pintoresca porción del mundo de Colón. Laboulaye escribió sobre los candores de la elegancia Americana, sobre su tradicional *rastaquoerismo*. Nosotros, los franceses, tenemos ese patriotismo, — herencia de los pueblos de oriente, — que no vacila en deprimir lo ajeno para realzar lo propio; patriotismo fatal que nos lleva á la decadencia, deformándonos la visión de las cosas próximas y lejanas. Monsieur de Fontpertuis, monsieur Cordemoy, monsieur M.-H. Coppin, nuestro agente diplomático Carlos Wiener, han estudiado las condiciones económicas de esos países y las influencias extranjeras. Todos ellos han llegado á la triste conclusión que la industria y el poderío de nuestra raza están vencidos en toda la América por los alemanes y los ingleses. Estos escritores y viajeros, á una voz, confirman la teoría de monsieur Demolins.

Monsieur André Bellessort, corresponsal de LE TEMPS, escribió sobre Chile, y sobre la América en general, una hermosa página, demasiado filosófica tal vez, que mereció una rama de laurel de parte de los Inmortales. He leído todo esto; no tiene idea de lo que se lee cuando se viaja...

La derrota de la industria y de la influencia francesa en el Nuevo Mundo no es la única comprobación que se desprende de estos estudios. También se desprende que esos países han hecho un vida histórica miserable. Fueron fundados por aventureros españoles que colonizaron en medio de guerras civiles cuyo escandaloso objetivo era el dinero

robado á los Indios. Esos conquistadores, magníficos en su esfuerzo, eran unos bandidos, como los *apaches* de París.

Libres del dominio de la España continuaron, hasta hoy, las tiranías del clero, los instintos rapaces, los desbordes y las concupiscensias, en medio de una civilización política inmoral y caótica. Sólo las costas, invadidas por el comercio cosmopólito, se han entregado al pacto de la civilización.

Ésta es la América Española, amigo mío; la he recorrido de punta á cabo. Nada más deplorable y sangriento que el desarrollo político del Perú. La política Boliviana es un verdadero *vaudeville*.

Pasarán todavía muchos años antes que se uniformen esas almas para formar un tipo nacional, antes que se normalice la existencia de esos pueblos, nacidos de los despojos de la decadencia española. Se echan mucho de menos las civilizaciones clementes y poéticas de los indios de Méjico y el Perú, bárbaramente destruídas en nombre de nuestra cultura y de nuestra fe. Comprendo que individuos de una generación filosófica, acostumbrados á mirar con el lente de la justicia humana, — es el caso de monsieur Bellessort, — se horripilen de lo que pasa en América, mundo de esclavitud y explotación. Pero no comprendo cuando esos escritores europeos condenan y ultrajan á la América. Todo lo que hay de malo en el Nuevo Mundo es de origen europeo : la crueldad, la ambición, la tiranía. Todo eso fué importado en los galeones españoles de los siglos XVI y XVII. Nosotros, los europeos, destruímos á latigazos la divina ignorancia de los indios del Perú, su desinteresada concepción de la vida, su organización socialista superior á la del más perfecto falansterio. Por eso estimo que cuando viajamos por América en condición de filósofos, no debemos olvidar que todo lo que nos repugua es obra nuestra.

Ésta es la idea que tiene la gente culta de Francia sobre la América Latina. Á fe mía es una idea justa. La masa de la población francesa no tiene sobre América idea alguna alguna. Los emigrantes se van á ojos cerrados, cuando no *engañados* por los cónsules de esos países. La población

de Francia, en general, — usted mismo lo ha dicho varias veces, — sabe hoy tanto de la América como sabía antes que Isabel la Católica vendiera sus brillantes.

En Italia y en Barcelona se sabe mucho de Argentina. Á decir verdad, lo que allí se sabe de Argentina mejora el juicio que por acá se tiene de ese Continente. Ese es un país rico, regularmente organizado, y que pertenece casi por completo á los extranjeros. En Inglaterra y en Alemania se sabe algo de Chile. Lo que allí se sabe de Chile suaviza más aún la idea general que sobre América se tiene.

Chile es un país tranquilo, adelatando, laborioso. Sobre Chile no se puede escribir con la misma tinta con que se escribe sobre otros países del mismo Continente. Nuestro compatriota André Bellessort recibió de ese país la misma impresión que recibí yo. Llamó á los chilenos « los romanos de la América del Sur ». Pero, arbitrario y nervioso, como buen parisiense, en otros puntos de su libro los maltrata. Bellessort se enoja demasiado con los países de América porque los alemanes son mejores colonos que los franceses. Es el eterno *chauvinismo* de la brisa meridional. Confunde á Chile con el Perú y con Bolivia en una sola manera de ser política. Eso es culpable.

Chile es, en América, un país á parte. Por eso, mientras lo habité, sentí nacer en mí un diletantismo agudo, un deseo de estudiar las causas históricas y geográficas que originaron un verdadero país, en medio de esos grandes, inconexos, y palpitantes trozos de emigración europea que se abaten sangrientamente sobre la ruina de los imperios indígenas, y sobre las riquezas de un mundo virgen. Esos estudios son los que pienso introducir en estas cartas, á las que vuestro nombre ha ofrecido prestigioso ámparo.

No los publico en prenda de agradecimiento con un país en el cual viví algunos años. Nada tengo que agradecer á Chile, si no es la vida, la luz, el aire que respiré. Como éstas son dotaciones comunes no se agradecen. Viví en Chile como estoy viviendo en Francia, ganándome la vida. Tampoco respeto la hospitalidad tradicional. Ésta no existe

verdaderamente en la vida moderna. El hombre de nuestra época conserva su independencia en todas partes; en todas partes vive de sí mismo. ¿Qué debía yo á los Chilenos alojado en el tercer piso de un hotel de Santiago, con el sueldo que me pagaba una compañía de seguros de la cual era agente y que estaba formada con capitales internacionales?

Publico estos apuntes en honor á la verdad. No es justo ni digno de un país culto confundir á otro país, igualmente culto, con las agrupaciones más ó menos informes que lo rodean.

Si la Francia no ha sabido levantar en Chile palacios manufactureros, ni desarrollar poderosas colonias, ha sabido iniciar á ese pueblo en el arte, en la literatura, en la ciencia.

La Francia es para Chile lo que el *Telémaco* fué para el Delfín. Por medio del teatro, del libro y del cuadro, conserva un poderoso ascendiente sobre la formación del carácter de esa fuerte y nueva sociedad latina. Siendo así, ¿no encuentra usted justo que sea un francés quien levante el velo que nos hace confundir á ese país con el resto de la América Latina?

Mis cartas también servirán al colono que desee poner rumbo á Valparaíso, y al diplomático que quiera explicarse las causas de nuestra defección en las playas del Pacífico. Además serán un conjunto de paisajes, de cuadros y de ideas, que le den á conocer ese pueblo en su interesante realidad.

Encontraréis en ellas cosas pintorescas y raras. Conoceréis una raza nueva y digna de los honores que Cincinnatus atribuía á los griegos. Veréis, analizados muy á la ligera, fenómenos exóticos, de un elevado interés moral y político. Todo esto puedo decirlo, de un modo ingenuo en atención á mi humildad como escritor.

FRANCISCO ZAPATA LILLO

(CHILE)

Mirabeau.

¡Mirad! ¡Se alza el Coloso! Ya en su diestra
fulmina el rayo Mirabeau iracundo
y con eco potente y furibundo
pide la libertad su voz siniestra.

La lucha está empeñada. El león ya muestra
su garra, y hiere y despedaza un mundo
¡y el trono de Capeto moribundo
rueda por fin, vencido en la palestra!

¡Ha triunfado el Titán! El rey tirano
retorciéndose en íntimo despecho
vió alzarse al pueblo grande y soberano...

Y la Francia cantó con bronco pecho
la Marsellesa del linaje humano:
¡Soberano del mundo es el Derecho!

ÁNGEL ZÁRRAGA

(MÉJICO)

(Nació en Méjico en 1886. Colabora en la *Revista Moderna*. Prepara un libro titulado *El poema de la Vida*.)

Á Don Quijote.

también como tú ¡Oh andante caballero!
ındo una mañana deshojó la temprana
ración de la aurora, sobre un blanco sendero
é la casa antigua... Se abría la mañana
no un gran girasol en la gloria del día,

Con sus vidrios azules mi ventana reía
Y en el gozo del campo, una clara campana
Cantaba un ritornelo de vieja poesía...
¡De cuando en cuando, raudo, ágil, limpio y sonoro,
Pasaba por los aires como una flecha de oro
El agrio clarinazo de un gallo madruguero!

. . . . . .

¡También yo como tú, andante caballero,
Vestí brillantes armas : hice de mi quimera
Una muy noble y alta y vibrante cimera,
De mi orgullo una lanza, aguda como un reto
Y de mi juventud un espaldar y un peto
Y así vestido y apto para una luenga andanza,
Embracé el aúreo escudo de mi fe y mi esperanza!
¡Yo también como tú, oh caballero andante,
Devota y tiernamente ensillé á Rocinante
Que soñaba, mostrando en su figura enteca
La actitud gloriosa de un ancestral Babieca!
Y salí á la conquista.... Soplo de primavera
Cual mano femenina alisó mi cimera
Mientras dijo una alondra un verso de partida
¡Oh gozoso episodio! ¡Oh primera salida
Loca, joven y grande cual la tuya, Oh Manchego!
Porque tu alma y la mía arden al mismo fuego,
Porque seguimos juntos por los mismos caminos,
Porque del ideal somos los peregrinos.
(Aun conservo en mi alma un perfume de gloria
Pues fuí tu campañero en la bizarra historia
Del formidable asalto á gigantes mohinos
Que un mal encantamiento transformara en molinos.)

—

¡Oh Señor! ¡Mi Señor! Yo salí firme y fiero,
Ármame como tú, andante caballero,
Yo velaré mis armas en una noche azul
Junto al brocal de un pozo..... Mi señora la Luna
Será augural y próspera á mi bella fortuna
Y dirá mi poema desde un sauce un bulbul.
Y así iré con tu fe y tu amor. Y mi mote

á : « Por el lustre del Señor Don Quijote
or la mayor gloria de Doña Dulcinea »
que yo como tú, la amo ¡ en la pelea
›asar el relámpago de sus trenzas de oro,
lorecer jazmines sobre su cuello terso
[entre los redobles de un atambor sonoro,
: su boca decía mi triunfo con un verso!
ᵘ. ·lla y por ti yo salí una mañana :
sus vidrios azules reía mi ventana,
par en par abierta sobre la inmensa vida.... ..
co ahora el combate tras de aquella salida,
siguiendo el renombre de una grande fazaña
aré cima á una peligrosa y extraña :
›omar á los leones, librar á un galeote —
nando haya triunfado, mi galardón que sea
marme á tu alma ¡ oh divino Quijote
esar la blancura de tus piés, Dulcinea!

EDILBERTO ZEGARRA BALLÓN

(PERÚ)

ació en Arequipa en 1880. Autor de *Vibraciones*, *Poemas*, etc. El Sr. lla ha dicho de él : « El vocabulario que usa es llano, corriente y desprovisto de esas frases retumbantes y estrambóticas por lo raro, á veces son tan ininteligibles que han menester de diccionario para nderlas; pues por lo poco usadas parecen de otro idioma. »)

Amor y poesía.

Me tomas por poeta,
y con ternura angelical, María,
dando á tu voz modulación secreta,
me dices con afán : — ¿Qué es poesía?

Es fuerza que responda
á una pregunta tan profunda y grave :
niña gentil de cabellera blonda
que todo siente, ¡ pero nada sabe!

Y yo mismo lo ignoro,
pero algo he de decir por complacerte :
¡los ángeles tal vez en liras de oro
podrían con delicia responderte!

¡Cuando sollozo y canto
siento una vaguedad que me extasía,
vierto raudalos de copioso llanto
y creo vislumbrar la poesía!

— ¿Qué es poesía? — Todo,
todo lo que ama, sufre y resplandece,
lo que se aparta del inmundo lodo
y nuestro ser eleva y engrandece.

— ¿Poesía? — Tus ojos
cuando vierten océanos de ternura,
cuando ardientes consumen los enojos,
¡cuando tristes derraman amargura!

Tu sonrosada boca
que esparce los efluvios de tu alma,
tu risa alegre, juguetona y loca,
tu inocencia feliz, tu dulce calma.

— ¿Qué es poesía? — El cielo
engalanado con hermosos tules,
que va extendiendo su esplendente velo
por los confines fúlgidos y azules;

Los sueños de la tarde
henchidos de misterio y emociones;
el arrullo romántico y cobarde
de dos enamorados corazones;

La brisa que se queja
en hondo valle ó empinada loma;
la endecha del amante que se aleja,
el suave suspirar de la paloma,

La solitaria luna
e sus pálidos rayos reverbera;
corazón sin dicha ni fortuna,
e sabe amar y que adorando espera;

La estrella brilladora
e nace triste cuando muere el día;
sonrisa armoniosa de la aurora
ı sus coros de arpada melodía;

¡Todo, todo, bien mío,
que es sublime, apasionado y bello:
perlas deslumbrantes del rocío
e se evaporan al primer destello!

Poesía es mirarte,
ıtir ternura arrobadora y viva
mbriagarse de anhelo al contemplarte
ındo bajas los ojos pensativa.....

. . . . . .

G. A. MARTÍNEZ ZUVIRÍA

(ARGENTINA.)

El mercado de esclavos.

doce años y era hermoso como un ángel. Sus
puras y finas dibujaban un rostro encantandor.
nágicos resplandores no irradiaban sus ojos,
profundos como la noche! ¡Qué encantos no
ıonrisa, á través de la cual se veían dos hileras
ecillos blancos y apretados como orientales

ermoso era! su tez... ¡ah! su tez era obscura
pétalos sedosos del pensamiento, como las
opicales.

Era un diablillo angelical. Parecía un serafín carbonizado.

Su nombre... ¿quién sabía su nombre? Nadie; él mismo lo ignoraba. En el pueblo llamábanle Alegre, porque así lo había bautizado el tío Delfín. Y en verdad que tan gracioso nombre le cuadraba á maravilla, porque el chico era alegre como los pájaros cuando cantan, como los corderos cuando triscan, como las praderas cuando sonríen, como los arroyuelos cuando murmuran... Y sin embargo, allá en la profundidad de sus ojos negros, cuando estaba pensativo, veíase brillar un relámpago de tristeza; quizás era un recuerdo que venía á rozar con sus alas negras la tranquila superficie del mar de su alma; tal vez era que releía en su mente alguna página obscura de su historia.

Porque Alegre tenía una historia, más larga que su vida.

Pocos en el pueblo sabían algo de ella y entera, sólo su amiguita Flor del Aire llegó á conocerla, pues el chico entre avergonzado y gozoso contósela, en cambio de algo muy dulce.

De los lugares donde corrieran sus primeros años, sólo recordaba confusamente un inmenso bosque tendido en la margen de un dilatado río; un sol abrasador, una atmósfera de fuego; noches lujosas, y un continuo desfilar ante su vista de extraños animales.

¿Qué significaba todo aquello? No podía decirlo.

Era un rincón de las selvas africanas.

Sus padres habían sido negros como él; conservaba grabada en la memoria su imagen; recordábalos en todo el esplendor de una hermosura y robustez incomparables.

Sabido es que hay en el África occidental, en las costas del Golfo de Guinea, una soberbia raza de negros. Son los *pamúes*, cuya tez no tiene el color intensamente obscuro y repugnante de los demás indígenas, siendo mucho más clara, y en cuyos ojos grandes y animados chispea una inteligencia nada común; su cabello es largo, y sus facciones, prescindiendo del color, no tienen nada que envidiar á las más puras del tipo caucasiano.

Á esta raza privilegiada pertenecían los padres de nuestro héroe.

Vivían felices en un pueblecillo compuesto de pobres chozas, rodeadas de campos de mandioca, de palmeras y de plátanos.

Un día ¡triste día para ellos! llegaron por el río en extrañas embarcaciones unos extranjeros de blancos y barbados rostros, incendiaron sus chozas, asesinaron á muchos de sus habitantes, se apoderaron de los más hermosos y robustos y encerrándolos en la sentina de sus barcos abandonaron el país.

Alegre iba entre ellos. ¡Pobre niño! ¡Cuánto tiempo pasó al lado de sus padres en aquel obscuro rincón! Los veía llorar y lloraba, sin comprender casi la causa de su llanto.

Un día el buque en que iban se detuvo. Sus dueños abrieron las escotillas y los sacaron al puente; desde allí pudieron ver que estaban en una ciudad. Desembarcaron y reunidos en larga caravana empezaron una triste jornada.

Desde aquel día, tan hermoso para los desgraciados que vieron de nuevo el sol después de tan largo encierro, caminaron muchos más á través de ásperas sendas alfombradas de espinosas zarzas que les desgarraban los pies.

¡Cuántas veces en aquella larga y dolorosa peregrinación, el pobre niño, impotente para dar un paso más, soltaba el dique á los amargos torrentes de sus lágrimas! y su madre, viéndolo llorar, lo estrechaba entre sus brazos diciéndole :

— No llores, hijo mío, esto concluirá pronto, — y la desgraciada, queriendo enjugar las lágrimas de su hijo, sólo conseguía aumentarlas con las suyas.

¡Y cuán caras les costaban aquellas tiernas efusiones!

Un guardián más cruel que los tigres de las selvas que cruzaban, azotaba sus espaldas con un látigo.

— No lloréis, desgraciados, no lloréis; aun os falta lo mejor; guardad vuestras lágrimas para entonces.

Y el miserable reía, mostrando sus dientes agudos y apartados como los de las hienas.

Tras largas jornadas, llegaron á una ciudad mayor que la otra. En ella pudieron descansar algunos días, regularmente alimentados. Sus amos destinábanlos al mercado de esclavos, y mala figura hubieran hecho allí con sólo la piel y los huesos.

Pero un día, al amanecer, lleváronlos á una extensa plaza, colocándolos en filas.

Con razón el feroz guardia les decía que ahorraran sus lágrimas para ocasión mejor. El niño, que por dichosas casualidades había sido colocado hasta entonces junto con sus padres, estaba destinado á sufrir un dolor mayor que todos los sufridos.

Poco á poco habían ido aumentándose la concurrencia de esclavos con inmensos rebaños que iban llegando de distintas procedencias, y que á la sazón llenaban la extensa plaza. Una hora después llegaron también los mercaderes de carne humana, que en breve serían sus dueños.

Algunos de ellos se estacionaron frente al grupo de los *pamúes*, los más hermosos tipos de esclavos que había en el mercado.

Los padres de Alegre sentían congojas de muerte. ¿Serían vendidos á un solo dueño ó los separarían para venderlos á varios, que habían de llevarlos á distintos países donde jamás se volverían á ver?

Un mercader se había acercado al grupo de los tres hermosos negros; examinóles prolijamente y juntándolos á otros llamó al dueño de la caravana.

— ¿Cuánto quieres? — preguntóle.

La suerte parecía propicia; á las desdichas de aquella pobre familia, no se unirá la más honda de una cruel separación.

Pero cuando el trato estaba por cerrarse, llegó otro comprador, que dirigiéndose al dueño de la caravena, dijo señalando á Alegre.

— ¿Me vendes este niño? te doy cuarenta liras.

— Es mío ya, respondió tranquilamente el primer comprador.

— ¿Sí? ¿cuánto ha dado usted por él?

El extranjero, que en realidad no había aún ajustado el precio, vaciló un momento.

— Cincuenta liras, dijo.

— Se lo compro á usted por sesenta.

El dueño de la caravana olfateó un buen negocio, y con los ojos brillantes de codicia, intervino en el diálogo.

— Esperen ustedes...; el niño es mío; no lo vendo por tan vil precio.

— ¡Cómo! protestó el primer comprador.

— Como usted lo oye; por menos de cien liras no lo doy.

Los dos contendientes vacilaron; el precio era demasiado alto. Por fin el segundo dijo sacando la bolsa:

— Allí van las cien liras; aparta al muchacho.

— Poco á poco; todavía no es de usted, respondió sonriendo el dueño, he dicho que no lo doy por menos de cien liras, pero no he hablado de precio alguno.

— Bien, bien; eso me gusta, murmuró el primer comprador, yo daría por él ciento diez, ni un céntimo más.

— Se quedará usted sin él; sólo á ciento cincuenta lo cedo.

— ¡Ciento cincuenta!

— ¡Es una enormidad!

— Ni un céntimo menos.

Siguió un rápido altercado; ambos compradores regateaban el precio, pero sus ofertas se estrellaban en la codicia del dueño.

Los padres de Alegre, con la muerte en el alma, escuchaban aquel diálogo, y aunque desconocían el idioma en que hablaban los compradores con su amo, demasiado comprendían por sus gestos de qué se trataba.

No se engañaron. El primer comprador, poco dispuesto á dar las ciento cincuenta liras por el muchacho, se redujo á los otros esclavos, cediendo la plaza á su adversario.

Éste, que tenía verdadero interés en adquirir aquel hermoso negrillo, echó mano á su bolsa, sacó algunas monedas y dijo alargándoselas al mercader:

— Toma; el chico es mío.

— Esto sí está en regla; el chiquillo es suyo; puede llevárselo.

El comprador, riendo de gusto, tomó á Alegre por la mano y quiso arrastrarlo consigo.

— ¡Madre, madre! gritó el niño tendiendo su bracito hacia su madre en demanda de protección.

El grito del niño repercutió en el corazón de sus padres, que se arrojaron sobre él para defenderlo.

La madre, como leona á quien pretenden arrancarle los cachorros, estrechó entre sus brazos á su hijo; no se lo quitarían sin hacerla antes pedazos...

Pero ¡cuán poco valen las protestas de una madre ante la sórdida codicia de los hombres!

Los corazones nada pesan en la balanza de los mercaderes.

El látigo crujió sobre las espaldas de la esclava, y dos ó tres árabes servidores de su amo, cayeron sobre ella arrebatándole al pequeñuelo, no sin que antes los labios de la desgraciada hubieran rozado su frente, en un último beso, su postrer adiós.

ÍNDICE DE MATERIAS

Advertencia v

Prefacio ix

ARGENTINA

Martín C. Aldao, Diana, oración y silencio 1
Leonardo A. Bazzano, El café concierto 8
Felipe Torcuato Black, La Gleba 15
Carlos Octavio Bunge, El más alto fin de la educación, « sugerir ideales » 24
José Luis Cantilo, Don Juan de Garay 29
Leopoldo Diaz, El Ánfora 58
— La tumba de Anacreón 58
— Tristeza de Egipán 59
Eugenio Diaz Romero, La palabra futura 65
Juan Pablo Echagüe, El retrato 72
Carlos A. Encina, La libertad 77
Ángel de Estrada (hijo), Rodas 79
— Calma 79
— Un cigarrillo 80
Diego Fernández Espiro, Luzbel 83
— Cristo 84
— Suicida 84
Víctor French Matheu, Las campanillas 98
Alberto I. Gache, De cómo eran considerados los abogados por el muy ilustre cabildo y vecinos de Buenos Ayres en 1613 99
Manuel Gálvez (hijo), Vidriera 103
Enrique García Velloso, Caín (drama en 3 actos) 113
Alberto Ghiraldo, La voz del Hierro 120
— La voz del que destruye 122
— Al pasar 122
José Ingegnieros, La obra de Sicardi 149
Leopoldo Lugones, La voz contra la roca 164
Antonio Monteavaro, Diego Fernández Espiro 184
Rodolfo Moreno (hijo), La crítica política 188
Eugenio C. Noé, La musa 193
Carlos Ortiz, Armonía de la tarde 200
Emilio Ortiz Grognet, Susana 202

José León Pagano, Fragmento de un estudio sobre Nietzsche. 205
Alfredo L. Palacios, Fragmento de un discurso. 209
Roberto J. Payró, De una conferencia sobre Zola. 225
Ricardo Rojas, El hombre 257
— La rebelión 258
— El fuego 258
— Los vientos. 259
— Las olas. 259
— Las montañas. 260
— El templo. 260
— Jesucristo. 261
— El verbo. 261
— La multitud. 262
Florencio Sánchez, La Gringa. 262
G. A. Martínez Zuviría, El mercado de esclavos. 309

CHILE

Marcial Cabrera Guerra, Perfil de mujer. 27
— En la sepultación de Pedro R. González. 27
Francisco Contreras V. ¡Ésta es mi ofrenda!. 39
— Las Crisantemas. 40
— Peregrino del Arte. 40
Luis F. Cotardo, Á una golondrina. 48
Joaquín Díaz Gárcez, Una ciudad muerta. 59
D. Dublé Urrutia, Las minas. 70
Pedro Pablo Figueroa, Los Homeros de la Risa. 94
Federico Gana y Gana, Días de Campo. 108
Pedro E. Gil, María Rosa. 122
Pedro A. González, La mujer. 138
Jorge González Bastias, En la aldea. 140
Federico González G., Colón. 142
Guillermo Labarca Hubertson, Vida de campo. 153
Baldomero Lillo, La Mina. 156
M. Magallanes Moure, El Estanque. 172
— El Barco Viejo. 174
A. Mauret Caamaño, Confidencias 180
— De estío. 181
Luis Orrego Luco, Realidades. 197
Osvaldo Palominos C., Un Vals de Waldteufel. 214
Alejandro Parra Mege, La bolsa de púrpura. 222
Carlos Pezoa Veliz, En el taller. 232
Miguel Luis Rocuant, Á Satán. 244
E. Rodríguez Mendoza, Por el barro. 252
Víctor Domingo Silva, Alas. 265
Augusto Thomson, Quiromancia. 273
Gustavo Valledor S., Tarde. 288

Carlos VARAS M., La Leyenda de un Crucifijo. 288
B. VICUÑA SUBERCASEAUX, Cartas sobre Chile. 300
Francisco ZAPATA LILLO, Mirabeau. 305

COLOMBIA

M. Pimentel CORONEL, Notre-Dame. 48
Darío HERRERA, La Zamacueca. 143
Abrahán Z. LÓPEZ-PENHA, La desposada de una sombra. 159
Justo PASTOR Ríos, Dilemas. 224

COSTA RICA

David M. CHUMACEIRO, En el Mar. 46
Ricardo FERNÁNDEZ GUARDIA, Un alma. 87
Rafael Ángel TROYO, La Mariposa de Luz. 278

CUBA

M. MÁRQUEZ STERLING, Roosevelt. 175
Manuel S. PICHARDO, El Último Esclavo. 234
Federico URBACH, Apóstol. 279

FILIPINAS

F. Michel de CHAMPOURCIN, Noches de baile. 42
José RIZAL, Una discusión. 238

GUATEMALA

Enrique GÓMEZ CARRILLO, Paisajes rusos : En la frontera. 131
— La canción de la nieve. 132
— San Petersburgo. 134
— Los trineos. 135
— Los trabajadores del hielo. 136

MÉJICO

Rubén M. CAMPOS, El Abrazo de año nuevo. 33
Ciro B. CEBALLOS, Instantánea. 35
Amado NERVO, En Bohemia. 190
— « Chez nous ». 190
— Tan rubia es la niña que. 192
José Juan TABLADA, Onix. 266
— Abanico Luis XV. 268
Luis G. URBINA, Ojos tristes. 281
— Evocación. 283
Jesús URUETA, Conferencia sobre la Poesía Épica Griega. . 284
Angel ZÁRRAGA, Á Don Quijote. 305

NICARAGUA

Santiago ARGÜELLO, Aguárdame. 5
Rubén DARÍO, Á Roosevelt. 52
— Un soneto á Cervantes. 53

— Madrigal exaltado. 54
— Letanía de nuestro señor don Quijote. 55
— Á Phocas el campesino. 57

PERU

José S. Chocano, « La epopeya del Pacífico ». 44
Edilberto Zegarra Ballón, Amor y poesía. 307

SANTO DOMINGO

Tulio M. Cestero, De Sevres. 38
Américo Lugo, Lo que dejaron los Reyes Magos en la zapatilla de Helena. 163

SAN SALVADOR

Isaías Gamboa, El retrato. 104
— Primavera 104

URUGUAY

Manuel Bernárdez, La maravilla de América. 10
Luis Escarzolo Travieso, Marina. 78
Emilio Frugoni, Á un luchador. 97
Arturo Giménez Pastor, Toda una juventud. 128
Julio Herrera y Reissig, Desolación absurda. 147
Raúl Montero Bustamante, Nocturno. 182
— Simbolismo. 183
Carlos Oneto Viana, La diplomacia del Brasil en el Río de la Plata. 194
Alberto Palomeque, Pensamientos. 212
Victor Pérez Petit, Emilio Zola. 228
José Enrique Rodo, Ariel. 246

VENEZUELA

Antonio R. Álvarez, Idilio rojo. 3
Rufino Blanco Fombona, Blœmenvelden. 16
Manuel Diaz Rodríguez, Cantaba el ruiseñor. 62
Pedro César Dominici, Las inconstantes. 68
Alejandro Fernández García, Una imagen. 85
Fabio Fiallo, En el atrio. 93
— Rima profana 93
José Gil Fortoul, Á un Joven que empieza á escribir. . . 124
Miguel Eduardo Pardo, Villabrava. 217
Victor Recamonde, El Árbol. 235
Juan C. Tinoco, Asonada. 269
Leopoldo Torres Abandero, La Araña. 276
— Orfebre. 276
— La barba del viejo. 277
J. M. Vargas Vila, Alba Roja. 292

ÍNDICE DE LOS AUTORES

ı. C. Aldao..... 1
io. R. Álvarez..... 3
ıgo. Argüello..... 5
rdo. A. Bazzano..... 8
el Bernárdez..... 10
Torcuato Black..... 15
ı Blanco Fombona..... 16
Octavio Bunge..... 24
ıl Cabrera Guerra..... 27
ıuis Cantilo..... 29
ı M. Campos..... 33
:. Ceballos..... 35
M. Cestero..... 38
ısco Contreras V..... 39
:hel de Champourcin... 42
S. Chocano..... 44
M. Chumaceiro..... 46
tel Coronel..... 48
. Cotardo..... 48
Dario.. 52
do Diaz..... 58
ı Diaz Gárcez..... 59
l Diaz Rodríguez..... 62
io Diaz Romero..... 65
César Dominici..... 68
ılé Urrutia..... 70
'ablo Echagüe..... 72
A. Encina..... 77
scarzolo Travieso..... 78
de Estrada..... 79
Fernández Espiro..... 83
lro Fernández García.. 85
o Fernández Guardia.. 87
Fiallo..... 93
Pedro Pablo Figueroa..... 94
Emilio Frugoni..... 97
Víctor French Matheu..... 98
Alberto I. Gache..... 99
Manuel Gálvez hijo..... 103
Isaías Gamboa..... 104
Federico Gana y Gana..... 108
Enrique García Velloso..... 113
Alberto Ghiraldo..... 120
Pedro E. Gil..... 122
José Gil Fortoul..... 124
Arturo Giménez Pastor..... 128
Enrique Gómez Carrillo..... 131
Pedro A. González..... 138
Jorge González Bastias..... 140
Federico González. G..... 142
Dario Herrera..... 143
Julio Herrera y Reissig..... 147
José Ingegnieros..... 149
Guillermo Labarca Hubertson. 153
Baldomero Lillo..... 156
Abrahán Z. López-Penha..... 159
Américo Lugo..... 163
Leopoldo Lugones..... 164
M. Magallanes Moure..... 172
M. Marqués Sterling..... 175
A. Mauret Caamaño..... 180
Raúl Montero Bustamante.... 182
Antonio Monteavaro..... 184
Rodolfo Moreno hijo..... 188
Amado Nervo..... 190
Eugenio C. Noé..... 193
Carlos Oneto Viana..... 194
Luis Orrego Luco..... 197

Carlos Ortiz..... 200
Emilio Ortiz Grognet..... 202
José León Pagano..... 205
Alfredo L. Palacios..... 209
Alberto Palomeque..... 212
Osvaldo Palominos C..... 214
Miguel Eduardo Pardo..... 217
Alejandro Parra Mege..... 222
Justo Pastor Rios..... 224
Roberto J. Payró..... 225
Víctor Pérez Petit..... 228
Carlos Pozoa Veliz..... 232
Manuel S. Pichardo..... 234
Víctor Recamonde..... 235
José Rizal..... 238
Miguel Luis Rocuant..... 241
José Enrique Rodó..... 246
E. Rodriguez Mendoza..... 252
Ricardo Rojas..... 257
Florencio Sánchez..... 262
Victor Domingo Silva..... 265
José Juan Tablada..... 266
Juan C. Tinoco..... 269
Augusto Thomson..... 273
L. Torres Abandero..... 276
Rafael Ángel Troyo..... 278
Federico Urbach..... 279
Luis G. Urbina..... 281
Jesús Urueta..... 284
Gustavo Valledor S..... 288
Carlos Varas. M..... 288
J. M. Vargas Vila..... 292
B. Vicuña Subercaseaux..... 300
Francisco Zapata Lillo..... 305
Ángel Zárraga..... 305
E. Zegarra Ballón..... 307
G. A. Martínez Zuviría..... 309

8-163. — Imprenta y Librería ARMAND COLIN, París. — 5-06.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 410